L'ITALIE

ET LA VIE ITALIENNE

V.

LE PEUPLE ET LE GOUVERNEMENT DE ROME. — LA CAMPAGNE. — LA SEMAINE SAINTE.

A M..., A PARIS.

22 mars.

Hier, au sortir d'une conversation comme celles que je t'ai rapportées (1), mes amis ont voulu me montrer la campagne romaine. — Il faut la voir, disent-ils, avant de raisonner sur le peuple.

Nous sommes sortis par la porte del Popolo, et nous avons suivi un long faubourg poudreux; là aussi il y a des ruines. Nous sommes entrés à droite dans l'ancienne villa du pape Jules II, demi-abandonnée. On pousse une porte vermoulue, et l'on voit une cour élégante où tourne un portique circulaire soutenu par des colonnes carrées à têtes corinthiennes; la masse a subsisté par la solidité de sa construction ancienne. Aujourd'hui c'est une sorte de hangar approprié à des usages domestiques : des paysans, des laveuses en manches retroussées vaguent çà et là. Au bord des vieilles vasques de pierre, le linge attend le battoir; un canard sur une patte regarde le riche bouillonnement de l'eau, qui, amenée jadis avec une prodigalité princière, regorge et bourdonne comme aux premiers jours; les claies de joncs, les tas de roseaux, les fumiers,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1864, 1er janvier, 15 janvier, 15 avril 1865.

les bêtes, sont autour des colonnes. Ce sont là les héritiers de Raphaël, de Michel-Ange, de Bembo, de la cour joyeuse, guerrière, lettrée, qui venait le soir entretenir le vaillant pape. — A gauche, un grand escalier sans marches, sorte de rampe qu'il pouvait monter à cheval, développe sa profondeur et les belles courbes de ses voûtes. Arrivés au sommet, nous forçons une sorte de loquet, et nous trouvons une *loggia;* c'est là qu'après souper il venait converser, prendre le frais, en face de la campagne largement étalée sous ses regards. Des colonnes la portent, on distingue au plafond les restes des caissons ouvragés où se mêlaient et se déployaient les corps vivans des figurines; un vaste balcon prolonge le promenoir et apporte plus amplement l'air du dehors à la poitrine. Rien de plus grandement entendu, de mieux approprié au climat, de plus propre à contenter des sens d'artiste; c'est ici qu'il fallait venir pour discuter des projets d'édifices ou retoucher des agencemens de figures. On lui montrait des esquisses, on crayonnait devant lui; un pareil homme, si violent et si fier, était fait pour comprendre de pareilles âmes. Maintenant il reste une sorte de grenier; les ferrures du balcon sont à demi descellées, les caissons sont tombés, les piliers de la cour ont perdu leur stuc, et montrent leur cailloutis entamé de briqueterie rouge; seules, les colonnes de la *loggia* allongent encore leurs beaux fûts de marbre blanc. Deux ou trois peintres viennent au printemps se nicher dans cette ruine.

La poussière tourbillonne, et le soleil chauffe péniblement la coupole grise des nuages; le ciel semble d'étain; le sirocco, énervant, fiévreux, souffle par rafales. Le Ponte-Molle apparaît entre ses quatre statues; derrière est une pauvre auberge, et aussitôt après commence le désert. Rien d'étrange comme ces quatre statues lézardées, qui se profilent sur le grand vide morne et font l'entrée du tombeau d'un peuple. Des deux côtés, le Tibre se traîne et tournoie, jaunâtre et visqueux comme un serpent malade. Pas un arbre sur ses bords, plus de maisons, plus de cultures. De loin en loin, on découvre un môle de briques, un débris branlant sous sa chevelure de plantes, et sur une pente, dans un creux, un troupeau silencieux, des buffles aux longues cornes qui ruminent. Des arbustes, de mauvaises plantes rabougries s'abritent dans les enfoncemens des collines, les fenouils suspendent au flanc des escarpemens leur panache de délicate verdure; mais nulle part on ne voit d'arbre véritable, c'est là le trait lugubre. Des lits de torrens sillonnent de leurs blancheurs blafardes le vert uniforme; les eaux inutiles s'y tordent à demi engravées, ou dorment en flaques, parmi les herbes pourries.

A perte de vue, de toutes parts, la solitude ondule en collines

d'une bizarrerie monotone, et l'on cherche longtemps en soi-même à quelles formes connues ces formes étranges peuvent se rapporter. On n'en a point vu de semblables, la nature n'en produit pas; quelque chose est venu se surajouter à la nature pour enchevêtrer ce pêle-mêle et brouiller ces éboulemens. Mollasses ou effondrés, ces contours sont ceux d'une œuvre humaine affaissée, puis dissoute, par l'attaque incessante du temps. On se figure d'anciennes cités écroulées et ensuite recouvertes par la terre, de gigantesques cimetières effacés par degrés, puis enfouis sous la verdure. On sent qu'une grande population a vécu là, qu'elle a retourné et manié le sol, qu'elle l'a peuplé de ses bâtisses et de ses cultures, qu'aujourd'hui il n'en subsiste plus rien, que ses vestiges eux-mêmes ont disparu, que l'herbe et le sol ont fait par-dessus eux une nouvelle couche, et l'on éprouve le sentiment d'angoisse vague que l'on aurait au bord d'une mer profonde, si par un jour clair, à travers l'abîme des eaux immobiles, on démêlait comme en un songe la forme indistincte de quelque énorme cité descendue sous les flots.

Deux ou trois fois on arrive sur une hauteur; de là, quand on contemple le cercle immense de l'horizon tout entier peuplé par ces entassemens de collines et ce pêle-mêle de creux funéraires, on sent tomber sur son cœur un découragement sans espérance. C'est un cirque, un cirque au lendemain des grands jeux, muet et devenu sépulcre : une ligne âpre de montagnes violacées, une solide barrière de rocs lointains lui servent de muraille; la décoration, les marbres ont péri; il ne reste de lui que cette enceinte et le sol formé de débris humains. Là s'est déployée pendant des siècles la plus sanglante et la plus pompeuse des tragédies humaines; toutes les nations, Gaulois, Espagnols, Latins, Africains, Germains, Asiatiques, ont fourni leurs recrues et leurs jonchées de gladiateurs; les cadavres des innombrables morts, aujourd'hui confondus, oubliés, font de l'herbe. Quelques paysans passent, le fusil en bandoulière, à cheval, chaussés de fortes guêtres; des bergers dans leur peau de mouton rêvent, l'œil brillant et vide. Nous arrivons à Porta-Prima; des enfans déguenillés, une petite fille en loques, la poitrine nue jusqu'à l'estomac, se cramponnent à la voiture pour avoir l'aumône.

Nous allons voir à Porta-Prima les nouvelles fouilles; c'est la maison de Livie; on y a découvert, il y a six mois, une statue d'Auguste : tout cela est enseveli. Quels entassemens de terre à Rome! Dernièrement, dit-on, sous une église on en a retrouvé une autre, et sous celle-là une autre, probablement du IIIe siècle. La première s'était effondrée dans quelque invasion de barbares; quand les habitans revinrent, les débris faisaient un tas solide; sur les fûts des colonnes, ils ont posé les fondemens de la seconde église. La même chose est arrivée à la seconde, et on a bâti pareillement la troi-

sième. Déjà Montaigne citait à Rome des temples enterrés dont le toit était au-dessous des pieds de toute la longueur d'une pique de lansquenet. — Quand on longe une route, on y aperçoit en tout pays une croûte de terreau noirâtre, celle que les hommes cultivent; c'est d'elle que sort toute la population végétale, animale et humaine; les vivans y retournent pour en sortir sous d'autres formes : au-dessus de la grande masse inerte et minérale, ce fumier est la seule portion mobile qui s'élève, puis retombe, selon le va-et-vient du tourbillon de la vie. Certainement en aucun endroit du monde il n'a été plus agité de fond en comble et plus bouleversé qu'ici.

On pénètre avec des torches dans les chambres souterraines, étançonnées, d'où l'eau suinte. En promenant la torche sur les murs, on voit reparaître un à un de jolis ornemens, des oiseaux, des feuillages verts, des grenadiers chargés de leurs fruits rouges; c'est encore le goût simple et sévère de la saine antiquité, tel que le montrent Pompéi et Herculanum.

Le soleil baissait dans une grande brume pâle; le vent lourd, aveuglant, soulevait la poussière par saccades; sous ce double voile, les rayons mornes comme ceux d'un bloc de fer rougi s'éteignaient vaguement dans la désolation infinie. Au sommet d'un escarpement, on apercevait une misérable ruine vacillante, l'acropole de Fidènes, et sur un autre le carré noirci d'une tour féodale.

23 mars.

Avant tout, quand on veut juger les paysans romains, il faut poser comme premier trait de leur caractère l'énergie, j'entends l'aptitude aux actions violentes et dangereuses. Voici des anecdotes.

Notre ami N..., homme athlétique, brave et calme, habite la campagne à cinq ou six lieues d'ici. Il nous conte que dans son village les coups de couteau sont fréquens : des trois frères de son domestique, l'un est au bagne, deux sont morts assassinés. Dans ce même village, deux paysans plaisantaient et s'amusaient entre eux. Le premier avait une fleur à sa boutonnière, quelque présent de sa maîtresse. L'autre la prend. « Rends-la-moi, » dit l'amant; l'autre n'en fait que rire. L'amant devient sérieux. « Rends-la-moi tout de suite! » Nouveaux rires. L'amant veut la reprendre de force, l'autre se sauve; il le poursuit, l'atteint, lui plante son couteau dans le dos, non pas une fois, mais vingt, en boucher et en furieux. — La colère, avec le sang, leur monte aux yeux, et ils rentrent à l'instant dans la férocité primitive.

Un officier qui est avec nous cite des traits semblables. Deux soldats français se promenaient le long du Tibre, ils voient un homme du peuple qui veut noyer un chien; ils l'en empêchent, et les coups

de poing commencent. L'homme crie au secours, les gens du quartier arrivent, un apprenti enfonce son couteau par derrière dans le corps du premier soldat français, qui tombe sans faire un mouvement. Ce soldat avait une force et une structure d'hercule; mais le coup avait été si juste que le cœur était traversé. — Deux autres soldats dans la campagne entrent dans un enclos, volent des figues, se sauvent; le propriétaire, ne pouvant les attraper, leur tire deux coups de fusil, tue l'un, casse la jambe à l'autre. — Ce sont de vrais sauvages; ils croient pouvoir à toute occasion rentrer dans le droit de guerre et en user jusqu'au bout.

Notre ami N... a essayé dans son village d'abolir quelques pratiques cruelles. On y tue un bœuf ou une vache par semaine; mais, avant d'expédier la malheureuse bête, on la livre aux enfans, aux jeunes gens, qui lui crèvent les yeux, lui mettent le feu sous le ventre, lui coupent la langue, la déchiquettent et la martyrisent : c'est pour se donner le plaisir de la voir furieuse; ils aiment les émotions fortes. N... tâche de les dissuader, va trouver le curé, s'adresse à tout le monde. Pour les prendre au vif, il leur donnait des raisons positives : « La viande, ainsi échauffée, ne sera pas bonne. — Qu'est-ce que cela nous fait? Nous sommes trop pauvres, nous n'en mangeons pas. » Un jour il rencontre un paysan qui rouait son âne de coups; il lui dit : « Laisse donc tranquille cette pauvre bête. » Le paysan répond avec le *scherzo*, l'âpre et dure plaisanterie romaine : « Je ne savais pas que mon âne eût des parens dans ce village. » Ce sont là les effets du tempérament bilieux, des passions âcres excitées par le climat, de l'énergie barbare qui n'a pas d'emploi.

La marquise de C... nous dit qu'elle n'habite pas sa terre, on y est trop seul, et les paysans y sont trop *méchans*. Je me fais répéter ce mot, elle y insiste, et son mari de même. Tel cordonnier a tué son camarade d'un coup de couteau dans le dos, et après un an de galères est revenu au village, où il prospère. Un autre a tué à coups de pied sa femme enceinte. — On les condamne aux galères, parfois pour cent cinquante ans; mais plusieurs fois par an le pape accorde des réductions de peine : si on a quelque protecteur, on en est quitte, après un meurtre, pour deux ou trois années de bagne. On n'est point trop mal au bagne; on y apprend un métier, et quand on revient au village, on n'est point déshonoré; même on est redouté, ce qui est toujours utile.

Je cite en regard deux traits qu'on me contait sur la frontière d'Espagne. Dans un combat de taureaux, une jolie dame espagnole voit à côté d'elle une Française qui met ses mains devant les yeux à l'aspect d'un cheval éventré qui marchait dans ses entrailles. Elle hausse les épaules et dit : « Cœur de beurre! » — Un réfugié espa-

gnol avait assassiné un marchand et n'avait pas une tache de sang sur ses habits; le président lui dit : « Il paraît que vous êtes expert en fait de meurtre. » L'homme répond avec hauteur : « Et vous, est-ce que vous vous tachez avec votre encre? » Trois ou quatre faits comme ceux-là montrent une couche d'humanité qui nous est tout à fait inconnue. Dans ces hommes incultes, dont l'imagination est intense et dont la machine est endurcie par la peine, la force du ressort intérieur est terrible, et la détente est subite. Les idées modernes d'humanité, de modération, de justice, ne se sont point insinuées en eux pour amortir les chocs ou diriger les coups. Ils sont demeurés tels qu'au moyen âge.

Le gouvernement n'a jamais songé à les civiliser, il ne leur demande que l'impôt et un billet de confession; pour le reste, il les abandonne à eux-mêmes, et de plus leur étale en exemple le régime de la faveur. Comment auraient-ils l'idée de l'équité quand ils voient la protection toute-puissante contre les droits privés ou l'intérêt public? Là-dessus ils ont un proverbe cru que j'adoucis: « La beauté d'une femme a plus de force que cent buffles. » Il y avait près du village de N... une forêt utile au pays et que l'on commençait à jeter bas; un *monsignor* avait la main dans les bénéfices, toutes les réclamations de notre ami ont été vaines. — La vue des criminels graciés et des coquineries administratives leur montre le gouvernement comme un être fort qu'il faut se concilier, et la société comme un combat où il faut se défendre. D'autre part, en fait de religion, leur imagination italienne ne comprend que les rites; les pouvoirs célestes comme les pouvoirs civils sont pour eux des personnages redoutables dont on évite la colère par des génuflexions et des offrandes, rien de plus. En passant devant un crucifix, ils se signent et marmottent une prière; à vingt pas de là, quand le Christ ne les voit plus, ils se remettent à blasphémer. Avec une pareille éducation, on juge s'ils ont le sentiment de l'honneur, et si en matière de serment par exemple ils se croient astreints à quelque devoir. Les Indiens de l'Amérique se font une gloire de ruser et de tromper leur ennemi; pareillement ceux-ci trouvent naturel de tromper le juge. Dans l'état de guerre, la sincérité est une duperie; pourquoi donnerais-je des armes contre moi à celui qui est en armes contre moi?— N..., le pistolet à la main, avait sauvé la vache qu'on voulait supplicier. Quelques jours après, le soir, comme il était sur le pas de sa porte, il entend une grosse pierre siffler près de sa tête. Il s'élance, saisit un homme et le rosse; ce n'était pas celui-là; il va plus loin, rencontre deux frères; l'aîné, qui avait lancé la pierre, devient livide, arme son fusil, couche N... en joue. N... saisit à plein corps le plus jeune et le présente comme un bouclier; celui-ci, maintenu et manié par des bras d'athlète, ne pouvait bou-

ger, mais grinçait des dents et criait à son frère : « Tire, tire donc ! » Survient le domestique de N... avec un fusil, et les deux coquins se sauvent. Notre ami porte plainte ; quatre assistans, dont un prêtre, tous témoins oculaires, jurent qu'ils n'ont pas vu l'homme qui a lancé la pierre. Là-dessus, N..., exaspéré et obligé de se faire respecter et craindre pour pouvoir vivre dans le village, donne une piastre à un voisin qui n'avait rien vu, et ce voisin désigne sous serment le gredin qui a fait le coup. — De la même façon, et bien plus aisément encore, on trouve au Bengale (1) vingt faux témoins à charge et à décharge dans le même procès. Les voisins jurent par complaisance les uns pour les autres, ou à tant par serment, et ce sont les mêmes causes qui entretiennent dans les deux pays les mêmes mensonges. De toute antiquité le juge ayant cessé d'être juste, on parle devant lui, non comme devant un juge, mais comme devant un ennemi.

D'autre part, ces gens menteurs, cruels et violens comme les sauvages, sont stoïques comme les sauvages. Quand ils sont malades ou blessés, vous les voyez, la jambe cassée ou un coup de couteau dans le corps, s'envelopper dans leur manteau et demeurer assis sans rien dire, sans se plaindre, concentrés, immobiles à la façon des animaux qui souffrent ; seulement ils vous regardent d'un œil fixe et triste. C'est que leur vie ordinaire est dure et qu'ils sont habitués à la peine ; ils ne mangent que de la polenta, et il faut voir leurs guenilles. Les villages sont clair-semés : ils sont obligés de faire plusieurs milles, parfois trois lieues, pour aller travailler à leur champ ; mais tirez-les de cet état militant et de cette tension continue, le fond généreux, la riche nature, abondamment fournie de facultés bien équilibrées, apparaissent sans effort. Ils deviennent affectueux quand on les traite bien. Selon N..., un étranger qui agit loyalement trouve en eux de la loyauté. Le duc G..., qui a formé et commandé pendant trente ans le corps des pompiers, ne peut trop se louer d'eux. Pour la patience, la force, le courage, le dévouement militaire, il les compare aux anciens Romains. Ses hommes se sentent honorés, équitablement traités, employés à une œuvre virile ; c'est pourquoi ils se donnent de bon cœur et tout entiers. On n'a qu'à regarder dans la rue ou dans la campagne les têtes de paysans et de moines : l'intelligence et l'énergie y éclatent ; impossible de se soustraire à cette idée qu'ici la cervelle est pleine et l'homme complet. Stendhal, ancien fonctionnaire de l'empire, raconte que lorsque Rome et Hambourg étaient des préfectures françaises, on y recevait des tableaux administratifs avec indications en blanc, très minutieux, fort compliqués, pour le service des

(1) Voyez M. de Valbezen, *les Anglais et l'Inde*, *Revue* du 15 décembre 1856.

douanes et de l'enregistrement; il fallait six semaines aux Hambourgeois pour les comprendre et les bien faire, trois jours aux Romains. Les sculpteurs prétendent que, déshabillés, ils ont la chair saine et ferme, à l'antique, tandis qu'au-delà des monts les muscles sont flasques et laids. En vérité, on finit par croire que ces gens-là sont les anciens Romains de Papirius Cursor ou les citoyens des redoutables républiques du moyen âge, les mieux doués des hommes, les plus capables d'inventer et d'agir, maintenant tombés sous le froc, la livrée ou la guenille, employant de grandes facultés à psalmodier des litanies, à intriguer, mendier et se gâter.

Au milieu du marais, on voit encore jaillir l'eau vive : quand ils s'épanchent, leur expansion est admirable; parmi les mœurs galantes ou grossières, la nature vierge qui a fourni des expressions divines aux grands peintres éclate en enthousiasmes et en ravissemens. Un de nos amis, médecin allemand, a pour servante une belle fille amoureuse d'un certain Francesco, ouvrier au chemin de fer à quatre pauls par jour. Il n'a rien, elle non plus; ils ne peuvent s'épouser, il leur faudrait cent écus pour entrer en ménage. C'est un mauvais drôle, il n'est pas beau, et n'a pour elle qu'un goût médiocre; mais elle l'a connu dès l'enfance, elle l'aime depuis huit ans : quand elle reste trois jours sans le voir, elle ne mange plus; le docteur est obligé de lui retenir ses gages, elle donnerait tout son argent. Du reste elle est aussi sage que probe, et, forte de la beauté de son sentiment, elle parle librement de son amour. Je la questionnai sur ce Francesco. Elle sourit, rougit imperceptiblement; sa figure s'illumine, elle semble être dans le ciel; on ne peut rien voir de plus charmant et de plus gracieux que ce spirituel visage italien éclairé par un sentiment si abandonné, si puissant et si pur. Elle a son beau costume romain, et sa tête est encadrée par son couvre-tête rouge des dimanches. Que de ressources, quelle finesse, quelle force et quel élan dans une pareille âme! Quel contraste, si l'on songe aux figures ahuries de nos paysannes ou aux minois délurés de nos grisettes!

Ici je touche le point délicat, et nous voulons le toucher, car nous ne sommes pas des orateurs décidés d'avance à trouver des argumens politiques, mais des naturalistes libres de préoccupation et d'engagement, occupés à observer les bâtimens et les sentimens des hommes comme nous ferions des instincts, des constructions et des mœurs des abeilles ou des fourmis. — Sont-ils Italiens ou papalins? — Selon mes amis, toute réponse précise est difficile; ces gens-ci sont trop ignorans, trop collés au sol, trop enfoncés dans leurs haines et dans leurs intérêts de village pour répondre à de telles questions. Néanmoins on peut supposer qu'ils sont gouvernés en ceci, comme dans les autres choses, par leur imagination et leurs

habitudes. A son dernier voyage, le pape a été acclamé, on s'étouffait autour de sa voiture; il est vieux, sa figure est bienveillante et belle, il produit sur ces âmes incultes et ardentes le même effet qu'une statue de saint: sa personne, ses habits leur semblent pleins de pardons; ils veulent le toucher, comme ils font pour la statue de saint Pierre. D'ailleurs le gouvernement ne pèse pas sur eux, du moins visiblement; toutes les rigueurs sont pour les classes intelligentes; l'adversaire est l'homme qui lit ou qui a été à l'université; on épargne les autres. Sans doute un paysan peut être mis en prison pendant huit jours pour avoir fait gras un jour maigre; mais, comme il est superstitieux, il n'a pas envie de manquer aux rites. Il est obligé d'avoir son billet de confession, mais il n'a pas de répugnance à conter de nouveau vivement et violemment ses affaires dans une boîte de bois noir; d'ailleurs à la ville il y a des gens qui font métier de se confesser et de communier: ils se procurent ainsi des billets qu'ils vendent deux pauls. En outre l'impôt direct est léger, les droits féodaux ont été abolis par le cardinal Consalvi; il n'y a pas de conscription; la police, fort négligente, tolère les petites contraventions, le laisser-aller des rues. Si on donne un coup de couteau à son ennemi, on est vite gracié, et l'on n'a point à craindre l'échafaud, chose irrémédiable, horrible pour des imaginations méridionales. Enfin toute l'année la chasse est permise, le port d'armes ne coûte presque rien; nulle terre n'est réservée, sauf celles qui sont enceintes de murs. Il est bien commode de faire ce que l'on veut à la seule condition de ne pas raisonner sur la chose politique, dont on ne se soucie pas et à laquelle on n'entend rien. Aussi, depuis l'entrée des Piémontais, trouve-t-on beaucoup de mécontens parmi les paysans de la Romagne; la conscription leur semble dure, l'impôt est plus fort; ils sont gênés par quantité de règlemens: par exemple, on leur défend de sécher leur linge dans les rues, on les assujettit à la police exacte et aux charges des pays d'outre-monts. La vie moderne exige un travail assidu, des sacrifices nombreux, une attention active, une invention incessante; il faut vouloir, faire effort, s'enrichir, s'instruire et entreprendre. Une transformation comme celle-ci ne se fait point sans tiraillemens ni répugnances. Croyez-vous qu'un homme couché depuis dix ans, même dans des draps sales et pleins de vermine, se trouve content, si tout d'un coup on le remet debout, si on l'oblige à se servir de ses jambes? Il ne manquera pas de murmurer, il regrettera son inertie, il voudra se recoucher, il sera en peine de ses membres; mais donnez-lui du temps, faites-lui goûter le plaisir de se remuer, d'avoir du linge propre, de boucher les trous de son taudis, d'y mettre des meubles acquis par son travail, et sur lesquels personne, ni voisin, ni fonctionnaire,

n'osera porter la main : il se réconciliera avec la propriété, le bien-être, l'action libre, dont au premier instant il n'a senti que les gênes sans en comprendre les avantages et la dignité. Déjà dans cette même Romagne les ouvriers sont libéraux; à Rome, en 1849, quantité de boutiquiers, de petits bourgeois allaient avec leur fusil aux fortifications et se battaient bravement. Que les paysans deviennent propriétaires, ils penseront de même. Les biens qu'on peut leur donner sont tout trouvés : avant les derniers événemens, le clergé séculier et régulier des états romains possédait 535 millions de biens-fonds, deux fois plus qu'à la fin du dernier siècle (1), deux fois plus qu'aujourd'hui le clergé de France; le gouvernement italien les vendra comme il fait déjà dans le reste de l'Italie. Ce sera là le grand levier. Le paysan romain, comme le paysan français après 1789, s'emploiera à cultiver, amender, améliorer sa terre, à l'arrondir, à l'agrandir; il économisera pour monter plus haut, il voudra faire de son fils un avocat, marier sa fille à un employé, devenir rentier; il apprendra à compter, à lire; il aura le code sur son buffet, il lira le journal, achètera des obligations, fera blanchir et réparer son taudis, y apportera quelques vieux meubles de la ville. Ouvrez un barrage, et tout de suite l'eau coulera; rendez possible l'acquisition et le bien-être, et bien vite les gens voudront acquérir et jouir. Surtout n'oubliez pas le bagne pour les voleurs et l'échafaud pour les assassins; sous la justice impartiale et stricte, l'homme comprend d'abord que le seul gain prudent est le gain honnête, et marche inoffensif, protégé, utile, dans le droit chemin, entre les barrières de la loi.

23 mars.

Je ne me charge pas de prévoir de si loin. La politique n'est pas mon fait, surtout la politique de l'avenir : c'est une science trop compliquée; d'ailleurs, pour asseoir un jugement, il faudrait des études approfondies, une résidence bien plus longue. Ne parlons que de ce qui se voit, par exemple du gouvernement.

On ne parle que de cela. Je n'ai jamais causé avec un Italien sans que la conversation ne tournât tout de suite à la politique; c'est leur passion : ils avouent eux-mêmes que, depuis cinquante ans, poésie, littérature, science, histoire, philosophie, religion, toutes les préoccupations et toutes les productions de leur esprit en subissent l'ascendant. Au fond d'une tragédie, d'une métaphysique, cherchez l'intention de l'auteur; vous verrez qu'il n'a songé qu'à prêcher la république ou la monarchie, la fédération ou l'unité. Ils disent que l'occupation française a rendu le gouvernement pire que jamais.

(1) Le marquis Pepoli, *Finances pontificales*. En 1797, il n'avait que 217 millions.

Jadis il avait quelques ménagemens, il s'arrêtait à mi-chemin dans l'injustice; aujourd'hui, appuyé sur une garnison de dix-huit mille hommes, il ne craint plus les mécontens. Aussi personne ne doute que le jour où les Français partiront ne soit le dernier jour de la souveraineté papale.

Je tâche de me faire marquer nettement la limite et l'étendue de cette oppression. Elle n'est pas violente, atroce, comme celle des rois de Naples; au sud, l'ancienne tyrannie espagnole avait laissé des habitudes de cruauté : il n'en est point de même à Rome. On n'y prend pas un homme tout d'un coup pour le mettre au fond d'une basse fosse, lui jeter tous les matins un seau d'eau glacée sur le corps, le torturer et l'hébêter; mais s'il est libéral et mal noté, la police fait une descente chez lui, saisit ses papiers, fouille ses meubles et l'emmène. Au bout de cinq ou six jours, une sorte de juge d'instruction l'interroge; d'autres interrogatoires suivent, les écritures font une liasse qui, après beaucoup de longueurs, est mise aux mains des juges proprement dits. Ceux-ci l'étudient non moins longuement; l'un est resté trois mois prisonnier sur prévention, l'autre six mois. Le procès s'ouvre; il est censé public, mais ne l'est pas : le public reste à la porte, on admet trois ou quatre spectateurs, gens connus, éprouvés, et qui entrent avec des billets. — D'autre part, la police profite des accidens. Il y a quinze jours, à sept heures du soir, à deux pas du Corso, on a assassiné deux personnes dans leur voiture, et on leur a volé 10,000 piastres; la police n'a pas trouvé les coupables, et se sert de cette occasion pour mettre provisoirement quelques libéraux sous les verrous. — Tout le monde a entendu parler de ce procès récent dont le comité romain déroba les pièces. Le principal témoin à charge était une fille publique : elle a dénoncé non-seulement les gens qui venaient chez elle, mais d'autres qui ne l'avaient jamais vue. Un jeune homme qu'on me cite y fut impliqué, arrêté de nuit, jugé secrètement, condamné à cinq ans de prison; il a juré à son frère, dans un entretien intime, qu'il était innocent. — Les lois sont passables, mais l'arbitraire les corrompt et pénètre dans les peines comme dans les grâces; aussi personne ne compte sur la justice, ne consent à être témoin, ne répugne aux coups de couteau, ne se croit à l'abri d'une dénonciation, n'est sûr de dormir le lendemain dans son lit et dans sa chambre.

Pour l'argent, on n'a point à craindre les confiscations; mais elles sont remplacées par les tracasseries. Le marquis A... possède une grande terre près d'Orvieto; ce sont ses ancêtres qui ont fondé le village. Les gens de l'endroit, avec l'autorisation du *monsignor* spécial, décrètent une taxe sur les biens-fonds, c'est le marquis A... qui la paie. Avec l'autorisation du même *monsignor*, ils lui font un pro-

cès à propos d'un terrain : s'ils le gagnent, il paie; s'ils le perdent, il paie encore, car, toute la terre lui appartenant, c'est son bien qui fournit aux dépenses de la commune. Il faut être bien avec le gouvernement pour toucher son revenu; sinon, on court risque de voir son fermier faire la sourde oreille. Par ces mille petits liens d'intérêt personnel, le gouvernement tient ou maintient les propriétaires et la noblesse.

Par suite, les gens du *mezzo ceto*, avocats, médecins, sont serrés des mêmes entraves; leur métier les met dans la dépendance de la grosse coterie papaline; s'ils se montraient libéraux, ils perdraient leur meilleure clientèle. En outre tous les établissemens d'instruction publique sont aux mains du clergé; Rome n'a pas un seul collége ou pension laïque. Enfin comptez tous les protégés, mendians, petits employés, aspirans ou possesseurs de sinécures; tous ces gens-là obéissent et témoignent du zèle : leur pain quotidien en dépend. Voilà une hiérarchie de gens courbés, prudens, qui sourient d'un air discret et poussent des acclamations à volonté. Le comte C. disait : « On fait ici comme en Chine; on ne coupe pas cruellement les pieds, mais on les entortille et on les déforme si bien sous des bandelettes qu'on les rend incapables de marcher. »

Il ne peut pas en être autrement, et c'est ici qu'il faut admirer la logique des choses. Un gouvernement ecclésiastique ne saurait être libéral. Un ecclésiastique peut l'être : le monde l'entoure, les sciences positives le pressent, les intérêts laïques viennent infléchir la direction native de son esprit; mais écartez de lui toutes ces influences, livrez-le à lui-même, entourez-le d'autres prêtres, mettez en ses mains la conduite des hommes : il reviendra, comme Pie VII et Pie IX, aux maximes de sa place, et suivra la pente invincible de son état, car étant prêtre, surtout étant pape, il possède la vérité absolue et complète. Il n'a point à l'attendre comme nous des réflexions accumulées et des découvertes futures de tous les hommes : elle réside tout entière en lui et en ses prédécesseurs. Les principes sont établis par la tradition, proclamés dans les brefs, renouvelés dans les encycliques, détaillés dans les *sommes* théologiques, appliqués jusque dans le plus menu détail par les prescriptions des canonistes et les discussions des casuistes. Il n'y a pas une idée ni une action humaine, publique ou privée, qui ne se trouve définie, classée, qualifiée dans les gros livres dont il est le défenseur et l'héritier. Bien plus, cette science est vivante; une fois entrée dans son esprit et promulguée par sa parole, tous les doutes doivent tomber; Dieu décide en lui et par lui; la contradiction est une révolte, et la révolte un sacrilége. Partant, à ses yeux, le premier devoir est l'obéissance : l'examen, le jugement personnel, les habitudes d'initiative sont des péchés; l'homme doit se lais-

ser conduire, s'abandonner comme un petit enfant; sa raison et sa volonté ne sont plus en lui, mais dans un autre, délégué d'en haut pour cet office; il a un *directeur*. En effet, c'est là le vrai nom du prêtre catholique, et c'est à cet emploi qu'à Rome le gouvernement vise et aboutit. A ce titre, il peut être indulgent, rendre de petits services, pardonner à la faiblesse des hommes, souffrir des attaches mondaines, tolérer des escapades; il répugne à la violence, surtout à la violence ouverte; il aime les paroles affectueuses et les procédés indulgens; il ne menace pas, il avertit et admoneste. Il étale au-dessus des pécheurs, comme un riche manteau ouaté, l'ampleur de ses périodes onctueuses : il parle volontiers de son cœur miséricordieux, de ses entrailles paternelles; mais il est un point sur lequel il ne transige pas, la soumission de l'esprit et du cœur. Muni de cette obéissance, il sort du domaine théologique, entre dans la vie privée, décide des vocations, conduit les mariages, choisit les professions, ménage les avancemens, gouverne les testamens et le reste.

Par suite, en matières publiques, il a grand soin d'éviter aux gens la périlleuse tentation d'agir. A Rome par exemple, il nomme des conseillers municipaux qui complètent le conseil en s'en adjoignant d'autres; mais ces nouveaux noms doivent être approuvés par lui, en sorte que tous les administrateurs siégent par son choix. Il en est de même dans les autres services; c'est un *monsignor* qui régit les hôpitaux, c'est un *monsignor* qui surveille les théâtres et allonge les jupes des danseuses. Quant à l'administration, on reste autant que l'on peut dans la vieille ornière; l'économie politique est une science malsaine, moderne, trop attachée au bien-être du corps. On laisse ou l'on met l'impôt sur les matières visiblement fructueuses, sans s'inquiéter de l'appauvrissement invisible qu'on étend par contre-coup sur le pays (1). Un cheval paie 5 pour 100 toutes les fois qu'il est vendu. Le bétail paie au pâturage, et en outre 28 francs par tête au marché, environ de 20 à 30 pour 100 de sa valeur; le poisson paie 18 pour 100 sur le prix de vente; le blé récolté dans l'*agro romano* paie à peu près 22 pour 100. Ajoutons que l'impôt foncier n'est pas léger; je sais une fortune de 33,000 écus par an qui paie de 5 à 6,000 écus d'impôts. En outre on emprunte. Tout cela est dans la tradition des *luoghi di monte* et des finances des deux derniers siècles. Il s'agit de vivre, et l'on vit au jour le jour; on tâche surtout de ne rien déranger à l'ordre établi; les innovations font horreur à des gens vieux, alarmés par l'esprit moderne. Un de mes amis qui a voyagé au Mexique disait au pape : « Saint-père, soutenez le nouvel em-

(1) Marquis Pepoli. — Voyez aussi les mémoires du cardinal Consalvi.

pereur, ordonnez au clergé mexicain les transactions et la soumission; sinon, l'empire croulera, les Américains protestans l'envahiront, le coloniseront, et ce sera un grand pays perdu pour la foi catholique. » Le pape semblait comprendre, et voilà que le poids insurmontable des traditions vient de l'armer publiquement contre le seul établissement capable de prolonger dans l'Amérique du Nord le maintien de la religion dont il est le chef!

En somme, subsister, empêcher, contenir, conserver, attendre, éteindre, voilà leur esprit; si l'on cherche quelque autre trait distinct, c'est encore l'esprit ecclésiastique qui le fournit. Un prêtre fait vœu de célibat, et à cause de cela les péchés contre la chasteté le préoccupent plus que tous les autres. Dans notre morale laïque, le premier ressort est l'honneur, c'est-à-dire l'obligation d'être courageux et probe; ici toute la morale roule autour de l'idée du sexe: il s'agit de maintenir l'esprit dans l'innocence et l'ignorance primitives, ou du moins de l'arracher à la sensualité par les mortifications et l'abstinence, ou enfin tout au moins d'empêcher le scandale visible. A ce sujet, la police est sévère; point de femmes le soir dans les rues; les affaires se concluent sous le manteau, et le commandant français a dû échanger avec le *monsignor* spécial les notes les plus plaisantes. La décence extérieure est maintenue à tout prix, et à quel prix! Dernièrement une pauvre jeune fille qui avait une intrigue est enlevée, enfermée dans un pénitencier, et on lui dit que c'est pour toute sa vie. « Est-ce qu'il n'y a aucun moyen d'en sortir? — Il faut trouver quelqu'un qui vous épouse. » Elle envoie chercher un vieux drôle qui lui avait fait la cour inutilement, ce coquin l'épouse, et un mois après l'exploite à la façon ordinaire; mais les apparences sont sauvées. — Éviter l'éclat, étendre sur la vie humaine un vernis de correction, obtenir la pratique des rites, ne pas être contredit, rester dans l'ancien état et sans conteste, être absolu dans le royaume de l'esprit et des affaires par l'ascendant de l'imagination et des habitudes, — à cela s'élèvent et se réduisent les prétentions, et l'on voit bien qu'une telle ambition provient non d'une situation momentanée, mais de l'essence même des institutions et du caractère. Le gouvernement temporel entre des mains ecclésiastiques ne peut pas être autre; il arrive au despotisme doux, minutieux, inerte, décent, monacal, invincible, comme une plante aboutit à sa fleur.

24 mars.

Je lis tous les matins avec un vif plaisir *l'Unità cattolica*; c'est un journal instructif, on y voit clairement les sentimens qu'on appelle religieux et catholiques en Italie.

Une gazette libérale proposait aux dames italiennes d'envoyer

leurs bagues à Garibaldi pour le jour de sa fête; quel outrage pour saint Joseph, qui a le malheur d'être le patron de ce bandit! Par compensation, *l'Unità* demande aux dames leurs bagues pour le pape, car le pape est le chef de l'église, et l'église représente mystiquement un caractère qui doit être très cher aux femmes, la maternité; cet argument est irrésistible! — Un autre journal appelle le pape « le grand mendiant (*il gran mendico*). ». — Depuis un mois, je lis la liste des donations inscrites en tête de la première page. Il y en a beaucoup; on estime que le pape reçoit deux millions de piastres chaque année par cette voie. Ordinairement c'est pour une grâce reçue ou attendue, non pas seulement spirituelle, mais temporelle; les donateurs, en envoyant leur offrande, réclament la bénédiction du saint-père « pour une affaire importante (1). » On s'aperçoit qu'il est considéré comme un personnage influent, une sorte de premier ministre dans la cour de Dieu. Souvent même la hiérarchie est marquée nettement; le suppliant se recommande d'abord à Jésus-Christ auprès de Dieu le père, puis à la Vierge ou à tel autre saint auprès de Jésus-Christ, puis enfin au pape auprès des saints, de la Vierge et de Jésus-Christ. Ce sont les trois degrés de la juridiction céleste; le pape leur semble un délégué des souverains de l'autre monde, chargé de gouverner celui-ci, muni de pleins pouvoirs; les communications doivent se faire par son entremise; il apostille les demandes. L'Italien dévot garde encore les idées que Luther, il y a trois siècles, trouva régnantes; il précise et humanise toutes les conceptions religieuses; à ses yeux, Dieu est un roi, et dans toute monarchie on arrive au prince par les ministres, surtout par les parens, les familiers, les domestiques.

Par suite, l'importance de la Vierge devient énorme. Véritablement elle est ici la troisième personne de la Trinité et remplace le Saint-Esprit, qui, n'ayant point de figure corporelle, échappe au peuple. Pour des gens qui n'imaginent les puissances célestes qu'avec un visage, qui peut être plus attrayant et plus miséricordieux qu'une femme? Et qui peut être plus puissant qu'une femme si aimée auprès d'un fils si bon? Je viens de feuilleter *la Vergine*, un recueil de vers et de prose qui se publie toutes les semaines en l'honneur de Marie. Le premier article traite de la visite de la Vierge chez sainte Élisabeth, et du temps probable que dura cette visite; à la fin est un sonnet sur l'ange, qui, trouvant Marie si charmante, eut quelque peine à s'en retourner au ciel. Je n'ai pas ici le texte, mais je garantis le sens, et un pareil journal se trouve sur la

(1) 23 mars. « La marquise Giulia *** offre au saint-père un anneau d'or avec un *ex-voto* pour obtenir de saint Joseph une grâce spéciale. » 26 mars. « Un fils qui prie pour la guérison de sa mère offre au saint-père 10 francs et 10 autres francs à la madone de Spolète pour obtenir la grâce demandée. »

table des gens du monde. — On vient de me faire acheter *il Mese di Maria*, petit livre fort répandu qui indique le ton de la dévotion à Rome. Ce sont des instructions pour chaque journée du mois de Marie, avec pratiques et oraisons, lesquelles sont appelées *fleurs*, *guirlandes* et *couronnes spirituelles*. « Qui peut douter que la bienheureuse Vierge, qui est si libérale, si magnanime, ne doive pas, entre tant de couronnes de gloire qui sont à sa disposition, en conserver une pour celui qui avec une constance infatigable se sera employé à lui offrir lesdites couronnes? » Suivent des petits vers et trente histoires à l'appui. « Un jeune homme nommé Esquilio, qui n'avait pas plus de douze ans, menait une vie très scélérate et très impure. Dieu, qui voulait l'amener à soi, le fit tomber gravement malade, tellement que, désespérant de sa vie, d'heure en heure il attendait la mort. Comme il avait perdu le sentiment et qu'on le croyait trépassé, il fut conduit dans une chambre pleine de feu, et, cherchant à fuir les flammes, il vit une porte par laquelle, s'étant acheminé, il entra dans la salle, où il trouva la reine du ciel avec beaucoup de saints qui lui faisaient cortége. Esquilio se jeta tout d'un coup à ses pieds; mais avec des yeux sévères elle le repoussa loin d'elle, et ordonna que de nouveau il fût mené au feu. Le malheureux implora les saints, et ceux-ci eurent de Marie cette réponse, qu'Esquilio était un grand scélérat, et qu'il n'avait pas même récité un *Ave Maria*. Les saints s'interposèrent de nouveau, disant qu'il avait changé de conduite, et cependant Esquilio, plein d'une grande terreur, promettait de se donner tout entier à l'Esprit et de le servir tant qu'il vivrait. Alors la Vierge, lui ayant fait une sévère réprimande, l'exhorta à racheter ses péchés par la pénitence, à garder sa promesse, et révoqua l'ordre qu'elle avait donné de le jeter dans le feu. » — Deux jeunes gens se promenaient en bateau sur le Pô; l'un d'eux récite l'office de la madone, l'autre refuse, disant que c'est jour de congé. La barque chavire, et tous deux invoquent la Vierge; elle arrive, prend par la main le premier et dit à l'autre : « Puisque tu ne t'es point cru obligé à m'honorer, je ne suis pas obligée à te sauver, » et il se noie. — Un jeune libertin avait dérobé une des plumes avec lesquelles on inscrivait sur le registre les noms des fidèles qui s'affiliaient à la congrégation de Marie; il prend cette plume pour écrire un billet doux, et reçoit sur la joue un grand soufflet, sans voir la main qui l'a frappé. En même temps il entend ces paroles : « Scélérat, as-tu bien l'audace de souiller une chose qui m'est consacrée? » Il tombe à terre, et sa joue reste meurtrie pendant plusieurs jours. — J'en passe, et d'aussi étranges. Ce sont de pareils récits qui nourrissent ici l'esprit des femmes, même des grandes dames; on leur conte que lorsque sainte Thérèse, interrompant une lettre, s'en allait dans le jardin,

Jésus-Christ venait achever la lettre. Les maris ont reçu une éducation semblable, et jamais l'empreinte enfoncée par l'éducation ne s'efface; j'en ai vu de très cultivés qui ne trouvaient rien à reprendre dans ces récits ni dans ces petits livres. D'ailleurs beaucoup d'esprits qui semblent affranchis suivent la foule. On s'en étonne; ils répondent d'abord : « Nous y sommes forcés. » Après un peu d'intimité, ils ajoutent : « Cela ne fait pas de mal, et cela peut faire du bien; au cas où les prêtres diraient vrai, il faut se précautionner. » Hier, un de nos amis, apprenant qu'une femme de la société vient de partir pour visiter une madone qui remue les yeux, laisse échapper un sourire. Un jeune officier qui est là prend l'air sérieux, lui dit qu'il a fait ce voyage avec huit de ses amis, et qu'ils ont vu effectivement la madone remuer les yeux. — Sur ce chemin, on peut aller loin. La comtesse N..., qui a deux enfans, a mis l'un sous la protection de Notre-Dame de Spolète, l'autre sous celle de Notre-Dame de Vivalcaro; à ses yeux, ce sont deux personnes différentes. Pour ces imaginations véhémentes et positives, la statue est non pas une représentation, mais une déesse vivante. A la fin, ayant plus de confiance en Notre-Dame de Vivalcaro, elle a mis ses deux enfans sous sa protection unique.

D'après cela, tu imagines quelle peut être la religion des gens du peuple. Un cocher qu'emploie un de mes amis est emporté par ses chevaux à la descente du Pincio; il voit que rien ne peut les retenir, et à la première madone qu'il aperçoit fait un vœu. Le cheval se brise le crâne contre un mur, lui-même est lancé contre une fenêtre grillée, s'accroche aux barreaux, en est quitte pour des écorchures. Là-dessus, le cocher fait exécuter deux tableaux en manière d'*ex voto*, l'un qui le représente au moment où il prononce son vœu, l'autre qui le peint au moment où il est jeté contre le grillage. — Une femme de chambre de la comtesse N... a joué à la loterie, comptant sur la protection de trois saints : elle a perdu, et depuis ce temps ne fait plus de dévotions aux saints qui l'ont mal servie. — Ces sortes d'esprits se frappent si fort qu'ils inventent des superstitions même en dehors de l'enceinte officielle; par exemple, la servante de N... assure que le pape est *jettatore :* s'il est bien portant et peut donner la bénédiction le jour de Pâques, il pleuvra; s'il est malade, le temps sera beau. Naturellement les instructions et les catéchismes travaillent dans le même sens. J'entre dans une église où un ecclésiastique faisait l'instruction à quarante petites filles de sept ou huit ans : elles se retournaient curieusement, elles clignaient de l'œil, chuchotaient avec une mine de souris futées; tous ces petits corps avides de mouvement, toutes ces petites têtes éveillées et mutines frétillaient en place. Lui, d'un air doux, paternel,

allait de banc en banc, contenant de la main la couvée remuante et répétant toujours le même mot : *il diavolo.* « Prenez garde au diable, mes chers enfans, le diable qui est si méchant, le diable qui veut dévorer vos âmes, etc. » Dans quinze ans, dans vingt ans, le mot leur reviendra, et avec le mot l'image, la gueule horrible, les griffes aiguës, la flamme brûlante, et le reste. — Un habitué de l'église d'Aracœli raconte que pendant tout le carême les sermons ont uniquement roulé sur le jeûne et les mets défendus ou permis; le prédicateur gesticule et marche sur un échafaud, décrivant l'enfer, puis tout aussitôt les diverses façons d'accommoder le macaroni et la morue, façons très nombreuses et qui rendent inexcusables les gourmands qui font gras. — Ces jours-ci, sur le Corso, un charcutier avait arrangé ses jambons en forme de sépulcre; au-dessus s'étageaient des lumières et des guirlandes, et l'on voyait dans l'intérieur un bocal où nageaient des poissons rouges. — Le principe est qu'il faut parler aux *sens.* L'Italien n'est pas accessible, comme l'Allemand ou l'Anglais, aux idées nues; involontairement il les incorpore dans une forme palpable; le vague et l'abstrait lui échappent ou lui répugnent, la structure de son esprit impose à ses conceptions des contours arrêtés, un relief solide, et cette invasion incessante des images précises qui jadis a fait sa peinture fait aujourd'hui sa religion.

Il faut se maintenir dans ce point de vue, qui est celui des naturalistes : toute mauvaise humeur s'en va, l'esprit se pacifie, on ne voit plus autour de soi que des effets et des causes; les choses expliquées perdent leur laideur, du moins on cesse d'y songer en contemplant les forces productrices, qui d'elles-mêmes, comme toutes les forces naturelles, sont innocentes, quoiqu'on puisse les employer au mal ou les tourner au bien. Même les injures et les violences intéressent : on éprouve la curiosité d'un physicien qui, ayant observé l'électricité, comprend l'orage, et oublie son jardin grêlé en vérifiant l'exactitude des lois qui l'empêchent d'avoir des fruits à son dessert. Tous les trois jours au moins, je lisais dans les journaux des déclamations tonnantes contre deux écrivains célèbres de notre temps, — l'un si brillant, si aimable, si vif, si français, l'autre si large, si délicat, si fécond en idées générales, si expert et si raffiné dans l'art de sentir et d'indiquer les nuances, si heureusement doué et si bien muni que la philosophie et l'érudition, les hautes conceptions d'ensemble et la minutieuse philologie littérale n'ont pas de secrets pour lui, — bref l'auteur de *la Question romaine* et l'auteur de la *Vie de Jésus.* Tous les trois jours, on les appelait scélérats; j'ai lu un article intitulé *Renan e il diavolo*, où l'on prouvait que les ressemblances entre les deux personnages sont nombreuses. Rien de plus naturel : en passant par certains esprits, les choses pren-

nent une certaine couleur; les lois de la réfraction mentale l'exigent ainsi, et ne sont pas moins puissantes que celles de la réfraction physique. J'ai vu un effet semblable, ces jours derniers, au Capitole : il s'agit de l'histoire telle qu'elle devient, lorsqu'elle a été élaborée, déformée et grossie, en traversant les cerveaux populaires. Deux soldats français regardaient une Judith qui vient de tuer Holopherne; le premier dit à l'autre : « Tu vois bien cette femme-là? Eh bien! c'est une nommée Charlotte Corday, et l'autre c'est Marat, un homme qui l'entretenait, et qu'elle a assassiné dans sa baignoire; faut dire que toutes ces femmes entretenues sont des canailles. »

La campagne, 25 mars.

Aujourd'hui course à pied à Frascati; le ciel est nuageux, mais le soleil perce par places la lourde coupole de nuages.

A mesure que l'on s'élève vers les hauteurs dévastées de Tusculum, la perspective devient plus grande et plus triste. L'immense campagne romaine s'étend et s'étale ainsi qu'une lande stérile. Vers l'orient se hérissent des montagnes âpres où pèsent les nuées orageuses; à l'ouest, on démêle Ostie et la mer indistincte, sorte de bande vaporeuse, blanchâtre comme la fumée d'une chaudière. A cette distance et de cette hauteur, les monticules qui bossellent la plaine s'effacent à demi; ils ressemblent aux faibles et longues ondulations d'un océan morne. Point de cultures; la couleur blafarde des champs abandonnés prolonge à perte de vue ses teintes effacées et ternes. Les grands nuages la tachent de leur ombre, et toutes ces bandes violacées, noirâtres, raient les fonds roux, comme dans un vieux manteau de pâtre.

Hardiesse et franc parler, énergie sans gaîté de mon jeune guide. Il a dix-neuf ans, sait cinq ou six mots de français, ne travaille pas, vit de son métier de cicérone, c'est-à-dire de quelques pauls attrapés par raccroc. Rien d'agréable, d'aimable ou de respectueux dans ses manières; il est plutôt sombre et âpre, et donne ses explications avec la gravité d'un sauvage. Cependant, en qualité d'étrangers, nous sommes pour lui des seigneurs riches. On me dit que ces gens sont naturellement fiers, hautains même, disposés à l'égalité. A Rome, au bout de trois jours au café, un garçon entendant un étranger hasarder ses premières phrases italiennes le toise, le juge, et dit tout haut en sa présence : « Cela va bien, il fait des progrès. »

On laisse à gauche la villa Mandragone, énorme ruine panachée d'herbes flottantes et de petits arbustes. A droite, la villa Aldobrandini ouvre ses avenues de platanes colossaux et de charmilles taillées, ses architectures d'escaliers, de balustres et de terrasses. A

l'entrée, adossé contre la montagne, un portique revêtu de colonnes et de statues dégorge à flots l'eau qui lui arrive d'en haut sur un escalier de cascades; c'est le palais de campagne italien, disposé pour un grand seigneur d'esprit classique, qui sent la nature d'après les paysages de Poussin et de Claude Lorrain. Les salles de l'intérieur ont des peintures à fresque, les *neuf muses autour d'Apollon, les cyclopes et Vulcain à leur forge,* plusieurs plafonds du cavalier d'Arpin, *Ève et Adam, Goliath et David,* une *Judith* du Dominiquin, belle et simple. Impossible de considérer les hommes de ce temps-là comme de la même espèce que nous. C'étaient des paysans froqués ou défroqués, des hommes d'action, bons pour les coups de main, voluptueux et superstitieux, la tête pleine d'images corporelles, qui entrevoyaient comme en rêve, aux heures vides, le corps de leur maîtresse ou le torse d'un saint, ayant entendu conter quelques histoires de la Bible ou de Tite-Live, lisant parfois l'Arioste, sans critique ni délicatesse, exempts des millions d'idées nuancées dont notre littérature et notre éducation nous remplissent. Dans l'histoire de David et de Goliath, toutes les nuances pour eux consistaient dans les divers mouvemens du bras et les diverses attitudes du corps. L'invention du cavalier d'Arpin se réduit ici à forcer ce mouvement, qui devient furieux, et cette attitude, qui devient tordue. Ce qui intéresse un moderne dans une tête, l'expression d'un sentiment rare et profond, la distinction, les marques de la finesse et de la supériorité natives, n'apparaissent jamais chez eux, sauf chez ce chercheur précoce, ce penseur raffiné et dégoûté, ce génie universel et féminin, Léonard de Vinci. La Judith du Dominiquin est ici une belle paysanne saine et simple, bien peinte et bien membrée. Si vous cherchez les sentimens compliqués, exaltés, d'une femme vertueuse qui par patriotisme et piété vient de se faire courtisane et assassin, et qui rentre les mains rouges, sentant peut-être sous sa ceinture l'enfant de l'homme qu'elle vient d'égorger, cherchez ailleurs, lisez le drame d'Hebbel, la *Cenci* de Shelley, proposez le sujet à l'inspiration d'un Delacroix ou d'un Ary Scheffer.

Je me suis confirmé cette nuit dans cette idée par la lecture de Vasari. Voyez par exemple les vies des deux Zucchero entre tant d'autres semblables. Ce sont des ouvriers élevés dès l'âge de dix ans dans l'atelier, qui fabriquent le plus possible, cherchent des commandes, et répètent partout les mêmes sujets bibliques ou mythologiques, les travaux d'Hercule ou la création de l'homme. Ils n'ont pas l'esprit encombré de dissertations et de théories, comme nous l'avons depuis Diderot et Goethe. Quand on leur parle d'Hercule ou du Père éternel, ils imaginent un grand corps avec beaucoup de muscles, nu ou drapé dans un manteau brun ou bleu.

Pareillement tous ces princes, abbés, particuliers, qui font décorer leur maison ou leur église, cherchent une occupation pour leurs yeux; ils lisent bien les contes de Bandello ou les descriptions de Marini, mais en somme la littérature alors ne fait qu'*illustrer* la peinture. Aujourd'hui c'est l'inverse.

Nous sommes montés sur les hauteurs de l'ancien Tusculum; on y voit les restes d'une villa qui fut, dit-on, celle de Cicéron, restes informes, amas de briques disjointes, soubassemens mal déterrés, qui vont s'effondrant sous les intempéries de l'hiver et l'envahissement des herbes. Parfois, à mesure que l'on avance, les parois d'une chambre antique apparaissent sur le bord de la route, dans les flancs d'un escarpement. Au sommet est un petit théâtre où gisent des fragmens de colonnes. Cette montagne dévastée, peuplée par places de genêts et d'arbrisseaux épineux, le plus souvent nue, où des rocs cassés crèvent la maigre enveloppe de terre, est elle-même une grande ruine. L'homme a été là, il a disparu; c'est l'aspect d'un cimetière. Au sommet est une croix sur un tas de moellons noircis; le vent souffle et chante une psalmodie lugubre. Les montagnes du midi, toutes rousses d'arbres qui ne verdissent pas encore, le promontoire morne du Mont-Cavi, la file des hauteurs désolées sous leur chevelure ébouriffée d'herbes jaunâtres, tout en bas la campagne romaine, fauve sous son linceul de nuages déchirés, semblent un champ mortuaire.

Dans les forêts arrosées qu'on traverse à la descente fleurissent des anémones blanches et violettes, des pervenches d'un azur tendre et charmant. Un peu plus loin, l'abbaye de Grotta-Ferrata, avec ses créneaux du moyen âge, avec ses vieilles arcades de colonnes élégantes, avec ses fresques sobres et sérieuses du Dominiquin, retire un peu l'esprit de ces rêves funèbres. Au retour, à Frascati, le bruit des eaux courantes, les têtes fleuries des amandiers et des aubépines dans le creux vert de la montagne, l'éclat des jeunes blés qui lèvent, réjouissent le cœur par une apparence de printemps. Le ciel s'est épuré, le délicieux azur s'est montré, parsemé de petits nuages blancs qui planent comme des colombes; tout le long du chemin, les arcs ronds des aqueducs se développent noblement dans la lumière. Et pourtant, même sous ce soleil, toutes ces ruines font mal; elles témoignent de tant de misères! Quelquefois c'est un massif rongé par le pied, une voûte branlante; ailleurs c'est un arc isolé, un morceau de mur, trois pierres enterrées qui affleurent : on dirait les restes d'un pont emporté par une inondation, ou ce qui subsiste d'une ville écroulée dans un incendie.

26 mars.

Ce soir, grande conversation politique; c'est toujours là qu'on arrive à la fin du dessert, après le café. Je la transcris en rentrant chez moi.

L'interlocuteur principal est un beau jeune homme grave, dont l'italien est si distinct et si harmonieux qu'on dirait une musique. Il est très vif contre le pouvoir temporel. Je lui présente les objections cléricales : « Vous jugez le pape, vous perdez la docilité d'esprit et de cœur, vous tournez au protestantisme. » — « En aucune façon; nous sommes et nous restons catholiques, nous acceptons et nous maintenons une autorité supérieure chargée de régler la foi. Nous ne lui ôtons même pas le pouvoir temporel : on n'ôte aux gens que ce qu'ils ont, et en fait il ne l'a plus. Depuis trente ans, s'il règne, c'est par les baïonnettes autrichiennes ou françaises; il ne subira jamais une pression étrangère plus forte que celle qu'il subit aujourd'hui. Nous ne voulons pas le déposséder, mais régulariser une dépossession accomplie. Il est par terre, asseyons-le. »

Je reprends et j'insiste : « Le principe du catholicisme n'est pas seulement que la foi est une, mais encore que l'église est une. Or, si le pape devient citoyen d'un état particulier, italien, français, autrichien, espagnol, très probablement, au bout d'un siècle ou deux, il tombera sous la domination du gouvernement dont il sera le sujet ou l'hôte, comme il arriva jadis au pape d'Avignon chez le roi de France. Alors, par jalousie et besoin d'indépendance, les autres états feront des anti-papes, ou tout au moins des patriarches distincts, comme celui de Saint-Pétersbourg et celui de Constantinople; voici venir les schismes, et vous n'avez plus d'église catholique. Vous n'avez plus même d'église indépendante. Sous la main d'un prince, un patriarche, un pape même devient un fonctionnaire; on le voit bien à Saint-Pétersbourg, on l'a bien vu en France sous Philippe le Bel et Philippe VI; quand Napoléon voulait établir le pape à Paris, c'était pour en faire un ministre des cultes, très honoré, mais très obéissant. Notez que les gouvernemens en Europe, surtout en France, ont déjà la main dans toutes les affaires; que sera-ce s'ils la mettent encore dans toutes les consciences! Toute liberté périt, l'Europe devient une Russie, un empire romain, une Chine. Enfin le dogme lui-même est mis en danger. Tirer le pape de son état comme une plante de sa serre-chaude, c'est le livrer, et le dogme avec lui, aux suggestions des idées modernes. Le catholicisme, étant immuable, est immobile; il faut à son chef un pays mort, des sujets qui ne pensent pas, une ville de couvens, de musées, de ruines, une pacifique et poétique nécropole. Imaginez ici une académie des sciences, des cours publics, les débats d'une chambre, de grandes

industries florissantes, la vive et universelle prédication d'une morale et d'une philosophie laïques : croyez-vous que la contagion n'atteindra pas la théologie? Elle l'atteindra; peu à peu on adoucira, on interprétera les dogmes, on laissera tomber les plus choquans, on cessera d'en parler. Regardez la France, si bien régie, si obéissante au temps de Bossuet : par le seul contact d'une société pensante, le catholicisme s'y tempérait, s'écartait des traditions italiennes, récusait le concile de Trente, atténuait le culte des images, s'alliait à la philosophie, subissait l'ascendant des laïques fidèles, mais lettrés et raisonneurs. Que serait-ce au milieu des audaces, des découvertes et des séductions de la civilisation contemporaine! Déplacer ou détrôner le pape, c'est, au bout de deux siècles, transformer la foi. »

Réponse : « Tant mieux. A côté des catholiques superstitieux, il y a les véritables, et nous en sommes; que l'église se réforme et se métamorphose sagement, lentement, au contact adouci de l'esprit moderne, c'est ce que nous souhaitons. Pour les schismes, ils sont aussi menaçans sous un pape protégé que sous un pape dépossédé; la puissance qui tient garnison à Rome a le même ascendant sur lui que le prince dont il sera le sujet ou l'hôte. S'il est un expédient qui garantisse son indépendance, c'est le nôtre; nous lui donnerons la rive droite du Tibre, Saint-Pierre, Civita-Vecchia; il vivra là dans une petite oasis, avec une garde d'honneur et des contributions fournies par tous les états catholiques, sous la protection et parmi les respects de l'Europe. Quant au danger de réunir les pouvoirs spirituel et temporel dans la main du prince, permettez-nous de vous dire que la chose est ainsi dans les pays protestans, par exemple en Angleterre, et que ces pays n'en sont pas moins libres. La réunion des deux pouvoirs ne produit donc pas toujours la servitude; elle la consolide dans certains états; elle ne l'implante pas dans les autres. En attendant, souffrez que nous la repoussions du nôtre, où elle l'établit. S'il y a un péril dans notre plan, c'est pour nous, et non pour le pape : placé au cœur de l'Italie, irrité, il se fera révolutionnaire et travaillera tout le bas peuple contre nous; mais puisque nous acceptons nos dangers, laissez-nous nos chances, et ne nous imposez pas un rég me que vous refusez pour vous. »

— Qu'est-ce donc alors que cette transformation de l'église catholique que vous entrevoyez dans un lointain obscur? — Sur ce point, les réponses sont vagues. Mes interlocuteurs affirment que le haut clergé italien renferme un assez grand nombre de libéraux, qu'on en trouve même parmi les cardinaux, surtout hors de Rome; ils citent entre autres dom Luigi Tosti, dont je connais les ouvrages. C'est un religieux bénédictin du Mont-Cassin, fort chrétien et fort libéral, qui a lu les philosophes modernes, connaît

l'exégèse nouvelle, est versé dans l'histoire, goûte les spéculations supérieures, esprit généreux, conciliant et large, dont l'éloquence surchargée, poétique, entraînante, est celle d'un George Sand catholique. Ici le clergé n'est pas enrégimenté tout entier, comme en France; c'est seulement chez nous que l'église subit par contagion la discipline administrative (1). Certains ecclésiastiques ont en Italie des positions à demi indépendantes : celui-ci est dans son cloître comme un professeur d'Oxford dans son canonicat; il peut voyager, lire, penser, imprimer à son aise. Son but est de mettre l'église d'accord avec la science. Son principe est que la science, étant simplement décomposante, n'est pas la seule voie, qu'il y en a une autre aussi sûre, l'*atto sintetico,* l'élan de toute la personne, la croyance et l'enthousiasme naturel par lequel l'âme, sans raisonnement ni analyse, découvre et comprend Dieu d'abord et ensuite le Christ. Cette foi généreuse et passionnée par laquelle nous embrassons la beauté, la bonté, la vérité, en elles-mêmes et dans leur source, est seule capable de réunir les hommes en une communauté fraternelle, de les pousser aux belles actions, au dévouement, au sacrifice. Or cette communauté est l'église catholique; partant, tout en maintenant son évangile immuable, l'église doit s'accommoder aux variations de la société civile : elle le peut, puisqu'elle renferme en son sein « une variété inépuisable de formes. » Elle est sur le point de subir une de ces métamorphoses, mais elle restera, conformément à son essence, « la maîtresse de la morale. » Tout cela ne définit pas la métamorphose, et le père Tosti lui-même dit qu'elle est un secret entre les mains de Dieu (2).

Là-dessus le comte N..., un fin et perçant esprit italien que je commence à beaucoup aimer et à bien connaître, m'a tiré à part dans un coin sombre et m'a dit : « Ces jeunes gens vont entrer dans la poésie, essayons d'en sortir. Mettons de côté pour un instant la sympathie, le patriotisme, la rancune ou les espérances; considérons le catholicisme comme un fait, tâchons de compter les forces qui le soutiennent et de voir dans quel sens et dans quelles limites la civilisation moderne contre-pèse ou infléchit leur action. » Ainsi posée, la question est un problème de mécanique morale, et voici, ce nous semble, à quelles conjectures on aboutit sur ce terrain.

La première de ces forces est l'ascendant des *rites.* Le propre du sauvage, de l'enfant, de l'esprit tout à fait inculte, imaginatif ou grossier, c'est le besoin de se faire un fétiche, j'entends d'adorer le signe au lieu de la chose signifiée; il proportionne sa religion à son intelligence, et, ne pouvant comprendre les idées nues ou les senti-

(1) « Mon clergé est comme un régiment, il doit marcher, et il marche. » Discours du cardinal de Bonnechose au sénat, session de 1865.

(2) *Prolegomeni alla storia universale della Chiesa.*

mens incorporels, il sanctifie des objets palpables et des pratiques sensibles. Telle fut la religion au moyen âge; elle subsiste encore presque intacte chez un pâtre de la Sabine, chez un paysan de la Bretagne. Un doigt de saint Yves, un froc de saint François, une statue de sainte Anne ou de la Madone dans ses habits neufs et brodés, voilà Dieu pour eux; une neuvaine, un jeûne, un chapelet assidument compté, une médaille soigneusement baisée, voilà pour eux la piété. A un degré supérieur, le saint local, la Vierge, les anges, la peur et l'espoir qu'ils excitent, composent la religion. Aux deux degrés, le prêtre est considéré comme un être supérieur, dépositaire de la volonté divine, dispensateur des grâces célestes. Tout cela dans les pays protestans a été détruit par la réforme de Luther, et dure atténué dans les pays catholiques, parmi les simples et les demi-simples, surtout chez les peuples qui ont l'imagination chaude et ne savent pas lire. Cette force va se réduisant à mesure que l'instruction et la culture d'esprit se propagent; sur ce point, le catholicisme, pressé par la civilisation moderne, laisse s'écailler la croûte idolâtrique du moyen âge. En France par exemple, depuis le XVIIe siècle, cette portion des croyances et des pratiques tombe en désuétude, du moins dans la classe un peu éclairée. Sans doute il en reste encore, il en restera toujours quelque chose; mais c'est une vieille enveloppe qui s'amincit, se troue et s'en va.

La seconde de ces forces est la possession d'une *métaphysique* complète, formulée et fixée. A ce titre, le catholicisme est en guerre ouverte, sinon avec les sciences expérimentales, du moins avec leur esprit, leur méthode et leur philosophie. Sans doute il peut tourner, transiger, tenir ferme sur des points particuliers, dire que Moïse a prévu la théorie de l'éther lumineux, puisqu'il fait naître la lumière avant le soleil, prétendre que les périodes géologiques sont à peu près indiquées dans les journées de la Genèse, choisir ses postes dans les terrains inexplorés, ardus ou embarrassés, comme la génération spontanée, les fonctions cérébrales, le langage primordial, etc. Néanmoins il répugne invinciblement à la doctrine qui soumet toute affirmation au contrôle des expériences répétées et des analogies environnantes, qui pose en principe l'immuabilité des lois physiques et morales, qui réduit les entités à n'être que des signes commodes pour noter les faits généraux. En effet, il a conçu sa métaphysique à une époque d'exaltation et de subtilité extraordinaires, où de toutes parts les esprits, échafaudant triades sur triades, ne voyaient plus dans la nature qu'un marchepied obscur perdu sous les arcades superposées, resplendissantes, interminables, des êtres mystiques et surnaturels. — Cette hostilité constatée, il faut remarquer que les découvertes des sciences, leurs applications à la vie courante, leurs empiétemens dans les domaines inexplorés, leur ascendant sur les

opinions humaines, leur influence sur l'éducation et les habitudes de l'esprit, leur domination sur les spéculations supérieures et dans les vues d'ensemble, bref leur force va croissant. Partant l'adversaire recule, et il ne peut pas, comme le paganisme au temps de Proclus et de Porphyre, se réfugier sous les interprétations, quitter la chose en gardant le nom, dire qu'il perce le symbole et pénètre jusqu'au sens, car la critique est née depuis un siècle, et aujourd'hui l'on sait trop bien le passé pour le confondre avec le présent; quand Hegel ou tout autre conciliateur présente la philosophie du XIXe siècle comme l'héritière et l'interprète de la métaphysique du IIIe, il intéresse des étudians, mais il fait rire des historiens. Donc le catholicisme sera obligé d'abandonner son bagage alexandrin, comme son bagage féodal; il ne les jettera pas à la mer, car il est conservateur, mais il les laissera couler à fond de cale, je veux dire qu'il en parlera peu, qu'il cessera de les étaler, qu'il produira à la lumière d'autres parties de lui-même. C'est ce qu'a fait jadis ouvertement et ce que fait aujourd'hui insensiblement le protestantisme: il a dépouillé sous Luther la rouille barbare, et s'agite par l'exégèse moderne pour dépouiller la rouille byzantine; après avoir dégagé le christianisme des rites, il le dégage des formules, et l'on peut affirmer que, même dans les pays catholiques, la plupart des gens du monde, orthodoxes des lèvres, mais au fond demi-ariens, demi-unitaires, un peu déistes, un peu sceptiques, assez négligens, théologiens plus que faibles, trouveraient, s'ils s'examinaient à fond, un notable intervalle entre leur catholicisme et les pratiques du moyen âge ou les entités de Sainte-Sophie et du Sérapion.

Ce sont là des forces mortes, c'est-à-dire constituées par la vitesse acquise, et qui n'agissent que par l'inertie naturelle de la matière humaine. Voici maintenant les forces vives, c'est-à-dire incessamment renouvelées par des impulsions nouvelles. En premier lieu, le catholicisme possède une *église monarchique* savamment organisée, la plus puissante machine administrative qui fut jamais, recrutée par en haut, subsistante par elle-même, soustraite à l'intervention des laïques, sorte de gendarmerie morale qui fonctionne à côté des gouvernemens pour maintenir l'obéissance et l'ordre. A ce titre, et comme en outre par son fonds il est ascétique, c'est-à-dire hostile au plaisir sensible, il peut être considéré comme un frein excellent contre l'esprit de révolte et les convoitises sensuelles. C'est pourquoi toute société menacée par une théorie comme le socialisme ou par des passions avides comme celles de la démocratie contemporaine, tout gouvernement absolu ou fortement centralisé le soutient pour s'appuyer sur lui. Plus le déclassement des hommes est universel et rapide, plus les appétits et les ambitions s'exaltent, plus le tourbillonnement par lequel les couches d'en bas tâchent de déplacer

les couches d'en haut est désordonné et alarmant, plus aussi l'église semble salutaire et protectrice. Plus un peuple est disciplinable comme la France, enclin ou obligé, comme la France et l'Autriche, à remettre sa conduite aux mains d'une autorité extérieure, plus il est catholique. Sans doute l'établissement des gouvernemens parlementaires ou républicains, l'émancipation et l'initiative de l'individu travaillent dans un sens contraire; mais il n'est pas sûr que l'Europe marche vers cette forme de société, du moins qu'elle y marche tout entière. Si la France continue d'être ce qu'elle est depuis soixante ans et ce qu'elle semble être par essence, une caserne administrative exempte de vol et bien tenue, le catholicisme peut y subsister indéfiniment.

La seconde force vive est le *mysticisme*. Par Jésus et la Vierge, par la théorie et les sacremens de l'amour, le catholicisme offre un aliment aux imaginations tendres et rêveuses, aux âmes malheureuses ou passionnées. C'est de ce côté seulement qu'il se développe depuis deux siècles, par le culte de la Vierge et du sacré-cœur, tout récemment par la proclamation du dernier dogme, celui de l'immaculée conception. Les bénédictins de Solesmes, qui ont édité saint Liguori, font sur ce point des aveux frappans (1). Ils disent que l'ancienne théologie était dure, que l'église a reçu des clartés nouvelles, que, par une révélation spéciale, elle met aujourd'hui en lumière la mansuétude et la bonté divines, que le dogme et le sentiment de l'amour sont arrivés au premier rang, que la dignité infinie répandue sur la personne de Marie offre enfin aux fidèles l'autel où pourront délicieusement s'épancher toutes les délicatesses de l'adoration. Voilà une poésie féminine et sentimentale; joignez-y celle du culte; à tous les tournans du siècle, à l'époque des grandes dissolutions de doctrines, ces deux poésies recueillent les esprits dé-

(1) Préface de l'édition complète, tome Ier, 1834. Saint Liguori « est un anneau nécessaire qui prolonge jusqu'à nos temps cette chaine merveilleuse au moyen de laquelle depuis trois siècles la terre s'est rapprochée du ciel... Le Christ confie à son église de nouveaux secrets, il l'initie de jour en jour aux incommensurables mystères de son cœur... Une onction inconnue aux premiers siècles de notre foi a pénétré le cœur des amis de Dieu... Le culte de l'épouse est devenu plus tendre, de nouvelles amabilités de l'époux lui ont été révélées... Chez les catholiques, le mystère de l'eucharistie est à lui seul toute une religion; c'est surtout depuis les six derniers siècles que cette religion du corps de Jésus-Christ a reçu un nouveau développement... Les prérogatives de Marie, cette incomparable Vierge, nous ont été montrées sous un jour nouveau... Héritiers de l'amour, nous qui la voyons s'interposer comme un doux nuage et tempérer délicieusement l'éclat des rayons du soleil dont elle fut l'aurore, nous la proclamons médiatrice toute-puissante du genre humain... Symbolisé dans un cœur, le christianisme a pu tirer les dernières conséquences de la loi de grâce sur lesquelles il est fondé... Dans cet âge de miséricorde, les préceptes du Seigneur n'ont dû être pour ainsi dire que les lois organiques de l'amour... L'affreux jansénisme parut avec sa morale dure comme ses dogmes et ses dogmes repoussans comme sa morale. »

couragés, exaltés ou malades. Depuis la chute de la civilisation antique, un grand dérangement s'est fait dans la machine humaine; l'équilibre primitif des races saines, tel que l'entretenait la vie gymnastique, a disparu. L'homme est devenu plus sensible, et l'énorme augmentation récente de la sécurité et du bien-être n'a fait qu'accroître son mécontentement, ses exigences et ses prétentions. Plus il a, plus il souhaite; non-seulement ses désirs dépassent sa puissance, mais encore la vague aspiration de son cœur l'emporte au-delà des convoitises de ses sens, des rêves de son imagination et des curiosités de son esprit. C'est l'*au-delà* qu'il désire, et le tumulte fiévreux des capitales, les excitations de la littérature, l'exagération de la vie sédentaire, artificielle et cérébrale, ne font qu'irriter la souffrance de son désir inassouvi. Depuis quatre-vingts ans, la musique et la poésie s'emploient à étaler la maladie du siècle, et l'encombrement des connaissances, la surcharge de travail, l'immensité de l'effort que comportent la science et la démocratie modernes, semblent plutôt faits pour exaspérer la plaie que pour la guérir. A des âmes si fatiguées et si avides, le charmant quiétisme peut quelquefois sembler un refuge; nous nous en apercevons chez nos femmes, qui ont nos maux sans avoir nos remèdes. Dans la classe inférieure, parmi les très jeunes filles, au milieu du vide de la province, il peut, par les séductions de sa poésie mondaine et coquette, par son étalage de symboles attendrissans et corporels, gagner beaucoup d'âmes, et peut-être verra-t-on un jour la famille divisée laisser la moitié d'elle-même chercher dans l'amour idéal l'épanchement intime, le rêve amollissant, la délicieuse angoisse que l'amour terrestre ne lui donne point.

Telle est donc la transformation probable et l'on peut dire la transformation présente du catholicisme. Atténuer les rites sauf pour les simples, laisser tomber la métaphysique sauf dans ses écoles, serrer sa hiérarchie administrative et développer ses doctrines sentimentales, c'est ce qu'il fait depuis le concile de Trente. Il semble qu'il doive dorénavant et par excellence parler aux gouvernemens et aux femmes, devenir répressif et mystique, faire des ligues et fonder des *sacrés-cœurs*, être un parti de politiques et un asile d'âmes malades. Comme le progrès des sciences positives et l'assiette du bien-être industriel empêchent l'exaltation nécessaire à l'établissement d'une religion nouvelle, on ne voit pas de terme à sa durée; jamais un peuple n'a quitté sa religion que pour une religion différente. On n'aperçoit pour lui à l'horizon qu'une grande crise, et celle-là dans un siècle ou deux, je veux dire l'intervention du nouveau protestantisme. Celui de Luther et de Calvin, rigide et littéral, répugnait aux peuples latins; celui de Schleiermacher et de Bunsen, adouci, transformé par l'exégèse, accommodé aux besoins

de la civilisation et de la science, indéfiniment élargi et épuré, peut devenir par excellence la religion philosophique, libérale et morale, et gagner, même dans les pays latins, cette classe supérieure qui, sous Voltaire et Rousseau, avait adopté le déisme. Si le combat se livre, il sera digne d'attention, car entre une philosophie et une religion il ne pouvait aboutir, chacune des deux plantes ayant sa racine indépendante et indestructible; entre deux religions, ce serait autre chose. Si le catholicisme résiste à cette attaque, il me semble qu'il sera désormais à l'abri de toutes les autres. Toujours la difficulté de gouverner les démocraties lui fournira des partisans, toujours la sourde anxiété des cœurs tristes ou tendres lui amènera des recrues, toujours l'antiquité de la possession lui conservera des fidèles. Ce sont là ses trois racines, et la science expérimentale ne les atteint pas, car elles sont composées non de science, mais de sentimens et de besoins. Elles peuvent être plus ou moins ramifiées, plus ou moins profondes; mais il ne semble pas que l'esprit moderne ait prise sur elles : au contraire, en beaucoup d'âmes et en certains pays, l'esprit moderne introduit des émotions et des institutions qui par contre-coup les consolident, et un jour Macaulay a pu dire, dans un accès d'imagination et d'éloquence, que le catholicisme subsistera encore, dans l'Amérique du Sud par exemple, lorsque des touristes partis de l'Australie viendront, sur les ruines de Paris ou de Londres, dessiner les arches démantelées de London-Bridge ou les murs écroulés du Panthéon.

28 mars. — La campagne.

Nous partons à huit heures du matin pour Albano, et nous sortons par la place San-Giovanni. C'est la plus belle de Rome, et je te l'ai décrite; mais je la trouve encore plus belle que la dernière fois. Lorsqu'au-delà de la porte on se retourne, on a devant soi cette façade de Saint-Jean-de-Latran, qui au premier coup d'œil semble emphatique; à cette heure matinale, dans le grand silence, au milieu de tant de ruines et de choses champêtres, elle ne l'est plus : on la trouve aussi riche qu'imposante, et le soleil verse sur ces hautes colonnes pressées, sur cette assemblée de statues, sur ces solides murs dorés, la magnificence d'une fête et l'éclat d'un triomphe.

Les haies verdissent, les ormes bourgeonnent; de loin en loin, un pêcher, un abricotier rose luit aussi charmant qu'une robe de bal. La grande coupole du ciel est toute lumineuse. L'aqueduc de Sixte-Quint, puis l'aqueduc ruiné de Claude, allongent à gauche dans la plaine leur file d'arcades, et leurs courbes s'arrondissent avec une netteté extraordinaire dans l'air transparent. Trois plans font tout ce paysage : la plaine verte, chaudement éclairée par

l'averse de rayons ardens, la ligne immobile et grave des aqueducs, plus loin les montagnes dans une vapeur dorée et bleuâtre. On aperçoit dans les creux, sur les hauteurs, des troupeaux de chèvres et de bœufs aux longues cornes, des toits coniques de bergers, semblables à des huttes de sauvages, quelques pâtres, les jambes enveloppées dans une peau de bique, et çà et là, à perte de vue, un reste de villa antique, un tombeau rongé par la base, un pilier couronné de lierre, rares débris qui semblent ceux d'une cité immense, balayée tout entière par un déluge. Des paysans à l'œil animé, au teint jaune, chevauchent à travers champs pour gagner la route. Le relais est une bâtisse lézardée, roussie, lépreuse, sorte de tombeau muet où gisent dans leur manteau deux hommes minés par la fièvre.

On arrive à Lariccia par un pont superbe, dont les hautes arcades franchissent une vallée; il a été construit par le pape. B..., qui a parcouru les états romains, dit que les ouvrages d'art n'y manquent pas, et que les grandes routes sont bien entretenues. L'architecture et les bâtisses sont un plaisir de souverain âgé; l'amour-propre qui pousse un pape à construire une église, un palais, à inscrire son nom et les armes de sa famille sur toute réparation et tout embellissement, le porte à ces grands travaux qui font contraste avec la négligence générale. D'autres traces indiquent aussi la présence des goûts princiers et de la grande propriété aristocratique. Un duc a planté les larges allées d'ormes qui se déploient au-delà du village. Le village lui-même appartient au prince Chigi. Sa villa au bout du pont, toute noircie, a l'air d'un château fort. Au-dessous du pont, son parc couvre la vallée et remonte jusque dans la montagne. Les vieux arbres tordus, les troncs monstrueux crevassés par l'âge, les chênes-liéges dans toute la splendeur de leur jeunesse éternelle y pullulent, rafraîchis par les eaux courantes. Les têtes grises et moussues se mêlent aux têtes vertes; les buissons se revêtent déjà d'un vert tendre, qui manque par places et semble un voile délicat accroché et retenu par les doigts épineux des branches. Toutes ces teintes, sous les alternatives du soleil et de l'ombre, se nuancent avec une variété et une harmonie charmantes. La terre du printemps s'est amollie et enfante; on sent vaguement la fermentation de la multitude vivante qui se remue dans les profondeurs; les jets frêles affleurent à travers les écorces; de petites pointes vertes luisent dans l'air traversé et peuplé par les rayons agiles; les fleurs rient déjà en couvées éclatantes, capricieusement, au bord des sources. Que les pierres et les monumens auprès des créatures naturelles sont peu de chose!

Nous dînons à Genzano, et nous sommes obligés d'aller nous-mêmes acheter de la viande; l'aubergiste refuse de se compro-

mettre, mais nous indique une boutique de saucissons. Cette auberge est tout à fait sauvage : c'est une sorte d'écurie soutenue par une haute arcade. Les mulets, les ânes entrent et sortent, longeant les tables, et leurs pieds sonnent sur le pavé. Les toiles d'araignée pendent aux poutres noircies, et la lumière du dehors entre par une grande ondée où nagent les poussières de l'ombre en tourbillons. Point de cheminée, l'hôtesse fait la cuisine sur un âtre dont la fumée se répand à travers la salle; du reste la porte de devant et celle de derrière sont ouvertes et font un courant d'air. Je suppose que don Quichotte, il y a trois cents ans, trouvait dans les plaines brûlées de la Manche des auberges pareilles. Pour chaises, des bancs de bois; pour mets, des œufs et encore des œufs. — Les petits mendians nous poursuivent jusqu'à table avec une importunité incroyable. On ne peut pas décrire leurs guenilles et leur saleté. L'un d'eux porte un pantalon tellement déchiré qu'on voit la moitié des deux cuisses; les loques pendillent alentour. Une vieille femme a sur la tête, en guise de capuchon, un torchon de cuisine, je ne sais quel débris de paillasson où un régiment semble s'être décrotté les pieds. — Les rues latérales sont des cloaques biscornus, où les pierres pointues alternent avec les ordures. La ville a pourtant de grandes constructions qui semblent anciennes; mes amis disent que dans les montagnes on trouve encore des villages bâtis au xve siècle, si bien bâtis que trois cents ans de décadence n'ont pas suffi à gâter ni user l'œuvre de la prospérité primitive.

Nous sommes allés au lac Nemi, qui est une coupe d'eau au fond d'une vasque de montagnes. Il n'a rien de grand, non plus que le Tibre; son nom fait sa gloire. Les montagnes qui l'entourent ont perdu leurs forêts; seuls, sur la grève, de monstrueux platanes accrochés au roc par leurs racines s'étalent à demi couchés sur l'eau; les troncs informes, bosselés, trapus, poussent en avant leurs grandes branches blanchâtres, et leurs rameaux plongent dans les petits flots gris. Tout à côté bruit une armée de joncs; les pervenches et les anémones foisonnent jusque dans la mousse des racines, et les pentes lointaines apparaissent à travers le labyrinthe des rameaux, demi-bleuies par la distance. Un nom, l'ancien nom du lac, arrive aux lèvres, *speculum Dianæ*, et tout de suite on le revoit tel qu'il était dans les siècles de vie militante et de rites meurtriers, ceint de vastes et noires forêts, désert, quand ses silences n'étaient troublés que par le bramement des cerfs ou le pas des biches qui venaient boire; le chasseur, le montagnard qui apercevait du haut d'un roc son immobile clarté glauque sentait sa chair se hérisser comme s'il eût vu les yeux clairs de la déesse; au fond de cette gorge, sous les pins éternels et la retraite inviolée des chênes sé-

culaires, le lac luisait tragique et chaste, et son onde métallique, avec ses reflets d'acier, était « le miroir de Diane. »

Au retour, quand on a rencontré le dos sinueux de la colline, on aperçoit la mer comme une plaque d'argent fondu qui lance des éclairs; la plaine interminable, vaguement diaprée par les cultures, s'étend jusqu'au bord, et s'arrête cerclée par la bande lumineuse. Puis on suit des allées de vieux chênes-liéges entre lesquels s'épandent des buis et le petit peuple toujours riant des arbustes verts; on ne se lasse pas de cet été immortel auquel l'hiver ne peut toucher. Tout d'un coup, sous les pieds, du haut d'une croupe, on aperçoit le lac d'Albano, qui est un vase d'eau bleuâtre comme celui de Nemi, mais plus large et dans une plus belle bordure. En face, au-dessus des coteaux qui forment la coupe, se dresse le Mont-Cavi, sauvage et roussâtre, comme un monstre antédiluvien parent des Pyrénées et des Alpes, seul âpre au milieu de ces montagnes qui semblent dessinées par des architectes, coiffé bizarrement de son couvent de moines, tantôt sombre sous l'obscurité des nuages, tantôt taché lividement par les nuées qui rampent sur sa crête, tantôt subitement éclairé par une percée de soleil et souriant avec une gaîté farouche; — un peu plus bas que lui, Rocca di Papa, échelonnée sur une montagne voisine, toute blanche comme une ligne de créneaux, et rayant de ses maisons suspendues l'air orageux et menaçant;—tout en bas le lac dans son cratère avec sa couleur d'étain, immobile et luisant comme une plaque d'acier poli, hérissé çà et là par la brise d'imperceptibles écailles, étrangement tranquille, endormi d'une vie mystérieuse et profonde sous les frissons silencieux qui le traversent, et réfléchissant dans sa bordure dentelée la couronne de chênes qui se nourrissent éternellement de sa fraîcheur. — On relève les yeux, et sur la gauche on voit Castel-Gandolfo avec ses édifices blancs, son dôme rond découpé dans l'air, ses pointes hérissées sur le rebord allongé du mont, comme des coquillages blancs incrustés sur la croupe d'un crocodile, puis enfin tout au fond, par-dessus les crénelures de la montagne, l'infinie campagne romaine et ses millions de taches et de raies noyées sous une couche de brouillard et de lumière.

Un couvent de chartreux est posé sur le bord du lac. Toujours les moines ont choisi leurs sites avec un grand goût et une singulière noblesse d'imagination; peut-être la vie religieuse, privée des commodités bourgeoises, affranchit-elle l'âme des petitesses bourgeoises, du moins elle y réussissait autrefois. Malheureusement l'horrible et le grossier viennent s'établir tout de suite auprès du noble. A l'entrée est une grille, et derrière la grille quantité de crânes et d'os de chartreux ornés des inscriptions appropriées; te figures-tu l'effet sur un paysan, homme d'imagination, qui passe!

La tête et le cœur reçoivent une secousse, et le retentissement en dure plusieurs heures. Tout est calculé ici pour ces sortes d'impressions, par exemple l'office à Saint-Pierre; le grand autel est si loin que l'assistance ne peut saisir les paroles, je ne dis pas les comprendre, c'est du latin. Peu importe : le majestueux bourdonnement qui arrive aux oreilles, l'éblouissement produit par les chapes d'or, la majesté des masses architecturales suffisent pour troubler vaguement l'âme et maintenir l'homme à genoux.

La semaine sainte, dimanche des Rameaux.

Depuis huit jours, nous passons la moitié de nos journées à Saint-Pierre. Nous regardons une cérémonie, puis nous nous asseyons au dehors sur les escaliers; la place, enserrée dans ses colonnades, tachée de points humains qui remuent, traversée de processions muettes, est à elle seule un spectacle. Sur la place, par le plus beau soleil, entre les panaches blancs des fontaines, on regarde ces processions qui montent, moines à cagoules, violets, rouges ou noirs, orphelines, élèves des séminaires, une foule bigarrée de visiteurs, de femmes voilées de noir, de soldats, qui se croise et ondoie. Les voitures des *monsignori* arrivent une à une avec leur décoration de cochers et de laquais chamarrés; il y en a trois par derrière, deux accrochés à la voiture, le troisième aux deux autres. Ces domestiques sont précieux : voyez-les dans les tableaux d'Heilbuth, importans et tranquilles, avec des habits neufs qui ont l'air un peu vieux, ou des habits vieux qui ont l'air un peu neufs, demi-bedeaux, demi-laquais, sachant qu'ils brossent la soutane d'un pape possible, et qu'ils sont plus près du ciel que les autres hommes, convaincus que leur âme est un peu sainte et néanmoins ménageant l'étoffe de leur culotte. Quant aux prélats, leurs figures sont bien fines, non pas de cette finesse parisienne qui consiste à dire de jolis mots, mais d'une finesse ecclésiastique et italienne, celle des diplomates et des procureurs, gens habitués à se contenir, à se précautionner, à ne pas donner prise. — Sur les marches dorment les paysans; il ne faut pas trop s'en approcher : l'odeur vous monte au nez, ils ne se sont jamais lavés et sentent la bête fauve. — Tout alentour aux balcons, sur le pas des portes, on distingue quantité de grisettes romaines, aux cheveux noirs savamment ondés et retroussés, aux lèvres fines, aux traits réguliers et franchement coupés, au menton fort, au regard fixe. Quelquefois d'une sale et sordide fenêtre sort une de ces belles et redoutables têtes; on l'a remarquée le matin, et on la retrouve le soir : elle passe ainsi la journée à regarder et à être vue.

Au point de vue religieux, le spectacle intérieur dans Saint-Pierre n'est pas édifiant. Les soldats du pape qui font la haie bâillent, se tournent, lorgnent les femmes qui passent. Pendant toute la messe, les assistans circulent, causent à voix basse, ou même à demi-voix; comme il n'y a ni bancs ni chaises, ils essaïent de s'asseoir contre les piliers, s'affermissent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; quelques-uns sommeillent. On entend partout un long bruissement, il se fait un va-et-vient comme dans une halle. On se perche sur la pointe des pieds, et on regarde passer les suisses du pape, qui ont la fraise, le costume bariolé et les pertuisanes du XVIe siècle, puis les appariteurs en pourpoint de velours noir, avec le petit manteau espagnol, la chaîne d'or et aussi la fraise du temps de Philippe II. Enfin la procession défile : chaque personnage représente un apôtre, et tient une baguette enguirlandée de jaune, et qui figure une branche de buis; les uns sont noirs, les autres violets, les autres rouges, les derniers sont les évêques tout luisans dans leurs chapes damasquinées; plusieurs sourient, regardent, ou causent. Au fond de l'église, derrière le grand baldaquin de bronze, on démêle les génuflexions, les postures, tous les restes des anciennes cérémonies symboliques, si peu appropriées au temps présent. Sur les flancs, dans les deux grandes estrades, les femmes en noir, leur voile noir sur la tête, leur *Murray* à la main, manient leur lorgnette. On se plaint que la cérémonie soit incomplète. Le pape a un érésipèle qu'on a ouvert; il en sort beaucoup d'eau, il n'est pas certain qu'il puisse officier à Pâques; on détaille toutes les circonstances médicales. Nul intérêt ou sympathie véritable; pour ce public, c'est le *primo uomo* qui manque, et son absence fera tort à la représentation. Les gens causent, se saluent, se promènent comme dans un foyer d'opéra. Voilà ce qui reste des glorieuses pompes qui au temps de Boniface VIII attiraient les pèlerins par centaines de mille : une décoration qui n'est plus qu'une décoration, une cérémonie vide, un sujet d'étude pour les archéologues, de tableaux pour les artistes, de curiosité pour les gens du monde, un amas de rites où tous les siècles ont apporté leur part, semblable à cette ville elle-même, où la foi vive et l'émotion spontanée du cœur ne trouvent plus d'objet qui leur corresponde, mais où se rassemblent les peintres, les antiquaires et les touristes.

Au point de vue pittoresque, l'effet est tout autre. Ainsi remplie et mesurée par la foule, l'église devient colossale; cette fourmilière de peuple qui remue et ondoie la rend vivante comme un tableau. Les grandes chutes de lumière qui tombent du dôme font çà et là, au milieu des marbres, des pluies de rayons et de blancheurs éblouissantes. Le grand baldaquin qui tord dans le lointain ses colonnes fauves parmi des nuages d'encens, l'harmonie vague des

chants adoucis par la distance, la magnificence des décorations et des marbres, le peuple de statues qui s'agite indistinctement dans l'ombre, l'assemblage et l'accord de tant de formes monumentales et de tant de rondeurs grandioses, tout concourt à faire de cette fête un chant de triomphe et de réjouissance; je voudrais y entendre la prière de *Moïse,* de Rossini, par trois cents chanteurs et un orchestre.

Mercredi, *Miserere* à la Sixtine.

Trois heures debout, et tous les hommes sont debout. Les deux premières heures se passent, quelques-uns n'y tiennent plus et s'en vont. Tous les corps sont serrés comme dans un étau. Les visages jaunissent, rougissent, se griment; on pense aux damnés de Michel-Ange. Les pieds rentrent dans les mollets, les cuisses dans les hanches, les reins sont courbaturés; heureux qui trouve une colonne! Plusieurs tâchent d'atteindre leur mouchoir pour s'essuyer le front, d'autres essaient inutilement de préserver leur chapeau. On n'aperçoit rien qu'une forêt de têtes. La foule pousse à la porte, et de temps en temps un personnage officiel s'enfonce et pénètre péniblement, grâce aux épaules des acolytes, comme une fiche de fer dans une pièce de bois. Sous les tribunes de l'entrée, dans une sorte de cage, les dames s'assoient sur leurs talons et respirent du vinaigre. Çà et là, des suisses en panache blanc et en costume d'opéra profitent de leurs larges pieds et s'étaient sur leur hallebarde. Le ronflement monotone des psaumes dure et reprend toujours.

Cela n'empêche pas les figures de Michel-Ange d'être des géans et des héros. Ah! si je pouvais me coucher sur le dos pour regarder les prophètes! Quels vaillans troncs, quels magnifiques corps primitifs que ceux d'Adam et d'Ève! Et ce terrible Christ du jugement, quel Apollon vengeur, quel sublime Jupiter foudroyant! De quel geste de combattant vainqueur il accable les corps de ses ennemis précipités! Tout vient de l'antique ici; quand Bramante conçut Saint-Pierre, il prit ses deux idées dans le Panthéon et la basilique de Constantin; les deux âges se renouent.

Enfin le *Kyrie*, puis le *Miserere*. Cela vaut toutes les douleurs de genoux et de reins qu'on a subies. L'étrangeté est extrême; il y a des accords prolongés qui semblent faux et tendent l'ouïe par une sensation pareille à celle que laisse dans la bouche un fruit acide. Point de chant net et de mélodie rhythmée; ce sont des mélanges et des croisemens, de longues tenues, des voix vagues et plaintives qui ressemblent aux douceurs d'une harpe éolienne, aux lamentations aiguës du vent dans les arbres, aux innombrables bruits douloureux et charmans de la nature. Rien de plus original et de plus

grand; l'âge musical qui a fait une telle messe est séparé du nôtre par un abîme. Cette musique est infiniment résignée et touchante, bien plus triste qu'aucune œuvre moderne; elle sort d'une âme féminine et religieuse; on aurait pu l'écrire dans quelque couvent perdu au fond d'une solitude, après de longues rêveries indistinctes, parmi les frôlemens et les sanglots du vent qui pleure en chantant autour des roches. — Il faut à tout prix entendre le *Miserere* de demain. Celui-ci est de Palestrina, l'autre d'Allegri. Quelle couche de sentimens inconnus et profonds! Voilà donc la musique de la restauration catholique, telle que l'esprit nouveau la trouva en refaisant le moyen âge!

Jeudi.

J'ai parcouru hier soir et ce matin les deux volumes de Baïni sur Palestrina (1). C'était un homme pieux, ami de saint Philippe de Néri, fils de pauvres gens, pauvre toute sa vie, vivant d'une pension de six, puis de neuf écus par mois, manquant d'argent pour imprimer ses œuvres, malheureux et tendre, ayant perdu trois fils qui donnaient les plus belles espérances, écrivant ses *lamentations* au milieu de chagrins cuisans et prolongés. A ce moment, sous lui et sous Goudimel, son maître, la musique, un demi-siècle après les autres arts, sort du bourbier du moyen âge. Le chant sacré s'était encroûté de rouille scolastique, hérissé de difficultés, de complications, d'extravagances, les notes étant vertes quand on parlait de prairies et d'herbes, rouges quand il s'agissait de sang et de sacrifice, noires quand le texte nommait le sépulcre et la mort, chaque partie chantant des paroles différentes et parfois des chansons mondaines. Le compositeur prenait un air gai ou graveleux, *l'Homme armé* ou *l'Ami Baudichon, madame*, et là-dessus, avec force recherches et bizarreries de contre-point, il brodait une messe. Pédantisme et licence, le régime mécanique du moyen âge avait abaissé et brouillé l'esprit en musique comme en littérature, et produisait au XVe siècle des poètes aussi plats et aussi affectés que les musiciens (2). Le sentiment religieux reparut, protestant avec Luther, catholique avec le concile de Trente. Aux protestans, Goudimel, un martyr de la Saint-Barthélemy, donna la musique des psaumes héroïques qu'ils chantaient sur les bûchers et dans les batailles. Aux catholiques, Palestrina, invité par le pape, donna les vagues et vastes harmonies de ses désolations mystiques et les supplications d'un peuple entier, enfantin et triste, agenouillé sous la main de Dieu.

Ces *Miserere* sont en dehors et peut-être au-delà de toute mu-

(1) Né en 1524, mort en 1594.

(2) Voyez Lydgate, Occlève, Hawes, en Angleterre, Brandt en Allemagne, Charles d'Orléans, les poésies de Froissard en France.

sique que j'aie jamais écoutée : on n'imagine pas avant de les connaître tant de douceur et de mélancolie, d'étrangeté et de sublimité. Trois points sont saillans. — Les dissonances sont prodiguées, quelquefois jusqu'à produire ce que notre oreille, habituée aux sensations agréables, appelle aujourd'hui de fausses notes. — Les parties sont extraordinairement multipliées, en sorte que le même accord peut renfermer trois ou quatre consonnances et deux ou trois dissonances, se démembrer et se recomposer par portions et incessamment; à chaque instant, une voix se détache par un thème propre, et le faisceau semble s'éparpiller si bien que l'harmonie totale semble un effet du hasard, comme le sourd et flottant concert des bruits de la campagne. — Le ton continu est celui d'une oraison extatique et plaintive qui persévère ou reprend sans jamais se lasser, en dehors de tout chant symétrique et de tout rhythme vulgaire : aspiration infatigable du cœur gémissant, qui ne peut et ne veut se reposer qu'en Dieu, élancemens toujours renouvelés des âmes captives toujours rabattues par leur poids natal vers la terre, soupirs prolongés d'une infinité de malheureux tendres et aimans qui ne se découragent pas d'adorer et d'implorer.

Le spectacle est aussi admirable pour les yeux que pour les oreilles. Les cierges s'éteignent un à un, le vestibule noircit, les grandes figures des fresques se meuvent obscurément dans l'ombre. On fait vingt pas, et tout d'un coup l'on a devant soi la chapelle Pauline, flamboyante comme un paradis angélique de gloire, de lumières et de parfums. Les étages de cierges montent sur l'autel comme sur une châsse; les lustres descendent, ouvrant leurs arabesques dorées, leurs panaches d'étincelles, leurs rosaces de splendeurs, leurs aigrettes diamantées, comme les oiseaux mystiques de Dante. Des écailles de nacre hérissent le sanctuaire de leurs blancheurs chatoyantes; les colonnes tordent leurs spirales d'azur parmi les corps charmans des anges, sous les vapeurs enroulées de l'encens qui fume; une senteur enivrante emplit l'air. C'est Bernin qui a disposé cette délicieuse fête, ces éblouissemens, cette féerie; sa sainte Thérèse pâmée de l'église *Della Vittoria* l'entrevoit en esprit, et c'est ici qu'elle devrait être.

Cependant, dans Saint-Pierre, entre deux haies de soldats, on voit défiler le cortége qui va célébrer le lavement des pieds : d'abord des *monsignori* à la physionomie spirituelle, des cardinaux violets, la calotte rouge à la main, suivis de leurs acolytes, des chanoines habillés de rouge vif, enfin les douze apôtres vêtus de bleu, coiffés d'un singulier chapeau blanc, un bouquet à la main. Ailleurs, dans un hôpital, les dames romaines, en costumes rouges de religieuses, font le même office. On reçoit là trois ou quatre cents paysannes venues pour la fête; les plus grandes dames, des princesses, les

déchaussent, lavent leurs pieds, les rechaussent, puis vont les coucher. C'est un débouché pour le besoin violent et intermittent d'émotions et d'humiliations chrétiennes.

Vendredi.

Troisième *Miserere*, un peu inférieur aux précédens, et de plus aujourd'hui la chapelle Pauline, n'ayant pas son illumination, est ridicule; on découvre que les colonnes d'azur et la plupart des dorures n'étaient que des trompe-l'œil. Les deux dernières fresques de Michel-Ange, *saint Pierre crucifié* et *saint Paul jeté par terre*, ne sont que savantes.

Dans la basilique de Saint-Pierre, un cardinal, avec un bonnet rouge surmonté d'une toque rouge, est assis à cinq marches du sol sur une chaire de bois noir sculpté, et tient à la main une longue baguette dont il touche le crâne des pénitens agenouillés; cet attouchement absout les péchés réservés. Le cardinal a soixante ans, il est gros, vêtu de violet, et sa gravité est admirable; pas un muscle de sa figure ne bouge; on le prendrait pour un bouddha majestueux et hiératique. De temps en temps passe un cortége de cagoules noires, et l'on s'arrête à contempler parmi ces capuches d'inquisition tel cardinal, longue figure jaune, aux yeux noirs, ardens, sorte de Ximenès qui n'a pas d'emploi. Tout alentour la foule se presse, ondule; mais l'église est si vaste que toutes les conversations, tous les pas s'amortissent et se fondent en un vaste murmure.

C'est sans doute aujourd'hui l'une de mes dernières visites; tâchons de revoir l'ensemble de l'édifice. Par degrés, les yeux se sont habitués; on prend l'œuvre pour ce qu'elle est, telle que la conçurent ses fondateurs; on la considère non pas en chrétien, mais en artiste. Ce n'est plus une église, c'est un monument, et certes à ce point de vue elle est un chef-d'œuvre de l'homme.

Cet escalier de la Sixtine, avec les arceaux enguirlandés de sa voûte et le long développement de sa descente, est d'une noblesse et d'une proportion incomparables. Saint-Pierre est pareil, orné, mais sans excès, grand sans être énorme, majestueux sans être accablant. On jouit des rondeurs simples des voûtes et de la coupole, de leur ampleur et de leur solidité, de leur richesse et de leur force. Ces caissons dorés qui brodent la voûte, ces anges de marbre assis sur les courbures, ce superbe baldaquin de bronze appuyé sur ses colonnes torses, ces pompeux mausolées des papes, forment un ensemble unique; on n'a jamais offert une plus belle fête païenne à un Dieu chrétien.

Quel est le Dieu dans ce temple? — Au fond de l'abside, au-dessus de l'autel lui-même, à l'endroit où l'on met d'ordinaire la Vierge

ou le Christ, est la chaire de Saint-Pierre; c'est elle qui est la patronne du lieu et la souveraine. Les mots officiels complètent l'explication : on appelle le pape *sa sainteté, sa béatitude*; on a l'air de croire qu'il est déjà dans le ciel.

Presque tous les mausolées de papes sont frappans, surtout celui de Paul III par Della Porta. Deux figures de Vertus demi-couchées sur son tombeau déploient leurs beaux corps avec des attitudes hardies; la vieille songe avec une gravité superbe et fière; la jeune a la riche beauté, la spirituelle et sensuelle tête, les cheveux ondés, la petite oreille des figures vénitiennes. Elle était presque nue, on l'a habillée depuis; ce passage de la sculpture naturelle à la sculpture décente marque le changement qui sépare la renaissance du jésuitisme.

Je ne sais pas pourquoi Stendhal loue si fort le mausolée de Clément XIII par Canova : ce sont des figures de Girodet ou de Guérin, fades ou qui posent. A cet égard, les tombeaux récens sont instructifs. Plus un monument se rapproche de notre temps, plus ses statues prennent une expression spiritualiste et pensive; la tête usurpe toute l'attention, le corps se réduit, se voile, devient accessoire et insignifiant. Considérez tour à tour par exemple le tombeau de Benoît XIV, mort au siècle dernier, et tout à côté les mausolées de Pie VII et de Grégoire XVI : sur le premier siégent ou s'agitent de belles femmes encore saines et fortes, bien posées et d'un vif mouvement; sur les deux autres, les Vertus sont des squelettes soigneusement ratissés, habillés et intéressans. — Nous finirons par ne plus sentir le corps et la forme, mais seulement l'âme et l'expression.

Dimanche de Pâques.

Le temps s'est gâté, la pluie tombe par rafales; mais la foule couvre tout, la place, les escaliers, les portiques, et s'engouffre avec un bourdonnement prolongé dans l'immensité de la basilique. Dans cet océan humain, de lentes ondulations se développent et se brisent; des remous incertains tournoient autour des piliers de marbre; devant la statue de saint Pierre, le flot incessant avance et recule sous le reflux des vagues précédentes. Les froissemens et tassemens serrent et desserrent à chaque instant le désordre mouvant des mêlées; une tumultueuse et bruissante confusion de pas, de frôlemens, de paroles roule entre les grandes murailles, et dans les hauteurs, au-dessus de cette agitation et de ce murmure, on aperçoit les pacifiques rondeurs des voûtes, le vide lumineux des dômes, et les étages de bordures, d'ornemens, de statues qui vont se superposant pour combler l'abîme tournoyant de la coupole.

Dans cette mer de corps et de têtes, une double digue de soldats, de chantres, d'enfans de chœur, forme un lit où coule pom-

peusement le cortége solennel : d'abord les gardes nobles, rouges et blancs, le casque en tête; puis des chanoines rouges, puis des prélats violets, puis les maîtres de cérémonies en pourpoint et manteau noir, ensuite les cardinaux, enfin le souverain pontife, porté par les acolytes dans un fauteuil de velours rouge broché d'or, lui-même en long habit blanc brodé d'or et portant sur la tête la tiare d'or à triple étage. Des éventails de plumes de paon flottent autour de lui. Il a l'air bon, affectueux; sa belle figure pâle est celle d'un malade; l'on pense avec regret qu'il doit souffrir en ce moment, que sa jambe est enveloppée de bandes. Il donne doucement la bénédiction avec un doux sourire.

Les chantres et les soldats causaient gaîment un instant avant son passage; un moment après, une trompette dans l'abside ayant entonné un air d'opéra, deux ou trois soldats se sont mis à fredonner à l'unisson; mais les gens du peuple, les paysans qui étaient là regardaient comme s'ils voyaient Dieu le père. Il faut contempler leurs figures surtout devant la statue de saint Pierre. Ils affluent tour à tour en s'étouffant pour baiser le pied de bronze, qui maintenant est tout usé; ils le caressent, ils y collent leur front; beaucoup d'entre eux pour venir ont fait à pied dix ou douze milles, et ne savent pas où ils dormiront. Quelques-uns, alourdis par le changement d'air, dorment debout contre un pilier, et leurs femmes les poussent du coude. Plusieurs ont une tête de statue romaine, le front bas, les traits anguleux, l'air sombre et dur; d'autres, le visage régulier, l'ample barbe, le beau coloris chaud, les cheveux naturellement frisés des peintures de la renaissance. On n'imagine pas une race plus forte et plus inculte. Leurs costumes sont étranges : vieilles casaques en peaux de bique ou de mouton, guêtres de cuir, manteaux bleuâtres cent fois trempés par la pluie, sandales de peau comme aux temps primitifs; de tout cela sort une odeur insupportable. Leurs yeux sont fixes, éclatans comme ceux d'un animal; plus éclatans encore et comme ensauvagés luisent ceux des femmes jaunies et minées par la fièvre. Ils arrivent ici poussés par une crainte vague pareille à celle des anciens Latins, pour ne point déplaire à une puissance inconnue, dangereuse, qui peut à volonté leur envoyer la maladie ou la grêle, et ils baisent l'orteil de la statue avec le sérieux d'un Asiatique qui apporte le tribut au pacha.

Le bourdonnement de la messe roule demi-perdu dans le lointain, et les grandes formes enveloppées dans l'encens accompagnent de leur noblesse et de leur gravité sa mystérieuse harmonie. Quel puissant seigneur et quelle splendide idole pour ces paysans que le maître de cette église! Pensez, pour comprendre leur impression devant ces magnificences, ces dorures et ces marbres, à

leur cahute enfumée, à leur campagne désolée, aux âpres montagnes brûlées, aux lacs noirâtres, à la lourde chaleur de l'été fiévreux, aux songes sourds, inquiétans, qui s'enchevêtrent dans le cerveau des pâtres pendant les heures solitaires, ou lorsque la nuit avec son cortége de formes lugubres s'appesantit sur la plaine! Un ciel rougi comme celui d'hier, au bout de cette plaine livide et dans les mornes fumées du soir, fait frissonner. L'implacable soleil du midi, dans une fondrière de roches ou devant la pourriture d'un marécage, donne le vertige. On sait par les anciens Romains quelle prise, parmi ces eaux stagnantes, ces solfatares éparses, ces montagnes cassées, ces lacs métalliques, la superstition trouvait dans l'homme, et les paysans que voici n'ont pas l'esprit plus assaini, plus cultivé, plus rassis que les soldats de Papirius.

Tout le monde sort et attend le pape, qui doit paraître sur le grand balcon de Saint-Pierre et donner la bénédiction. La pluie redouble, et à perte de vue sur la place, dans les rues, sur les terrasses, la multitude s'entasse et fourmille, cavalerie, infanterie, voitures, piétons sous leur parapluie, paysans ruisselans sous leur peau de bique. Ils s'accroupissent par familles, et regardent, mangeant des lupins; ce qui les stupéfie le plus, ce sont les uniformes et le long défilé des troupes françaises. Leurs enfans, en peaux de moutons, juchés sur les piliers, semblent des poulains farouches.

Le balcon reste vide, le pape n'a pu achever, il est trop malade. La foule se disperse dans la pluie et dans la boue. Décidément, comme disent les gens du peuple, le pape est *jettatore*; nous avons ce mauvais temps parce qu'il a pu accomplir une moitié de la cérémonie.

Voici, après quatorze siècles, le *finale* de la pompe romaine, car c'est bien l'ancien empire romain qui aujourd'hui vit ici et se continue. Il s'est enfoncé en terre sous le coup de masse des barbares; mais, avec le rajeunissement universel des choses, il a reparu sous une forme nouvelle, spirituel et non plus temporel. Toute l'histoire de l'Italie tient dans ce mot en raccourci : elle est restée trop *latine*. Les Hérules, les Ostrogoths, les Lombards, les Francs, ne se sont point assis ou n'ont pas assez dominé chez elle; elle n'a point été germanisée comme le reste de l'Europe; elle s'est retrouvée au xe siècle à peu près telle que trois cents ans avant Jésus-Christ, municipale et non féodale, étrangère à cette fidélité du vassal et à cet honneur du soldat qui ont fait les grands états et les paisibles sociétés modernes, livrée comme les cités antiques aux haines mutuelles, aux violences intestines, aux séditions républicaines, aux tyrannies locales, au droit de la force, et par suite au règne de la violence privée, à l'oubli de l'esprit militaire, à la pratique de l'as-

sassinat. Lorsqu'un centre menaçait de se former, le pape armait contre lui les résistances municipales; Lombards, Hohenstaufen du nord, Hohenstaufen du sud, il les a tous détruits; le souverain spirituel ne pouvait souffrir à ses côtés un grand roi laïque, et pour rester indépendant il empêchait la nation de se faire. C'est pourquoi au XVIe siècle, tandis que dans toute l'Europe le moule de la société, élargi et transformé, dressait les unes à côté des autres des monarchies régulières appuyées sur le courage des sujets et des états organisés soutenus par la pratique de la justice, l'Italie, dispersée en petites tyrannies, éparse en faibles républiques, gâtée dans ses mœurs, amollie dans ses instincts, se trouva enfermée dans les formes étroites de la civilisation antique, sous le patronage impuissant du césar spirituel qui l'avait empêchée de s'unir sans être capable de la protéger. Elle fut envahie, pillée, partagée et vendue. En ce monde, quiconque est faible devient la proie d'autrui; sitôt qu'un peuple acquiert une forme d'organisation supérieure, ses voisins sont tenus de l'imiter : celui qui aujourd'hui oublie de fabriquer des canons rayés et des vaisseaux cuirassés sera demain un protégé qu'on épargne, après-demain un marchepied qu'on foule, le jour d'après un butin qu'on mange. Si l'Italie a subi pendant trois siècles la décadence et la servitude, c'est faute d'avoir secoué les traditions municipales et romaines. Elle les secoue en ce moment; elle comprend que, pour se tenir debout en face des grandes monarchies militaires, elle doit devenir elle-même une grande monarchie militaire, que la vieille forme latine a produit et prolongé sa faiblesse, que, dans le monde tel que nous l'avons, un assemblage de petits états sous les bénédictions et les manœuvres d'un prince cosmopolite appartient aux voisins forts qui veulent l'exploiter ou le prendre; elle reconnaît que les deux prérogatives qui faisaient son orgueil sont les deux sources d'où est sortie sa misère, que l'indépendance municipale et la souveraineté pontificale, libératrices au moyen âge, sont pernicieuses aux temps modernes, que les institutions qui l'ont protégée contre les envahisseurs du XIIIe siècle la livrent aux envahisseurs du XIXe, que si elle ne veut pas rester une promenade d'oisifs, un spectacle de curieux, un séminaire de chanteurs, un salon de sigisbés, une antichambre de parasites, elle est obligée de devenir une armée de soldats, une compagnie d'industriels, un laboratoire de savans, un peuple de travailleurs. Dans cette transformation si vaste, elle a pour aiguillons le souvenir des maux passés et la contagion de la civilisation européenne. C'est beaucoup; est-ce assez?

H. TAINE.

L'ÉPREUVE

DE

RICHARD FEVEREL

DERNIÈRE PARTIE (1).

XI.

Malgré tout ce que Richard avait pu dire à Ripton Thompson pour le rassurer, le futur avocat n'arriva point sans de terribles anxiétés chez sir Austin Feverel; mais, comme son ami le lui avait annoncé, il fut reçu, nonobstant la fâcheuse nouvelle dont il était porteur, avec la plus parfaite et la plus sereine courtoisie. Sir Austin aurait cru ravaler sa dignité philosophique et faire tort à sa réputation de sagesse en manifestant le moindre trouble ou en laissant percer le moindre désappointement.

— Vous voyez, Emmeline, dit-il simplement à lady Blandish après que le désastreux messager se fut retiré dans sa chambre, vous voyez qu'il est inutile de prendre un être humain pour base d'un système quelconque..... Remarque essentiellement philosophique pour un homme qui voyait crouler devant lui le résultat de vingt années de travail! Elle disait assez où le coup avait porté. Richard n'était plus le Richard sorti des mains de son père, l'orgueil et la joie de sir Austin; c'était tout simplement un « être humain » comme le premier venu, comme ce Ripton par exemple, que le baronnet se reprochait d'avoir tenu en trop grand mépris, et dont la vulgarité

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 1er mai.

naïve lui semblait maintenant préférable à ces qualités hors ligne par lesquelles Richard l'avait ébloui et déçu.

Lady Blandish, appréciant mieux que le baronnet lui-même la sourde irritation cachée sous le calme qu'il s'imposait, ne put s'empêcher de sentir s'atténuer en elle la haute opinion qu'elle avait conçue de lui; elle n'en gardait pas moins une profonde pitié pour les froissemens de ce cœur paternel dont elle devinait les secrètes angoisses. — Mon ami, lui dit-elle en lui prenant la main avant de se retirer, je sais tout ce que votre désappointement peut avoir de cruel, et je ne vous demanderai pas un pardon immédiat pour le malheureux enfant qui en est cause... Je comprends que cet accident, cette mauvaise chance...

— Emmeline, interrompit-il, je ne crois pas aux chances bonnes ou mauvaises; je prise l'homme assez haut pour admettre que nous sommes nous-mêmes, sans intervention quelconque, les auteurs de nos destinées.

— Bonne nuit donc! reprit-elle avec une physionomie triste et troublée. En parlant de « mauvaise chance, » je n'ai pas voulu l'exonérer de tout blâme... Il m'a écrit cependant, et si vous m'autorisiez à vous lire sa lettre...

— Il me semble, objecta le baronnet avec un froid salut, que j'ai suffisamment à méditer sans cela.

Ces méditations solitaires, où il resta plongé jusqu'au matin, ne lui apportèrent aucun soulagement. Dans la vaste bibliothèque pleine d'ombre et de silence où il se repaissait de pensées amères, le démon qui les lui suggérait lui montra la conduite de Richard sous le jour le plus faux et le plus trompeur. Ce n'était plus l'irrésistible entraînement d'une passion aveugle, un coup de tête déterminé par une réunion fortuite de circonstances décisives; c'était un complot ourdi de longue main, une trahison savamment menée à terme. Cet éclat de rire poussé par Richard au moment où il montait dans le wagon du chemin de fer, et que son père n'avait pu s'expliquer alors, devait être le symptôme de la honteuse satisfaction qu'il éprouvait en voyant couronnée de succès une combinaison astucieuse. Voilà pour le passé. Quant à l'avenir, le démon essayait aussi d'y pourvoir en mêlant ses inspirations aux pensées mêmes du baronnet. — Il faut, lui disait-il, par votre calme impassible, vous montrer au-dessus de cette nature humaine qui vous a si cruellement trompé. Donnez ensuite au monde l'exemple d'un rêveur assez courageux pour renoncer à son rêve. Abdiquez votre système; sachez reconnaître les droits irréfragables de l'infirmité humaine; ne péchez plus par excès de sagesse contre la sagesse même. En dépit de vos nobles efforts, ce qui a toujours été

sera toujours... Les hommes sont ainsi faits qu'ils mettent sur la croix celui qui veut les sauver.

— Ceci est la vérité même, s'écria le baronnet en froissant dans sa main et en jetant au feu, sans l'avoir encore ouverte, la lettre que Ripton lui avait remise de la part de son fils. Plus il souffrait, moins le tentateur eut de peine à lui démontrer qu'il serait beau de dissimuler sa souffrance. Vaincu par ce monde contre lequel il avait engagé une lutte impossible, il ne lui restait qu'à fermer son cœur et à masquer son visage. Ainsi raisonnait, dupé par ses instincts de dissimulation et d'inaction, cet homme à qui Dieu avait départi une belle intelligence, une âme loyale, mais à qui, par compensation, il avait refusé toute véritable grandeur. Il ne comprenait l'énergie que sous la forme de cette passivité spartiate qui laisse dévorer ses entrailles sans articuler une plainte, et mettait sa force à garder au dedans de lui une colère qu'il eût mieux fait d'exhaler, car elle rongeait sourdement tout ce qu'il avait de meilleur.

La nuit entière se passa dans ces délibérations intimes où deux voix se répondaient au fond du même cerveau, celle du démon faisant peu à peu taire l'autre. Le jour allait poindre, la lampe jetait encore ses mourantes clartés sur le buste de Chatham, quand une main légère heurta doucement la porte. « Si c'était Adrian ! » pensa sir Austin, pour qui le « jeune homme sage » eût été dans ce moment le compagnon le plus commode et le mieux écouté; mais au lieu de maître Harley ce fut lady Blandish qui se montra.

— Je m'en doutais! dit-elle, accourant vers lui et s'emparant de ses deux mains. L'inquiétude qui me tenait éveillée me prouvait que vous ne dormiez pas. Permettez-moi de réclamer dans votre confiance comme dans vos chagrins la part qui m'est due... Permettez-moi surtout de vous demander si vous avez pardonné à notre Richard.

— Un père ne veut jamais de mal à son fils.

— Votre cœur l'a-t-il absous?

— Mon cœur a reçu ce qu'on lui donnait.

— Est-ce un arrêt irrévocable?

— Vous n'entendrez jamais une plainte sortir de mes lèvres.

L'aimable suppliante le regardait avec un découragement véritable. — Oui, dit-elle, accompagnant ces paroles d'un profond soupir, je sais combien vous êtes noble, combien supérieur aux autres... Et néanmoins, si humble que je sois devant vous, mon initiateur et mon maître, il me semble que je puis vous venir en aide. Une seule pensée m'a préoccupée cette nuit. Si vous ne priez pas pour ce pauvre enfant, si vous ne répondez point par une bénédiction au coup dont il vous frappe, tout ceci finira misérablement... Est-ce là ce que vous avez fait, mon ami?

Sir Austin eut quelque peine, malgré son masque, à ne pas laisser voir le dépit et la colère que ces paroles lui causaient. Il réussit pourtant à répondre du ton le plus calme : — Vous me placez là dans une singulière alternative. Puis-je l'empêcher de récolter ce qu'il a semé? Réfléchissez, Emmeline, à ce que vous dites. Richard est tombé dans le même piége que son cousin; il est réservé aux mêmes expiations...

— Ne les comparez pas!... La jeune fille dont il s'agit ne ressemble en rien à celle qu'Austin Wentworth a épousée. Sa beauté, son éducation...

— Ne parlons pas d'elle. Peut-être mon fils n'était-il pas digne d'une femme si accomplie, interrompit le baronnet avec une amertume sublime.

— Soit, ne parlons que de lui. Une rencontre fatale la lui a montrée; un autre accident les a réunis à l'improviste quand nous pensions tous, et lui le premier, que son amour n'était plus. Il se croyait victime d'un complot, sur le point de la perdre à jamais, et dans un accès de folie...

— Vous plaidez là, interrompit encore sir Austin, les circonstances atténuantes de tout mariage clandestin.

— Aimeriez-vous donc mieux qu'il l'eût perdue?

Cette question ne plut pas au baronnet; elle mettait sa logique à une rude épreuve. — Prétendriez-vous, dit-il, qu'un père doit se résigner à un mariage déshonorant pour sauver ces créatures de la ruine qu'elles ont voulu encourir?

— Je ne prétends rien de semblable, s'écria lady Blandish, ne sachant trop au fond ce qu'elle prétendait et moins encore de quels mots revêtir sa pensée. Je dis seulement qu'il l'aimait, et que l'amour à son âge est une folie; je dis surtout qu'il faut aviser aux conséquences, tenir compte de son orgueil, de sa susceptibilité, de ce naturel un peu sauvage qui s'exalte lorsqu'il est pris à rebours... Et puis, mon ami, devons-nous oublier à quel point il vous aime?

Sir Austin ne répondit à ceci que par un sourire de pitié. — Vous me demandez l'impossible, dit-il après un moment de silence; une action quelconque a ses résultats inévitables, sur lesquels la volonté humaine n'a pas de prise. J'ai fait tout ce qui était en moi pour maintenir mon fils dans le droit chemin; à présent qu'il est homme, il doit, comme ses pareils, porter la peine de ses erreurs... D'ailleurs, Emmeline, nous pouvons nous consoler par cette pensée que, s'il se fait tort, il n'a rien à se reprocher vis-à-vis de votre sexe... C'est quelque chose, oui, c'est quelque chose.

Lady Blandish étudiait attentivement ce masque impénétrable. Il supportait son regard inquisiteur; il répondait à la douce pres-

sion de sa main, il souriait enfin sans rien révéler, et en affichant une résignation philosophique supérieure aux ressentimens de l'affection blessée, pour ne pas descendre des hauteurs où il était placé dans cette âme docile et douce, il ne croyait pas faire œuvre d'hypocrisie. Il ignorait aussi en ce moment même la présence d'un ange gardien qui, sans beaucoup de clairvoyance ou d'énergie, lui donnait pourtant les plus sages conseils. — Austin, reprit lady Blandish, à qui son désenchantement ne faisait pas perdre courage, il faut l'excuser, il faut le bénir...

Et comme il ne répondait pas, elle se laissa glisser à ses pieds, portant sur son cœur la main qu'il lui avait abandonnée. Ce geste dramatique fit tressaillir le baronnet. Ébranlé dans sa résistance et se méfiant de lui-même, il se leva, repoussa son fauteuil et se dirigea vers la fenêtre.

— Déjà le jour! dit-il avec une vivacité affectée lorsque les volets entr'ouverts eurent livré passage aux clartés matinales qui se jouaient sur les pelouses.

Lady Blandish vint le rejoindre après avoir séché ses larmes; elle s'accusait seule du mauvais succès de ses efforts, et cependant, en dépit d'elle-même, il lui fallait bien reconnaître, malgré l'attitude imposante de sir Austin, malgré son apparente sérénité, qu'il ne s'élevait pas en ce moment au-dessus du niveau commun; elle en venait à scruter son idole, et toute idole souffre plus ou moins d'un pareil procédé. Quant à lui, dès qu'elle eut cessé de traiter un sujet pénible, il se sentit enclin à lui faire oublier l'âpreté de quelques-unes de ses réponses. Ses regards s'adoucirent, ses paroles eurent un accent plus affectueux, et, cherchant peut-être une consolation muette à sa douleur sans plaintes, il admirait à loisir l'attrayante et placide physionomie, le front pur et les grands yeux noirs de sa belle adepte. Dût le platonisme de leur mutuel attachement perdre quelque chose à cet aveu dénué d'artifice, on est contraint d'avouer que le bras de sir Austin entourait la taille de lady Blandish, et que celle-ci, distraite sans doute par la contemplation du soleil levant, ne paraissait pas s'en apercevoir, quand un grognement désagréable, venant à se produire derrière eux, leur fit brusquement tourner la tête. C'était le vieux Benson qui signalait ainsi sa présence inopportune. Lady Blandish ne put s'empêcher de sourire, et le baronnet se sentit assez mal à son aise; il maudissait intérieurement l'étrange fatalité qui ne laissait jamais sans témoins les crises décisives de leur très innocente liaison.

— Benson, dit-il au malheureux sommelier après le départ de lady Blandish, vous monterez mon déjeuner le plus tôt possible. Je dois partir pour Londres ce matin même... A propos, Benson, vous

m'y accompagnerez en prenant soin de ne pas oublier vos comptes, que vous irez faire régler chez M. Thompson. Il sera pourvu à votre avenir, mais vous ne remettrez plus les pieds dans le château.

Malgré cette sévérité, qui pourra sembler inhumaine, — et malgré les instances réitérées de mistress Doria, qui penchait pour les mesures de rigueur, — sir Austin n'avait pas voulu se départir vis-à-vis de Richard des principes de la plus stricte équité. Non-seulement il ne songeait pas à contester la validité du mariage contracté sans son aveu, mais il eût regardé comme au-dessous de lui de laisser Richard aux prises avec des embarras pécuniaires que sa nouvelle situation aurait rendus plus poignans. Loin de là, il ne voulut pas même retrancher à mistress Berry, complice involontaire de cet hymen détesté, la pension qu'il lui faisait en mémoire de ses anciens services. Le monde, ébloui de cette magnanimité apparente, la célébrait par des louanges excessives, et que le baronnet lui-même regardait comme telles. Au fond, il n'était que juste, et envers ceux que nous aimons la simple justice n'a jamais suffi. N'importe, les éloges du monde contribuaient à le rassurer, et, certain de se montrer plus libéral que beaucoup de pères ne l'eussent été à sa place, il estimait être allé jusqu'aux dernières limites des concessions possibles.

Richard n'en jugeait point tout à fait de même. L'argent ne lui manquait pas, il est vrai, mais bien un mot de son père, un mot qu'il attendait avec impatience, et faute duquel tous les plaisirs qu'il pouvait se donner étaient troublés par une certaine amertume. Il se gardait bien d'en parler à sa jeune femme, mais celle-ci n'avait pas besoin qu'il le lui dît pour deviner combien il souffrait à l'idée de voir un mur de glace se dresser peu à peu entre lui et cet homme dont l'affection sans rivale avait laissé dans son âme d'ineffaçables traces, le seul devant lequel il pût s'humilier avec joie, le seul qui gardât une place considérable dans son cœur envahi et distrait. La nuit, alors qu'il la croyait endormie, elle l'avait maintes fois entendu se plaindre; souvent même, sans oser faire semblant de s'en apercevoir, elle avait senti de grosses larmes couler silencieusement sur les joues de son bien-aimé, souvenir qui lui rendait terrible à distance le visage irrité de ce vieillard acharné à la poursuivre de ses muettes malédictions. Maintenant il ne faudrait pas s'imaginer que ce beau couple amoureux demeurât toujours sous le coup de ces impressions pénibles, et l'on se tromperait fort en supposant que dans ce chalet de l'île de Wight tapissé de roses, au bord de ces flots verts émaillés de voiles blanches qui brillent comme l'écume et de ces yachts pavoisés qu'on prendrait de loin pour autant de nymphes marines, ils menassent une existence funèbre. Un ami de leur père, ennemi heureusement de son système, s'était

trouvé là tout à point pour présenter les jeunes époux à l'élite des touristes attirés par les régates. Richard figurait avec honneur dans ces fêtes nautiques, et préparait ainsi son admission parmi les membres d'un *yachting club* qui se formait sous les auspices du plus fameux *sportsman* que la pairie anglaise comptât dans ses rangs, lord Mountfalcon, aussi connu par ses galanteries que par ses exploits de cavalier ou de marin. Lady Felle, autre étoile aristocratique, les avait pris, lui et Lucy, sous sa haute protection. Ils étaient de toutes les parties, et s'abandonnaient avec l'insouciance de leur âge à l'enivrant tourbillon de ce carnaval d'été qui recommence chaque année au mois de juillet dans les environs de Yarmouth ou de Ryde.

C'est là qu'Adrian Harley vint un jour les chercher à la grande joie de Richard, qui tout d'abord le supposa chargé par le baronnet de quelque mission conciliatrice. Au fond il n'en était rien. Le « jeune homme sage » n'avait obéi, un peu à regret, qu'aux inspirations de lady Blandish, bien décidée à ne pas laisser s'éterniser entre le père et le fils le déplorable malentendu dont ils souffraient l'un et l'autre. Nous ne pouvons mieux faire, ce nous semble, que d'emprunter à maître Harley le compte-rendu de son ambassade.

« Madame, écrivait-il à lady Blandish quinze jours après son arrivée à l'île de Wight, je ne saurais m'appliquer le fameux dicton de César. Bravant pour vous obéir le mal de mer et ses horribles angoisses, je suis venu, j'ai vu,... mais j'ai été vaincu, comme vous l'aurez sans doute deviné en ne recevant pas plus tôt de mes nouvelles. L'échec est peut-être moins complet que ne pourraient le souhaiter mes ennemis politiques et philosophiques; mais, il faut bien l'avouer en toute humilité, le succès se fait encore attendre. Nous aurions pu le prévoir, vous et moi. Reçu à bras ouverts comme le représentant plus ou moins avoué de l'autorité paternelle, cajolé par mon beau cousin, choyé, dorloté par son adorable petite femme, un pauvre épicurien comme moi devait succomber. Je me suis laissé engourdir par les délices d'une existence molle, amoureuse, énervante. On est malaisément à l'épreuve des menus soins, des propos flatteurs, des regards caressans que vous prodigue une des plus jolies femmes d'Angleterre. Quand je tiens, sous prétexte de chiromancie, une petite main qui se livre innocemment, Falstaff, par une douce illusion, se métamorphose pour quelques instans en Roméo. Nous menons ici joyeuse vie et sans déroger le moins du monde, car l'île est peuplée de hauts et puissans seigneurs. Vous ai-je parlé de lady Judith? vous ai-je parlé de lord Mountfalcon? Ils sont un peu cousins, et il ne m'est pas prouvé qu'ils n'aient pas nourri l'un et l'autre les idées que ce degré de parenté comporte si

naturellement. Cependant, après s'être mesurés, on les a vus se rabattre l'un au rôle de Lovelace converti, l'autre à celui de pure et chaste conseillère. C'est dans cette position respective que notre jeune couple les a trouvés au grand avantage de lord Felle, pauvre benêt dont l'astre conjugal était alors menacé de quelque prochaine éclipse. La femme de lord Felle, lady Judith, vous le savez sans doute, est cette même miss Menteith que nous avons crue un moment destinée à Austin Wentworth. En épousant un riche imbécile, lady Judith, fidèle à ses hautes visées, ne voulait que se procurer les moyens de travailler utilement à l'émancipation de son sexe. Peu s'en est fallu, vous le voyez, qu'elle ne s'émancipât elle-même. Mistress Lucy Feverel est arrivée fort à propos pour empêcher ou retarder cette catastrophe. Notre don Quichotte femelle, — excusez l'irrévérence, — l'a prise aussitôt sous sa protection, et, voyant en elle une victime des préjugés, prétend bien la couvrir de son égide. Lord Mountfalcon, stimulé par l'exemple de sa cousine, a voulu de son côté être l'ami et le patron de Richard, devenu, grâce à lui, un des membres fondateurs du club des yachts. Maintenant il arrive parfois qu'ils transfèrent de l'une à l'autre tête leur tutelle officieuse. Lord Mountfalcon prodigue à Lucy les prévenances, les attentions, les hommages réservés naguère à lady Judith. Celle-ci, en revanche, ne semble pas détester ces longues promenades au clair de lune que nous faisons ensemble sur les grèves. Richard naturellement lui offre son bras, mistress Feverel m'est confiée, et tandis que nous nous traînons à l'arrière-garde, discutant quelque point de haute érudition culinaire, les deux paladins qui nous devancent, perdus dans leurs théories nuageuses et s'exaltant l'un par l'autre, organisent leurs plans de campagne pour la réhabilitation de la femme et la réforme de sa condition sociale. Ces entretiens en partie double mériteraient, je vous assure, un sténographe.

« J'ai mis la plus grande franchise à vous avouer que je n'avais encore obtenu aucun résultat décisif. Vous m'aviez chargé d'envoyer Richard, — et Richard tout seul, — aux pieds de l'auteur de ses jours. L'embarras était justement de « séparer ce que Dieu a uni, » de faire admettre par Richard que la présence de Lucy, loin de servir à lui faire gagner sa cause auprès de sir Austin, serait dans le premier moment une gêne et un péril. En le lui disant moi-même, j'étais sûr qu'il ne me croirait pas. Il a donc fallu le lui faire insinuer par cette innocente créature dont il est à la fois le maître et l'esclave. Pour cela, il fallait le lui persuader à elle-même. Je n'y serais jamais parvenu sans le désir naïf qu'elle éprouvait de me gagner à ses intérêts, et qui m'a donné un grand ascendant sur cette âme candide. J'étais en outre servi par la crainte

qu'elle éprouve à l'idée de se présenter devant sir Austin. Cette crainte, que j'aurais pu dissiper, subsiste encore tout entière, et c'est de très bonne foi (bien que par suite d'un complot tramé entre nous), c'est de très bonne foi que Lucy insiste auprès de son mari pour qu'il se laisse emmener à Londres et lui ménage d'avance un accueil favorable. Vainement il lui reproche sa couardise, vainement il veut lui faire affronter immédiatement et sans préparation l'entrevue qu'elle redoute; je crois pouvoir vous garantir que la douce entêtée ne cédera pas. S'il en est ainsi, mes conseils désintéressés prévaudront à la longue, et je vous conduirai Richard d'ici à quelques jours. Reste à savoir ce que nous en ferons, ou plutôt ce que vous en ferez, une fois que vous le tiendrez à merci. Quant à Lucette, elle demeurera sous la protection de lady Judith; c'est une affaire déjà convenue entre ces dames. »

Un mois après cette lettre, Richard n'était pas encore parti. Lady Blandish, consultant chaque jour le masque impénétrable qu'elle avait sous les yeux, croyait y lire un mécontentement secret de ce que Richard laissait ainsi s'écouler semaine après semaine sans faire aucune tentative pour se rapprocher de son père. D'un autre côté, rien ne l'autorisait à penser que sir Austin fût disposé à recevoir sa bru, ni même, à vrai dire, cet ingrat enfant, dont il ne parlait jamais qu'avec une indifférence glaciale. Ce dernier reçut d'elle, en fin de compte, un mot pressant : « Êtes-vous fou? lui disait ce billet. Votre père s'imagine que vous ne voulez plus le voir. Venez sur l'heure, et venez seul! » Ces derniers mots tranchèrent la question qui se débattait depuis plusieurs semaines entre les jeunes époux, et donnèrent gain de cause à la timide Lucy. Le soir même, Richard et Adrian partirent pour Londres. Ils n'osèrent pousser jusqu'à Raynham-Abbey sans en avoir demandé la permission. De huit en huit jours, pendant trois semaines consécutives, Richard écrivit à son père dans les termes les plus soumis et les plus respectueux, mais sans obtenir un mot de réponse. Fatigué de son rôle officiel et assez mal à l'aise sous son masque de marbre, le baronnet s'était réfugié dans les montagnes du pays de Galles, où le retenait un âpre besoin de solitude, et où ses études, ses réflexions favorites, qu'aucun bruit du dehors ne venait troubler, ménageaient à ses soucis une sorte de trêve.

XII.

Il n'est pas certain que Richard, séparé pour la première fois de Lucy, eût montré tant de patience et tant de longanimité, si son séjour à Londres ne lui eût offert, outre les distractions ordinaires de la capitale, des préoccupations qui lui faisaient forcément

oublier l'île de Wight. La plus pressante fut à coup sûr le mariage de sa cousine Clare, que mistress Doria ne crut pas prudent d'ajourner à des temps meilleurs. D'infaillibles symptômes, que peut seul discerner l'œil d'une mère, lui avaient révélé, en même temps que le vrai caractère de sa fille, les ravages faits dans cette jeune âme par une passion qu'elle avait elle-même encouragée. Quand ses explications avec sir Austin, — explications aigres-douces où la rude franchise de mistress Doria ne ménagea pas toujours l'amour-propre de son frère, — l'eurent convaincue enfin que ce dernier ne songeait pas à provoquer la rupture légale des liens contractés par son fils, cette femme pratique ne vit pas un moment à perdre, et chercha aussitôt dans le cercle de ses connaissances un parti qu'elle pût décemment proposer à la pauvre Clare. Son choix, fort circonscrit par le temps, s'arrêta sur un *gentleman* déjà mûr qui jadis avait soupiré pour elle, et qui maintenant encore, depuis qu'elle était veuve, sollicitait l'honneur de l'épouser en secondes noces. John Todhunter n'était certes pas un homme brillant, mais il était bien né, bien élevé, pourvu d'une assez belle fortune, et, à défaut de l'esprit qu'on lui avait contesté dans sa jeunesse, il s'était fait une réputation de bon sens par toute sorte de moyens négatifs, en ne se montrant ni dissipateur, ni curieux d'entrer au parlement, ni passionné pour aucune idée, ni dévoué à aucune croyance. Le « vieux John, » comme elle l'appelait en riant, lorsqu'il se vit en butte aux agaceries de l'aimable veuve, supposa un moment que l'heure de la victoire avait enfin sonné pour lui; mais l'offre de sa main, réitérée cette fois avec une assurance dont il s'étonnait lui-même, fut repoussée comme toujours, seulement avec des formes plus douces. — Vous êtes trop jeune pour moi, lui dit l'objet de son ancienne passion avec une exquise flatterie... D'ailleurs je veux rester ce que je suis. Vous avez cependant toute raison de songer à vous marier; la vie domestique est votre fait, et puisque cette idée vous est venue, je me chargerai volontiers de vous trouver une femme... Pourquoi ne penseriez-vous pas à Clare?

John Todhunter ouvrit d'abord de grands yeux; mais au bout d'un quart d'heure cette combinaison ne lui paraissait déjà plus si extraordinaire. Il était d'ailleurs rassuré sur le point le plus essentiel pour un homme aussi peu habitué à l'exercice de la parole : mistress Doria lui avait promis de « faire sa cour. » Elle s'y prit pour cela de la manière la plus simple. Clare fut avertie que l'âge était venu pour elle de passer sous un nouveau joug. Ses mélancolies, ses distractions rêveuses étaient les indices certains d'un état maladif qui ne pouvait manquer d'altérer ses traits, de dénaturer son caractère et de nuire à son avenir. Un mari seul pouvait la tirer de là, et ce mari, on l'avait justement sous la main. L'habitude d'obéir,

une indifférence passive, l'obstination de cette logique maternelle, annulèrent chez la jeune miss toute velléité de résistance, et Richard apprit avec indignation qu'elle avait consenti sans la plus petite difficulté à épouser un quadragénaire encore vert, mais déjà chauve, dont les faux airs de jeunesse et les faux semblans de gravité n'avaient pu abuser ni ses yeux ni son esprit. Il voulut lui parler, l'éclairer sur les conséquences d'un tel mariage, s'assurer qu'il ne lui était point imposé. Mistress Doria, certaine de son ascendant, laissa libre carrière à ces remontrances inutiles. Avec son sang-froid habituel, la cousine déclara au cousin qu'elle avait librement et spontanément agi; Richard cependant ne se tint pas pour battu : il courut à Hounslow, où était caserné Ralph Morton, pour le décider à des mesures héroïques. S'il aimait Clare, pourquoi ne pas l'enlever, fût-ce de vive force, à un rival abhorré? Mais Ralph dans sa caserne n'était pas tout à fait le même homme que Ralph sur le domaine de ses pères. Le sous-lieutenant ne prêta qu'une oreille distraite aux suggestions romanesques de son ami. — Du moment qu'on ne force pas miss Clare, disait-il, effilant ses naissantes moustaches entre ses doigts jaunis par la fumée des cigarettes... D'ailleurs, *master* Dick, si cette demoiselle a jamais songé à quelqu'un, il me semble, toute réflexion faite, que c'est à vous....

Plus scandalisé que flatté par cette bizarre insinuation, Richard quitta son ancien camarade avec un certain mépris. — Je crains bien, se disait-il, que sous sa tunique à brandebourgs il ne reste plus grand'chose. — Réfléchissant néanmoins que Ralph était jeune et que Todhunter était vieux, il hasarda auprès de Clare une tentative suprême en faveur du premier; mais plus il montrait de véhémence, plus sa cousine effarouchée se retranchait derrière l'obéissance due aux conseils maternels. — Non, s'écriait-il, fidèle à ses principes, personne au monde, pas même une mère, n'est en droit d'exiger un pareil sacrifice, de consommer une pareille infamie. Et penser que ces choses-là s'accomplissent à la face du ciel et de la terre avec des sourires, des airs, des costumes de fête! penser que pour vous dire ceci j'ai dû vous enlever à votre modiste! penser enfin que le même sang coule dans nos veines! Moi qui vous parle, je ne survivrais pas une heure à une telle dégradation... Faut-il donc croire que la honte vous est étrangère?

— Richard, interrompit la jeune fille, qui pâlissait par degrés, vous me faites beaucoup souffrir... Après ma mère, vous êtes ici-bas la personne que je voudrais le moins mécontenter...

— Ne parlez pas de volonté!... si vous en aviez une, je vous sauverais; mais votre faiblesse me lie les mains... Et l'on voudrait que j'assistasse sans protester à cette immolation sacrilége! On me croit capable de la sanctionner par ma présence!...

— Est-ce que vraiment vous ne seriez pas là? demanda Clare, accompagnant cette question d'un de ses plus doux regards. Et sa voix émue avait le même accent que dans la matinée mémorable où Richard, courant à l'autel, l'avait rencontrée sur son passage.

— O mon enfant, ma Clare chérie, s'écria-t-il, laissant échapper malgré lui un flot de larmes, si vous pouviez savoir combien cette idée m'est amère!

Le voyant pleurer, elle pleurait aussi, et peu à peu se laissait aller dans ses bras.

— Non, reprit-il, vous n'y consentirez pas... Il est impossible qu'une si charmante créature tombe en partage à... Pourquoi ne puis-je parler? Pourquoi m'est-il interdit de vous révéler, tel qu'il est, ce hideux sacrifice? Levez les yeux, Clare, et dites-moi que vous n'y consentirez jamais.

— Je ne saurais désobéir, murmura la docile enfant sans lever les yeux et sans que sa joue, appliquée sur la poitrine de son cousin, eût quitté ce nid protecteur.

— En ce cas, dit Richard, un seul baiser encore, et ce sera le dernier!...

Alors, comme il se penchait vers elle, il se sentit envelopper dans une convulsive étreinte : suspendue à ses lèvres, les yeux fermés, un nuage pourpre épandu sur son front et sur ses joues, elle mit une sorte de délire dans ce baiser suprême où se résumait la passion secrète de toute sa vie.

Richard, quoi qu'il en eût dit, assistait au mariage. Cet hymen propice avait eu pour effet de le faire rester à Londres, conformément aux instructions envoyées à maître Adrian par sir Austin, et dont la teneur concise était ce qui suit : « Jusqu'à nouvel ordre, tâchez de le retenir. Faites en sorte qu'il voie le monde sous tous ses aspects et toutes ses formes. » Ceci laissait pressentir, sans l'annoncer formellement, que le baronnet comptait revenir dans un délai assez bref. Pendant la cérémonie, Richard, placé derrière les mariés, s'abandonnait à toute sorte de réflexions amères qui lui étaient suggérées par la calvitie du nouvel époux et certains autres symptômes avant-coureurs d'une décadence prochaine, que ni l'art du valet de chambre, ni l'habileté du tailleur n'avaient pu complétement dissimuler. Quant au déjeuner, il ne voulut pas s'y asseoir, et mistress Doria, satisfaite d'avoir atteint son but, ne se fit pas trop prier pour l'en tenir quitte. — Seulement courez après lui, dit-elle tout bas au « jeune homme sage; » il serait bien capable de partir immédiatement pour aller retrouver cette femme...

Adrian profita du conseil et rejoignit Richard au moment où il prenait congé de Clare. Elle lui tendait en toute humilité ses lèvres encore intactes, mais il se contenta de la baiser sur le front. —

Soit! murmura-t-elle à son oreille d'une voix brisée, mais promettez-moi de m'aimer toujours!...

— Cet homme-là n'est pourtant pas un méchant homme, s'écria Richard, dont l'honnête John venait de serrer la main avec une cordialité sincère. Peut-être aurais-je bien fait de m'adresser à lui.

— Au fait, pourquoi pas? dit Adrian. Allez, mon fils, allez bien vite, il en est encore temps, lui demander le sacrifice de ses odieuses prérogatives. La requête, il est vrai, pourra lui sembler bizarre; mais on a vu tant de choses dans ce bas monde!

— Croiriez-vous, interrompit l'impétueux Richard, volontiers indifférent aux saillies ironiques de son cousin, croiriez-vous que ma tante ose comparer cette pauvre Clare à ma Lucy? Croiriez-vous qu'elle accuse cette dernière de m'avoir, comme elle dit obligeamment, « fait entrer dans la nasse du mariage? » Vous savez, je vous ai dit dans le temps, combien son aveu m'a coûté d'efforts et de peines, quelle résistance, quelles supplications elle m'opposait. Vous êtes témoin qu'elle a fait l'impossible pour obtenir l'ajournement de notre hymen.

— L'impossible, je ne dis pas... Quant au possible, c'est une autre affaire.

— Et que pouvait-elle de plus? s'écria Richard exaspéré.

— Mais... par exemple... se raser la tête... N'auriez-vous pas attendu que ses cheveux fussent repoussés?...

Cette froide plaisanterie désarçonna Richard, et Dieu sait à quelles représailles il se serait emporté, si les deux cousins n'avaient été rejoints fort à propos par un ami ou plutôt un parasite de lord Mountfalcon, naguère associé à leurs joyeuses parties de l'île de Wight. L'*honorable* Peter Brayder faisait noble figure parmi ses pareils. Sans un sou vaillant, il menait grand train et vivait largement aux dépens de sa seigneurie, qui payait fort bien, disait-on à voix basse, les inappréciables services de ce personnage peu scrupuleux. Adrian ne put s'empêcher de regarder une telle rencontre comme la plus éclatante faveur du ciel. Ses expédiens pour retenir à Londres l'impétueux cousin à la garde duquel il était commis devenaient chaque jour plus rares et d'un succès moins certain. — Je suis au bout de mon rouleau, dit-il à Brayder, qu'il avait pris tout exprès en particulier. Mon oncle s'est mis dans la tête que son fils, avant d'entrer en ménage, devait voir le monde, — même le demi-monde, — sous leurs aspects les plus variés. Or je suis contraint d'avouer, à mon honneur, que je n'ai jamais mis le pied dans certains districts de la Cythère britannique... Il me semble que vous pourriez suppléer à mon insuffisance,... et vous m'obligeriez...

— Voilà ce qui s'appelle une singulière proposition, interrompit Brayder, riant aux éclats, et votre bonhomme d'oncle doit être un

original comme on n'en voit guère; mais il est assez riche pour se passer cette fantaisie et bien d'autres... Je ne demande pas mieux que de lui rendre service. Toutefois ces sortes de campagnes ne s'improvisent pas en deux heures, et votre cousin semble disposé à partir ce soir.

— On s'arrangera pour le retenir, répliqua maître Harley, comptant sur l'assistance de mistress Doria.

Celle-ci intervint effectivement par des remontrances toutes maternelles, et en s'efforçant de faire comprendre à Richard que l'attitude expectante de sir Austin était une dernière épreuve à laquelle il mettait l'affection de son fils. — Vous devez connaître, lui disait-elle, les susceptibilités de sa tendresse. Il entend vous placer entre lui et une autre personne dont il est jaloux. C'est le cas de vous montrer clairvoyant et patient. Attendez avec respect qu'il vous fasse connaître ses volontés définitives. De la conduite que vous tiendrez aujourd'hui, votre avenir peut dépendre en grande partie; si elle vous aliène le cœur de votre père, une nouvelle famille peut se former à Raynham, et je ne pense pas que cela vous fût particulièrement agréable... Me comprenez-vous? D'un jour à l'autre, froissé dans ses sentimens, mon frère peut épouser lady Blandish. En vous signalant ce danger, je ne m'inquiète pas tant des intérêts de votre fortune que de ceux de votre mutuelle affection... Si un tel mariage avait lieu, vous seriez irrévocablement séparés. Et puis, cher enfant, songez au scandale d'une telle union!

Richard l'écoutait en silence et fut particulièrement frappé de cette péroraison, qui lui rappelait tout à coup ses devoirs envers une mère dont il connaissait à peine le nom. Il aimait lady Blandish, mais sans goûter le moins du monde la perspective de sa métamorphose en lady Feverel, ni l'espèce de bigamie que cette métamorphose entraînerait pour sir Austin. — Je resterai huit jours encore, dit-il à sa tante sans lui faire part de ses projets, qui étaient d'arracher la malheureuse lady Feverel aux misères et à la honte de sa situation présente. Cette nouvelle entreprise, menée avec une résolution, un entrain juvéniles, le mit en face de Denzil Somers, qui vraiment n'était pas de force à lui disputer longtemps son ancienne victime. Ce vieux papillon sans ailes, ce pauvre poète à bout de rimes et d'écus, misérable champion d'une mauvaise cause, ne pouvait l'emporter sur un jeune homme ardent qui venait, au nom de principes en dehors et au-dessus de toute discussion, revendiquer une mère coupable dont la réhabilitation tardive était son droit le plus sacré, son devoir le plus impérieux. La lutte effectivement ne fut pas longue, et lady Feverel, nonobstant quelques regrets donnés au compagnon de ses mauvais jours, céda aux pressantes instances de Richard, qui l'installa aussitôt chez mistress

Berry; mais cette œuvre de rédemption, qui fut l'affaire d'une huitaine, n'aurait pas été complète, si Richard ensuite n'eût assidûment cultivé les nouvelles dispositions de sa mère. Il le comprenait fort bien, et tout en s'irritant des obstacles qui venaient sans cesse entraver ses projets de départ, il cédait chaque jour plus aisément aux conseils de sa tante Doria, de son cousin Adrian, de lady Blandish, revenue à Londres, de sa mère elle-même enfin, tous et toutes le suppliant à l'envi de ne pas compromettre par une détermination précipitée les chances de réconciliation que lui laissait encore le silence de sir Austin.

Le baronnet, nous devons le dire, persistait dans ce mutisme augural. Le nom de son fils n'était pas même mentionné dans ses réponses à lady Blandish. En somme cependant, il était secrètement flatté de voir avec quelle patience Richard attendait ses ordres. L'autorité paternelle lui semblait bien employée à tenir ainsi séparés ces jeunes gens qui l'avaient méconnue. Leurs souffrances étaient sa glorification. En les prolongeant, en exigeant un sacrifice plus méritoire, il croyait faire œuvre de bonne et saine morale. Lady Blandish ne partageait pas cette opinion. L'aphoriste diminuait chaque jour à ses yeux. — Me serais-je trompée? se demandait-elle. Ce moraliste infaillible, cet analyste subtil de la vie humaine ne serait-il en réalité qu'une faible femme au vouloir indécis, à l'humeur capricieuse, d'une susceptibilité puérile, et dissimulant mal sous des dehors austères l'infirmité de son orgueilleuse raison?

Les jours succédant aux jours, les semaines aux semaines, on était arrivé au mois d'octobre. C'est la morte saison de Londres, le moment où les plaisirs sont le plus rares, celui où les moindres passe-temps sollicitent l'oisiveté aux abois. L'honorable Peter Brayder, qui semblait n'avoir pas oublié l'engagement contracté vis-à-vis d'Adrian, mais dont la sauvagerie de Richard avait déconcerté plusieurs fois les caressantes avances, fut donc mieux accueilli que d'habitude quand il proposa aux deux cousins un petit dîner à Richmond... — Nous aurons des dames, ajouta-t-il négligemment. Richard là-dessus voulut s'excuser. Il avait engagé, disait-il, son ami Ripton. — M. Ripton sera le bien-venu parmi nous, reprit Brayder avec son aménité habituelle. Il fallait maintenant ou se rendre ou casser les vitres. L'aveu de pudiques scrupules suppose un courage moral que Richard ne possédait pas encore. L'invitation fut donc acceptée, et nos trois amis le lendemain se trouvèrent installés dans un des salons du *Castle-Talbot*, à une table où se pressait la fine fleur des *guardsmen* mêlée à l'élite des dames d'un certain monde. Celles-ci affectaient une réserve extrême, et l'honnête Ripton, qui prenait les officiers aux gardes pour autant de lords, se serait cru parmi des femmes du plus haut parage, si quelques

gestes involontaires, quelques locutions malheureuses, des affectations à contre-temps ne lui avaient rappelé çà et là miss Random et ses pareilles. Peu à peu d'ailleurs la sévérité du premier accueil faisait place à des allures plus intimes. Telle ou telle de ces charmantes personnes posait familièrement sa main sur l'épaule du cavalier à qui elle parlait. Telle autre, prise à court par un gai propos de maître Harley, se renversait dans son fauteuil en riant aux éclats. Sa voisine, il est vrai, prenant un air tout à fait scandalisé, détournait la tête avec un mépris superbe. Richard, étonné, les regardait toutes, cherchant à se démêler, à se reconnaître en ce monde nouveau pour lui. La seule de ces « divinités » qui ne lui fût pas tout à fait inconnue était une belle personne qu'il rencontrait habituellement au parc dans une voiture basse attelée de deux chevaux gris. Plus d'une fois leurs regards s'étaient croisés, et l'espèce de sourire qu'ébauchaient alors les lèvres de la jolie promeneuse aurait pu flatter une vanité plus éveillée que celle de Richard Feverel. Il s'était contenté de remarquer ce fier visage, cette physionomie altière et comme belliqueuse, ce front large où le défi des préjugés vulgaires s'étalait comme un riche diadème. Aujourd'hui qu'il la retrouvait séparée de ses compagnes par un groupe d'admirateurs empressés, investie d'une royauté qu'elle gardait sans effort, accueillant les hommages avec une grâce indolente, laissant échapper comme à regret le double éclair de ses yeux et de son sourire, il ne pouvait s'empêcher de la remarquer encore. Au moment où l'on se mit à table, un des convives (heureux mortel!) occupait déjà la droite de cette espèce de reine, lorsque le maître des cérémonies, l'officieux et empressé Brayder, l'appela pour remplir le siége de la présidence. Richard, qui n'avait pas encore pris place, se trouva ainsi désigné, un peu malgré lui, pour le poste resté vacant. Les frais du voisinage furent bientôt faits. — Où donc êtes-vous allé? lui demanda simplement cette belle amazone qu'il venait d'entendre interpeller à plusieurs reprises sous le nom de mistress Mount; voici bien des jours que l'on ne vous voit plus au parc.

Ce que pareille question avait de bizarre fut en partie sauvé par la physionomie indifférente et l'accent distrait de celle qui l'avait formulée. Richard s'efforça d'y répondre avec le même sang-froid, et pour se donner une contenance, vida l'une après l'autre deux coupes de champagne remplies jusqu'au bord. Sa voisine se garda bien d'ajouter à son embarras, et ne parut s'occuper de lui que beaucoup plus tard, au moment où la conversation, devenue générale, roula sur les hauts faits de certains *sportsmen*. Brayder ayant rappelé les prouesses de Richard à bord des yachts de l'île de Wight, mistress Mount se tourna vers le jeune homme, et parut l'étudier d'un regard si attentif qu'il se sentit rougir malgré lui.

Au même moment s'élevaient à l'autre bout de la table des rires bruyans provoqués par je ne sais quelle historiette de maître Harley. — Quel est ce monsieur si gai? lui demanda sa voisine après avoir lorgné Adrian, et les explications dans lesquelles il dut entrer, les commentaires anecdotiques dont elles furent accompagnées, donnèrent un tour plus aisé, un caractère plus intime à leur causerie. Cependant elle n'avait rien d'exclusif, et mistress Mount, en réservant au nouveau-venu le bénéfice de quelques *à parte*, prenait soin de ne lui marquer aucune préférence gênante.

Ripton regardait de tous ses yeux, écoutait de toutes ses oreilles. Jamais, dans ses rêves les plus ambitieux, il ne s'était cru appelé à figurer en si bonne compagnie. Il avait à sa droite une petite dame fort mignonne, qui lui plaisait fort, mais semblait absorbée par les empressemens de son autre voisin; à sa gauche, au contraire, une épaisse odalisque, toute disposée à l'accabler du poids de ses charmes et de ses prévenances, et vers laquelle il ne se sentait entraîné par aucun attrait particulier. C'est pourquoi, lorsque fut venue l'heure des cigares et de la promenade au jardin, lorsque la compagnie s'égrena par groupes, ensuite par couples, et se dispersa le long des bosquets jaunis que l'automne commençait à dépouiller, le futur avocat, « révolté, disait-il, de voir les dames fumer, » se dirigea seul vers une porte qui ouvrait du côté de la campagne. A quelques pas de là, sur la pente d'une colline, un massif de jeunes arbres offrait son abri tutélaire aux réflexions misanthropiques et à l'étourdissement maladif où l'avait plongé cette orgie doublement capiteuse. Mollement étendu sur la bruyère, il s'y serait peut-être endormi, si le bruit d'une conversation à demi-voix n'était venu solliciter son attention et le rappeler à lui-même.

— Quel est ce nouveau caprice? disait une voix de femme. En vérité, Brayder, quand je songe à mes griefs contre Mountfalcon, j'ai le pressentiment qu'ils me pousseront à quelque folie. Si je le tuais...

— Vous n'en ferez rien, Bella *dear*... Admettons que vous ayez à vous plaindre, vous n'en êtes pas, je crois, à chercher une première vengeance... De quoi s'agit-il au reste? D'une affaire purement commerciale où le sentiment n'a rien à voir... Vous avez des dettes et pas d'argent : vous demandez une somme quelconque pour vous liquider; on vous offre le double de cette somme et en outre le paiement de tout ce que vous devez, moyennant une petite complaisance qui ne vous coûtera guère... Convenez-en, un homme tel que Mount, sachant ce qu'il sait, ne peut pas mieux se conduire.

— Quel intérêt peut-il avoir à ce qu'on séduise ce jeune étourdi?

— Et qui vous parle de le séduire? Il s'agit tout simplement de l'amuser, de le retenir, de le fixer auprès de vous pour quelques

semaines... En somme, le motif importe peu, et si vous êtes disposée à prendre conseil d'un ami...

— Un ami, Brayder!... vous ne savez donc pas que je vous exècre?

— Je m'en doutais, belle dame, et votre franchise ne fait qu'ajouter à l'estime que vous m'inspirez...

Ici le bruit des voix s'éteignit dans l'éloignement, et Ripton, fort intrigué par ces propos énigmatiques, rejoignit tout pensif la bande joyeuse au moment où elle montait sur la *barge-city* à huit rames que Brayder avait frêtée pour la reconduire à Londres. Il faisait beau, mais assez froid pour qu'il fût naturel de se presser un peu les uns contre les autres dans cette embarcation où l'on était d'ailleurs à l'étroit. Les *guardsmen* étendaient de tous côtés leurs longues jambes, dans lesquelles, pour peu qu'on fît un pas, on était pris infailliblement. L'odalisque dédaignée par Ripton l'avait appelé charitablement à côté d'elle, et, le poussant du coude, lui faisait remarquer les inconvenantes allures de la mignonne fillette qu'il avait eu le mauvais goût de lui préférer. Celle-ci en effet, tout entière aux joyeux propos d'Adrian, semblait ne pas s'apercevoir qu'un bras familier était passé autour de sa taille. La lune versait à flots ses chastes rayons sur cette scène d'une mélancolie équivoque. Sensibles au charme d'une belle nuit ou peut-être à l'influence d'un bon repas, les dames inclinaient au romanesque. Elles chantaient sans en être requises, et on écoutait avec une complaisance inusitée leurs romances banales, dont les rimes prévues se becquetaient comme des pigeons amoureux. Mistress Mount, elle, ne chantait pas malgré les instances de ceux qui connaissaient la beauté de sa voix et la richesse de son instinct musical. Elle persistait à garder, volontiers rêveuse, son attitude imposante et fière. Cependant, — et nous ne savons comment cela se fit, — au moment où la barque longeait les hauts peupliers de l'île Brentford, sa petite main blanche tomba dans celle de Richard, étalée entre eux sur le banc où ils étaient assis; mais elle y resta comme un flocon de neige sur la terre gelée, et l'instant d'après une feuille sèche que le vent poussa contre la joue de ce discourtois chevalier lui fut un prétexte suffisant pour se dégager de cette espèce de lacs, tendu peut-être par le hasard. Le fait est qu'il n'y avait pas même pris garde. Quand il eut chassé la feuille importune, il croisa les bras et s'abandonna de plus belle, avec un calme offensant, aux pensées ambitieuses par lesquelles il s'était laissé envahir peu à peu depuis le départ de Richmond. — Se serait-on jamais douté que ce fût là une minute décisive dans sa vie?

Mistress Mount ne jeta qu'un regard de surprise sur ce jeune homme phénoménal, mais en somme ce regard valait un défi mortel. Au moment où on quittait le bateau, entourée de cinq ou six ca-

valiers qui se disputaient l'honneur de la reconduire : — Mon *brougham* est là, dit-elle, et je m'en irai seule. Quelqu'un voudrait-il arranger mon châle?... Par un mouvement onduleux, à ces mots, elle plaça sous les yeux de Richard, toujours raide comme une panoplie, les contours fuyans d'une nuque adorable. — De quel côté allez-vous? ajouta-t-elle négligemment lorsqu'il eut rempli son office de sigisbé; puis, dès qu'il eut fait connaître sa destination : — Voilà qui se trouve à merveille, je vous jetterai tout près de là.

Ripton les vit partir avec un ébahissement qui touchait à la consternation. Le dialogue qu'il avait entendu lui revint à l'esprit. Chez lui pourtant, le soupçon était timide, et il n'osa pas s'avouer à lui-même ce qu'il commençait à penser des attentions de mistress Mount pour son ami Richard. En revanche, il éprouvait le besoin de s'assurer que celui-ci était rentré sain et sauf, et en apprenant à l'hôtel que le mari de Lucy n'avait pas encore paru, ses craintes, prodigieusement augmentées, le retinrent à se promener en long et en large, malgré le froid, sur les trottoirs de Piccadilly. Sa longanimité ne fut pas perdue, car vers deux heures du matin, alors qu'il songeait à s'aller coucher, il rencontra son ami qui s'en revenait le nez en l'air avec cette allure à la fois traînante et cadencée de l'homme qui poursuit une rime. — Justement, lui dit celui-ci, nous parlions de vous tout à l'heure, mistress Mount et moi... Croiriez-vous qu'elle ne se doutait seulement pas de votre existence?

— Ceci ne m'étonne point, répondit humblement l'apprenti juriste; mais, ajouta-t-il avec un mélange d'embarras et de conviction, il me semble... pardon si je suis indiscret!... il me semble que vous auriez pu vous abstenir de monter chez elle.

— Bon! s'écria Richard avec un mépris suprême; est-ce de ma fidélité ou de ma réputation que vous vous inquiétez ainsi? Dans le premier cas, je vous dirai que cette dame est pour moi un bon garçon, — rien de plus, — et que pas un mot de galanterie n'a été échangé entre nous. Dans le second, sachez que j'ai en souveraine déplaisance cet effroi mêlé d'horreur qui semble assimiler à une lèpre la triste condition de nos pauvres Madeleines. — Et Richard ici se lança dans une harangue en trois points sur ces « femmes déchues » dont il parlait avec autant d'assurance que s'il les eût connues et pratiquées depuis vingt ans. Victimes des trahisons de l'amour, ces créatures intelligentes et belles, nées pour répandre le bonheur et qui sèment la corruption, ne faisaient, selon lui, que rendre au monde le mal pour le mal. Tout homme équitable et loyal devait se regarder comme tenu de les traiter avec bienveillance et de travailler à leur rédemption. Sur ce texte, il se donna carrière, et Ripton, volontiers sentimental quand il n'avait pas faim, l'écoutait en grelottant.

XIII.

Nous regretterions sincèrement que l'on prît maître Richard pour un sot. Si, malgré la tentation quotidienne de l'aller rejoindre, il restait séparé de sa jeune et charmante femme, ce n'était ni absolument par déférence filiale, ni pour se consacrer à cette mission chevaleresque dont il avait conçu l'idée, ni même pour obéir aux conseils de lady Feverel qu'il voyait presque chaque jour, et qui, hantée par d'amers souvenirs, lui recommandait sans cesse de ne s'aliéner à aucun prix la bienveillance et l'affection de sir Austin. Lady Blandish, mistress Doria Forey, le cousin Adrian, lui tenaient le même langage. Il le retrouvait jusque dans les lettres de sa Lucy. Loin de le rappeler auprès d'elle, — et Dieu sait si elle en avait envie! — cette candide enfant, docile aux suggestions de maître Harley, dont elle prisait fort la haute prudence, et qui avait su se poser vis-à-vis d'elle en bienfaiteur éclairé, en conseiller infaillible, elle engageait Richard à ne pas quitter Londres, à ne pas perdre le fruit d'une longue patience, à ne pas annuler par un coup de tête les sacrifices déjà faits à la volonté paternelle. Et cependant près de trois mois s'étaient déjà écoulés depuis qu'elle vivait seule dans l'île de Wight, d'abord sous la protection insuffisante de lady Felle, puis sans autre chaperon que Tom Bakewell, le fidèle groom; mais comment aurait-elle pu se douter de quelque péril lorsqu'elle recevait chaque jour de son bien-aimé Richard les lettres les plus tendres, le compte-rendu le plus détaillé de ses moindres démarches? Elle le savait entouré de ses amis, dînant un jour avec l'oncle Hippias, entraîné le lendemain par mistress Doria soit au théâtre, soit dans quelque fête aristocratique, se promenant à cheval avec lady Blandish ou concertant avec Adrian les moyens d'obtenir enfin que l'obstiné baronnet se départît de son rigoureux silence.

Sur un seul point, — mais fort essentiel, — ses lettres restaient muettes. Il n'y était jamais question de ces visites que Richard croyait pouvoir faire, en tout bien et tout honneur, à sa nouvelle protégée. Il allait chez mistress Mount à ces heures où les intimes sont seuls admis : le matin avant la toilette, le soir au sortir d'une réunion fashionable. Il y allait rassuré par la pureté de ses intentions et par le ton fraternel de leurs entretiens. Dans cette maison bien réglée, où jamais la moindre inconvenance ne choquait son regard, il trouvait une femme toujours prête à l'accueillir gaîment, dénuée en apparence de toute coquetterie, et parlant d'elle-même, de son passé, de son présent, de son avenir avec le plus implacable abandon. Elle l'appelait Dick, il l'appelait Bella. Leurs

poignées de mains étaient celles qu'échangent deux jeunes *dandies* à la porte d'un club. Comme pour dépouiller plus complétement son sexe, Bella quelquefois endossait un habit d'homme, et sous cet accoutrement qui lui allait à merveille, la badine à la main, le lorgnon dans l'œil, elle l'emmenait après minuit courir les rues désertes. Pour ces occasions, elle avait un nom spécial, et Bella se nommait alors « sir Julius. » Sir Julius était un charmant cavalier, mais sur qui les *policemen* auraient eu le droit de mettre la main. Le cas échéant, Dick s'était engagé à rosser les *policemen*.

Un soir qu'il la trouva dans cet attirail masculin, elle lui sembla plus grande qu'à l'ordinaire, et il lui en fit l'observation. Ce soir-là justement il était d'humeur sermonneuse. — Vous me trouviez trop petite pour un garçon, lui dit-elle en riant; j'ai pris le parti de grandir.

— Le problème n'était pas facile à résoudre.

— Plus que vous ne croyez. Pour vous plaire d'ailleurs, on ferait des miracles.

— Des miracles... de toute espèce?

— Auquel pensez-vous, s'il vous plaît?

— Si je vous demandais par exemple...

Mais ici l'absurdité de la situation l'arrêta court au moment d'entamer une homélie. — Parlez, voyons, reprit Bella impatiente et curieuse.

— Si je vous demandais d'être moins jolie? répondit Richard, qui crut se tirer d'affaire par cet insignifiant madrigal.

— Non, ce n'est pas cela que vous aviez sur les lèvres... Je lisais autre chose dans vos yeux. — Et tandis qu'il admirait sa perspicacité : — Au surplus, continua-t-elle, un miracle s'explique toujours; celui-ci ne m'a coûté d'autre peine que de faire hausser d'un demi-pouce les talons de mes bottines, et, même à présent, je ne vous vais pas beaucoup au-dessus de l'épaule.

Comme pour vérifier le fait, elle alla se placer tout à côté de lui.

— Ceci tendrait à prouver que vous pouvez grandir encore.

— Et comment, je vous prie?

— Comme ceci, dit Richard, qui, la prenant par la taille, l'enleva de terre de façon à ce que leurs têtes se réfléchissaient au niveau l'une de l'autre dans la glace placée devant eux.

— Fort bien, si je pouvais rester ainsi, remarqua Bella, qui ne semblait pas autrement effarouchée.

— Pourquoi ne le pouvez-vous pas?

— Vous me demandez pourquoi?

Sur ce mot, leurs yeux se rencontrèrent, et Richard immédiatement la laissa glisser de ses mains. Elle comprit si bien la portée de ce geste qu'à partir de ce moment « sir Julius » fut exilé pour ja-

mais de chez mistress Mount; mais son souvenir vivait dans l'imagination de Richard et planait autour de ces grâces exclusivement féminines par lesquelles Bella savait tempérer sa rude franchise. — J'aurais dû me faire actrice, lui dit-elle un jour.

— Ce désir ne m'étonne pas chez une femme aussi naturelle que vous; mais enfin que signifie ce regret? ajouta-t-il en lui prenant la main par un mouvement d'involontaire pitié. Faut-il sous-entendre que vous n'êtes pas satisfaite de votre situation présente?

— Peut-être bien.

L'occasion était excellente pour prêcher, et le jeune homme la saisit au vol. Sa belle hôtesse l'écoutait attentivement, à demi tournée de son côté. Lorsqu'il eut disserté tout à son aise : — Voilà bien, se disait-elle intérieurement, le langage d'un vieil hypocrite; mais je n'ai jamais ouï dire qu'un jeune homme l'ait tenu à une pécheresse comme moi, sans être plus ou moins épris de celle qu'il voulait convertir.

A leur première entrevue, Richard lui trouva une physionomie plus pensive que d'ordinaire. Elle semblait avoir réfléchi, et dans ses réflexions avoir puisé un fonds de tristesse qui plut singulièrement au jeune prédicateur. Il ne se refusa pas le droit de lui exprimer son admiration. — Voyons, répondit-elle, faites trêve à vos complimens; ils ne sont pas de mise entre nous et me rappellent au sentiment de ma honte.

Mais ce n'était là pour elle qu'un mode passager; le plus fréquent et celui qui convenait le mieux à ses traits altiers, à la hardiesse de son regard, était un audacieux défi qu'elle jetait volontiers en réponse aux malédictions et au mépris dont le monde pouvait l'accabler. — Mon bonheur, disait-elle alors, mon bonheur est au-dessus de toute atteinte. Que m'importent leurs vains jugemens et leurs injurieux procédés? Je sais à quoi m'en tenir sur mon propre compte, mais je sais aussi que mainte femme ne vaut pas mieux que moi parmi celles qui marchent tête haute et veulent m'écraser de leur mépris. Qu'ils me flagellent, je ne sourcillerai pas; qu'ils me tuent, et je mourrai sans avoir poussé une plainte. Maintenant vous me connaissez tout entière, ajouta-t-elle en toisant son auditeur d'un regard éblouissant. — La belle avait raison; sa place était au théâtre.

Londres n'est pas si grande ville qu'on pense, et les assiduités, fort peu ménagées d'ailleurs, que « Dick » se permettait auprès de « Bella » devinrent bientôt le sujet de quelques sourdes rumeurs qui arrivèrent aux oreilles d'Adrian. Il crut devoir en parler à son cousin et s'abstenir autant que possible de toute ironie. — Vous vous proposez, lui dit-il, de réformer cette femme, et ce qui vous plaît en elle, c'est, dites-vous, sa franchise, sa loyauté viriles? A-d

prenez d'abord que chez les personnes de sa caste ces qualités ne sont pas rares. Demandez-vous ensuite à quelle école elle a puisé ce mépris des affectations, des minauderies, des pruderies qui sont l'apanage de toute jeune fille et ne doivent s'effacer en elle que lorsqu'elle est femme; les enseignemens qu'elle y a reçus vous conviennent-ils? Permettez-moi d'en douter. Quant à réformer, corriger, racheter cette créature de Dieu, c'est une tâche honorable en elle-même, mais horriblement chanceuse à votre âge et dans votre position. Un évêque de soixante ans, doublement protégé par son âge et par son caractère, oserait à peine s'y risquer... Et dites-moi, mon fils, avez-vous mis votre femme au courant de tout ceci?

Deux jours après, ce fut le tour de mistress Doria. — Est-il vrai, Richard, qu'on vous ait vu en public avec une créature suspecte à laquelle vous n'osiez pas même donner le bras?

Cette interpellation directe trouva Richard disposé à équivoquer; mais il fut contraint par de pressantes questions à reconnaître qu'on avait pu le signaler en compagnie d'une personne très mal jugée et très maltraitée par le monde. Alors intervint lady Blandish, qui chapitra de belle sorte son fils adoptif. Il eut recours à son argument ordinaire : — Vous croyez qu'elle est née pour ma perdition, je me crois né pour son salut.

— Celle qui vous berce de cette illusion doit avoir beaucoup d'esprit, répliqua lady Blandish avec un hochement de tête qui en disait long.

— Elle en a effectivement beaucoup, reprit Richard, et n'en ressent que plus vivement les injustices dont elle est victime.

— Elle se plaint donc à vous de sa position?

— Elle ne se plaint de rien, pas plus à moi qu'à tout autre; mais je ne l'abandonnerai point. Elle n'a que moi pour ami.

— En êtes-vous à le croire, mon pauvre garçon? — Et dans son for intérieur lady Blandish maudissait l'obstination et la folie qui exposaient un jeune homme si naïf à des tentations pareilles. Richard continuant à déblatérer contre le monde qu'il assurait connaître maintenant à fond : — Le monde, cher enfant, reprit-elle, peut avoir beaucoup à se reprocher. Je ne suis pas chargée de le défendre; mais est-ce le monde qui doit vous occuper aujourd'hui? Avez-vous oublié, Richard, que vous avez une femme?

— Une femme, une femme! vous êtes tous à me parler de ma femme! On dirait qu'une fois marié, on ne doit plus parler qu'à des hommes... Jusqu'à ma tante qui aurait tout fait pour me séparer de Lucy, et qui maintenant me persécute, ou pour l'aller retrouver, ou pour la mander auprès de moi... Pense-t-on que je tienne à vivre séparé d'elle et que je ne l'aie pas maintes fois rappelée?... Mais,

Dieu merci, j'ai là ses lettres où elle s'excuse de ne pas céder à mes instances, tantôt parce qu'elle se trouve bien dans sa solitude, tantôt parce qu'elle a peur des premières explications avec mon père.

En somme, il ne voulait prendre aucun engagement; mais il était troublé, mal à l'aise, mécontent de lui-même. Quand l'œil subtil de Bella démêlait ces symptômes, elle s'appliquait à le calmer, à le distraire, aujourd'hui par quelque folle plaisanterie, demain par des procédés qui lui allaient au cœur. Elle le pria un jour de ne plus la reconnaître dans les rues quand il viendrait à la rencontrer. « Je ne veux pas, disait-elle, que vous soyez compromis par moi. » Richard, comparant cette abnégation aux calculs égoïstes qui lui étaient suggérés par ses amis, était tenté de se mépriser. Jamais une parole d'amour ne venait effaroucher sa conscience; il aurait pu jurer en toute sincérité que Bella était froide comme la glace. Comment d'ailleurs supposer qu'elle visât à lui plaire, alors qu'au lieu de lui dissimuler les hontes de sa vie passée elle semblait prendre un plaisir cruel à évoquer ces désastreux souvenirs chaque fois qu'un entraînement passager, un élan du cœur les lui faisaient perdre de vue? Il pouvait se supposer au courant de toute son histoire, et, — moyennant quelques chapitres omis, — cette histoire avait pour morale un profond mépris de ce que les jeunes filles appellent leur « premier amour. » Instruit par Bella, Richard en était venu à mal penser de l'innocence, à la regarder comme un composé d'ineptie et de faiblesse, à lui préférer la bravoure et l'intelligence que suppose ce duel inégal d'une femme rejetée par les siens avec la société tout entière. Sans qu'il y prît garde, ses idées se faussaient peu à peu. Bella, par exemple, disait à son naïf convertisseur : — Voyons, Dick, en bonne conscience, me croyez-vous faite pour gagner ma vie en qualité de femme de chambre? Pensez-vous que le travail de mes mains puisse me procurer le bien-être qui m'est devenu indispensable? Prétendriez-vous ensevelir vivante derrière les portes d'une *workhouse* la femme que vous avez sous les yeux? — Et le jeune homme ne trouvait pas de réponse. Il s'en prenait à la société, aux préjugés, au rigorisme implacable de la vertu. Et pourquoi cependant? Parce que le monde n'a pas encore jugé bon d'accorder aux pécheresses qui rentrent dans le droit chemin le même salaire que le vice a fait briller à leurs yeux pour les en éloigner.

Lorsqu'il fut las de combattre à grands coups d'épée dans l'eau l'insaisissable réprobation qui pesait sur sa protégée, il en revint à une idée plus pratique : c'était de retourner près de Lucy. Bella, instruite de son projet, l'approuva noblement. — Dieu me garde, disait-elle, de vous causer la moindre peine à vous ou à votre femme, puisque femme vous avez. Venez seulement me dire adieu,

soit pour tout de bon si vous m'abandonnez à ma destinée, ce qui est parfaitement simple à mes yeux, soit pour nous revoir, — je ne sais quand par exemple, — si quelque bienveillant souvenir vous ramène vers moi.

Au jour convenu, — c'était le soir et fort tard, — il la trouva très naturellement gaie. Plus elle le voyait disposé à s'attendrir, plus elle s'obstinait à écarter toute pensée mélancolique. — Il ne sera pas dit que nous nous quitterons sur un bâillement, dit-elle enfin; puisque vous voilà, je vous garde à souper; nous porterons un dernier toast à notre défunte camaraderie. Sir Julius vous défie de lui tenir tête... — Et comme le valet de pied qui venait de servir se mettait en devoir de remplir les coupes : — Allons, reprit-elle, mon chevalier de la Triste-Figure, animez-vous un peu, s'il vous plaît! Ceci n'est point un banquet de funérailles, et la mort elle-même devrait d'ailleurs nous trouver plus calmes et plus résolus. Rappelons-nous Laura Fenn... Vous ne l'avez pas connue, j'imagine, et c'est dommage. Elle était belle, — plus belle que moi, de l'avis de tous, — et probablement aussi plus perverse. Un jour qu'elle suivait la chasse, son cheval la jette sur un poteau dont la pointe lui traverse le sein gauche. Les voilà tous autour d'elle, entre autres son amoureux d'alors (un bon garçon qui est maintenant à la chambre haute). Il priait à genoux, penché sur la pauvre fille. — Laura, Laura, ma chérie, un mot, un seul, un dernier mot de tes lèvres!... — Elle se tourna vers lui, pâle et sanglante : — Eh bien! quoi?... Je n'assisterai pas à la *mort!*... — Là-dessus elle rend l'âme. J'appelle ceci s'en aller crânement et sans faire d'embarras. Qu'avez-vous, John? Pourquoi versez-vous à côté du verre?... La main vous tremble donc, maladroit? Avisez-vous une autre fois d'écouter ce que je raconte!... Les liqueurs! et laissez-nous, dit-elle ensuite au valet de pied.

— Vous aussi, continua-t-elle quand ils furent seuls, vous aussi vous semblez prendre à cœur la triste fin de cette mauvaise femme; soyez donc tranquille, notre race n'est pas éteinte... Buvons, Dick, buvons, c'est le commencement de la sagesse...

Richard, qui ne pouvait prendre sur lui de manger, en était réduit à boire. Coup sur coup il avala deux rasades. — Bravo! s'écria l'enchanteresse, dont la voix faiblit cependant au milieu des éloges qu'elle lui adressait. Ses mains jouaient avec une petite ancre d'émail constellée de diamans qu'elle portait à son cou. Il hasarda je ne sais quelle plaisanterie sur le cordon de cheveux auquel était appendu ce joyau dont naguère il lui avait fait présent.

— L'ancre vient de vous,... et les cheveux aussi, lui dit-elle sans aucune affectation. Vous voyez par là, mon cher Dick, tout ce que j'aurais pu vous dérober à votre insu... Tenez, regardez, ce sont bien vos cheveux : vous les devez reconnaître.

Le nouveau Samson se trouva un peu moins fort que devant, lorsque de cette façon imprévue il vit sa chevelure sur le sein de Dalila. Elle venait de quitter la table. Étendue sur un divan, elle avait, pour lui faire place, replié sous elle ses petits pieds. — Vous n'êtes point fat, asseyez-vous là, reprit-elle; avant que nous ne soyons séparés, je veux vous remercier d'être monté si courageusement à bord d'un navire où sévissait la fièvre jaune. Elle ne se prend pas, comme vous voyez, et vous aurez guéri une partie de l'équipage... A propos (ses à-propos avaient toujours le mérite de l'inattendu), quel âge me donnez-vous?

— Vingt-cinq ans, répondit-il au hasard.

— Merci du compliment. J'ai donc beaucoup de rides?... Regardez-y de plus près,... si les convenances vous le permettent. Ni vingt-cinq, ni vingt-quatre, ni même vingt-trois, généreux ami; vingt-deux le mois prochain, et c'est bien assez.

— Mais alors, au nom du ciel?...

Elle ne lui laissa pas achever sa question. — Alors, m'alliez-vous demander, à quel âge votre sort s'est-il décidé? C'est à seize ans, et pour sauver la vie d'un noble amant (il se disait désespéré de mes rigueurs). Je lui fis, ainsi qu'à sa famille, le sacrifice de mon avenir. Dieu sait comment ils l'ont reconnu plus tard; mais ils sont restés fidèles aux traditions, et je n'ai pas le droit de me plaindre.

— Si jeune et si malheureuse! pensait Richard. Si malheureuse, et pour tant d'années encore!... Écoutez, lui dit-il, saisissant sa main avec un frémissement convulsif, vous avez le don de m'infliger une véritable torture; je ne puis assister impassible à la destruction de tout ce qu'il y a de précieux en vous... Votre père vit encore, n'est-il pas vrai? Je veux vous réconcilier avec lui. Allons le trouver ensemble. Les jours, les heures me sont comptés; mais je vous consacrerai la seule chose dont je puisse disposer ici-bas, c'est-à-dire une portion de ma vie.

— Mon père est marchand de toiles, répondit-elle avec une ironie glacée. On voit bien que vous ne connaissez pas les ressentimens d'un marchand de toiles.

Richard, qui s'était agenouillé près de Bella, se releva comme si elle l'eût frappé d'un coup de cravache, et dans ce brusque mouvement son pied frôla l'oreille du bichon favori qui figurait parmi les curiosités du boudoir de mistress Mount. Aux cris aigus que poussa immédiatement l'horrible petit animal, les cris de sa maîtresse répondirent. Elle le prit sur ses genoux, le serra contre sa poitrine, lui prodigua les baisers, les consolations, les friandises, et moitié riant, moitié pleurant, força son convive stupéfait à implorer la clémence de Mumpsy. Le ton de l'entretien était enfin égayé. Il fut encore question de « sir Julius. » — Oh! dit Bella, j'ai plus d'un

rôle dans mon répertoire. Attendez, reprit-elle en passant dans une chambre voisine, vous allez en juger... — Un moment après, elle reparut, les cheveux épars, tenant à deux mains un vase du Japon d'où jaillissait une gerbe de flammes bleuâtres. Ainsi éclairé, son visage était celui qu'un peintre eût voulu donner à Proserpine. Elle s'avançait lentement vers Richard, de son doigt baissé lui montrant le royaume inférieur et accompagnant d'intonations lugubres ses pas cadencés... Un cri soudain partit de ses lèvres, la liqueur enflammée venait de tomber sur les tapis, et quelques gouttes étaient arrivées sur ses vêtemens, qui commençaient à prendre feu. Elle eut assez de sang-froid pour poser le vase sur un guéridon, tandis que Richard, se précipitant à ses pieds et passant à plusieurs reprises ses mains autour d'elle, étouffait la flamme naissante.

— Êtes-vous rassurée? lui dit-il quand tout fut éteint. Elle se pencha vers lui de manière à effleurer son visage avec l'extrémité de ses cheveux dénoués. — Et vous-même? lui demandait-elle sans le quitter du regard... Puis elle se redressa vivement en riant aux éclats : —Comment trouvez-vous ma sorcière?... N'est-ce pas que j'étais née pour le théâtre? — Le fait est qu'il y avait de la sorcellerie dans sa voix, dans le souffle de ses lèvres, dans ces cheveux embaumés dont les mèches se déroulaient comme de petites vipères et semblaient distiller un subtil venin. Richard se sentait gagné par le vertige : il méditait sur la couleur de ces grands yeux bruns qui exprimaient si bien le mépris le plus amer, et si bien au besoin les langueurs du désir; il admirait aussi l'éclat de ces joues empourprées par une foule d'émotions très complexes. — Non, pas sitôt! s'écria-t-elle tout à coup, feignant de croire qu'il se disposait à partir; nous ne nous reverrons plus, mon pauvre Dick. Donnez-moi quelques instans encore... M'avez-vous jamais entendue? Jamais, n'est-ce pas?... Comment cela se fait-il?

Prenant à peine le temps de relever en une épaisse torsade sa magnifique chevelure, elle s'assit à son piano. — J'ai eu pour maître un des premiers compositeurs aujourd'hui vivans. Il s'était, selon l'usage, amouraché de son élève; aussi dit-on qu'il m'a donné d'excellentes leçons.

Excellentes en effet; mais de plus la voix était à la fois flexible et mordante, l'accent net et ferme, le rhythme bien accusé. L'éminent artiste n'avait eu, — on s'en apercevait de prime abord, — qu'à développer une organisation déjà riche par elle-même.

La poésie, la musique, la beauté, —l'ivresse de l'âme, des oreilles et du regard, — concentrées ainsi et s'assistant l'une l'autre, agissaient à la fois, sans qu'il pût s'en méfier encore, sur cet être éminemment nerveux dans les veines duquel fermentaient le sang de la jeunesse et le flot des liqueurs ardentes. Peut-être eût-il été

sauvé si l'enchanteresse avait laissé percer le moins du monde un projet délibéré, une préméditation quelconque. Avec plus de finesse, plus d'empire sur elle-même, elle aurait compromis sa victoire; mais pour le moment l'actrice avait disparu. Comment découvrir une manœuvre dans ce qui était l'inspiration naïve d'un véritable entraînement? Sa vanité caressée par les muets témoignages d'une admiration involontaire, le bonheur de plaire à ce beau jeune homme qui lui plaisait, le prix que leur fragilité même donnait à ces relations incomplètes, et que le lendemain allait briser, le sentiment plutôt que la notion d'une revanche obtenue, d'une rébellion domptée, — tout cela se traduisait en elle par une curiosité semblable à celle de l'enfant qui se lance après un brillant papillon et voudrait le prendre sans porter dommage au fin pastel de ses ailes diaprées.

Tout à coup Richard, qui, en écoutant un chant vénitien, se voyait déjà embarqué à côté de Bella sous la sombre *felce* d'une gondole, fut tiré de sa rêverie par un silence subit. Bella s'était levée: il la regarda venir à lui avec les molles ondulations de la vague courant au rivage. L'instant d'après, elle était à ses pieds.

— Pardonnez-moi toutes ces folies, disait-elle; j'ai voulu adoucir ainsi l'amertume des adieux. Même quand je perds mon meilleur ami, je sais qu'il faut rester calme et courageuse. Gardez-moi un affectueux souvenir, je tâcherai de m'en montrer digne... Mais si vous saviez, mon pauvre Dick, dans quelle étrange nasse je suis prisonnière!...

Ce ne fut pas un mouvement de pitié, mais une horrible étreinte de jalousie que ces dernières paroles suscitèrent chez celui à qui elles étaient adressées. Il se pencha vers ce beau front suppliant. Les yeux de Bella semblaient l'attirer par un magnétisme irrésistible.

— Non, non, cela ne saurait être, s'écria-t-il... Promettez-moi, jurez-moi que cela ne sera pas!

— Impossible, Richard, impossible de remonter la pente fatale! Laissez couler à fond la naufragée.

— Jamais, jamais!

En prononçant ces mots avec l'accent d'une véritable frénésie, il saisit Bella comme pour la disputer à quelque spectre hideux. Sous le premier baiser qu'elle eût jamais reçu de lui, un vrai retour de pudeur, — désastreux par sa loyauté même, — la fit se dérober et frémir...

Aucune parole d'amour n'avait été échangée entre eux. Ils étaient tombés l'un et l'autre dans un piége invisible pour en sortir inégalement blessés.

XIV.

Après avoir dédaigneusement écarté l'idée du danger que sa sœur et lady Blandish lui signalaient avec instance par leurs lettres chaque jour réitérées, le baronnet jugea un beau matin dans sa haute sagesse que le moment était venu d'en finir avec ces folles appréhensions, et de se manifester clément et réparateur, comme Jupiter au cinquième acte du drame. Il quitta le pays de Galles, le cœur rempli d'indulgence, les mains pleines de bienfaits, mais fermement décidé à masquer aux yeux du monde ce qu'il appelait sa « faiblesse » par une majesté froide, un calme philosophique.

Quand on lui apprit la disparition de Richard, dont personne ne put d'abord lui donner la moindre nouvelle, — Adrian ajoutant, de science certaine, qu'il n'était point retourné auprès de Lucy, — le baronnet éprouva intérieurement une grande surprise. Tous ses plans étaient déconcertés par cette soudaine éclipse. Pourtant il se garda de manifester le moindre désappointement, et lorsque lady Blandish lui proposa de mander immédiatement sa bru, qui sans ordres exprès de Richard n'avait pas encore osé quitter l'île de Wight : — Nous verrons, nous verrons, répondit-il d'un air capable, bien qu'il ignorât à quoi menait cet ajournement inutile. Que voulez-vous? des mesures précipitées ne sont pas le fait d'un homme supérieur aux autres.

Un mois à peine s'était écoulé quand on vit reparaître inopinément l'erratique enfant du *système*. Aucune pensée fâcheuse ne semblait le préoccuper : il riait, jasait comme tout le monde, mais il éludait toute explication précise et vivait au jour le jour, en homme qui ne sait plus rien de son avenir. Le père et le fils s'étaient revus avec une tranquillité apparente que leur situation réciproque rendait fort extraordinaire. Nuls épanchemens, nulles questions, nuls reproches. Le *système* et sa « créature » se traitaient comme deux entités métaphysiques, et lorsqu'après l'avoir tenu quelques jours en suspens, sir Austin crut devoir notifier à son fils un pardon absolu, en ajoutant que les portes de Raynham étaient ouvertes aux nouveaux époux, il eut encore lieu d'être étonné du peu d'enthousiasme avec lequel fut reçue cette déclaration solennelle.

— Dois-je comprendre, mon père, demanda Richard, que Lucy peut dès ce moment se présenter chez vous?

— Elle y sera la bienvenue quand vous jugerez à propos de l'y amener.

— Pardon! ce n'est pas là répondre à ma question. Lucy pourrait-elle dès à présent s'installer à Raynham?

— Je crois vous donner toute satisfaction en vous promettant de l'y recevoir avec vous.

Richard s'inclina respectueusement. — En ce cas, ajouta-t-il, on ne l'y verra pas de sitôt.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que certains devoirs m'éloignent d'elle... Ne me demandez pas lesquels, continua-t-il, pour prévenir les questions qu'il voyait poindre sur les lèvres du baronnet.

Celui-ci, marchant de déception en déception, éprouvait un mécontentement réel, mais toujours dissimulé avec le plus grand soin. — Savez-vous que Clare est souffrante? reprit-il, changeant avec une parfaite aisance le sujet de leur entretien. Ma sœur, mandée par le télégraphe, est sérieusement inquiète. Elle veut se rendre auprès de sa fille et compte sur vous pour l'accompagner... A-t-elle présumé trop de votre bon vouloir?

Richard déclara qu'il était aux ordres de sa tante, et, partis le soir même, ils arrivaient ensemble le lendemain matin auprès de la jeune malade... Hélas! une heure plus tôt ils l'auraient trouvée vivante; mais elle venait d'entrer dans le repos éternel, et apparut à son cousin, pour la première fois en face de la mort, revêtue de cette beauté calme qu'on voudrait inaltérable, — la beauté sculpturale de l'argile humaine, lorsque l'étincelle divine vient de la quitter.

On n'avait aucunes notions précises sur le mal foudroyant qui venait de l'enlever en quelques jours. Au quatrième doigt de sa main droite, deux anneaux étaient passés. Elle avait demandé, — demandé par écrit, — qu'on ne changeât rien à cet état de choses. « Je supplie mon mari, je prie les bonnes gens à qui ma dépouille sera confiée, de m'ensevelir sans toucher à ma main droite... » Les caractères, grands et mal formés, avaient dû être tracés, comme on le voyait de reste, pendant un accès de vive souffrance, sur ce chiffon de papier qu'on trouva fixé à son oreiller. Livrée aux premiers épanchemens de sa douleur, mistress Doria ne put s'empêcher d'expliquer à Richard que son anneau perdu était celui dont Clare n'avait voulu se séparer ni dans ce monde terrestre ni dans le ténébreux abîme où elle venait d'être emportée. Ce fut toute une révélation. Le secret que l'héroïque enfant avait gardé jusqu'au bout se jouait désormais, comme une flamme subtile, sur le marbre de ses traits rigides. Richard n'osait presque plus rester auprès d'elle. Il ne la quittait pourtant qu'à regret. Le souvenir de sa voix si calme passait comme le tranchant d'un couteau sur ses nerfs ébranlés. Et que d'amertume dans la douceur immuable de cette physionomie résignée!

Le soir du second jour, comme il se préparait aux funérailles du lendemain, la mère de Clare entra chez lui, plus pâle que la jeune morte elle-même. — Tenez, lui dit-elle en lui présentant un petit

cahier recouvert de maroquin; lisez si vous voulez, mais ne l'ouvrez pas devant moi. Je ne puis prendre conseil que de vous; il me semble pourtant que son mari doit tout ignorer.

Mon journal, — ces mots étaient en grosses lettres rondes au recto de la première page. En tête de la seconde, le lecteur trouva son nom : « *Quatorzième anniversaire de Richard.* — Je lui ai brodé une bourse et je l'ai cachée au chevet de son lit. Depuis que ce camarade lui est arrivé, il ne prend plus garde à moi... » Suivait une prière fervente pour le bonheur de l'enfant merveilleux; puis venaient jour après jour, — avec de longues lacunes, — une foule d'incidens puérils qui, malgré leur insignifiance, s'étaient gravés dans la mémoire de Richard : les primevères qu'ils étaient allés cueillir ensemble, la meule de foin sur laquelle en riant ils s'étaient roulés toute une matinée, les amers reproches qu'il lui avait adressés pour s'être rappelé un mot que tout enfant il prononçait mal. La petite Clare lui réapparut avec sa robe blanche, ses rubans roses dans les cheveux, ses yeux sombres et doux... Là-haut cependant, au-dessus de sa tête, elle gisait, fauchée à jamais.

« Richard, disait le *journal*, veut être un grand capitaine. Je me déguiserai, pour le suivre, en enfant de troupe. Il ne le saura que si je suis blessée en combattant à côté de lui... Pourvu qu'il ne le soit pas! Et si on me le tuait, que deviendrais-je?... Lady Blandish prétend que nous nous ressemblons, lui et moi. — J'espère pourtant, a dit Richard, que je porte mieux la tête. — Il me gronde sans cesse de ne pas regarder les gens bien en face et de ne pas marcher le front haut... Serait-il vrai, comme il l'assure, que j'ai toujours l'air de donner la chasse aux vers de terre?... » Quand ces mots passèrent sous les yeux de Richard, il lui sembla que la moelle se figeait dans ses os. N'était-ce pas là comme une sinistre prophétie? La main qui les avait tracés était là-haut, immobile et refroidie, avec la double alliance.

A l'époque où Clare et sa mère avaient quitté Raynham : « Richard, écrivait-elle, Richard ne paraît pas me regretter, et qui sait pourtant si je reviendrai jamais? Ce costume bleu lui va bien. — Adieu, Clare, m'a-t-il dit, — et il m'a embrassée sur la joue. Jamais il ne m'embrasse autrement. S'il savait que je suis allée un soir le regarder dormir et que j'ai posé mes lèvres sur les siennes!... Il dort un bras sous la tête, l'autre étendu le long du lit. J'ai repoussé une boucle de cheveux qui lui tombait sur le front; j'avais bien envie de la couper. Personne ne se doute que j'ai du chagrin. Maman elle-même ne le sait pas. J'aime pourtant à écrire mon nom : Clare Doria Forey. Il s'appelle, lui, Richard Doria Feverel. » Une émotion soudaine contracta le gosier du lecteur attristé. Il se rappela vaguement qu'à un instant donné de son existence l'harmonie

de ces trois noms, il l'avait, lui aussi, savourée. Maintenant elle lui arrivait toujours suave, mais faible et lointaine, comme atténuée par les infranchissables hauteurs qui ferment aux vivans la terre des morts.

Il était minuit; ses yeux obscurcis allaient bientôt lui refuser service. Son regard passait rapidement sur ces pages qu'il lui semblait entendre lire tout haut par cette voix fraîche et calme dont il se rappelait maintenant si bien les vibrations argentines. De son mariage avec Lucy, elle disait simplement : « Je l'avais pressenti dès le matin. Sa femme doit être fort belle. A présent qu'il est marié, peut-être m'aimera-t-il mieux. Maman veut qu'on les sépare. Ceci me paraît tout simplement une honte... » Elle disait plus loin, à l'époque où elle-même s'était mariée : « Richard me méprise; évidemment il me méprise. S'il devait toujours en être ainsi, comment ferais-je pour vivre? Il a eu tort de me donner ce dernier baiser; mais quel bonheur si j'en étais morte comme j'ai pu le croire un moment!... Je fais mon possible pour m'accoutumer à ma nouvelle existence. Mon mari est excellent pour moi; j'ai peur qu'il n'ait bientôt un grand chagrin. Je prie Dieu presque toute la nuit; mais, ceci est bizarre, plus je le prie, moins je le vois... »

Richard posa tout ouvert sur une table voisine le petit volume fatidique. Des fantômes passaient devant lui; quelques-uns lui jetaient la malédiction due aux meurtriers. Était-ce donc lui véritablement, étaient-ce trois ou quatre paroles lancées au hasard?... Il ne voulut jamais achever cette question et la chassa de son esprit comme une vision importune. Les fantômes disparurent, mais l'image de la jeune morte étendue là-haut les remplaça. Décidément, sa pensée était prise dans les plis étroits d'un suaire. Le *journal* finissait ainsi : « Une heure après minuit. Demain, à pareil moment, je ne serai plus, et maintenant j'ai perdu toute espérance de revoir Richard. J'ai rêvé la nuit dernière que nous nous promenions ensemble à travers champs. Il avait le bras autour de ma taille. Nous étions enfans et cependant mariés, car je lui montrais son anneau. J'ai écrit à son père pour obtenir qu'il se relâchât de ses rigueurs. On a toujours quelque égard aux prières d'une morte. Tout à l'heure, il m'a semblé qu'il m'appelait. — *Clari*, disait-il, venez me trouver... — Le trouver, où? Certainement il ne m'a pas devancée... Je ne sais plus où je vais. La pensée m'échappe, et j'ai grand froid... Là-bas, il fera plus froid encore... Adieu, Richard! »

Au commencement, à la fin, toujours son nom. Et ces quelques pages, — le volume bien mince n'était qu'à moitié noirci, — ces quelques pages enfermaient dix-neuf années d'existence qu'il avait remplies sans le savoir. La pauvre mère le trouva seul dans la chambre mortuaire. Il avait renvoyé dès l'aube les deux gardiennes

du corps et priait auprès du lit. Elle s'agenouilla pour prier à ses côtés. Leurs yeux étaient secs, car la source des larmes avait tari. Pour la pauvre morte d'amour, ils imploraient le pardon du tout-puissant.

Le secret qu'ils avaient maintenant en commun les réunit aussitôt après l'accomplissement des funérailles. Mistress Doria prit la main de son neveu. — Je n'ai plus que vous à aimer, lui dit-elle. Je ne puis parler d'elle qu'à vous seul. Vous voyez ce qui arrive quand on lutte contre Dieu. Nous allons, Richard, retourner ensemble à Londres. Vous ne vivrez pas plus longtemps séparé de votre femme, et vous épargnerez à votre père la terrible angoisse où vous me voyez.

Il lui répondit d'une voix brisée : — J'ai déjà une morte sur la conscience. De là-haut elle me voit tel que je suis. Je ne puis retourner avec vous auprès de ma femme, car je ne me sens plus digne de toucher sa main, et si je la revoyais cependant, pour imposer silence au mépris que j'ai de moi-même, je commettrais sans doute cette profanation. Allez donc la retrouver. Elle demandera ce que je suis devenu et pourquoi elle ne reçoit plus de mes lettres; dites-lui que cette mort,... non, pas cela, pas cela,... dites-lui que je suis à l'étranger, en quête d'un remède pour les consciences malades... Si je parviens à le découvrir, à effacer ma souillure, à me relever de mon indignité, je viendrai revendiquer son amour. Sinon, Dieu nous soit en aide! elle ne me reverra plus.

XV.

Le « jeune homme sage » se promenait dans Piccadilly. Un personnage, qu'il ne reconnut pas tout d'abord, traversa la rue pour venir lui frapper sur l'épaule. C'était Austin Wentworth, affamé de nouvelles, car il arrivait de l'Amérique du Sud, ignorant tout ce qui s'était passé dans la famille depuis près d'un an.

— Les whigs, commença aussitôt maître Harley, les whigs sont *in extremis*. La Bretagne libre aura sous peu le vote secret, cette perle de la liberté. L'aristocratie a reçu son congé pour le cycle prochain. La monarchie et le vieux madère s'en vont l'un portant l'autre. Démos et le vin du Cap prennent la suite de leurs affaires. La réforme...

— Je n'ai que faire de vos sornettes, interrompit Austin en haussant les épaules; parlez-moi de mon oncle et de Richard.

— Richard Feverel est marié à une laitière,... charmante d'ailleurs, une rose d'Anacréon dans un seau de lait. Le *système* en devait mourir, disait-on. Il se porte mieux que jamais. L'oncle Hippias...

— Richard, Richard avant tout!

— Ah! Richard encore?... Eh bien! depuis trois mois environ, il est père d'un charmant *baby* que le système digère à grand'peine.

— Tous à Raynham sans aucun doute?... J'irai ce soir même.

— Gardez-vous-en bien, fougueux Austin!... vous n'y trouveriez que le baronnet et vous troubleriez son tête-à-tête avec Emmeline.

— Où est Richard? où est sa femme?

— Richard prend les eaux en Allemagne avec lady Felle et son époux. Mistress Feverel n'a pas encore la permission de s'établir auprès de son beau-père. Les portes de Raynham-Abbey ne doivent s'ouvrir pour elle que lorsqu'elle s'y présentera donnant le bras à son mari. Et son mari ne veut pas lui donner le bras, — je le suppose du moins, — pour ne pas lui donner la peste... Comprenez-vous, mon cher revenant?

— Pas le moins du monde; mais ne vous mettez pas en frais d'esprit. Il me suffira de savoir où je puis trouver la femme et l'enfant de notre *Ricciardetto*.

Adrian le conduisit jusque devant la porte de mistress Berry. — Entrez seul, lui dit-il, puisque vous refusez de dîner avec moi!... Un dîner fin n'attend pas, et l'heure me presse.

Dans sa colonie équatoriale, Austin Wentworth avait contracté l'habitude des promptes décisions et celle de les imposer aux autres. Il connaissait son oncle, et de longue date avait pénétré le secret de ce « roseau peint en fer, » de cette indécision aux dehors absolus, de cette rigidité facile à plier, de cet aplomb menteur donné pour masque à une volonté mal équilibrée. Le soir même, à leur grande stupéfaction, Lucy et mistress Berry se laissaient entraîner vers Raynham, où les attendait, sans qu'elles eussent pu s'en douter, l'accueil le plus affable et le plus hospitalier. En effet, remis une fois de sa première stupéfaction — et surpris lui-même de prêter les mains à une témérité aussi exorbitante, — le baronnet déploya pour sa belle-fille les trésors de sa courtoisie. Tout en elle lui plaisait, y compris le marmot, sur l'éducation duquel il parut vouloir prendre aussitôt la haute main. Cette bienvenue, à laquelle l'avaient préparée les affectueuses suggestions de lady Blandish, étonna profondément la naïve Lucy. L'ogre de ses rêves était un mouton; le château périlleux, une hôtellerie magnifiquement hospitalière. Elle en était à s'accuser de n'être pas venue plus tôt, puisque son arrivée comblait de joie un chacun, — réflexion qu'avait faite avant elle, en écoutant acclamer sa restauration par les bons bourgeois de Londres, ce mauvais plaisant couronné, le fils de Charles Ier et le frère de Jacques II.

En revanche, — et telle bonne grâce qu'il témoignât à sa bru, — le baronnet ne lui parlait jamais de Richard. Il était outré du si-

lence que son fils avait gardé depuis plus de huit mois malgré les fréquens appels qu'on avait faits à sa sollicitude d'époux, à sa tendresse de père. Il ignorait que Richard, digne fils du système et digne héritier de l'obstination paternelle, brûlait sans les lire toutes les lettres venues d'Angleterre; elles auraient peut-être ébranlé sa volonté, bouleversé ses projets, troublé sa raison, et, se méfiant de lui-même, il s'isolait ainsi pour rester maître de sa vie, pour ne pas se laisser soustraire au châtiment qu'il pensait avoir mérité. A Paris, venant à rencontrer lady Judith, qui promenait volontiers sur le continent son triste époux et ses aspirations réformatrices, le mari de Lucy s'était instinctivement mis à la remorque de ce ménage si disparate. Il trouvait une espèce de soulagement dans la fréquentation quotidienne de cette femme enthousiaste qui de son côté le comblait de soins affectueux, et sans autre arrière-pensée, — nous le devons croire, — le traitait en prosélyte chéri.

Austin Wentworth rencontra les trois voyageurs sur les bords du Rhin, où ils s'occupaient à refaire la carte de l'Europe, disons mieux, à refondre l'univers d'après des données toutes nouvelles. Richard Feverel se relevait ainsi à ses propres yeux de l'abaissement qu'il avait encouru, et le pressentiment des grandes choses auxquelles, sur la parole de lady Judith, il se croyait appelé lui rendait moins pénible le souvenir d'une honteuse faiblesse. Ils lisaient ensemble les sonnets de Pétrarque et parlaient tout bas de la régénération italienne. Dans l'armée future de l'indépendance, parmi ceux qui devaient être plus tard les « mille » de Garibaldi, le fils du baronnet s'enrôlait déjà. Aussi déclara-t-il nettement à son cousin qu'il ne pouvait quitter lady Judith, et lady Judith elle-même sembla voir de très mauvais œil ce tiers importun qui venait ainsi le séparer d'elle. Austin Wentworth avait heureusement emporté à son insu un talisman vainqueur, et quand il eut vainement fait appel à la docilité filiale de Richard, aux droits de la jeune femme si étrangement abandonnée, un hasard favorable vint en aide à sa logique impuissante. Sur le pont de Limbourg, où ils se promenaient de compagnie, une paysanne passa près d'eux portant un nourrisson superbe dont la fraîcheur robuste les émerveilla. — Vous m'en croirez si vous voulez, remarqua Austin Wentworth, s'adressant à Richard, mais le vôtre est tout aussi beau...

La conversation resta suspendue. Lady Judith, se retournant brusquement vers Austin, l'interrogeait du regard. — Répétez, dit-elle, votre cousin a un fils?

— Ne le saviez-vous donc pas? demanda Wentworth avec une surprise non moins vive que celle de ses deux interlocuteurs. Dix personnes au moins vous l'ont écrit.

Le cœur de Richard était près d'éclater. — Non, balbutia-t-il;

je ne savais rien, je ne me doutais pas... La mère est à Raynham, m'avez-vous dit; mais l'enfant?...

— Également à Raynham, cela va de soi. Refusez-vous encore d'y venir?

— Je vous répondrai demain matin... D'ici là, permettez-moi de vous quitter, dit Richard, qui s'enfonça seul dans une allée de ces grands bois épandus au bord de la Lahn.

Il ne nous est pas permis de sonder les abîmes de ce cœur où la joie et le remords, le sentiment de la honte et l'espoir de la purification se livrèrent toute la nuit de furieux combats. Certain d'avoir désormais près de Lucy un intercesseur muet dont l'innocence couvrait sa faute, Richard fut vaincu par l'attrait puissant de cette paternité qui venait de lui être ainsi révélée à l'improviste. Austin d'ailleurs ne lui laissa plus de trêve. Ils partirent donc pour l'Angleterre, et, chemin faisant, ramassèrent au passage l'honnête Ripton, qui, sous prétexte de consacrer ses vacances à visiter les universités allemandes, courait de son côté après le vagabond époux de Lucy. Avons-nous besoin de dire que la patience, la résignation de cette douce créature, sa foi persistante, son abnégation dévouée, ne perdaient rien à être célébrées en détail par le futur avocat? Heureux ses cliens, s'il a mis depuis à leur service une éloquence aussi entraînante! Tout compte fait, il est permis d'en douter.

Les voyageurs étant arrivés à Londres vers midi, Richard voulait repartir immédiatement pour Raynham sans même prendre le temps d'aller chercher les lettres qui l'attendaient à domicile. Cependant il changea d'avis, et on lui remit deux plis dont l'un datait déjà de plusieurs semaines. La suscription de celui-ci parut affecter désagréablement Richard et lui fit froncer le sourcil. L'autre épître lui venait de Lucy, et ce fut par celle-ci qu'il commença. Ensuite il lut, — très attentivement et à deux reprises, — la première lettre, ainsi conçue :

« Celle que vous appelez votre « beau démon » empiète sur les prérogatives de votre bon ange. Voilà pourquoi, mon cher Dick, je ne suis pas allée au rendez-vous que vous me donniez sur les côtes de France par une lettre que j'ai malheureusement perdue, — ou que l'honorable Peter Brayder m'a peut-être volée, Dieu sait à quelle intention! D'ailleurs ma modiste n'était pas en mesure, et à l'étranger, vous devez le savoir, il faut être sous les armes. — Plaisanterie à part, écoutez le conseil, non de Bella, mais de sir Julius, et retournez sans perdre de temps auprès de votre femme.

« Vous êtes trop franc, trop loyal pour qu'on ne joue pas avec vous cartes sur table. Vous ai-je dit une seule fois que je vous aimais? Haïssez-moi maintenant tout à votre aise, je n'en ferai pas moins l'impossible pour vous empêcher d'être un sot. Sans adorer

les gens, on peut leur vouloir du bien. L'infâme Brayder m'a proposé un marché; peut-être n'aurez-vous pas grand'peine à deviner lequel. Il s'agissait de vous retenir à Londres pendant ces mois d'hiver où lord M., — contre toutes ses habitudes, — était resté à l'île de Wight. Vous connaissez mes anciennes relations avec ce grand séducteur, beaucoup plus candide et beaucoup moins dangereux qu'on ne le croit généralement. Tout ceci vous ouvre-t-il les yeux, sir Richard? J'avais d'abord refusé, — il s'agissait pourtant de payer mes dettes, — puis, piquée au jeu par votre indifférence, je parus entrer dans le complot. Je ne savais pas au juste de quoi il s'agissait, et je vous le jure sur l'honneur, — oui, sur l'honneur, malgré l'étrangeté du serment, — je n'obéissais qu'à mon instinct personnel, nullement aux inspirations de ces deux misérables.

« Vous croyez, n'est-ce pas, que j'ai accepté leur argent? Croyez-le donc, et Dieu vous pardonne! Un jour vint cependant où je souffletai Brayder qui se permettait en ma présence des propos désobligeans sur votre compte. Souffleter n'est pas le mot, car je me servis de ma cravache pour lui couper la figure; puis, suffisamment avertie, je courus à l'île de Wight. Mount y était encore. Votre femme venait de s'éloigner saine et sauve en compagnie d'une bonne dame qu'on appelle, je crois, mistress Berry. J'aurais eu plaisir à voir la future lady Feverel, cet « ange » qui devait, disiez-vous, si je venais à résipiscence, me traiter comme *une sœur*... Ce mot me fait rire, et cependant, allez, je n'en ai guère envie.

« Une fois sur place, je tirai bientôt l'affaire au clair. Vous l'avez échappé belle, jeune imprudent. Il n'était question de rien moins que d'un rapt parfaitement combiné, si les moyens persuasifs venaient à faire défaut. Jamais Mount n'aurait à lui seul conçu un plan si abominable. Brayder lui soufflait ces nobles pensées. Laissez-moi espérer que votre mépris ne sauvera pas ce drôle d'une correction publique. C'est égal, je vous entends d'ici me maudire. Si vous pensez que j'ai reçu mon salaire, vous êtes certainement dans votre droit. La main sur la conscience, en êtes-vous convaincu? Le beau « démon » que je ferais si je pouvais vous supposer une pareille idée! Mais non, vous n'êtes pas comme les autres. Me serais-je inquiétée de vous sans cela? Croiriez-vous que depuis notre séparation, — éternelle, n'est-il pas vrai? — je n'ai plus porté de lilas. C'est votre couleur, et je la respecte. Si je me faisais enterrer dans une robe lilas, ceci vous déplairait-il?

« Le mot *adieu* serait déplacé sous la plume d'un suppôt d'enfer. *Au revoir* est un mensonge. Bornons-nous donc à un simple *good bye*. — Voyons, Dick, avant de finir, me supposez-vous capable d'une bassesse? »

Richard remit silencieusement la lettre dans son enveloppe. —

Qu'avez-vous? lui demanda Ripton, frappé de l'expression menaçante que venait de prendre sa physionomie. Sans lui répondre autrement, son ami indiqua au cocher de place le chemin d'un club dont il était membre. Au bas du perron, l'honorable Peter Brayder, un pied dans l'étrier, une jambe en équerre, enfourchait gaillardement son cheval lorsqu'il s'entendit interpeller par le fils de sir Austin. La voix, la physionomie de Richard n'avaient rien que d'amical; seulement, au lieu d'accepter la poignée de main que lui offrait Brayder, il avait pris et gardait les rênes de sa monture : — Mountfalcon est-il en ville?

— Certainement, répondit le parasite, à qui ce geste inusité causait une vague inquiétude... Mais il part ce soir.

— Où le trouverai-je?

Brayder, complétement rassuré par ces tranquilles dehors, donna sans hésiter l'adresse de son patron. Les griefs que Richard pouvait avoir contre eux étaient de si vieille date! Aussitôt liberté complète lui fut rendue. — Partez, partez vite! lui cria Richard, qui se rappelait justement les conseils de l'implacable Bella.

Ripton ne l'attendit guère plus de dix minutes à la porte de lord Mountfalcon et le vit redescendre un peu animé. — Je garde la voiture, lui dit son ami. Partez seul pour Raynham; annoncez-leur que j'arriverai ce soir immanquablement. Surtout pas de questions!

Malgré cette dernière recommandation, Ripton se disposait à courir après le cabriolet, déjà parti au grand trot, lorsqu'un laquais des mieux stylés vint lui demander de la part de lord Mountfalcon « si l'ami de M. Feverel n'accorderait pas cinq minutes à sa seigneurie. » Facilement ébloui dès qu'il était question d'un lord, le brave garçon n'osa pas décliner l'entrevue.

Mountfalcon était encore un peu ému de l'aventure : — M. Feverel, s'écria-t-il sans préambule, m'a grossièrement insulté. Dois-je le croire atteint de folie? Dans le fond, il n'a rien à me reprocher... Vous m'expliquerez peut-être quelle mouche le pique?

— Une mouche? balbutia Ripton, à qui cette brusque allocution faisait perdre la tête.

Son interlocuteur, étonné d'un si prompt désarroi, le toisa d'un air passablement dédaigneux. — Autant que je puis le voir, lui demanda-t-il, vous n'êtes pas au service?

« L'ami de M. Feverel » fut obligé de se déclarer simple aspirant aux faveurs de Thémis, et comme surpris de ne l'avoir pas deviné plus tôt : — Je ne vous retiendrai pas davantage, lui dit son hôte avec un profond salut, empreint de cette politesse qui vous met plus bas que terre.

Ripton, régulièrement congédié, s'acheminait vers la porte quand la lumière se fit dans son obtuse cervelle. — Mon Dieu, mylord,

s'agirait-il d'un duel? demanda-t-il, se ravisant tout à coup... Richard ne peut pas se battre... Non, mylord, dans ce moment il ne le peut pas.

— Veuillez m'excuser, reprit Mountfalcon, si je ne discute pas avec vous cette question délicate : elle n'est pas de votre ressort, et je me suis trompé à cet égard en vous voyant par la fenêtre causer avec M. Feverel. Je le crois fou, mais d'une folie trop peu caractérisée pour le soustraire aux conséquences de ses actes. Donc une rencontre est indispensable. Seulement, comme j'ai l'honneur de connaître mistress Feverel, vous m'obligeriez en lui faisant savoir que la provocation ne vient pas de moi.

L'héritier de Raynham arriva tard à la résidence paternelle. On ne l'attendait pour ainsi dire plus, et sir Austin, gouverneur impérieux de la santé de Lucy, l'avait forcée à rentrer chez elle comme de coutume, toute irrégularité devant être funeste au précieux nourrisson. — Voulez-vous monter auprès de votre femme? demanda le baronnet à son fils une fois qu'ils eurent échangé les premières paroles de bienvenue.

Richard laissa tomber cette proposition avec une singulière indifférence. Il était à jeun depuis douze heures, et prit à la hâte un léger repas en présence des membres de la famille et même des domestiques accourus pour saluer son retour. Dans les affectueux propos qui s'échangèrent alors, le nom de Lucy revenait à chaque instant, accompagné des éloges les plus enthousiastes. Sir Austin s'y associait, croyant par là se rendre agréable à son fils, et le calcul se serait trouvé juste, si ces complimens paternels n'eussent été en retard de quelques heures. Maintenant ils provoquaient d'amers retours, des remercîmens presque ironiques. Adossé à la cheminée, les yeux fixés sur le parquet, Richard pensait avec une rage contenue à tous ces vains efforts qu'il avait faits dans le temps pour que Lucy, présentée au baronnet, conquît par la grâce victorieuse dont elle était douée cette approbation chaleureuse, mais tardive. Bientôt il n'y tint plus, et quand on l'eut laissé seul avec son père, quand celui-ci lui proposa une seconde fois de le conduire auprès de Lucy : — Pensez-vous, lui dit-il, pensez-vous qu'un mari infidèle à ses sermens ait le droit de se présenter ainsi chez sa femme?

C'était là une cruauté bien gratuite, Richard ayant arrêté déjà ce qu'il avait à faire. Sir Austin, indigné, le regardait avec stupeur. — Vous n'aimiez donc pas, lui dit-il, la jeune fille à qui vous avez donné votre nom?

— Vous croyez? dit Richard avec un faible sourire.

— Et sa rivale...

— Jamais Lucy n'a eu de rivale. Puisque vous me forcez à vous

le dire, celle que vous désignez ainsi n'avait pas la moindre place dans mon affection.

— Enfin, enfin, reprit le baronnet suffoqué, peut-on savoir ce qui vous ramène ici?

— Elle le saura, reprit Richard avec une sombre détermination. Je suis décidé à ne lui rien cacher...

Hélas! hélas! que deviennent les principes les mieux arrêtés? Sir Austin, effrayé des conséquences possibles d'un pareil aveu, employait maintenant toute son éloquence à démontrer l'utilité, la convenance, la nécessité de certaines dissimulations; mais il avait affaire à un esprit tout aussi obstiné que le sien. Après avoir donné ses ordres à Tom et s'être assuré que Cassandra l'attendrait une heure plus tard à la porte orientale du parc, Richard monta chez sa femme.

XVI.

LADY BLANDISH A AUSTIN WENTWORTH.

« L'épreuve est terminée. Je sors de la chambre où notre enfant a subi la plus cruelle atteinte que le sort pût lui porter. Il vous demande. Arrivez-nous sans retard. Je ne sais guère si le trouble où je suis ne me rendra pas inintelligible; mais je vais tâcher de vous mettre au courant.

« Deux jours après la terrible matinée où il s'était arraché des bras de Lucy, Richard, blessé par lord Mountfalcon, gisait alité dans un petit village des côtes de France; nous l'apprîmes par une lettre de Ralph Morton. Le baronnet et la pauvre Lucy partirent aussitôt; je les suivis avec l'enfant et mistress Doria. La blessure, Dieu merci, n'est pas mortelle, et nous pûmes croire tout d'abord à un heureux dénoûment. Il faut reconnaître à l'honneur des Français qu'en nous voyant si malheureux on nous témoignait beaucoup d'égards. L'homme au système était seul impassible; il ne lui est pas venu dans la pensée qu'il dût se regarder comme responsable des catastrophes passées et de tout ce qui pourrait en être la conséquence. C'est à prendre la science en horreur, c'est à faire adorer ce qu'il y a de plus terre-à-terre dans les intelligences les plus communes. Vous devez me trouver bien dure pour ce pauvre homme; mais quand je pense à tant de sang-froid opiniâtre, à une si superbe confiance dans des idées chimériques, la charité chrétienne me semble de toutes les vertus la moins praticable et la moins opportune.

« Lucy n'avait pas la permission de pénétrer chez son mari. Elle restait presque toute la journée assise à sa porte, dans le couloir,

avec un regard,... un regard de folle, c'est tout dire. Je passais une bonne partie de mon temps à la consoler; mais il eût fallu obtenir qu'elle prît quelque nourriture, et on ne pouvait jamais l'y décider. Croiriez-vous que c'était là pour son beau-père un sujet de réprimandes et de dissertations continuelles? « On se doit avant tout aux soins maternels... Le libre arbitre implique la domination sur soi-même... » Ah! tenez, j'aime mieux ne pas revenir sur ces vides théories que mistress Berry a crevées d'un coup d'épingle en lui demandant s'il voulait empoisonner l'enfant avec le lait de sa mère.

« Nous avions avec nous le docteur Bairam et un médecin français de Dieppe, un homme de mérite, M. Desprez. C'est lui qui nous a prévenus du danger, sans pouvoir toutefois détruire nos espérances. Après huit jours, la fièvre ne s'était pas encore déclarée. Richard, averti qu'il pourrait bientôt voir sa femme, avait supporté mieux qu'on ne s'y attendait cette grande émotion. Lorsque je m'en expliquai avec Lucy, elle ne me répondit rien. M. Desprez, qui dans ce moment-là même interrogeait son pouls, m'annonça du regard et me dit ensuite tout bas que le cerveau se prenait. Elle ne semblait pas me comprendre; mais dans sa poitrine soulevée elle refoula, non sans un grand effort, quelque chose qui l'étouffait. Nous en avons reparlé depuis. Il paraît que, sous le coup du délire, elle luttait encore, songeant à Richard, pour comprimer au fond de sa gorge les cris qu'elle sentait près de lui échapper. Sans cette lutte héroïque, où elle épuisa ses dernières forces, peut-être était-elle sauvée. Je m'étonne qu'*on* n'ait pas songé à l'en blâmer. *On* trouvait *fort malheureux* que l'enfant fût réduit au biberon. Les systèmes, encore les systèmes! Avec cela, toujours sur pied, toujours calme et digne, et pénétré d'un chagrin que je ne veux pas contester; mais pas un repentir, même lorsqu'elle lui reprochait, haletante et la tête perdue, ses *cruautés* envers Richard! Y verra-t-il plus clair maintenant? C'est à peine si je l'espère. En tout cas, il sera moins porté à médire des femmes.

« Celle-ci, — une *forte et belle créature,* comme dit le médecin français, — celle-ci est morte en cinq jours. J'étais auprès d'elle. Rien de plus calme que ses derniers instans; mais auparavant quelle lutte, quelles plaintes affreuses! — On me noie dans du feu! criait-elle, appelant Richard à son secours, et, quoi que nous pussions faire, le malheureux l'entendait parfois, parfois lui répondait de ce lit où il était retenu malgré lui.

« Quand il a fallu lui annoncer que tout était terminé, son père nous a demandé conseil. L'avis unanime était de lui épargner, dans l'état de faiblesse où il se trouve encore, un si rude coup, une émotion si poignante. Je crois maintenant, — et l'événement l'a prouvé,

— que nous avions tort. Le père alors nous quitta, — pour prier, à ce que je suppose, — et quelque temps après, appuyé sur mon bras, il alla notifier à Richard, sans autres ménagemens, comme je vous le dis là, que sa Lucy n'était plus. Je me figurais que notre enfant resterait sur le coup. Il écouta et sourit. Jamais sourire ne fut aussi doux, aussi triste. — Il l'avait vue mourir, disait-il, parlant de son angoisse comme d'un souvenir déjà lointain; puis il ferma les yeux. Je devinais au mouvement de ses prunelles qu'il ramenait violemment son regard vers je ne sais quel ciel intérieur dont la jeune ombre a déjà pris possession. — On ne saurait en vérité s'appesantir là-dessus.

« Richard est sauvé, je le crois fermement. Si nous eussions attendu pour l'avertir qu'il eût repris pleine possession de lui-même, la fatale nouvelle l'aurait infailliblement tué. Son père a donc eu raison cette fois; mais en sauvant le corps on a tué l'âme. Richard Feverel ne tiendra jamais les brillantes promesses de son jeune âge.

« Une lettre trouvée dans ses habits nous a révélé l'origine de la querelle. Lord M., que j'ai vu ce matin, m'a témoigné les regrets les plus vifs et les plus sincères. Il a cédé en se battant à une véritable contrainte. Hélas! ce n'est pas sur lui que je fais peser le blâme. Votre pauvre tante, plongée dans un accablement profond, laisse échapper quelquefois d'étranges paroles au sujet de la charmante fille qu'elle a perdue. Elle ne trouve de soulagement que dans une extrême fatigue, en accaparant tous les menus soins, toutes les menues besognes de notre intérieur. Tant que ses mains sont occupées, elle parle beaucoup, mais assez raisonnablement; dès que le travail cesse, les divagations commencent.

« Nous attendons aujourd'hui l'oncle de la chère morte. M. Ripton Thompson est ici. Je l'ai conduit auprès d'*elle*. Ce pauvre jeune homme est un cœur loyal et fidèle entre tous.

« Venez sur-le-champ. Je regrette que vous ne puissiez arriver à temps pour voir cet ange que nous allons acheminer vers les caveaux de Raynham. *Il* passe des heures entières à la contempler. Rien ne peut rendre la beauté dont elle est investie.

« Je sais, cher Austin, que vous ne perdrez pas une minute, et j'ai besoin de votre présence pour redevenir un peu plus charitable. Avez-vous quelquefois pris garde à l'expression sublime des yeux aveugles? Vous la retrouveriez dans la physionomie de Richard, lorsque, sans dire un mot, assis auprès de la couche funèbre, il travaille à graver pour jamais dans son cerveau l'image de celle qu'on va lui ravir. »

E.-D. Forgues.

LA

VILLE DE LYON

SES FINANCES ET SES TRAVAUX PUBLICS

C'est à juste titre que Lyon est appelée la seconde capitale de la France : la nature l'a destinée à ce haut rang, que l'histoire à son tour lui a reconnu. Importante bien avant Paris par sa situation géographique, centre de la domination romaine, foyer du christianisme dans les Gaules, la cité lyonnaise ne perdit sa prépondérance politique que pour conserver le prestige, conquis de bonne heure, de la richesse et de l'industrie. Aujourd'hui encore c'est l'entrepôt de la Suisse et de nos provinces de l'est, la principale étape sur la grande route du nord et du midi non-seulement de la France, mais de l'Europe occidentale. L'étroite vallée du Rhône creuse entre les Cévennes et les Alpes un sillon large de vingt-cinq lieues, long de cent vingt, qu'on peut dire la voie naturelle et forcée par où s'écoulent vers la Méditerranée les produits commerciaux de l'est de la France. Le Rhône et la Saône, avant la création des lignes de fer, assuraient sur ce point de notre territoire des facilités naturelles de transport qu'on ne retrouvait sur aucun autre; à présent même, et malgré la redoutable rivalité des routes ferrées, la Saône apporte à Lyon 400,000 tonnes de marchandises par an, et le Rhône 250,000. Dès la sortie de la ville, alors que les besoins de l'échange viennent d'y puiser une plus abondante matière, les deux fleuves se réunissent en une masse torrentueuse comme pour se précipiter avec plus de vitesse vers la Méditerranée. Le Rhône, dans cette partie inférieure de son cours, emporte encore 260,000 tonnes de marchandises et en amène 81,000. Quand la batellerie fournissait seule les moyens de transport, 89 bateaux à vapeur, mu-

nis d'une force de 8,000 chevaux, y suffisaient à peine; la flotte fluviale est descendue à 23 navires depuis qu'aux moyens de communication naturels l'établissement des chemins de fer en a substitué de plus puissans. Lyon en possède, après Paris, le principal réseau. Les lignes de la Bourgogne, du Bourbonnais, du Dauphiné, de la Savoie, de la Suisse et de l'Alsace y convergent déjà. Bordeaux, le midi et le sud-ouest vont se rattacher à la branche qui s'établit à la droite du Rhône parallèlement à la voie de la rive gauche. Dans l'intérieur de la ville, cinq gares, à Vaise, Perrache, les Brotteaux, la Guillotière et Saint-Clair, sont placées sur la courbe qui l'enveloppe du nord à l'est et au sud. Lorsque le gouvernement dut revendiquer l'initiative et la direction de la construction des chemins de fer, on voulait, à côté du grand système qui prenait la capitale pour le centre des lignes de premier ordre, créer d'autres réseaux secondaires dont les principales villes seraient le centre à leur tour, et qui composeraient un ensemble complet, non séparé, mais distinct du grand tout. Lyon est la seule ville où ce plan soit entièrement exécuté. La puissante compagnie de Paris à Lyon et à la Méditerranée, dont la concession embrasse toutes les lignes aboutissant à Lyon et porte sur 5,781 kilomètres, a bien son siége à Paris; mais Lyon est véritablement le milieu d'un réseau qui garde une place à part dans l'ensemble de nos chemins de fer français (1). Elle seule aussi possède un chemin de fer purement urbain, destiné à relier un des faubourgs de la ville avec le centre et mis par la modicité de son tarif à l'usage particulier des ouvriers : c'est le chemin de la Croix-Rousse. Un service d'omnibus à vapeur a été, on le sait, installé sur la Saône dans le parcours de Lyon et rappelle seul en France les *steamers* de la Tamise à Londres.

Si la multiplicité de tant de moyens de transport témoigne à Lyon du génie commercial des hommes, le signe infaillible de la destinée que la nature leur a préparée se trouve dans la prodigalité avec laquelle la houille, ce grand moteur de l'industrie moderne, leur a été départie. Des trois groupes carbonifères qui existent en France, celui du centre est le plus riche, et dans ce groupe le bassin de la Loire l'emporte de beaucoup sur tous les autres. Alors que l'extraction de la houille s'est élevée de 250,000

(1) Trois chiffres donneront l'idée du mouvement créé par ces nouvelles voies de communication. En 1863, le nombre des voyageurs transportés sur la partie exploitée des chemins de Lyon dépasse 11 millions 1/2, celui des tonnes de marchandises 6 millions. Les recettes se sont élevées à plus de 140 millions de francs. Dans les gares de Lyon, le nombre des voyageurs partis et arrivés montait à 2,953,000, et le trafic des marchandises, sans y comprendre le transit, à plus de 1,200,000 tonnes.

tonnes en 1789 à 10 millions de tonnes en 1863, le bassin de la Loire seul en produit 3 millions (1). C'est à cette industrie si récente que Lyon a dû les premiers chemins de fer créés en France, ceux de Saint-Étienne, Andrésieux et Roanne; c'est grâce au voisinage des mines de charbon et à la facilité des débouchés que l'industrie métallurgique a pris dans le Rhône des développemens considérables qui ont singulièrement accru l'activité du marché lyonnais. Aux anciennes industries de la fabrication des étoffes de soie, de la passementerie, de la dorure enfin et de la teinture, qui portaient son nom dans tout le monde, la ville de Lyon a depuis le commencement du siècle ajouté de petites et de grandes industries dont l'activité productrice dépasse de beaucoup celle des premières. La fonderie de fonte, de cuivre, la fabrication de l'acide sulfurique, des produits chimiques, des machines, entretiennent plusieurs milliers d'ouvriers et alimentent des établissemens de premier ordre (2). La fabrication des machines date de quarante ans, les fonderies de fonte de soixante-quinze. Il y a à Lyon six grandes fonderies de fonte et cinq grands ateliers de fonderie de cuivre, avec une grande quantité de petits. La chaudronnerie seule occupe 9,000 ouvriers. La fabrication de boutons de cuivre se solde par plusieurs millions de francs. Tout ce qui se rattache au culte, la fonderie de cloches, les bronzes et l'orfévrerie d'église, etc., donne lieu à d'importantes transactions. Par contre, l'orfévrerie a diminué le nombre de ses ateliers, et la chapellerie, qui était autrefois la principale industrie après celle des étoffes de soie, n'écoule plus que 450,000 chapeaux, pour une valeur de 3 millions de francs; mais le faubourg de Vaise a conservé ses importantes tanneries et y a joint de grandes scieries mécaniques. La meunerie compte dix moulins à eau et à vapeur. Dans les objets d'alimentation, certaines productions entretiennent une activité constante (3).

(1) La progression de la France sous le rapport de la consommation de la houille a été rapide; il y a encore beaucoup à faire cependant pour atteindre celle de la Belgique et de l'Angleterre. La Belgique consomme 1,280 kilos par habitant, l'Angleterre 2,900, la France seulement 400, dont un tiers fourni par l'importation étrangère. Sur 150,000 hectares de terrains houillers, la Belgique extrait 10 millions de tonnes, autant que la France sur 350,000 hectares. Le bassin de la Loire n'en contient que 25,000, et donne le tiers de la production totale. L'Angleterre produit 86 millions de tonnes.

(2) Il suffit de citer la fabrique d'acide sulfurique de Perrache et les établissemens de la Buire à la Guillotière pour les machines, ainsi que celui d'Oullins, qui renferment chacun 1,200 ouvriers.

(3) Quelques productions alimentaires sont toutes spéciales à Lyon, par exemple la fabrication de la bière, qui s'écoule dans le midi de la France et en Algérie, celle des pâtes vendues comme pâtes d'Italie dans toute la France, en Suisse, même en Piémont, des fromages dits de Gruyère et du Mont-d'Or, celle aussi des liqueurs fines. On compte douze grandes maisons de commerce de liqueurs et quinze brasseries de premier ordre.

Le commerce de détail proprement dit a pris dans les dernières années une telle importance qu'il dépasse maintenant le chiffre annuel des 300 millions attribués à la seule fabrication des étoffes de soie dans les jours de sa grande prospérité. Il est donc vrai de dire que Lyon est une ville de commerce et d'industrie de premier ordre, que sa situation présente n'a rien à envier au passé dont elle s'enorgueillit à juste titre, et que l'avenir lui réserve de nouveaux progrès en raison de sa position géographique, des moyens de communication qu'elle possède et du génie de ses habitans.

Quand des hauteurs de Fourvières ou de la Croix-Rousse on contemple le spectacle animé de cette cité longue et amincie, dont les constructions suivent le cours haletant des deux fleuves qui la pressent, quand du pêle-mêle des rues populeuses où le terrain manque, l'œil se reporte sur les collines conquises par l'industrie, sur les montagnes peuplées de villas et de résidences luxueuses, on ne peut se défendre de rechercher par quels efforts dans le passé comme dans le présent la société lyonnaise a su féconder le vaste champ ouvert à son activité. On se demande quelle place et quel rôle elle s'est faits dans la civilisation moderne. Cette place et ce rôle, sans remonter aux temps de la domination romaine, aux transformations de la partie orientale de la France pendant le moyen âge, sans invoquer même le souvenir du siége héroïque soutenu contre les armées de la convention, ont été à bien des reprises attestés par d'éclatans témoignages. Sous la restauration comme sous le gouvernement de 1830, l'opinion politique de la ville de Lyon avait le privilége de préoccuper le pays tout entier : il fallait compter avec elle comme avec celle de Paris; de nos jours encore, on peut dire que cette influence n'a pas diminué, et après le préfet de la Seine c'est le préfet du Rhône sur lequel, dans la hiérarchie administrative, pèse la plus lourde responsabilité. Les traditions de savoir, de culture intellectuelle, de ferveur religieuse, l'esprit libéral et éclairé des classes de la population, — que de longues habitudes de prudence et d'habileté commerciales ont faites si exceptionnellement riches, qu'on a coutume de dire que l'argent est *offert* à Lyon quand partout ailleurs il est *demandé*, — justifieraient en partie cette prééminence accordée au chef-lieu du Rhône sur tant d'autres villes également laborieuses et prospères. Cependant à Lyon les questions sociales l'emportent de beaucoup sur les questions politiques, et il n'est pas étonnant que l'attention de tous s'arrête sur le point du territoire où l'on peut dire que le problème le plus intéressant des temps modernes a pris en quelque sorte naissance. Les rapports de fabricant à ouvrier, le taux des salaires, la part afférente à la main-d'œuvre, donnent partout lieu

à des discussions irritantes ou à des solutions complexes; à Lyon, ils entretiennent depuis des siècles un antagonisme qui a souvent dégénéré en guerre civile. La situation particulière des ouvriers en soie a permis à leurs revendications de se produire avec une autorité que leurs égaux ne possèdent nulle part ailleurs. On sait que les instrumens de travail leur appartiennent, et qu'ils travaillent en famille dans un atelier qui occupe à la fois, avec un compagnon et des apprentis étrangers, le père, la mère, les enfans eux-mêmes. La possession des instrumens de travail, parmi lesquels on compte quelquefois de deux à six métiers, constitue réellement un patrimoine important. On évalue à 3 millions de francs les ustensiles réformés ou qui attendent un emploi nouveau et dorment dans les greniers; quelle doit être la valeur des ustensiles employés! Cette quasi-indépendance de l'ouvrier lyonnais, l'exercice constant de son pouvoir comme chef de famille en même temps que comme chef d'atelier, lui rendent donc plus pénible la domination que les fabricans ou les négocians prétendent exercer à l'occasion du règlement des prix de la main-d'œuvre. Dans la fabrication de ces étoffes qui répandent dans toutes les parties du monde civilisé le témoignage de leur habileté, les ouvriers se disent qu'ils sont les véritables associés du fabricant, puisque contre la matière et le dessin que celui-ci leur apporte ils fournissent une part de capital, leurs métiers, leurs outils, et que le travail manuel lui-même est rehaussé chez eux par l'intelligente adresse de l'exécution. Ils ont donc, à toutes les époques, cherché à soustraire la fixation du prix de la main-d'œuvre aux alternatives capricieuses de l'abondance ou de la rareté des commandes, et ils ont toujours réclamé l'application d'un tarif fixe protecteur de leurs intérêts et de leur dignité. Avant la révolution de 1789, cette querelle avait déjà donné lieu à plusieurs émeutes ou *rebeynes*, dont la plus redoutable est connue sous le nom de révolte des 2 *sous*. En 1831 comme dans la lutte de 1834, aucune idée politique n'arma les ouvriers; ce qu'ils voulaient, c'était un nouveau tarif : ils en obtinrent un qui dura peu. Après 1848, tout d'abord même succès, plus prolongé en raison de l'abondance des commandes, mais à la première décroissance des affaires le tarif fut abandonné, et les variations de l'offre et de la demande entraînèrent celles des prix de la main-d'œuvre. Pour être apaisée aujourd'hui, la querelle n'est pas éteinte; forts de leur honnêteté, de leur habileté, les ouvriers lyonnais cherchent dans d'autres combinaisons, dans l'établissement par exemple de sociétés coopératives, ce qu'ils appellent leur affranchissement. Quoi qu'il arrive de cette direction nouvelle des esprits, on comprend que l'attention publique s'arrête sur une industrie qui occupe 140,000 per-

sonnes agglomérées pour la plupart dans une même localité, et que les mouvemens qui s'y produisent retentissent partout; son exemple peut en effet calmer ou provoquer des mécontentemens redoutables, et ce n'est pas trop dire que d'appeler la Croix-Rousse le *Mont-Aventin* des ouvriers français.

A tous ces titres, une étude sur l'administration de la ville de Lyon, dans les vingt dernières années surtout, doit avoir naturellement sa place dans un tableau des transformations que subissent aujourd'hui les grandes villes de France. Comme Paris, où s'agitent tant de questions financières et administratives que nous avons essayé d'indiquer (1), Lyon a obtenu les améliorations matérielles les plus étendues, des travaux publics considérables y ont été récemment achevés, et une lettre impériale du 3 mars 1865, adressée au ministre de l'intérieur, en a prescrit le complément nécessaire. Le moment se présente donc de raconter ces entreprises utiles, de les comparer avec les sacrifices qu'elles ont exigés, d'analyser les budgets où elles occupent une si grande place, d'examiner en un mot quelle a été, dans la dernière période de son histoire, la situation financière, administrative et politique de la seconde ville de l'empire.

I.

Malgré l'antique origine de Lyon, c'est à une date relativement récente qu'il faut remonter pour chercher le point de départ des transformations qu'elle a subies. Elle comptait déjà plus de 200,000 habitans en 1793, lorsqu'elle se souleva contre la convention; mais, à moitié détruite et ruinée par les exécuteurs d'ordres impitoyables, elle dut employer de longues années à retrouver sa fortune première, à reconstruire les maisons atteintes par le canon de Dubois-Crancé et de Kellerman. En même temps donc que, sous le premier empire, les manufactures d'étoffes de soie et de broderies d'or se rouvraient, l'ancienne ville se relevait sur ses vieilles fondations, avec ses rues sombres et étroites au cœur même de la cité, inaccessibles et montueuses dans les faubourgs. Le quartier Saint-Jean, cette antique résidence de saint Irénée, Fourvières, la montagne catholique, se repeuplaient d'établissemens religieux et de congrégations dont les demeures donnent encore à cette partie de Lyon l'aspect d'une Rome française, ardente, mais austère et insoucieuse des magnificences extérieures. La Croix-Rousse, séjour des ouvriers tisseurs, rappela dans ses maisons, avares d'espace et

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre 1863.

de jour, une population de plus en plus pressée, tandis que dans la ville proprement dite le terrain, chaque jour plus disputé, ne portait que des maisons démesurément hautes, et interdisait le luxe d'un seul monument nouveau. On ne songeait pas encore à protéger par des quais mieux construits les rives des deux fleuves contre le mal périodique des inondations; on n'avait pas même utilisé le voisinage de la Saône et du Rhône pour l'usage des habitans. La question d'eaux salubres à distribuer par la ville, soulevée en 1770, dut attendre quatre-vingts ans une solution. Quant aux autres services qui intéressent la salubrité publique, le pavage, l'éclairage, le creusement des égouts, l'ancienne édilité s'en préoccupait assez peu. La richesse publique se reconstitua vite toutefois dans cette enceinte étroite et négligée : les faubourgs de la Croix-Rousse et de Vaise devinrent rapidement des villes; la Guillotière et les Brotteaux, qui ne renfermaient au commencement du siècle que des constructions éparses sur un sol humide et souvent inondé, comptaient en 1820 14,000 habitans, sous le gouvernement de juillet 40,000; aujourd'hui ce dernier chiffre est doublé. On aura du reste une idée exacte des vicissitudes que la fortune de Lyon a subies depuis environ trois siècles, si l'on s'en réfère au nombre des métiers occupés à diverses époques par la fabrication des étoffes de soie. La première manufacture date de la moitié du XVe siècle. En 1680, la quantité des métiers varie de 9 à 12,000; en 1789, elle monte à 18,000, et après la victoire de la convention tombe au chiffre trop significatif de 3,000. L'empire relève rapidement l'industrie des soies : en 1816, le chiffre des métiers est déjà de 20,000, en 1827 de 27,000. La révolution de février 1848 trouve 50,000 métiers debout et ne suspend qu'un instant la fabrication. A l'avénement du second empire, il y en a 65,000.

Ainsi, depuis le directoire jusqu'à la restauration, la fabrique lyonnaise, par conséquent la fortune de la ville, parvient à peine à recouvrer sa situation de 1789. Jusqu'en 1830, les progrès sont continus, mais lents; de 1830 à 1848, ils deviennent plus rapides, et l'administration, ménagère des ressources publiques, prépare la voie aux transformations et aux développemens qui devaient bientôt s'accomplir. On avait, il est vrai, senti de bonne heure la nécessité de certains travaux d'amélioration dans une ville où la population ne cessait de s'accroître et où les affaires prenaient chaque jour plus d'extension; mais ce n'est qu'en 1845 qu'un plan définitif, dont la pensée remonte en réalité au XVIIIe siècle et appartient à l'habile architecte Morand, fixa la largeur des rues, créa la rue Centrale, et classa d'autres voies destinées à rendre la circulation plus facile dans le milieu même de la ville, là où les transactions

présentaient le plus d'activité. Pour mesurer la prospérité toujours croissante de cette période, en dépit des luttes qui, sous le règne de Louis-Philippe, ensanglantèrent Lyon à deux reprises, il suffit d'examiner les principaux élémens du budget municipal de 1847, le dernier soumis à l'approbation royale.

Le premier chapitre des dépenses qui doive attirer l'attention est celui de la dette. Il rappelle pour une ville, comme pour un état, les besoins satisfaits des administrés, la bonne conduite des administrateurs, les embarras du présent, les espérances ou les craintes de l'avenir. Dans le budget de 1847, la dette municipale de Lyon s'élevait en capital restant à payer à 8,708,000 francs sur un total de plus de 10 millions, dont le premier, emprunté en 1827, avait été appliqué à la construction d'un grenier à sel et d'un théâtre. En 1830 et 1831, pour parer au déficit causé par la diminution des produits de l'octroi, 2 autres millions avaient été ajoutés à cette première dette. Pendant les huit années suivantes, la construction d'un abattoir, l'amélioration des quais, le règlement de certaines créances, exigèrent de nouveaux engagemens pour une somme de 1,700,000 francs, et en 1840 les inondations, ce mal périodique de Lyon, en absorbèrent 700,000. Enfin, de 1841 à 1846, la ville dut emprunter 4,700,000 francs pour acquérir des immeubles dont la démolition était rendue nécessaire par la mise en œuvre du plan de reconstruction adopté.

L'origine d'une pareille dette n'est certes pas à critiquer, et le chiffre inscrit au budget lyonnais de 1847 n'était point hors de proportion avec les ressources mêmes de la commune, dont les recettes ordinaires s'élevaient à 3,818,000 francs, tandis que les dépenses de même nature ne dépassaient pas 2,690,000 francs. Encore faut-il ajouter, afin de mettre dans tout son jour cette bonne situation financière, que la ville n'était grevée d'aucune imposition de centimes extraordinaires. Il est vrai que dans cette seule année 1847 on voulait consacrer près de 2 millions à des travaux considérables, tels que l'élargissement des rues, la construction des quais, etc, et les recettes affectées à cette catégorie de dépenses ne présentaient qu'une somme insignifiante de 79,000 francs; mais on avait émis un emprunt de 2 millions compris dans le chiffre de 8,708,000 francs déjà indiqué.

Dans ce même budget de 1847, les secours accordés aux établissemens de charité et les pensions atteignaient le chiffre assurément élevé de 471,000 francs; les dépenses de l'instruction publique et des beaux-arts, celui de 284,000 francs, soit d'une part le cinquième et de l'autre le neuvième des dépenses ordinaires. Sur un total de 43 millions de dépenses, la ville de Paris ne prélevait alors

que 5 millions 1/2 pour les subventions de charité, et les frais de l'instruction primaire et secondaire étaient inférieurs à 1,200,000 fr. A Lyon, la municipalité avait toujours tenu à honneur de ne rien négliger pour le développement intellectuel des habitans. Depuis 1828, une société d'instruction primaire, fondée par l'initiative d'un grand nombre de souscripteurs, avait ouvert successivement des écoles et des établissemens de toute sorte. Outre l'enseignement primaire, largement distribué, d'heureux essais satisfaisaient aux principaux besoins d'une industrie qui touche à l'art par tant de côtés. Le chant, le dessin linéaire et d'ornementation, étaient déjà professés dans des cours d'adultes. Des allocations importantes augmentaient la richesse des musées et des bibliothèques; on avait même consacré un fonds d'encouragement pour former des peintres et des graveurs. En même temps que l'école des beaux-arts coûtait à la ville plus de 30,000 francs pour le traitement annuel des professeurs, à côté des facultés des sciences et des lettres, un crédit spécial de 3,850 francs était destiné à un cours d'*économie industrielle et commerciale*.

Ainsi se révélaient dans le dernier budget réglé sous le gouvernement du roi Louis-Philippe les sollicitudes de l'autorité municipale pour les besoins matériels et intellectuels de la population lyonnaise. Ainsi se caractérisait le régime municipal de Lyon, différent alors de ce qu'il est aujourd'hui. Avant 1848, le conseil communal était élu par les habitans; maintenant l'empereur en désigne les membres. Si l'administration actuelle se montre à la hauteur de la tâche qui lui est confiée, il n'est que juste cependant de reconnaître les mérites véritables de sa devancière. La révolution de 1848 porta quelque trouble dans la situation financière de la ville. Comme partout, les recettes, principalement celles de l'octroi, en furent affectées, les dépenses s'en accrurent, et les ateliers nationaux, à l'instar de ceux de Paris, absorbèrent des sommes importantes dont le règlement définitif ne s'est opéré que par la loi du 16 août 1855, aux termes de laquelle l'état dut rembourser à la ville de Lyon 1,922,812 francs.

Si maintenant, afin de rendre plus frappans par leur juxtaposition même les termes de comparaison, l'on franchit d'un seul trait toute la distance qui nous sépare du régime constitutionnel pour arriver à l'année 1864, on voit que le budget de la ville de Lyon porte aux recettes ordinaires la somme de 9,142,000 francs, et aux dépenses ordinaires celle de 5,416,000 francs. Les recettes extraordinaires montent à 1,642,000 francs, qui, ajoutés à un excédant de 3,726,000 francs sur les recettes ordinaires, permettent de consacrer 5,369,000 francs aux dépenses extraordinaires. Sur cette

dernière somme, 2,020,000 francs sont affectés soit au service des intérêts, soit au remboursement des emprunts à long terme successivement contractés. Le rapport du préfet au conseil municipal d'où ces chiffres sont extraits porte que toutes les dettes antérieures à l'année 1854 ont été remboursées, moins 1,483,000 francs, dus sans échéance fixe, et qu'il y a 35 millions de nouvelles dettes à éteindre à partir du 1er janvier 1864; mais à ce total, qu'on peut appeler celui de la dette inscrite, il faut ajouter encore le prix du rachat du péage des ponts du Rhône, — l'emprunt contracté pour les travaux de défense contre les inondations, — double dépense à laquelle l'état a contribué, — enfin les indemnités et les frais d'ouverture de rues et d'alignemens, sorte de dette flottante qui dépasse 5 millions. En somme, on peut estimer qu'à la fin de l'année 1865, toutes les obligations de la ville ne s'élèveront pas à moins de 54 millions, sans compter les obligations qui résulteront des nouvelles dépenses que la municipalité doit voter pour répondre aux désirs exprimés dans la lettre impériale du 3 mars dernier, et que l'on évalue à une dizaine de millions. En 1847, la dette de l'ancienne ville n'était que de 8,700,000 francs. Après l'annexion des faubourgs, en 1854, elle ne dépassait pas 10 millions. C'est donc une surcharge de 44 et très probablement de 54 millions en dix années.

Comment de 3,818,000 francs, où nous l'avons laissé en 1847, le revenu ordinaire s'est-il élevé au chiffre de 9,142,000 francs qu'il présente en 1864, et pour quelles entreprises a-t-il fallu emprunter en dix ans des sommes si considérables? — L'accroissement des recettes provient avant tout de l'extension prise par la ville. Le nombre des habitans a presque doublé par l'annexion des faubourgs, qui étaient devenus eux-mêmes des villes importantes, Vaise, la Croix-Rousse et la Guillotière, et par l'attraction qu'exerce un grand centre industriel sur les localités voisines. Le dernier recensement quinquennal porte à 318,000 âmes la population, qui en 1847 n'en dépassait pas 177,000. Cette réunion des communes suburbaines à Lyon a été motivée par les plus graves considérations d'ordre public, et dès 1851 l'assemblée nationale avait adopté d'urgence une loi qui concentrait dans les mains du préfet du Rhône les fonctions de préfet de police pour les communes de Lyon, de la Croix-Rousse, de la Guillotière et de Vaise. On préparait ainsi la fusion complète qu'accomplirent bientôt le décret du 24 mars 1852 en confiant à Lyon comme à Paris l'administration municipale au préfet et la loi du 5 mai 1855 en rendant le nom de conseil municipal à la commission dont les membres étaient directement choisis par le chef de l'état. Désormais, seules dans tout l'empire, les communes de Lyon

et de Paris étaient destituées du droit d'élire leurs représentans municipaux. Une dernière mesure, d'exécution difficile, a rendu entière l'assimilation des faubourgs avec la ville. Le décret de 1852 avait laissé provisoirement subsister pour chacune des localités réunies l'ancien tarif d'octroi : comme il était impossible de conserver quatre lignes de douanes intérieures, l'administration locale et le gouvernement adoptèrent un tarif unique qui, tout en élevant un peu au-dessus du produit cumulé des quatre octrois précédens la somme nouvelle à percevoir, ne devait pas faire peser trop lourdement sur les habitans des faubourgs, autrefois moins chargés, le dégrèvement dont on gratifiait les anciens métropolitains. En résumé, le nouveau tarif fut encore plus doux que celui des autres villes auxquelles Lyon pouvait être comparé, Marseille, Bordeaux, Lille même, la moins chargée de toutes. La taxe des vins, ce point de mire des poursuivans d'une fausse popularité, que l'on abaisse toujours après les commotions politiques, et qu'il faut bien relever au moment difficile des restaurations financières, la taxe des vins, qui était encore de 5 fr. 50 cent. par hectolitre à Lyon en 1851, fut abaissée à 2 francs de droit d'entrée pour la ville, somme égale au droit perçu par le trésor, et telle que la commune de la Croix-Rousse l'avait établie pour elle-même. Les deux lois de 1857 et de 1862 l'ont relevée à 3 fr. 50 cent. afin de permettre à la ville de contribuer aux dépenses que l'état s'imposait pour prévenir les inondations du Rhône; tous droits compris néanmoins, l'hectolitre de vin paie encore moins cher à Lyon qu'avant 1848 : aussi la consommation a-t-elle doublé.

Le nouveau tarif de 1853 partait de ce principe, que ce que la population ouvrière de la Croix-Rousse peut supporter, le reste des habitans ne saurait le trouver trop lourd. En ce qui concerne les comestibles, les anciennes taxes de la Croix-Rousse avaient été prises pour type : on était même resté au-dessous pour les objets d'alimentation usuelle, mais on avait été au-delà pour les denrées à l'usage des classes riches, la volaille, le gibier, etc. Le charbon, ce combustible des nécessiteux, n'était d'abord frappé d'aucun droit; ce n'est que plus tard, lors de la révision des tarifs et sous l'empire de besoins urgens, que l'administration l'a taxé à 1 fr. le mètre cube. En résumé, l'application du tarif unique n'a donné lieu à aucune plainte fondée ni à aucun embarras réel. Si l'ancienne ville a obtenu une diminution d'environ 200,000 francs, elle a dû supporter le principal fardeau d'une imposition de centimes extraordinaires justifiée par de grandes entreprises; si les communes annexées ont subi une aggravation de 400,000 francs, elles ont profité de grandes améliorations, irréalisables sans le concours de l'an-

cienne ville. Elles ne possédaient aucun établissement public, elles étaient mal éclairées, mal pavées, sales et malsaines : l'annexion a pourvu à tout. Aussi l'opinion publique ratifie-t-elle chaque jour les résultats économiques d'une mesure que le soin de la tranquillité publique semblait seul avoir dictée.

L'augmentation du nombre des habitans et le développement de la richesse publique accrurent donc tout naturellement avec la consommation les revenus ordinaires de la ville. Il n'est pas facile de mesurer exactement les progrès de la fortune privée et de savoir, par le chiffre des bénéfices obtenus ou des économies réalisées dans toutes les classes de la population, comment elle a pu satisfaire à des besoins de jour en jour plus étendus et plus coûteux; mais c'est une comparaison qui n'est pas sans profit que celle du nombre des habitans avec le chiffre du revenu municipal. Dans le cas où la progression serait égale des deux côtés, il n'y aurait là qu'un fait naturel dont il ne faudrait se féliciter à aucun titre. C'est seulement lorsque la consommation, plus grande pour chaque habitant, révèle plus d'aisance, qu'il y a lieu de présenter avec satisfaction l'accroissement du chiffre des recettes du budget. Or si les recettes figurent en 1846 pour 3,742,000 fr., en 1853, dans le premier compte réglé après l'annexion, pour 4,643,000 fr., enfin dans le budget de 1864 pour 9,142,000 fr., l'octroi seul, c'est-à-dire le produit de la consommation, est de 2,821,000 fr. en 1846, de 3,229,000 fr. en 1853, enfin de 6,900,000 fr. pour 1864. Dans ces recettes ne figure bien entendu aucune imposition extraordinaire, et le produit des taxes additionnelles sur les liquides n'entre pas non plus dans les comptes de l'octroi. Ainsi la consommation s'est rapidement accrue, et, comme le faisait remarquer le préfet du Rhône au conseil municipal, parmi les objets d'alimentation par exemple, dans une simple période de six ans, elle s'est augmentée pour les boissons de plus des deux tiers, pour les denrées alimentaires de plus des deux cinquièmes, pour les têtes de bétail entrées à Lyon d'un tiers au moins. Il est vrai qu'à côté de ces chiffres il faut placer ceux de la population. Une fois l'agglomération nouvelle constituée, le nombre des habitans, qui est de 258,000 en 1854, s'élève à 292,000 en 1857, et à 318,000 en 1862. Le prochain recensement va le porter à bien près de 350,000. Si donc en dix ans les recettes de la ville par suite des progrès de la consommation ont doublé, dans le même temps le chiffre de la population a gagné près de 100,000 âmes, ce qui implique même, sans aucun accroissement de la fortune de chacun, une augmentation d'un tiers dans le revenu municipal.

Connaît-on la cause véritable de ce progrès de la population? Est-il dû à une plus grande activité du travail? Pour ce qui con-

cerne la principale industrie de Lyon, la fabrication des étoffes de soie, on ne peut le supposer. En laissant de côté les dernières années, où le ralentissement des affaires est notoire, avant même que le marché de l'Amérique ne fût fermé aux produits de Lyon, M. Reybaud avait déjà constaté que la quantité des métiers ne s'accroissait plus depuis 1852. M. Jules Simon, de son côté, reconnaissait que la fabrication tendait au contraire à émigrer de Lyon, et que les métiers se disséminaient dans les campagnes voisines au grand avantage des ouvriers, de l'industrie elle-même et de l'agriculture. Si les riches ouvrages, ceux dont le prix de main-d'œuvre est le plus élevé, se confectionnent exclusivement dans les ateliers de la Croix-Rousse et des Brotteaux, les gazes de soie, les étoffes unies, les velours même les plus ordinaires, les foulards surtout, se fabriquent dans les montagnes voisines et dans le département de l'Ain. Par contre, il est vrai, de nouvelles manufactures se sont établies dans les murs de la cité, et des industries importantes ont versé de plus larges salaires, en même temps que les progrès du commerce y ont appelé plus de familles aisées; mais il n'en faut pas moins tenir grand compte à Lyon comme à Paris de l'envahissement de la ville par la multitude de ceux que l'on nomme à Paris les *nomades* et à Lyon les *rouleurs*. Toutes ces usines qui occupent surtout les espaces mis en valeur de la rive gauche du Rhône, les grandes entreprises de transports, les ateliers de construction, ont introduit dans la ville une foule d'ouvriers dont la situation est loin de présenter les garanties qu'offrait l'industrie de la soie. Ce qui règne dans ces nouveaux ateliers, c'est le travail en commun, l'agglomération des hommes ou des femmes vivant tout le jour hors du domicile de famille, la plupart du temps sans famille même et sans foyer. Le caractère de la population a été certainement modifié par cet élément nouveau, et il ne serait pas inutile d'en mesurer au juste l'importance. On a très sagement attaché un vif intérêt aux diverses publications de la chambre de commerce de Paris sur l'état de l'industrie, non-seulement en raison du chiffre des affaires que l'enquête pouvait révéler, mais surtout pour le dénombrement des professions diverses exercées dans la capitale. Il ne faut pas, malgré tout le zèle avec lequel les opérations de ce genre sont préparées, attacher une confiance absolue aux résultats. L'exécution laisse beaucoup à désirer, et l'on a raconté par exemple que parmi les vérificateurs chargés d'aller demander à domicile le nombre d'ouvriers employés dans chaque établissement, beaucoup apportaient des chiffres qu'ils n'avaient pas même pris la peine de contrôler sur place, attendu qu'étant payés à raison du nombre d'établissemens visités, ils avaient grand intérêt à grossir leur tâche quotidienne.

Ces erreurs, qui ne pourront être évitées que lorsque les relevés des opérations et des chiffres seront faits, en quelque genre que ce soit, par les intéressés eux-mêmes, devenus aussi désireux de s'éclairer et d'éclairer le public qu'ils le sont jusqu'à présent de cacher le secret de leurs affaires, ces erreurs ne doivent pas empêcher néanmoins de prendre en considération et à titre de renseignemens utiles les données encore imparfaites de la statistique. C'est ainsi que du dénombrement de la population lyonnaise on peut tirer quelques inductions sur l'esprit qui l'anime et sur les intérêts dont ceux qui l'administrent ont pour mission de se préoccuper. Les 318,803 habitans de Lyon se subdivisent ainsi :

Agriculture	7,245
Industrie	185,078
Commerce	36,598
Professions diverses se rattachant à l'industrie et au commerce	3,569
Autres professions diverses	5,205
Professions libérales	25,492
Clergé	2,935
Individus sans profession	52,681
	318,803

Dans ce nombre, les femmes sont en majorité, 162,000 contre 156,000, et les personnes vivant de l'industrie forment les deux tiers du total. L'industrie textile seule est exercée à Lyon par 34,557 hommes et 45,935 femmes, ensemble 80,492; le *bâtiment* occupe près de 20,000 ouvriers, l'habillement plus de 32,000, l'alimentation 16,000, les transports 10,000, etc. Même si l'on fait la part des inexactitudes de détail que peuvent présenter ces chiffres, il n'en ressort pas moins d'utiles indications pour la statistique morale. L'accroissement de la multitude qui vit de salaires et de bénéfices quotidiens n'intéresse plus seulement l'administration d'une grande cité au point de vue des excédans que les besoins de la consommation apportent au budget des recettes municipales, mais les élémens dont elle se compose, l'augmentation du nombre des ouvriers sédentaires ou non, vivant en famille ou isolés, attachés à une industrie capricieuse ou régulière, doivent tenir constamment ouverts les yeux de ceux qui cherchent dans l'étude des chiffres un résultat politique et des règles de conduite.

II.

En réunissant à Lyon Vaise, la Guillotière et la Croix-Rousse, l'administration s'était imposé la tâche non-seulement d'agglomérer des localités rivales et presque toujours en lutte, de doter

chacune d'elles des conditions de salubrité, de bonne viabilité, de sécurité dont elles étaient dépourvues, d'y créer les établissemens publics qui faisaient défaut, mais encore, et c'est là ce qu'il faut surtout mettre en lumière, de satisfaire à tous les intérêts nouveaux sans nuire aux anciens, de ne rien déplacer, en un mot de conserver en améliorant. Cette pensée, les dix années qui viennent de s'écouler ont été employées à la réaliser. Les premiers rapports présentés à la commission municipale par le dernier préfet du Rhône, M. Vaïsse, exposent avec une grande netteté de vues et une entière confiance dans le résultat un système de travaux publics dont la sagesse et l'ampleur méritent d'être louées. L'entrepôt que les siècles avaient créé entre le Rhône et la Saône, au confluent de ces deux grandes artères commerciales, était devenu insuffisant. Comment l'élargir? Pouvait-on le déplacer et le reporter sur la rive gauche du Rhône par exemple, où l'espace ne ferait pas défaut? Cette presqu'île, où étouffait la ville mère, comment y maintenir le centre des affaires alors que la population ne pouvait plus s'y mouvoir à l'aise? Les transactions n'émigreraient-elles pas avec les habitans dans les faubourgs que des communications faciles allaient rapprocher? Énergiquement secondé par M. Bonnet, ingénieur des ponts et chaussées, chargé depuis le commencement des travaux du service municipal, M. Vaïsse déclara tout d'abord qu'il ne voulait pas constituer Lyon sur le modèle de Paris, mais bien sur celui de Londres, qu'il ferait de l'ancienne ville la *cité*, c'est-à-dire le centre des affaires, des magasins et des comptoirs. De larges voies parallèles au cours des fleuves lui donneraient l'air, le jour nécessaires, relieraient entre eux les grands foyers de la vie publique, l'hôtel de ville, la Bourse, les gares de chemins de fer; on remplacerait ainsi l'ancien Lyon, obstrué, obscurci, labyrinthe de ruelles sans alignement et sans issue, par une ville percée de rues droites, larges et économes néanmoins d'un terrain précieux. Cette ville nouvelle, on la défendrait contre les inondations par des quais, monumens de luxe et d'utilité, que sillonneraient les transports du commerce, et où la population trouverait de longues et belles promenades. Au-delà des fleuves, dans les quartiers suburbains, on reporterait, comme à Londres, les habitations proprement dites, les résidences des riches et les demeures des ouvriers, plus loin enfin les grands parcs et les fabriques. Encore, pour chacun des faubourgs, le préfet se proposait-il de respecter, quand il y aurait lieu, le caractère traditionnel de la localité : il voulait par exemple, en ce qui concerne la rive droite de la Saône, conserver à ces parties du vieux Lyon du moyen âge leur physionomie particulière, laisser aux professions studieuses, aux industries modestes leurs retraites

paisibles au pied et sur les flancs de l'antique colline de Fourvières. En même temps que la Guillotière livrerait ses vastes marécages assainis aux constructions plus larges de la classe aisée, à la création du parc de la Tête-d'Or, les Brotteaux seraient consacrés à l'établissement d'usines appelées par les ateliers des chemins de fer. Enfin la Croix-Rousse descendrait au cœur de la ville par des pentes adoucies, auxquelles le premier chemin de fer urbain qui se soit encore établi en France ajouterait bientôt le moyen de transport le plus économique pour les ouvriers; les rochers mêmes qui surplombent la Saône se transformeraient en jardins, comme les routes en avenues.

C'est au commencement de 1854 qu'en inaugurant le premier travail de *transformation*, — l'ouverture de la rue Impériale, qui s'étend, au centre de Lyon, de la place des Terreaux à la place Bellecour, — le préfet du Rhône développait ce brillant programme, et dix ans après, lorsqu'une mort prématurée l'enlevait à ses fonctions, il pouvait se flatter de l'avoir presque entièrement exécuté. Moyennant une allocation de l'état de 4 millions, la ville consacra 12 millions pour subventionner la compagnie qui se chargea de percer la rue Impériale. En deux ans, cette entreprise fut menée à fin : les rues du Centre et de l'Impératrice, ouvertes parallèlement à la rue Impériale, complétèrent, avec l'élargissement de quelques voies transversales, la transformation de la *cité*, à laquelle la restauration de l'hôtel de ville devenu hôtel de la préfecture, l'achèvement du palais des Arts, la construction du palais du Commerce, ajoutèrent un nouveau lustre. La dépense de ces travaux et de toutes les autres entreprises de viabilité opérées dans les diverses parties de l'ancienne et de la nouvelle ville se résumait dans un chiffre total de 47 millions (1). A ces 47 millions dépensés par la ville, il faut ajouter tout l'appoint apporté par l'état, par les compagnies privées et par les particuliers eux-mêmes. Ainsi la compagnie des eaux, chargée en 1853 d'alimenter une ville à laquelle le voisinage

(1) Rue Impériale	13,600,000 fr.
Rectification des rues voisines et de la place des Terreaux	5,000,000
Rue de l'Impératrice et rues adjacentes	12,400,000
Rue Centrale (la partie exécutée en 1846 et 1847 avait coûté 2,760,000 fr.)	4,000,000
Travaux sur la rive gauche du Rhône (la Guillotière et les Brotteaux)	5,000,000
Quartier de Vaise (rive droite de la Saône)	1,100,000
Quartier de l'Ouest (dito)	2,000,000
Amélioration des côtes de la Croix-Rousse	900,000
Transformation du pavé, égouts	3,000,000
	47,000,000 fr.

de deux fleuves ne fournissait pas un approvisionnement suffisant, avait dépensé en travaux de canalisation plus de 10 millions. La construction de l'abattoir de Vaise, confiée à une société, avait coûté un demi-million, et le chemin de fer de la Croix-Rousse, dont les anciennes montagnes russes de nos jardins publics donneraient une idée assez exacte, 3 millions. — La ville consacrait encore 4,500,000 francs au parc de la Tête-d'Or et à ses autres promenades, 1,560,000 fr. à ses chemins; elle contribuait pour 700,000 fr. sur 5 millions à la traversée de Lyon, et pour 10 millions 1/2 sur 20 aux travaux des quais et des endiguemens. L'hôtel de ville enfin absorbait 1,500,000 francs, le palais du Commerce 3 millions, le marché des Cordeliers 2,800,000 francs. En somme, la part de la ville dans toutes ces dépenses a été de 71,560,000 francs, celle des compagnies municipales de 13,500,000 francs, celle de l'état de 18,800,000 francs. Si l'on ajoute encore à ce total le remboursement fait à la ville des dépenses des ateliers nationaux de 1848, la portion contributive de l'état dans le rachat du péage des ponts du Rhône, l'énorme dépense de la traversée de Lyon par les chemins de fer, dépense que nous avons entendu évaluer à 80 millions, enfin le prix des constructions que l'ouverture des rues nouvelles et les alignemens ont forcé les particuliers d'entreprendre, on ne trouvera pas trop exagérée la somme de 500 millions à laquelle on porte les frais des travaux publics accomplis à Lyon durant ces dix dernières années.

L'exécution, il faut le reconnaître, a été conduite de la façon la plus heureuse. Alors que le centre de la ville, les quais qui l'enserrent, les rues qui la relient aux faubourgs et ces faubourgs mêmes devaient être réédifiés et refaits, Lyon n'a jamais présenté cet aspect d'une ville livrée aux démolisseurs ainsi qu'après un assaut une place conquise à l'ennemi victorieux. Chaque entreprise appelait tout naturellement celle qui l'a suivie, aucune n'a été commencée avant l'achèvement de la précédente. Aussi peut-on dire qu'à aucun moment l'esprit n'a été assailli de la crainte qu'un événement soudain fît abandonner l'œuvre en voie d'exécution, et laissât durant de longues années des ruines pendantes sur un terrain bouleversé.

Sauf l'élargissement de quelques rues où la circulation est difficile, notamment dans ce qu'on peut appeler le quartier réservé au commerce des soieries, on peut dire que le plan de 1854 est exécuté aujourd'hui dans toutes ses parties. Le moindre séjour à Lyon permet d'en apprécier la grandeur. On y reconnaît avant tout la ville de l'activité et du travail; on voit l'industrie et le commerce s'exercer dans des conditions de facilité, de salubrité, inconnues

partout ailleurs. L'air circule rafraîchi par le voisinage d'eaux rapides; le choléra n'a jamais paru à Lyon. Le mouvement des voitures et des hommes, devenu plus facile, s'est développé largement. Il y a quelques années, les omnibus transportaient par jour 6,000 voyageurs; aujourd'hui ils n'ont pas dépassé ce nombre, mais les petits bateaux à vapeur de la Saône, les *mouches*, qui rappellent en diminutif les *steamers* de la Tamise, reçoivent une égale quantité de passagers, et sur le chemin de fer de la Croix-Rousse, spécialement à l'usage des ouvriers, la circulation donne un chiffre plus élevé encore. Si les grandes rues centrales de Lyon, les rues de l'Empereur, de l'Impératrice et du Centre, présentent un aspect qui rappelle les villes les plus opulentes, les quartiers occupés par les ouvriers n'ont rien qui afflige les regards; on peut même dire que le mode de construction est partout à peu près le même, et que les demeures du pauvre et du riche se ressemblent extérieurement. La Croix-Rousse, avec son jardin des plantes, sa promenade des Chartreux, la route plantée qui mène au camp de Sathonay, n'a rien à envier aux rues centrales qu'elle domine, assise qu'elle est sur des hauteurs où l'on respire un air plus pur en face d'horizons d'une incomparable beauté. Pour ajouter encore aux avantages de cette position heureuse, l'empereur, dans sa lettre adressée le 2 mars 1865 au préfet du Rhône, a décidé que les fortifications anciennes de la Croix-Rousse, *inutiles contre l'ennemi* ou *contre l'émeute*, seraient démolies et remplacées par un vaste boulevard planté. Trois des autres quartiers de Lyon devront aussi recevoir encore plus d'air et de soleil, par le dégagement des abords de l'archevêché, en prolongeant l'avenue du pont de Tilsitt, et par la création de deux squares, l'un à la Guillotière, l'autre sur les terrains du grand séminaire. Le rachat du péage des ponts de la Saône, dont l'état supportera en partie la dépense, sera enfin le dernier témoignage d'une juste sollicitude pour les besoins des classes laborieuses. Il sera donc de plus en plus vrai de dire qu'à Lyon c'est surtout aux pauvres, aux habitans de la Croix-Rousse et de Fourvières, que la nature et le ciel sourient. Avec l'air et le soleil, ils ont l'eau, ils ont l'espace, les grands aspects du ciel et de la terre, et l'on doit reconnaître que, dans cette métropole industrielle dont aucune autre ville au monde ne possède la situation pittoresque, le travail a été doté par la Providence de tous les dons qui peuvent le fortifier et l'embellir.

C'est avec l'excédant des budgets ordinaires et à l'aide d'emprunts successifs que tous ces utiles travaux ont été soldés. Les lois de 1854, 1855, 1856, 1858, 1860, 1861, ont autorisé l'émission d'obligations amortissables à long terme, avec primes, ou la réali-

sation d'emprunts avec le Crédit foncier, remboursables en cinquante ans, s'élevant ensemble à plus de 27 millions. Enfin des compagnies et des tiers ont passé divers traités dont les termes de paiement sont variables. Deux emprunts faits en 1864 et au commencement de 1865, par l'entremise du Crédit lyonnais, ont été souscrits sur place à l'instar des emprunts de la ville de Paris. Il n'est pas douteux que la clientèle locale ne se chargeât à l'avenir, comme dans la capitale elle-même, de toutes les émissions de dettes, tant on a de confiance dans le crédit de la ville. C'est là un des plus heureux résultats de la création de ce nouvel et utile établissement qui a pris le nom de Crédit lyonnais, et qui, après dix-huit mois d'existence, dépasse la succursale de la banque de France à Lyon pour le chiffre des escomptes, des dépôts et des prêts. L'ensemble des obligations déjà contractées donne lieu à une annuité qui, de 1864 à 1869 par exemple, s'élèvera à près de 4 millions, et qui s'augmentera des charges de l'emprunt dont l'imminence est prévue. Un capital de dette qui probablement atteindra en 1865 64 millions, des annuités qui pendant les cinq premiers exercices à courir ne seront guère inférieures à 5 millions, est-ce une charge hors de proportion avec les résultats obtenus, et faut-il accuser l'administration d'avoir exécuté trop vite le plan adopté? Est-ce surtout un trop lourd fardeau pour une ville de 350,000 habitans, dont le budget de recettes ordinaires s'élève à 9 millions, qui possède encore des terrains propres à la construction dont la valeur est estimée à 4 millions, et qui compte chaque année sur un excédant de 3 millions 1/2 de revenu pour amortir ses dettes et subventionner les dépenses extraordinaires dont l'urgence serait reconnue? A coup sûr, l'excédant des recettes annuelles ordinaires sur les dépenses constitue une base solide sur laquelle il est permis d'édifier des projets d'avenir. Cette base toutefois n'est pas immuable, et la prudence veut que l'on se rende compte de la probabilité de l'accroissement, du *statu quo* ou de la diminution du revenu.

En cette matière, le passé est bon à consulter. En 1847, l'excédant s'élevait à 1,100,000 francs sur un budget de 3,818,000 fr. Il n'était plus guère que de 620,000 fr. en 1855, sur 4,877,000 fr. de recettes ordinaires. Aujourd'hui la proportion s'est bien améliorée : elle est de 3 millions 1/2 d'excédant sur 9 millions de recettes. Cet excédant, comparé au chiffre de la dette, n'est pas cependant plus élevé qu'il y a dix ans. La dette n'était que de 10 millions en 1854; elle s'est élevée à plus de cinq fois autant, de même que l'excédant des recettes. Encore, pour être équitable, faut-il rappeler que les habitans de Lyon ont dû supporter des charges ex-

traordinaires nouvelles, telles que l'imposition de 15 centimes, qui n'a pas encore pris fin, l'élévation des tarifs d'octroi, et les deux surtaxes de 1 franc 50 centimes sur les liquides. Dans le mode d'établissement des budgets et par conséquent dans l'appréciation de l'excédant des recettes ordinaires, un fait nous frappe, qui mérite d'être relevé : les dépenses ordinaires ne comprennent jamais le service de la dette. Le montant des annuités, intérêts et obligations figure toujours dans les dépenses extraordinaires, comme l'intérêt des emprunts y figurait déjà avant 1848. Sans doute les dettes ne sont pas de leur nature éternelles, et l'on peut théoriquement prévoir le jour où rien de ce chef ne devrait être inscrit dans un chapitre du budget municipal; cependant le paiement des dettes n'en est pas moins obligatoire et annuel, comme la dépense exigée par les grands services publics d'administration, d'instruction, de viabilité, etc. Si le chiffre des sommes affectées à ce paiement varie, celui des autres allocations varie de même. La distinction qui établirait deux classes de dépenses, les unes obligatoires, dont le service des dettes ferait partie, les autres facultatives, semblerait donc préférable à celle qui est adoptée généralement, car, le service de la dette étant mis en première ligne parmi les dépenses annuelles, les villes, les états s'imposeraient avant tout le souci incessant et quotidien des obligations prises. A Lyon heureusement, la mesure est loin d'avoir été dépassée, et, si rapidement qu'elle ait été contractée, la dette municipale n'est pas hors de proportion avec les forces de la communauté. Une ville pourtant n'est pas isolée dans l'état; la situation de chacune d'elles s'aggrave ou s'améliore selon la situation des autres. Or Lyon se trouve dans les mêmes conditions que la plupart des autres villes, que l'état lui-même. C'est à cela qu'il faut songer. L'escompte des produits de l'avenir, l'emprunt, l'usage du crédit sous toutes les formes pour la création de nouvelles ressources, tel est le moyen universel que l'on emploie en haut comme au bas de l'échelle sociale. C'est un admirable mouvement sans doute, puisque ainsi la grande loi du travail s'impose à tous. Produire plus pour consommer davantage, qu'y a-t-il de meilleur? A ce compte, les besoins sont immenses et le champ ouvert à notre activité presque infini; mais la consommation peut avoir ses excès : après les besoins légitimes viennent les besoins factices, après les travaux utiles ceux du luxe, après la libéralité la prodigalité et le gaspillage. Plus le travail aura gagné en étendue, en intensité, plus un simple ralentissement pourrait amener de catastrophes. Voici déjà, comme pour apporter un fait à l'appui de ces prévisions, que le conseil municipal de Lyon vient, sur la proposition du préfet, de voter un crédit de 300,000 francs pour venir

en aide aux ouvriers sans travail, et comme les misères produites par la stagnation commerciale sont grandes, on veut provoquer une souscription publique. Donc la sagesse dans les moyens employés, l'économie des ressources, la prévoyance salutaire des momens difficiles, des diminutions de revenus accompagnées presque toujours d'augmentations de dépenses, restent plus que jamais des devoirs impérieux. Enfin il est, en dehors des besoins matériels, d'autres nécessités auxquelles l'état et les communes doivent pourvoir. Pour y satisfaire largement, il convient d'avoir ménagé les deniers publics. L'administration a-t-elle fait à Lyon la juste part à ces besoins d'un ordre supérieur? A-t-elle par exemple pourvu à l'instruction des citoyens aussi généreusement qu'à l'amélioration de la cité? C'est ce que nous voulons examiner, en constatant, à côté des efforts du pouvoir lui-même, l'appui qu'il a trouvé, sous ce rapport, dans le zèle de la population tout entière et le concours de l'initiative individuelle.

III.

Le chef-lieu du département du Rhône n'est pas seulement le siége d'un important travail industriel et d'un commerce étendu, c'est aussi un centre fécond d'activité intellectuelle. Le mouvement d'esprit qui le distingue remonte à des temps éloignés : c'est par la vallée du Rhône que le génie de la Grèce et de Rome a pénétré dans les Gaules; plus tard, le catholicisme a installé à Lyon le premier évêque transalpin. Encore aujourd'hui, on peut dire que c'est un des plus ardens foyers de l'idée religieuse. On y trouve six maisons mères de congrégations religieuses et dix-huit succursales, sans compter vingt et un établissemens hospitaliers desservis par les membres d'ordres reconnus. Dans ce dernier chiffre ne figurent point les grands hospices de Lyon, que l'autorité civile administre directement, et dont le service est fait par des hommes et des femmes revêtus d'un costume religieux, astreints à une sorte de discipline, mais qui sont et demeurent laïques. Dix-sept cures, douze succursales, les nombreuses chapelles des communautés, des hôpitaux, des refuges, des maisons d'éducation, le grand et le petit séminaire, occupent un clergé nombreux et actif. Dans cette ville, où le culte paraît austère, où les églises restent nues et sombres, la plupart des fondations charitables et religieuses sont d'origine ancienne. C'est le zèle des femmes qui pourvoit surtout aux libéralités qu'elles exigent. L'exercice de la charité date ici de loin. L'*aumône générale*, comme le disent les lettres patentes de 1792, a servi de modèle à tous les hôpitaux du royaume et même à l'hôpital général

de Paris. La reconnaissance publique a conservé à Vaise la statue de l'un des fondateurs, Jean Cléberg, surnommé le « bon Allemand. » L'hôpital général a été fondé vers le commencement du VIe siècle, et le dernier des grands hospices, celui de la Croix-Rousse, vient d'être créé depuis la réunion des communes suburbaines. Quatorze comités catholiques, un comité protestant, un comité israélite, administrent les bureaux de bienfaisance. Outre des établissemens pour les aliénés et les mendians, outre les caisses d'épargne, le Mont-de-Piété, les crèches, soumis à l'autorité publique, des fondations particulières ont ouvert pour les jeunes garçons trois maisons dites *providence* et trois maisons de charité, pour les vagabonds le refuge d'Oullins et la société de Saint-Joseph, pour les pauvres les sociétés de Jésus et de patronage. Les jeunes filles sont, de leur côté, redevables à la bienfaisance privée de trois maisons de providence dont la plus ancienne est connue sous le nom d'*Œuvre des Messieurs*. On compte pour elles trois hospices spéciaux, deux refuges et une maison de patronage. C'est la reine Marie-Antoinette qui, pendant sa première grossesse, fonda la société de charité maternelle pour les pauvres mères de famille. Les veuves délaissées ont leur hospice, et les vieillards des deux sexes trois asiles. Comme un des plus heureux efforts de cet esprit de fraternelle assistance qui se révèle par des créations si variées, il faut citer la société de secours des ouvriers en soie, qui a servi de type et de modèle aux auteurs de la loi sur les caisses de retraite, et les 156 autres sociétés de secours mutuels qui existent en ce moment à Lyon. La société des ouvriers en soie comptait en 1863 4,696 sociétaires, dont 1,646 hommes et 2,850 femmes. L'année précédente, elle avait payé des indemnités quotidiennes à raison de 36,553 journées de maladie. La loi du 15 juillet 1850 et le décret du 26 mars 1852, en organisant les caisses de retraite, ont amené un grand développement des sociétés de secours mutuels. La France entière n'en réunissait en 1852 que 2,438, comprenant 249,442 sociétaires et possédant 10,114,000 francs. Dix ans plus tard, on voit fonctionner 4,582 sociétés, avec 639,044 membres et un avoir de 30,766,000 francs. A Lyon, la progression a été d'autant plus rapide que l'esprit de mutualité pouvait être considéré comme propre au pays même. Depuis 1804, de simples ouvriers appartenant à divers corps de métiers, — tisseurs, maçons, charpentiers, couvreurs, portefaix, — des marchands et artisans israélites s'étaient cotisés entre eux pour soulager au moyen d'un fonds commun les malades et les vieillards. De 1814 à 1830, 27 sociétés de secours mutuels s'organisèrent dans le département du Rhône. La monarchie de 1830 en vit naître 72, parmi lesquelles celle des *mutualistes*

donna son nom aux sanglantes émeutes de cette époque. A la fin de 1864, le nombre de ces sociétés s'est élevé à 200.

Dans un pareil milieu, les bienfaits de l'instruction devaient être vite appréciés et répandus. Avant même la révolution de 1830, on a vu qu'une société s'était formée sur l'initiative d'un grand nombre de souscripteurs pour la propagation de l'instruction primaire. Cette société libre, dont les progrès furent incessans, dirige aujourd'hui 75 écoles et cours divers et 2 bibliothèques publiques. Des écoles congréganistes et communales multiplient l'enseignement dans les proportions les plus satisfaisantes. Pour l'instruction primaire seule, la ville de Lyon possède 113 écoles communales et 158 écoles libres, dont 108 pour les garçons et 163 pour les filles. Les écoles communales se subdivisent en 26 écoles laïques et 33 écoles congréganistes pour les garçons, et en 22 écoles laïques et 32 écoles congréganistes pour les filles. Les écoles libres comprennent 43 écoles laïques et 4 congréganistes pour les garçons et pour les filles, 100 écoles laïques et 9 congréganistes. 12,747 garçons fréquentent les écoles communales, et 2,100 les écoles libres; les écoles de filles sont suivies par 14,992, dont 11,555 pour les écoles communales et 3,437 pour les écoles libres. On a déjà remarqué que la société de secours mutuels des ouvriers en soie renferme plus de femmes que d'hommes. Notons, sous le rapport du nombre des écoles et des élèves, un pareil résultat à l'avantage des filles; à Lyon, chez les femmes, le désir de l'instruction et l'instinct de la prévoyance sont plus développés que chez les hommes. La *Société du Rhône* ouvre par exemple 6 classes d'adultes aux femmes contre 5 aux hommes; elle a créé une école supérieure pour les filles de même que pour les garçons, un cours normal d'institutrices, et tandis que des cours sont, pour les hommes, consacrés au dessin industriel, à la chimie appliquée à la teinture, à l'agriculture, à la théorie pour la fabrication de la soie, au chant et à l'anglais, les femmes peuvent aussi participer à des leçons de dessin, de chant, d'anglais et même de comptabilité commerciale. Enfin une société dite d'*éducation* a fondé des prix et ouvre chaque année des concours pour stimuler la production d'ouvrages propres à l'enseignement, et récompenser le zèle des professeurs qui restent trois ans au moins attachés au même établissement libre. Le siége de cette société, qui possède une bibliothèque spéciale, se trouve au palais des Arts, centre en quelque sorte du mouvement intellectuel, puisqu'on y voit réunis l'école des beaux-arts, les facultés, les musées de tableaux, de statues, d'archéologie, d'histoire naturelle, et les bibliothèques. Dans les vastes salles consacrées aux cours de dessin, l'école des beaux-arts enseigne aussi le dessin d'ornement et

cherche à créer non-seulement des artistes, mais à fournir des dessinateurs habiles aux industries qui ont les arts pour auxiliaires. C'est aux besoins particuliers de l'industrie qu'un citoyen de Lyon, Claude Martin, major-général dans les Indes, a voulu pourvoir par la fondation de cette célèbre école professionnelle, dite « école de La Martinière. » Des externes seuls y sont admis et reçoivent pendant deux ans un enseignement gratuit qui comprend, outre la théorie des sciences industrielles, une sorte d'apprentissage et des travaux manuels. La Martinière, autrefois cloître, puis caserne, maintenant école, a été visitée avec la plus sympathique attention par tous ceux qui s'intéressent aux progrès de l'instruction populaire : les méthodes d'enseignement qu'on y emploie ont mérité des juges les plus compétens les plus flatteuses approbations. Toutefois, malgré tant d'établissemens privés et publics dont la ville de Lyon est pourvue, le département du Rhône ne figure que le treizième sur la liste que le général Morin a dressée des départemens français où l'instruction est le plus répandue. Le dixième des jeunes gens appelés au tirage au sort en 1862 ne savait encore ni lire ni écrire. Le reste du département est, on ne peut le nier, moins bien partagé que le chef-lieu. Le travail du savant général, qui a excité partout une si vive attention, devra néanmoins éveiller une sollicitude plus particulière encore dans une cité qui a le juste orgueil de se distinguer par ses aptitudes intellectuelles non moins que par ses habitudes philanthropiques. Déjà au reste une juste émulation s'est rallumée dans les diverses classes de la société lyonnaise; le nouveau cours d'économie politique était à peine rouvert par les soins généreux de la chambre de commerce, qu'une société composée d'hommes de toutes classes et de tout rang, administrée par un conseil où les artisans ont une juste place, fondait de nouveaux cours d'instruction professionnelle que les ouvriers suivent en foule et avec la plus religieuse attention.

Les budgets municipaux témoignent hautement de cette sollicitude pour le développement de l'instruction et pour l'amélioration du sort des pauvres. En 1854, la population lyonnaise, par suite de l'annexion des faubourgs, s'élevait à 258,000 habitans, et les dépenses à 4,039,000 francs; or la part de la bienfaisance était de 690,000 francs, celle de l'instruction primaire de 341,000 fr., celle des beaux-arts et de l'enseignement supérieur de 141,000 francs. Dans le budget de 1864, appliqué à 318,000 habitans, et qui se solde par 5,400,000 francs de dépenses ordinaires, on consacre à la charité 495,500 francs, à l'instruction primaire 393,000 fr., aux beaux-arts, etc., 174,770 francs. Après de très grands efforts accomplis par l'administration municipale en partie spontanément,

en partie sous l'influence de l'opinion publique, les dépenses de l'instruction primaire à Paris ont été fixées, pour 1865, à près de 4 millions 1/2, avec un accroissement de 831,000 fr. sur l'année précédente. En 1859, lors de l'agrandissement de la capitale, ces dépenses n'atteignaient pas 1,650,000 francs. Lyon a donc sous ce rapport laissé pendant longtemps Paris en arrière, et même encore aujourd'hui la comparaison est favorable au chef-lieu du Rhône. Paris, il est vrai, prend largement sa revanche dès qu'il s'agit d'assistance. En secours extraordinaires comme en subventions annuelles, on est arrivé pour 1865 à une prévision de dépenses de 10 millions. Lyon au contraire a diminué notablement le chiffre des allocations aux hospices, mais cela tient à la meilleure de toutes les raisons. Les hospices y possèdent des revenus suffisans, qui en 1863 se sont élevés à 2,610,000 francs. L'administration hospitalière a pu en trois ans consacrer 2 millions 1/2 à la création de 600 nouveaux lits. C'est là une position que, sans compter Paris, plus d'une grande ville, Marseille, Bordeaux, Rouen par exemple, pourrait envier. Aussi les comptes où la statistique morale relève chaque année le nombre des enfans abandonnés, des aliénés, des femmes en couche, recueillis, délivrés et guéris, inspirent à Lyon, comme à Paris, les plus salutaires réflexions et les émotions les plus consolantes. On y sent battre à chaque ligne le cœur de la société, et on se fortifie contre le découragement ou les appréhensions de l'avenir par le grand spectacle du bien qui s'accomplit chaque jour.

De tous les détails qui précèdent, il ressort avec évidence que si la ville de Lyon peut se féliciter de la transformation matérielle dont elle a été le théâtre, les intérêts de l'intelligence, les devoirs moraux que la richesse impose à une grande cité n'ont été ni méconnus, ni négligés. Dans cette œuvre, le zèle des individus surtout ne s'est pas ralenti, et n'a pas été devancé par celui des pouvoirs publics : c'est une justice qu'il faut savoir rendre à une population qui dans toutes ses classes se distingue par le désir d'apprendre autant que par l'amour du bien-être, et qu'excite le juste orgueil de sa valeur intellectuelle et morale. De telles dispositions rendent plus choquante encore la situation particulière qui est faite, sous le rapport de l'indépendance municipale, à cette grande ville, privée de droits qu'on accorde aux moindres communes de l'empire. Nous arrivons ainsi, par une transition toute naturelle ou plutôt par une pente irrésistible, à l'examen d'une question qui éveille à Lyon de vives susceptibilités, et qui se rattache étroitement aux légitimes préoccupations éveillées par la situation financière et industrielle de la seconde ville de la France.

Lyon, comme Paris, est administrée par un conseil municipal nommé par l'empereur, sur la présentation du préfet chargé de toutes les fonctions qui incombent aux maires dans les autres communes de l'empire. Sans revenir sur la question déjà débattue de la représentation parisienne, si l'on recherche pour Lyon les causes de ce régime exceptionnel, on ne peut en trouver qu'une seule, la nécessité de maintenir la tranquillité des rues. Les événemens de 1831 et de 1834, les terreurs de 1848, la bataille sanglante de 1849, ont dicté sans aucun doute les considérans du décret de 1852, maintenu et sanctionné par la loi de 1855.

Il faut bien le reconnaître, la configuration de la ville et des faubourgs de Lyon, la concentration des ouvriers à la Croix-Rousse et à la Guillotière, la nature de la principale des industries lyonnaises, exposée aux chômages et aux brusques variations de prix, le manque de relations entre les ouvriers et les fabricans, ont, sous tous les régimes, paru rendre nécessaire à Lyon une concentration de pouvoirs plus énergique que partout ailleurs. C'est l'avis de tous les préfets du Rhône depuis 1830 jusqu'en 1852. Abandonner aux maires de Lyon et à ceux des communes annexes le soin de veiller, chacun de son côté, à la police et à l'administration municipale semblait la plus dangereuse des faiblesses et la plus coupable des imprévoyances. Lorsque la révolution de février eut remis aux mains des classes populaires l'exercice de la souveraineté, la ville de Lyon, dominée, opprimée en quelque sorte par les menaçantes populations de la Croix-Rousse, ne respira plus. Le nom de *dévorans* ou *voraces*, donné aux corps armés des ouvriers, explique cette terreur qui paralysait le commerce et l'industrie. La violence toutefois était plus dans les paroles que dans les actes; mais on pouvait la considérer comme d'autant plus imminente que les élections locales avaient remis le pouvoir à des mains moins faites pour la réprimer. Pendant toute une année, les administrateurs furent réellement complices du désordre, et la ville de Lyon se sentit comme environnée d'une armée d'ennemis ardens et redoutables. Un simple fait montrera combien cette situation était critique. Sous le nom de *Société des travailleurs unis*, une association fraternelle s'était formée au capital de 100,000 francs, divisé en 100,000 parts, pour l'achat et la vente des denrées d'alimentation, pain, viande, charcuterie, épiceries. On avait ouvert partout, et principalement à la Croix-Rousse, des comptoirs d'échange, devenus de véritables clubs. Un article des statuts de la société enjoignait que tous les ans une réunion des 100,000 membres de l'association se tiendrait à Lyon. La grande revue de cette armée devait donc être passée en septembre 1849. Heureusement la lutte du 15 juin la prévint, et

après la victoire la société fut dissoute. Au moment où le général Changarnier, sur les boulevards, à Paris, avec un si dédaigneux sang-froid, coupait par le milieu la colonne des prétendus pétitionnaires polonais, et faisait ainsi avorter la tentative dite *des Arts-et-Métiers*, les sections prenaient les armes à Lyon, et le danger paraissait d'autant plus grand que les régimens de la garnison avaient été depuis longtemps l'objet d'un embauchage activement pratiqué. Il fallut toute la vigueur des chefs de corps pour enlever les troupes; les généraux d'Arbouville et Magnan jouèrent, comme ils le dirent, la partie *au petit bonheur*. La lutte heureusement fut courte, et après la victoire, le général Gémeau profita de la mise en état de siége pour fermer les magasins fraternels et les cafés et désarmer les ouvriers. L'ordre était rétabli; mais pendant longtemps encore les craintes subsistèrent, les bruits les plus alarmans circulaient à intervalles périodiques. Lyon était signalée comme le centre d'une Vendée socialiste. On considéra, et avec raison, comme un acte d'énergie la démarche du préfet, M. Darcy, qui alla sans escorte, et à pied, à travers une foule menaçante, procéder à l'installation du nouveau conseil municipal de la Croix-Rousse. Néanmoins, si de tels événemens peuvent justifier la loi du 19 juin 1851 et le décret du 24 mars 1852, qui remirent entre les mains du préfet du Rhône les soins de la police et de l'administration et créèrent la nouvelle agglomération lyonnaise, faut-il reconnaître aussi à la loi du 5 mai 1855, qui a définitivement privé les habitans du droit de nommer leur conseil municipal, le même caractère de nécessité absolue?

La situation d'une ville telle que Lyon exige que les pouvoirs y soient forts, pour maintenir la sécurité; mais avec la constitution actuelle de l'autorité préfectorale, avec un grand commandement militaire et une concentration imposante de troupes, en quoi la nomination du conseil municipal par les contribuables mettrait-elle en péril la paix de la cité, alors surtout que le gouvernement est armé contre tous les conseils municipaux du droit de les suspendre et de les remplacer? Cette exception, qui ne se justifie plus aujourd'hui, est d'ailleurs, aux yeux de beaucoup de juges compétens, souverainement impolitique. Depuis que, par la nouvelle agglomération, l'*élément ouvrier* se trouve mêlé à tous les autres, on peut être certain que les élections n'appelleraient pas au conseil de la cité des administrateurs d'une nuance trop exclusive. En tout cas, l'épreuve mérite d'être faite. On ne peut dire de Lyon ce qu'on objecte pour Paris : l'industrieuse cité du Rhône n'est pas une capitale; elle appartient aux Lyonnais avant tout, et les Lyonnais y sont en majorité. Depuis longtemps donc, l'administration aurait dû se préoccuper plus qu'elle ne semble l'avoir fait de ramener un état

de choses normal et de restituer Lyon au droit commun. Pour cette grande ville, c'eût été justice, pour la France entière du meilleur exemple, et les institutions actuelles en eussent été singulièrement affermies. Montrer l'ordre victorieux, les passions apaisées, la vie municipale fonctionnant avec régularité là même où l'anarchie semblait un mal chronique, quel plus beau succès à obtenir, quel meilleur argument à opposer aux contradicteurs ou aux malveillans? Rien n'interdit d'espérer un tel résultat. Sur 156,100 individus que le suffrage universel appelle à voter, il ne faut pas oublier que 20,000 sont adonnés aux professions libérales, près de 22,000 forment la bourgeoisie, le clergé en compte un millier, et même dans les 90,000 *hommes* voués à l'industrie, si l'on s'arrête principalement aux industries textiles, on ne trouve que 15,000 ouvriers proprement dits contre 11,648 chefs de famille. Ce sont là des élémens rassurans pour l'ordre, dont une administration conciliante tirerait aisément parti.

Nous ne croyons pas nous abandonner à un optimisme excessif en affirmant que dans la classe ouvrière, à Lyon comme partout, plus à Lyon même qu'en d'autres centres industriels, les principes conservateurs, entendus, il est vrai, dans un sens de plus en plus large et libéral, sont appelés à trouver d'énergiques défenseurs. C'est affaire d'instruction, d'éducation économique surtout; or bien des symptômes se sont produits qui peuvent donner à ce sujet de légitimes espérances. Les dix-sept années écoulées depuis la révolution de février n'ont pas été sans porter leurs fruits. Aux derniers rangs de la population ouvrière, — les malveillans, et ils sont trop nombreux mis à part, — aucun, même parmi les plus ignorans, n'attend aujourd'hui d'une formule tyrannique imposée d'en haut l'établissement parmi les hommes d'une égalité chimérique et la certitude d'un bien-être universel qui n'est pas de ce monde. C'est à leur initiative seule, au libre exercice de leurs facultés, que les travailleurs de tout rang, que les salariés eux-mêmes demandent l'amélioration dont ils sont avides. Parmi les moyens à leur portée, ils placent toujours en première ligne l'association, mais l'association volontaire, et ils commencent à croire aux bons effets de l'épargne et de la prévoyance. Aussi peut-on aborder aujourd'hui les problèmes sociaux avec une confiance plus grande et penser à l'avenir avec plus de sécurité; mais, si l'heure est propice, il ne faut pas la laisser s'écouler en vain. L'administration supérieure, cette tutrice de tous les intérêts dans les départemens et les communes, n'a pas eu jusqu'à ce jour assez de souci des besoins intellectuels, de ce qu'on peut appeler le « droit à l'instruction, » appendice obligé du droit de suffrage. Le courageux rapport de M. le ministre de l'in-

struction publique, en nous révélant que, *durant les seize dernières années, le progrès a été moins rapide que dans la période précédente*, a par cela même appliqué un blâme mérité à tous ceux qui peuvent être responsables de ce ralentissement. 818 communes privées d'écoles, 884,887 enfans de sept à treize ans qui ne reçoivent pas l'instruction primaire, un tiers environ qui ne recueillent qu'une instruction insuffisante, passant sur trois ans, en moyenne, six mois à peine à l'école, ce sont là de tristes résultats à mettre en regard de ce qu'ils coûtent. De cet aveu fait avec une audacieuse franchise, il ressort une vérité évidente : c'est que, pour extirper l'ignorance de notre société française, le concours de tous, état, communes, associations religieuses, laïques, n'est pas de trop, et qu'il serait oiseux aujourd'hui de disputer sur des théories et des systèmes, mais qu'il importe d'appliquer tous les modes possibles sans perdre de temps, sans marchander les sacrifices, de courir enfin au plus pressé, en faisant cesser sous ce rapport l'infériorité de notre pays, qui est à la fois une honte et un danger. L'instruction primaire, c'est surtout le besoin des campagnes. L'instruction économique, c'est déjà le désir le plus ardent des ouvriers des villes, des grands centres manufacturiers, d'où elle se répandra très certainement à tous les groupes de travailleurs sur la surface du pays; mais la connaissance des lois qui règlent la production et la répartition de la richesse ne s'acquiert pas seulement dans les livres : elle se propage plus sûrement encore par la pratique même des affaires. Or toutes les associations fondées sur de sages principes l'enseignent et la divulguent. Quoi de plus efficace à cet égard que le mouvement coopératif dont l'éclosion, si récente chez nous, présente cependant déjà de remarquables résultats? Toutes ces sociétés de crédit mutuel dont la Belgique et surtout la Prusse offrent depuis longtemps les modèles, et sur lesquelles nous avons appelé, il y a plusieurs années déjà, l'attention des lecteurs de la *Revue* (1), nous paraissent destinées non-seulement à modifier heureusement la condition matérielle des classes laborieuses, mais à en élever au plus haut degré le niveau intellectuel et moral.

Pour revenir au sujet particulier de cette étude, constatons qu'aucune localité plus que Lyon n'est prête à seconder les efforts qui seraient tentés pour répandre l'instruction et populariser la science économique. Les cours de la *société d'instruction* et ceux de la nouvelle société d'enseignement professionnel sont suivis avec une assiduité croissante. Favorisé par cet élan si remarquable, le mouvement économique se développe dans le sens le plus libéral

(1) Voyez la *Revue* du 15 février 1859, *Du Crédit mutuel.*

et par conséquent le plus digne d'encouragement. On sait avec quelle rapidité les sociétés de secours mutuels se sont multipliées à Lyon. Il se forme maintenant des sociétés de crédit, de consommation, de fabrication même. La société lyonnaise du crédit au travail est l'émule de celle qu'un homme persévérant a créée sous le même titre à Paris, et qui, partie des commencemens les plus modestes, a mérité, par ses progrès, d'être citée devant le sénat et louée par M. le ministre d'état. Une association de tisseurs réunit, à l'aide de versemens mensuels, le capital qui lui permettra d'entreprendre la fabrication pour le compte même de ses membres. De cette épreuve peut sortir la solution de la grave question de la fixation des tarifs entre le fabricant et le chef d'atelier. Par les résultats mêmes des entreprises de l'association, pour peu qu'elle dure, l'ouvrier se convaincra que ce n'est point le caprice qui hausse ou abaisse le prix de la main-d'œuvre, mais bien l'inflexible loi de l'offre et de la demande. Enfin une grande société mutuelle de consommation se forme en ce moment, qui pourrait rappeler les *magasins fraternels* de 1849, mais qui, à en juger par le nom de ses administrateurs, veut être une pure affaire commerciale, ce qui ne l'empêchera pas, tout au contraire, de servir à la démonstration de saines vérités économiques.

On le voit, presque toutes les questions qui avaient à Lyon plus qu'ailleurs si profondément troublé les esprits il y a seize ans n'ont pas cessé de les préoccuper; mais elles ont dépouillé le caractère menaçant qu'on leur a connu. Le milieu où elles se produisent est plus calme, les idées justes ont prévalu, et ce n'est pas trop s'avancer que d'espérer une prochaine et heureuse solution de ces questions redoutables qui semblaient toujours grosses de guerre civile. Sans donc nous arrêter aux critiques que méritent à coup sûr ceux qui n'ont pas su prévoir et par conséquent avancer l'heure du double mouvement intellectuel et économique dont le pays est agité, bornons-nous à souhaiter que d'injustes méfiances ne viennent point en arrêter la marche. Fasse en outre la Providence que des événemens imprévus n'en détournent pas la France elle-même!

BAILLEUX DE MARISY.

UNE

GUERRE DE NATIONALITÉ

AU XVIE SIÈCLE

LE DUC D'ALBE ET LES PAYS-BAS.

Histoire de la Fondation de la République des Provinces-Unies, par M. Lothrop Motley, précédée d'une introduction par M. Guizot; 4 vol. in-8°. Michel Lévy.

L'histoire n'est point une froide poussière qu'une vaine curiosité remue pour en faire sortir de muettes et impassibles images. Elle est pétrie avec du sang; elle est faite avec tout ce qui nous émeut et nous enflamme encore. Elle est comme un champ de bataille retentissant où, sous des noms nouveaux, sous des formes nouvelles, se déroulent incessamment des luttes qui ont commencé avant nous et dont nous ne verrons pas la fin. Quand le drame de la vie des peuples se resserre et se résout en quelque explosion émouvante, quand des questions qui touchent au droit d'indépendance nationale, à la liberté religieuse, se réveillent tout à coup et mettent aux prises toutes les passions, tous les instincts, nous avons assez souvent l'ingénuité de croire que notre siècle entre tous a le privilége de ces grandioses et douloureuses convulsions. Ces questions ont mille fois agité le monde; ce drame, c'est l'histoire elle-même, au courant de laquelle se forme comme une double tradition : d'un côté, les idées d'émancipation et d'affranchissement qui se propagent, s'étendent, s'affirment dans le sang, se retrempent dans les

épreuves; — de l'autre, l'esprit d'usurpation et de conquête qui s'obstine, se défend, qui a sa politique et ses personnifications.

Dans ces dramatiques conflits, assurément la justice n'est point toujours victorieuse. Elle subit d'effroyables outrages; elle reste plus d'une fois ensevelie dans le désastre des humiliés et des vaincus, qui retombent palpitans sous le talon du maître. Ce qui est certain, c'est que la lutte ne s'interrompt pas pour une défaite infligée par la force. Elle se déplace ou se transforme tout au plus; elle ne semble s'assoupir un moment que pour se réveiller plus ardente et plus vive. Aujourd'hui comme hier elle s'alimente aux mêmes sources, et ce que nous avons vu de nos yeux, un peuple se levant tout entier pour sa liberté et pour sa foi, un peuple disputant son âme et sa vie à une domination meurtrière, ce spectacle s'est vu à une des heures les plus tragiques de la formation de l'Europe moderne, dans la seconde moitié du XVIe siècle. La Pologne du temps, c'est la Hollande, cette petite Hollande qui commence par conquérir sur l'océan la patrie matérielle avant de conquérir la patrie morale sur l'absolutisme étranger. A trois siècles d'intervalle et dans des conditions bien différentes, c'est la même cause qui se débat par les armes devant une Europe ennemie ou muette; c'est le même drapeau d'indépendance nationale et de liberté religieuse ombrageant de ses plis mutilés et menant au combat tantôt des protestans, tantôt des catholiques; ce sont les mêmes phénomènes de résistance désespérée et d'inflexible oppression. Le Mouraviev des Pays-Bas, c'est ce duc d'Albe à la figure d'airain qui se détache sur le fond sombre, héroïque et sanglant d'une guerre d'extermination, celui qui est resté le type impassible et farouche des ravageurs de peuples. Ainsi entre le présent et le passé il y a une sorte d'échange de lumière. Ce que nous voyons aide à comprendre ce que d'autres ont vu, et cette histoire d'autrefois, à son tour, est comme l'ébauche concentrée et saisissante de toutes les entreprises d'émancipation, des guerres nouvelles de nationalité; elle en reproduit d'avance les caractères, les mobiles, les violences, les poignantes alternatives, les excès crians; elle montre de plus que les exécuteurs ne peuvent jamais épuiser le sang des victimes, et que s'il y a pour les peuples des malheurs immérités, il y a aussi des victoires de la force qui n'ont pas de lendemain.

C'est le propre d'ailleurs de ces épisodes, où se condense à un moment donné tout ce qu'il y a de plus vivace dans l'âme humaine, qu'on ne puisse y toucher d'un cœur froid. Ces mots de liberté, de patrie, d'indépendance, qu'ils retentissent au fond du passé ou dans le présent, ont une invincible fascination, et laissent sur les événemens dont ils résument l'esprit un reflet d'idéale grandeur.

Une révolution qui n'est qu'une révolution intérieure, c'est-à-dire le plus souvent une guerre civile, garde toujours je ne sais quelle couleur sombre et ingrate. Le droit s'obscurcit parfois dans les horreurs de ce déchirement d'une nation partagée entre deux camps ennemis, si bien qu'on ne sait plus où est la justice et que la sympathie hésite à se fixer. Ce n'est plus de même dans les guerres d'indépendance, où la lutte est engagée entre la conscience d'un peuple et une domination étrangère qui s'impose. Ici tout est clair, tout est tragiquement simple. Le droit, quelques défaites qu'il subisse, de quelques flétrissures qu'on cherche à l'avilir pour l'évincer, ne cesse pas d'être le droit. La force, de quelque nom spécieux qu'elle se pare, ne cesse point d'être la force; victorieuse ou vaincue, elle reste livrée à l'incorruptible Némésis qui s'attache à elle et la marque d'une ineffaçable empreinte. Les esprits bien faits n'ont pas à secouer cet insupportable malaise qui naît de l'incertitude dans les grandes crises publiques. On est avec ces combattans de la bonne cause, combattans d'hier ou d'aujourd'hui, qui ne peuvent souvent que mourir pour affirmer leur droit de vivre, et dont le sang rejaillit à la face de ceux qui le versent sans mesure dans des luttes inégales. Telle fut cette guerre de l'indépendance hollandaise, qui revit tout entière avec ses épisodes, ses idées, ses passions, ses personnages, dans le beau livre de M. Lothrop Motley, une des histoires les plus substantielles, les plus animées, les plus entraînantes qui aient vu le jour depuis les vigoureux et éloquens récits de Macaulay, une de ces œuvres qu'on lit et qu'on relit, ne fût-ce que pour se donner ce spectacle toujours nouveau de la race humaine dans ce qu'elle a de plus sainement héroïque et dans ce qu'elle a de plus terriblement malfaisant, dans un Guillaume d'Orange et dans un duc d'Albe, — ne fût-ce aussi que pour apprendre à ne pas désespérer du bon droit dans les plus cruels abandons.

Voici en effet un petit peuple qui pendant un demi-siècle sent sur lui le poids d'une des plus puissantes monarchies du temps, d'une domination étrangère armée, au nom d'une pensée d'unité religieuse, de tous les moyens de compression et de destruction. Au moment voulu, il se rencontre un de ces hommes qui semblent faits pour frapper, frapper sans trêve et sans merci, qui ont la passion de leur métier, et qui peuvent certes dire ce que disait notre batailleur Montluc avec une sorte de mélancolie en parlant des cruautés de la guerre : « Dieu doit estre bien misericordieux en nostre endroit, qui faisons tant de maux. » Au-dessus du terrible exécuteur se tient le prince, qui de loin, du fond de sa cellule royale, dirige d'un cœur froid et d'une intelligence étroite l'œuvre de violence et de

ruse. L'un et l'autre travaillent consciencieusement à *pacifier!* Contre son ennemi, qu'a donc ce peuple pour se défendre? Il n'a rien à attendre du dehors. L'Allemagne lui prête à peine des mercenaires qui se débandent à la première défaite, si la solde est en retard; la France lui envoie l'écho sinistre de la Saint-Barthélemy. Il n'a pour opposer à la force organisée d'une administration tyrannique et d'une armée aguerrie que les débris de ses libertés locales mutilées et un sentiment religieux trempé dans les massacres. Je me trompe : il a encore un homme pour le conduire, pour le soutenir, et la mer, qu'il peut prendre pour complice en se submergeant lui-même pour submerger son ennemi. C'est tout, et cependant il finit par triompher. Il reste maître du champ de bataille, et il se trouve avoir jeté un élément nouveau dans la politique européenne; mais cette laborieuse victoire, il faut qu'il l'arrache en quelque sorte à la fortune, il faut qu'il la dispute pied à pied, jour par jour, au milieu des exécutions et des spoliations. C'est là l'histoire que retrace M. Lothrop Motley, et l'historien, qui est un Américain du nord comme Prescott, est digne des événemens qu'il raconte. Il a écrit son livre, devenu aujourd'hui français, avec un mélange de science et de feu, en vrai fils d'une république qui a eu, elle aussi, sa guerre de l'indépendance, en protestant qui sent encore remuer sa fibre contre l'implacable audace des persécutions religieuses. Ce n'est point un livre impartial, si on prodigue ce beau nom d'impartialité à ce sentiment sceptique et émoussé qui se croit supérieur parce qu'il se cuirasse contre l'émotion, parce qu'il tient la balance entre les persécuteurs et les victimes, entre la force et le droit. Il est impartial dans le sens le plus élevé au contraire, si l'impartialité est le respect de la vérité, l'exactitude du récit échauffée, vivifiée par un énergique et libéral sentiment de justice. C'est même le charme sérieux de cette histoire d'être sincèrement, résolûment passionnée sans être infidèle, sans tomber dans l'excès des vaines apologies ou des travestissemens frivoles.

Il y a longtemps déjà que ce douloureux et éclatant procès s'instruit. Les témoignages les plus imprévus se sont multipliés. Les acteurs qui ont eu le premier rôle se sont dévoilés dans leurs correspondances, dans ce qu'ils croyaient ne dire que pour eux-mêmes ou pour leurs complices. Guillaume d'Orange a parlé; Philippe II, cet autre Taciturne, a parlé; il écrivait beaucoup, il calculait tout ce qu'il écrivait, et ses lettres laissent voir jusque dans les profondeurs de cette âme implacable et subtile. Granvelle, le rusé, le tenace cardinal, et le duc d'Albe n'ont plus rien d'inconnu. Les uns et les autres, sans le vouloir, sans le savoir, ont livré le secret de leur action et de leur pensée, le secret des deux camps. Le livre de

M. Lothrop Motley est comme le couronnement de ce long travail de divulgation, le résumé vigoureux et coloré de ce grand drame qui ouvre l'ère des luttes nationales modernes, qui est pour l'Europe elle-même le sanglant prologue de tout un ordre d'événemens nouveaux, d'une véritable révolution d'équilibre public par l'affranchissement d'un peuple.

I.

Le mot le plus populaire, le plus retentissant et le plus inexpliqué de notre temps est le mot de nationalité. Une nationalité vraie n'est point évidemment l'œuvre artificielle et soudaine d'une fantaisie révolutionnaire d'indépendance, ni même d'une de ces poétiques et touchantes fidélités d'une race qui s'attache avec une ardeur désespérée à ses souvenirs et à ses traditions. Elle a de bien autres racines. C'est un organisme vivant qui a sa raison d'être dans le droit, dans les faits, dans les mœurs, dans la politique, dans la religion, dans tout ce qui l'entoure. C'est de cet ensemble d'élémens que naît dans une convulsion douloureuse la nationalité hollandaise, à cette heure décisive du XVIe siècle où se produisent ces deux grands faits, la rupture de l'unité religieuse de l'Europe et la formation des monarchies absolues.

Elle se lève humble et tourmentée, s'armant de ses libertés locales, s'affirmant par la foi religieuse, puisant sa force dans une situation nouvelle dont elle est l'expression et la garantie. Si elle n'avait eu que ses chartes et ses priviléges, elle eût échoué sans doute; elle n'eût été qu'une vaine protestation de l'esprit local. Si elle n'avait eu que son calvinisme naissant, elle n'eût fait qu'une guerre de secte. Même avec sa foi religieuse et ses libertés locales, elle eût probablement encore succombé, si elle n'eût répondu à un certain état du continent. C'est par toutes ces causes réunies que dans sa faiblesse même elle devient une puissance en face de cette puissance espagnole qui, assise au-delà des Pyrénées, ayant un pied en Italie, un pied dans les Pays-Bas, s'essaie à un absolutisme dominateur. C'est le rôle européen de la nationalité hollandaise de représenter au centre du continent un intérêt nouveau d'indépendance morale et d'équilibre politique, comme c'est le rôle européen de la nationalité polonaise d'aujourd'hui d'être à son tour au nord le soldat mutilé de la même cause en face de cet autre absolutisme qui n'a pas dit son dernier mot.

Il y a en plein XVIe siècle une scène qui semble être le prologue de ce sanglant démêlé des Pays-Bas, où la révolution hollandaise, sans être née encore, plane comme une ombre invisible, où se trou

vent réunis pour une des plus étranges cérémonies du temps tous ces personnages qui vont s'entre-choquer dans le combat : c'est la scène de l'abdication de Charles-Quint à Bruxelles le 25 octobre 1555. Les états-généraux sont rassemblés dans le vieux palais des ducs de Brabant. C'est un vrai tumulte de conseillers, de gouverneurs, d'échevins, de chevaliers de la Toison-d'Or en costumes magnifiques. L'empereur s'avance, goutteux, déformé, avec sa barbe grise et hérissée, son front large, ses yeux d'un bleu sombre, sa mâchoire bourguignonne plus pendante que jamais, et jouant son rôle de dominateur dégoûté. Ce jeune homme sur lequel s'appuie en marchant péniblement cet empereur en béquille, c'est Guillaume d'Orange, celui qui sera l'âme de l'insurrection des provinces. Le nouveau roi, Philippe II, petit, maigre, pâle, étroit de poitrine, semble timide et embarrassé. Son œil glauque, qui regarde rarement en face, est énigmatique. Sa froideur silencieuse et hautaine a quelque chose de sinistre. Dans cette foule se mêlent le brillant Lamoral d'Egmont, le premier des chevaliers flamands, avec ses cheveux flottans, son regard loyal, sa moustache courte et ses traits séduisans; l'inquiet, l'intègre et courageux comte de Horn; le hardi et turbulent Brederode; Perrenot, l'évêque d'Arras, qui va être le cardinal Granvelle et gouverner les Pays-Bas; le terrible Noircarmes, qui sera l'auxiliaire du duc d'Albe. Hommes de conseil ou d'épée, ils sont tous là. Quand le rideau tomba sur cette scène si merveilleusement arrangée pour l'éclipse de l'astre impérial, la tragédie pouvait commencer : le théâtre était trouvé, les acteurs étaient prêts; sur quelques-uns de ces mâles visages passait déjà l'éclat sinistre des morts violentes.

La tragédie pouvait commencer, disais-je. Elle n'éclate pas aussitôt sans doute, elle ne se noue même et ne se déroule qu'avec une sorte de lenteur confuse : elle met dix ans à se dégager. La vérité est cependant qu'elle était en germe dans la situation que Charles-Quint léguait à Philippe II comme un héritage de feu et de sang, dans le caractère du nouveau roi, dans l'incompatibilité croissante de deux races violemment liées ensemble, et rien n'est certes plus saisissant que cette lutte qui s'enflamme, s'étend, se ralentit ou se ranime en se compliquant sans cesse jusqu'au jour où il n'y a plus ni merci ni conciliation possible. Cette lutte, c'est la fatalité invisible de la scène du palais de Bruxelles. Sur ce champ de bataille resserré et perdu dans un coin de l'Europe, deux choses sont en présence : d'un côté une politique de conquête et de domination absolue, marchant à son but avec une redoutable fixité, de l'autre un pays, une société où s'éveille sous la compression même un invincible esprit de résistance.

Ces provinces wallonnes, flamandes, hollandaises, frisonnes, qui étaient passées des mains des derniers princes de Bourgogne aux mains de Charles-Quint, leur héritier impérial, pour rester un simple domaine espagnol, qui avaient grandi dans la pratique d'une semi-indépendance, étaient pleines de vie et d'activité. Elles s'étaient formées, elles s'étaient élevées par le travail, qui avait créé une vigoureuse bourgeoisie à côté de la fière et remuante noblesse flamande, par l'habitude de se mesurer avec le grand ennemi, l'océan, par l'éclat de leurs industries et de leurs arts, par le développement de toutes les libertés locales. Sur ce territoire morcelé et menacé, il y avait plus de deux cents villes, et quelques-unes rivalisaient avec les villes les plus populeuses, les plus animées et les plus riches de l'Europe. Presque toutes avaient leurs chartes, leurs corporations innombrables, et elles figuraient aux états-généraux, représentation commune de tout le pays. Chaque province avait sa constitution. Celle du Brabant portait un nom tout empreint de bonne humeur : elle s'appelait la « joyeuse entrée, » et elle était si populaire que les femmes allaient faire leurs couches sur le sol brabançon, pour assurer à leurs enfans l'avantage des priviléges de la province. La Hollande avait aussi sa constitution. Reléguée au nord et coupée par le Zuyderzée, la petite et pauvre Frise restait une sorte de république aux mœurs sobres et rudes. Les traits communs de ces constitutions sont le résumé éternel des conditions de toute liberté réelle. Point de subsides sans le vote des états-généraux, point de justice exceptionnelle, point d'étrangers dans les fonctions publiques, point de soldats étrangers, si ce n'est en temps de guerre; point de changemens dans l'organisation de l'église, si ce n'est avec le consentement des villes et de la noblesse; inviolabilité des lois et des coutumes, et si le prince y contrevient, « nul n'est tenu de lui obéir. » Par suite de leur position, qui en faisait le lieu de passage de toutes les idées et de tous les intérêts, et aussi par une conséquence de leur développement moral, ces provinces d'ailleurs étaient restées dans les affaires de religion assez indépendantes vis-à-vis de Rome, et elles étaient tout ouvertes aux doctrines nouvelles. Les tentatives de réformation allaient à ces esprits sensés, peu faits pour se plier aux mysticismes violens, et jaloux de leurs droits. Pour l'Espagne, tournée à l'absolutisme par son génie et par la logique de son histoire, toute cette efflorescence de liberté n'était qu'un obstacle à sa domination; les instincts naissans de réformation religieuse n'étaient que l'hérésie à déraciner, un élément de résistance de plus à vaincre. La politique espagnole, pour marcher à son but, avait deux moyens, elle en avait même trois. Elle avait d'abord la force, mais en outre

elle tenait dans sa main deux instrumens tout-puissans : la cour de Malines, tribunal souverain créé justement pour coordonner, c'est-à-dire pour détruire toutes les libertés locales en fondant l'unité politique dans la servitude, et l'inquisition, qu'elle travaillait à introduire dans les Pays-Bas pour maintenir l'unité religieuse, de telle sorte que, dès le premier moment, tous les élémens du combat se trouvaient réunis : l'heure de l'explosion était seule incertaine.

Tant que Charles-Quint avait gardé la puissance, cette lutte était restée à demi voilée et comme suspendue. Nul, il est vrai, n'avait mieux pressuré ces provinces et n'avait mis plus d'habileté à les plier sous le joug. C'était lui qui avait infligé une cruelle et humiliante répression à l'insurrection de Gand en 1540, et c'était lui aussi qui, par ses impitoyables édits de 1550, avait inauguré l'ère des persécutions sanglantes contre les réformés. « Il était trop clairvoyant, selon le mot de l'historien nouveau, pour ne pas reconnaître la liaison entre l'amour de la liberté religieuse et celui de la liberté politique, et sa main était toujours prête pour écraser les deux hérésies. » Tel qu'il était cependant, le souple et habile empereur savait se servir de son origine flamande et était presque populaire dans les Pays-Bas. Il était volontiers familier avec ses compatriotes; il allait boire de la bière avec les paysans brabançons et tirer de l'arquebuse avec les artisans d'Anvers, tout comme il partageait les plaisirs des grands seigneurs flamands, dont il aimait à s'entourer. S'il avait publié ses édits sanguinaires, les terribles *placards* qui avaient fait déjà des milliers de victimes, il les laissait dormir assez souvent. C'était une nécessité de sa situation; il était plus politique que fanatique : il avait fait la paix religieuse de Passau, il avait dans son armée des soldats luthériens qu'il voulait garder, et il les laissait jusque dans son camp suivre la liberté de leur foi, si bien que la cour de Rome s'en indignait. Et puis c'était l'empereur. Sous son sceptre, les Pays-Bas étaient les égaux de ses autres possessions; ils faisaient partie d'un grand corps politique, ils n'étaient point un peuple soumis, livré à un autre peuple, violenté dans son indépendance morale.

Charles-Quint une fois disparu et le prestige impérial évanoui, ce n'était plus que la suprématie directe et oppressive de l'Espagne, la domination étrangère exercée par un prince plutôt fait pour l'aggraver que pour l'adoucir. Philippe II n'avait rien de flamand. Le jour de son avénement, il ne put même parler dans aucune des langues du pays aux états-généraux. Tout Espagnol de goût, d'idées et d'éducation, il n'avait que de l'antipathie pour l'esprit ou les plaisirs de ces populations animées et bruyantes. Il était plus étran-

ger dans les Pays-Bas qu'en Angleterre même, où il était allé épouser la reine Marie Tudor. Avec lui, le système, habilement déguisé ou ajourné sous Charles-Quint, se dévoilait dans sa clarté redoutable, et ce système, c'était la guerre à tout élément national, — la guerre à l'esprit de liberté politique par la substitution de l'absolutisme royal à tous les droits locaux, la guerre à l'esprit de liberté religieuse par l'inquisition fortifiée et poussée au combat, par une exécution plus complète et plus rigoureuse des édits de 1550, par la création de trois archevêchés et de quinze évêchés nouveaux transformés en instrumens de persécution. C'était en un mot la lutte préparée et organisée. Le nouveau roi ne songeait pas à l'éviter; il l'acceptait, non en guerrier, comme eût fait son père, mais en homme d'une nature cauteleuse et sombre, qui nouait patiemment tous les fils de sa vaste tentative avant de laisser éclater la foudre des répressions sans pitié.

Ce sont là en effet les deux phases de cette politique marchant pas à pas vers son but de domination, et elles sont merveilleusement représentées dans ces deux gouvernemens qui se succèdent, le gouvernement de Marguerite de Parme, j'allais dire le gouvernement de Granvelle, et la dictature du duc d'Albe. A l'époque de sa régence dans les Pays-Bas, Marguerite de Parme avait trente-sept ans. C'était une femme aux traits masculins, montant à cheval et chassant comme une fille de Marie de Bourgogne, ayant de violens accès de goutte comme son père, bonne catholique qui avait eu pour confesseur Loyola lui-même, rompue aux duplicités de la politique. Par sa naissance, — elle était fille naturelle de Charles-Quint et d'une demoiselle d'Oudenarde, — elle tenait aux Pays-Bas; par ses deux mariages successifs avec Alexandre de Médicis, — celui qui mourut du coup de poignard de Lorenzaccio, — et avec le jeune Octave Farnèse, neveu du pape Paul III, elle tenait à l'Italie. Philippe l'avait choisie pour son origine flamande, qui pouvait en faire un instrument précieux dans sa docilité.

L'âme de ce gouvernement d'ailleurs, c'était Granvelle, le cardinal évêque d'Arras, homme adroit, remuant, ambitieux, instruit, d'une activité à écrire cinquante lettres par jour, assez habile pour flatter le roi en débrouillant ses pensées, pour s'imposer en paraissant obéir servilement, et en définitive ayant plus d'esprit d'intrigue et de dextérité que de consistance sérieuse. Ce fut lui qui fut chargé de cacher l'épée tendue et meurtrière sous les finesses de sa diplomatie. Granvelle est un des types de l'école absolutiste insinuante et modérée. Il voulait les mêmes choses que Philippe, mais il les voulait autrement, en louvoyant sans cesse, en rusant avec tous ces gentilshommes à l'humeur indépendante dont il rencontrait partout

l'opposition, avec le peuple qui avait le tort de ne pas vouloir se laisser brûler, et tandis que Philippe, impatient d'action, lui écrivait : « Il n'est plus temps de temporiser, il nous faut châtier avec la plus grande rigueur; ce n'est que par la terreur que nous viendrons à bout de ces misérables, et encore ne sommes-nous pas sûrs de toujours réussir; » tandis que le roi parlait ainsi, le cardinal, lui, temporisait et enveloppait la terreur de subtilités : il avait presque la prétention étrange de la faire accepter comme un bienfait, il avait toute sorte de curieux expédiens pour colorer les édits d'un reflet de la popularité survivante de Charles-Quint, pour faire passer l'inquisition en évitant de l'appeler l'inquisition espagnole, puisque c'était le nom redouté et honni. Le vrai caractère de ce gouvernement, c'est d'avoir été une tentative pour amortir ce grand feu naissant des Pays-Bas dans une compression doucereusement violente, en représentant ce mouvement contagieux tantôt comme un déchaînement de démagogues et de révolutionnaires, tantôt comme l'œuvre de quelques nobles ruinés et turbulens qui voulaient refaire leur fortune aux dépens de l'église, et relever leur pouvoir aux dépens de la couronne et du peuple. Cet habile cardinal, que la fortune jetait dans les Pays-Bas pour cacher sous sa robe rouge une pensée de conquête, savait déjà de son temps comment on accable un peuple en l'appelant démagogue, comment on fait la guerre à une noblesse patriote qui défend les droits du pays en l'accusant d'être une oligarchie impérieuse et agitatrice.

L'habileté n'est pas tout dans les affaires humaines. Granvelle se trompait. Il avait accepté avec une imperturbable légèreté la plus rude, la plus ingrate, la plus impossible des missions, celle de réduire par un mélange de duplicité et de violence une société qu'il sentait grandir sous sa main, que la persécution désespérait sans l'abattre, que la ruse irritait sans la tromper. Il ne voyait pas que cette agitation, avec laquelle il jouait, tirait sa puissance, non de la turbulence de quelques nobles, ou du fanatisme de quelques briseurs d'images, ou d'un instinct démocratique suscité par la réforme, mais de la force des choses, de ce frémissement qui courait dans tout le pays. Il ne remarquait pas que tout se tenait par un lien indissoluble dans la résistance comme dans la compression, et que c'était cette politique acharnée à la destruction de l'indépendance morale, religieuse, politique des Pays-Bas, qui scellait l'alliance de la noblesse et du peuple, des sceptiques et des croyans, des instincts nationaux et de la foi religieuse nouvelle, qui faisait en un mot d'une agitation décousue un mouvement universel et irrésistible. Personnellement Granvelle périt à l'œuvre: il tomba sous le ridicule et sous le poids de sa propre impuissance, abandonné du

roi, haï du peuple, méprisé et raillé par toute cette noblesse avec laquelle il était en guerre. En peu de temps, il attira sur lui une impopularité colossale. De cette situation assombrie, la gaîté jaillissait encore comme une étincelle, et se répandait en quolibets, en satires, en bouffonneries. On lui remettait à lui-même, sous forme de pétition, une caricature où il était représenté comme une poule couvant des œufs d'où sortaient des évêques ayant une ressemblance grotesque avec ceux qu'on venait de nommer, et au-dessus de la tête du cardinal se montrait le diable disant : « C'est ici mon fils bien-aimé, écoutez-le. » Brederode, « personnage escervellé si oncques en fut, » le poursuivait de toute sorte de mascarades et mettait sur son chapeau au lieu de plumes une queue de renard symbolique. Pour railler le luxe et les somptueuses livrées du cardinal, d'Egmont imaginait une livrée nouvelle, ce qu'on appela la livrée des *sotelets*, une tunique de drap grossier avec de longues manches pendantes sur lesquelles étaient brodées pour tout ornement un capuchon de moine et un bonnet de fou. En quelques jours, tout le drap du Brabant et la serge de Flandre furent employés à faire ces livrées, qui passaient dans les rues de Bruxelles comme une satire vivante. Politiquement, Granvelle ne réussit pas mieux. La ruse était aussi impuissante que la violence. Les persécutions, loin de faire reculer les idées nouvelles, devenaient un stimulant redoutable, et à deux pas des bûchers, des gibets, on confessait la foi réformée. Les remontrances se succédaient de la part des villes, des états provinciaux à chaque violation des droits du pays. La résistance en un mot ne faisait que s'étendre et se fortifier.

Il manquait un programme à ce mouvement grandissant, et ce fut là l'origine du *compromis*, qui ne portait d'abord que trois signatures, celles de Brederode, de Charles de Mansfeld et de Louis de Nassau, mais qui réunit bientôt des milliers de noms, surtout parmi les petits gentilshommes et même dans la bourgeoisie. C'était l'engagement de défendre en commun les droits du pays, de combattre l'inquisition et les étrangers, et de se prêter appui, tout cela mêlé de protestations de loyauté et de fidélité au roi. Une fois créée, la confédération nouvelle devait faire acte de vie. Trois cents gentilshommes arrivèrent bruyamment à Bruxelles, Brederode en tête, pour présenter une pétition à la régente, et leur présence seule, en révélant le progrès de l'agitation, remuait la ville, troublait Marguerite de Parme, divisait le conseil, où se trouvaient des hommes tels que Guillaume d'Orange, d'Egmont, Horn, Montigny, qui, sans avoir signé le *compromis*, ne pouvaient ni le désapprouver, ni livrer leurs parens et leurs amis qui l'avaient signé. La ligue finit misérablement avant que la lutte réelle eût commencé ; ce

compromis cependant était l'expression première et en quelque sorte l'acte de naissance d'une révolution.

A ces *insurgens* des Pays-Bas il manquait aussi un nom, — un nom original et populaire fait pour frapper les masses. Ce nom leur vint d'un sarcasme lancé par une bouche ennemie. Lorsque les confédérés se présentèrent à la régente avec leur pétition, remplissant les salles du palais de leur jeunesse, de leur fierté et de leurs magnifiques costumes, Berlaymont, un des seigneurs flamands aveuglément fidèles au parti du roi, s'écria avec colère devant la duchesse : « Eh! comment, madame, votre altesse a-t-elle crainte de ces *gueux?...* Par Dieu vivant! qui croirait mon conseil, leur requête serait apostillée à belles bastonnades, et nous les verrions descendre les degrés de la cour plus vitement qu'ils ne les ont montés. » Le soir même, les confédérés, se promenant dans la ville, passèrent sous le balcon de la maison de Berlaymont, et celui-ci, qui était avec le comte d'Aremberg, répéta encore : « Voilà nos beaux *gueux!* Regardez, je vous prie, avec quelle bravade ils passent devant nous. » Trois jours après, dans un banquet organisé pour couronner cette belle campagne, Brederode, qui n'était « ni chancelier ni bachelier, » qui savait mieux boire que réfléchir, mais qui avait un certain instinct d'agitateur, Brederode se leva tout à coup et dit d'un ton joyeux : « On nous appelle des *gueux!* Eh bien! soit; nous combattrons l'inquisition, mais nous resterons fidèles au roi, nous fallût-il porter une besace de gueux. » Puis, se faisant apporter par un de ses pages un sac de mendiant et une écuelle de bois, il passa le sac autour de son cou, rempit l'écuelle de vin, et, la vidant d'un trait, il s'écria : « Vivent les *gueux!* » Parmi les convives, éclatant en frénétiques acclamations, chacun voulut en faire autant et boire dans l'écuelle de bois en poussant le même cri. On avait jeté une injure à cette jeunesse, elle la ramassait pour s'en parer. Les *insurgens* avaient un nom avant de prendre les armes, et ce nom allait retentir pendant des années dans les massacres, dans les combats sanglans, sur mer et sur terre, en devenant le mot d'ordre d'une des premières guerres modernes de nationalité.

Représentez-vous la situation des Pays-Bas à ce moment où, par un étrange contraste, les confédérés faisaient leur entrée dans ce même palais de Bruxelles, dans ces mêmes salles où quelques-uns des acteurs pouvaient se souvenir d'avoir vu la scène de l'abdication de Charles-Quint. Depuis dix ans, le gouvernement de Philippe II, fixe dans sa pensée, travaillait avec la logique de l'absolutisme à refondre ces provinces, à déraciner tout sentiment de liberté morale et d'indépendance politique par toutes ces mesures

étroitement liées, l'inquisition, les édits, l'institution de nouveaux évêques, le refus obstiné de rassembler les états-généraux, la violation permanente et systématique de toutes les garanties légales. Il ne semblait hésiter ou s'arrêter par instans que pour reprendre son œuvre avec une opiniâtreté plus implacable, en dissimulant tout au plus la violence sous la ruse, et sans se laisser détourner de son but de domination absolue. Depuis dix ans aussi, le pays résistait, s'épuisait en remontrances inutiles, s'agitait dans les liens sanglans qui l'enlaçaient par degrés, et se défendait de son mieux dans la confusion. Les uns, comme Brederode, entraient dans la lutte gaîment, étourdiment, et ne voyaient guère qu'une excitante partie de plaisir dans cette entreprise de défense nationale. Les autres, comme le comte d'Egmont, Horn, Montigny, étaient pleins de trouble et d'anxiété, inclinant tantôt vers la cause populaire, tantôt vers le gouvernement, toujours mécontens et fidèles. Ils allaient à Madrid, se laissaient gagner un moment, puis retombaient sous l'impression poignante qui les attendait au retour, et ils ne voyaient pas qu'avec leurs tergiversations ils étaient aussi coupables aux yeux de Philippe que de vrais rebelles, qu'avec leur loyauté, avec leurs services, ils marchaient sans profit et sans gloire à une destinée tragique. Le premier de tous, Guillaume d'Orange, sans se livrer à des têtes légères comme Brederode, sans partager aussi les doutes du comte d'Egmont, suivait dans son âme sérieuse et prévoyante les progrès du mouvement, surveillait d'un regard pénétrant la marche de la politique royale, prêt à toutes les résolutions, mais ne voulant rien précipiter, préférant paraître se dérober à son rôle et méritant ainsi de personnifier une révolution qui déjà devinait en lui son chef. Au-dessous, les masses pressurées et exaspérées étaient tombées dans la situation la plus affreuse. Plus de cinquante mille victimes avaient péri par les bûchers ou par le gibet. Il n'y avait plus de sécurité pour les vivans. L'émigration commençait à dépeupler le pays, les industries s'arrêtaient, la famine envahissait les campagnes; mais rien ne suspendait les progrès de la foi nouvelle, qui sous l'aiguillon de la souffrance devenait une vraie passion, élevant ainsi une barrière bien autrement redoutable que celle de la politique entre le roi étranger et ses sujets des provinces flamandes. Depuis dix ans enfin, ce drame se nouait dans la conscience graduellement révoltée d'un peuple et dans l'âme soupçonneuse de Philippe, où tout ce qui venait des Pays-Bas allumait la pensée d'une répression plus décisive, l'impatience d'en finir.

Jusque-là cependant les camps se formaient, l'antagonisme s'envenimait, le choc n'avait point éclaté, on n'en était pas venu à in-

voquer la force comme l'unique et suprême juge; mais l'heure arrivait visiblement où il était impossible d'aller plus loin sans se heurter. Le gouvernement était dans l'alternative de retirer toutes les mesures par lesquelles il avait violenté les populations des Pays-Bas, c'est-à-dire d'abdiquer, ou de pousser jusqu'au bout son système, c'est-à-dire de marcher à la soumission des provinces par le fer et le feu, par une invasion de force soudaine et irrésistible. Le pays, à son tour, ne pouvait plus faire un pas sans toucher à l'une de ces extrémités : périr obscurément ou se sauver lui-même par une de ces témérités héroïques qui naissent du désespoir, se soumettre absolument, sans condition, au plus dur des jougs, ou arriver droit au dernier mot de cette agitation de dix ans, l'indépendance politique et religieuse, l'indépendance nationale. Chaque jour aussi se retrécissait le mince terrain sur lequel se débattaient encore les âmes généreuses et vacillantes qui prétendaient obstinément concilier la loyauté envers le roi et la fidélité à leur nation. Le comte d'Egmont était de ces âmes. Il souffrait cruellement; il ne voulait pas prendre les armes contre le roi; il ne voulait pas les prendre non plus contre le pays, et il répétait qu'il irait « se cacher là où nul homme ne pourrait plus le voir. » C'est alors que la lutte se précipite et s'enflamme réellement. Elle éclata d'abord en emportemens populaires comme la guerre aux images dans les églises, en séditions multipliées où s'enhardissaient les réformés; elle devint plus flagrante dans ces prises d'armes tentées pour délivrer Valenciennes, qui subissait un siége pour avoir refusé une garnison espagnole, ou pour insurger Anvers, que contenait encore de sa présence Guillaume d'Orange, moins en représentant du roi qu'en modérateur volontaire. De son côté, Philippe, confirmant tous ses édits, exigeant de ses sujets des provinces un nouveau serment d'obéissance absolue, écartant tous les vains palliatifs, — Marguerite de Parme après Granvelle, — laissait voir enfin sa vraie pensée dans ces deux faits, la préparation d'une armée d'invasion et la nomination du duc d'Albe comme gouverneur des Pays-Bas. A ce moment suprême où toutes les situations se tranchaient, Guillaume d'Orange, qui avait déjà donné sa démission de tous ses emplois, qui venait de refuser le nouveau serment qu'on lui demandait, voulut voir encore une fois le comte d'Egmont; il le rencontra entre Anvers et Bruxelles, dans le petit village de Willebroek. L'amitié qu'il nourrissait pour lui avait « jeté des racines trop profondes dans son cœur, » selon sa parole touchante, pour qu'il n'essayât pas de le ramener. Il le pressa d'accepter pour le moment l'exil avec lui. Tout fut inutile. Ces deux hommes se quittèrent le cœur serré pour ne plus se revoir. Le comte d'Egmont partit pour aller au-devant

de l'envoyé du roi, sans se douter qu'il faisait la moitié du chemin à la rencontre de la mort qui venait vers lui. Guillaume d'Orange partit pour l'Allemagne, allant attendre les événemens qui se préparaient. Ce n'était pas trop tôt. Pendant que Guillaume franchissait la frontière, tandis que Marguerite de Parme, de son côté, blessée de son brusque remplacement, se débattait en lettres amères avec son frère, tandis que le pays tout entier attendait frémissant et désolé, le bruit des bandes espagnoles accourant d'Italie se laissait déjà entendre à travers les gorges des Alpes. L'armée d'invasion arrivait en bataille, conduite par son chef, et c'est ainsi que naissait cette dictature du duc d'Albe, expression préméditée et éclatante d'une politique résolue à tout, capable de tout, excepté d'avoir raison d'une passion d'indépendance nationale unie à une passion religieuse.

II.

C'était, à vrai dire, toute une conquête à refaire, et cette conquête était la fatalité de toute une situation. Lorsque le duc d'Albe mit le pied sur le sol des Pays-Bas, à Thionville, vers le milieu d'août 1567, il conduisait avec lui dix mille hommes des plus vieilles bandes espagnoles, des vieux *tercios* de Lombardie, de Sardaigne, de Sicile et de Naples, ce que Brantôme appelle une « gentille et gaillarde armée, » formée de soldats aux armures étincelantes, « équipés de tous points comme des capitaines, » accoutumés à se battre, durcis par la discipline, gonflés de la grandeur de leur pays, et brûlant de se jeter sur la riche proie qu'on leur livrait. Deux mille femmes suivaient ces bandes redoutables. L'armée était faite pour le chef qui la conduisait; chef et armée étaient faits pour la politique dont ils étaient les exécuteurs.

Fernand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, avait soixante ans et passait pour un des premiers hommes de guerre de l'Europe. Depuis l'âge de seize ans, il vivait dans les camps; il s'était formé au feu des batailles de Charles-Quint. Il s'était battu contre les Turcs, battu en Espagne, battu en Italie, battu en Allemagne, partout, excepté en Afrique. C'est lui qui, à la bataille de Mühlberg contre les confédérés protestans de Smalcalde, avait si rapidement et si heureusement conduit le passage de l'Elbe qu'il avait surpris l'électeur de Saxe, Jean-Frédéric, au milieu de ses dévotions, et que l'on avait cru à un miracle renouvelé de Josué, pour lui laisser le temps de vaincre. Comme plus tard le roi de France Henri II l'interrogeait sur ce qui en était du miracle de Mühlberg, il répondit fièrement : « Sire, j'étais trop occupé ce soir-là de ce qui

se passait sur la terre pour prendre garde aux évolutions des corps célestes. » Il n'était pas si humble dans sa foi qu'il crût à la nécessité d'un prodige pour vaincre. Plus récemment il avait été employé en Italie à cette petite guerre ingrate et déplaisante contre le pape Paul IV, pendant que les brillans seigneurs flamands, d'Egmont en tête, couvraient les premiers jours du règne de Philippe II de l'éclat décevant et fatal à la France de Saint-Quentin et de Gravelines. Il avait cela sur le cœur. Il est vrai que d'un autre côté, surtout dans les derniers temps, on lui faisait la réputation d'être un stratégiste plus prudent que hardi, un tacticien habile à éviter le combat, et qu'un plaisant gentilhomme de la cour lui écrivait en lui donnant le titre ironique de « général des armées de sa majesté dans le duché de Milan en temps de paix et majordome de sa maison en temps de guerre. » Il était homme à dédaigner ces légèretés, comme aussi il était bien capable de les faire expier dans l'occasion à ceux qui se les permettaient. Il avait la vengeance terrible, et sa longue carrière en faisait un des conseillers les plus écoutés de Philippe II.

Sa physionomie est parlante. On le voit encore tel que le représentent les portraits qui sont restés de lui avec sa taille haute et raide, sa tête petite, sa figure longue, ses joues creusées, son teint pâle, ses yeux noirs et perçans, ses cheveux hérissés et sa barbe grise tombant en deux mèches sur sa poitrine. Sous cette enveloppe se cachait un homme dur, hautain, opiniâtre, froidement passionné, si l'on peut allier ces deux mots, tempérant, avare, ayant peu de vices aussi bien que peu de qualités, mais les poussant jusqu'au bout. Les troubles des Pays-Bas avaient allumé en lui une haine inextinguible contre ces seigneurs flamands dont il recommandait sans cesse de couper la tête, contre toute cette population des provinces qu'il acceptait d'aller gouverner en disant avec dédain : « J'ai fait plier des hommes de fer dans mon temps; croit-on que je n'écraserai pas aisément ces gens de beurre? » Tel était l'homme que Philippe II choisissait seul dans le secret de ses résolutions, et qu'il envoyait avec une autorité dont seul aussi il connaissait la limite.

Un trait frappant en effet, c'est le caractère mystérieux de ce pouvoir nouveau dans son origine, dans ses allures, dans sa manière de se produire. La duchesse de Parme elle-même, émue et offensée, demande au nouveau gouverneur ce qu'il est chargé de faire : il répond avec un diplomatique dédain « qu'il ne se le rappelle pas bien au juste, mais que le cours des événemens lui en rafraîchira le souvenir, et qu'alors il pourra le lui dire. » Pour le pays, ce pouvoir est une énigme bien plus redoutable encore. Il a réellement une vague ressemblance avec la foudre; il a paru à peine

qu'il a déjà frappé. Pour le duc d'Albe d'ailleurs, la question n'est nullement de distinguer, de savoir quels sont les coupables. Le coupable, c'est le pays tout entier, depuis le chevalier de la Toison-d'Or, la veille encore stadthouder d'une province et membre du conseil privé, jusqu'au plus humble tisserand de Bruges, depuis Guillaume d'Orange jusqu'au plus pauvre paysan des Frises, depuis le comte d'Egmont jusqu'au plus obscur des mariniers de l'Escaut. Le crime, ce n'est pas même un acte prouvé de révolte, c'est l'esprit, c'est la revendication légale d'un droit civil ou religieux, et la plus étrange, la plus effroyable expression de cette politique est assurément cette sentence de l'inquisition d'Espagne, sentence unique dans les annales humaines, qui coïncidait avec la mission du duc d'Albe, et condamnait à mort la nation tout entière, hommes, femmes, enfans, nobles, bourgeois et peuple, de telle sorte que ceux qui resteraient seraient des vivans de tolérance; la vie était une grâce, une amnistie, et les amnistiés qui se réfugiaient dans l'obéissance muette, ou mieux encore dans une complicité effarée avec le nouveau régime, ceux-là mêmes n'étaient pas toujours sûrs d'être jusqu'au bout à l'abri de la terrible sentence. Ils étaient tous condamnés en masse, quelques-uns personnellement et distinctement. Le duc d'Albe n'avait qu'à ouvrir son portefeuille pour y trouver des blancs-seings de mort qu'il apportait tout prêts de Madrid. Les principales victimes étaient désignées d'avance. Guillaume d'Orange était en Allemagne et hors d'atteinte; Montigny et Berghen étaient en Espagne, et ceux-là étaient en sûreté sous la main de Philippe. D'Egmont et Horn restaient à portée, ils n'avaient pas voulu quitter les Flandres; le duc d'Albe les flatta un moment pour détourner tout soupçon; il les endormit, les attira et les prit au piége, présidant lui-même au guet-apens. Il prit le secrétaire du comte d'Egmont, Bakkerzeel, et le bourgmestre d'Anvers, Antoine van Straalen, dans le même coup de filet. Le 23 août, il était arrivé à Bruxelles; le 5 septembre, il annonçait sa capture au roi d'un ton de triomphe, en s'accusant pourtant un peu du retard. C'était le commencement de la grande et terrible liquidation des troubles des Pays-Bas, et, chose curieuse, par une de ces évolutions comme il s'en rencontre quelquefois, la duchesse de Parme, qui était encore à Bruxelles, qui se sentait humiliée et le laissait voir, redevint un moment presque populaire en face des Espagnols et de leur implacable chef; mais il n'était plus temps, et le duc d'Albe, ce vrai *pacificateur* de nations, mettait la main à une œuvre qui allait durer cinq ans.

Il y a dans l'administration du duc d'Albe deux ordres de faits, la guerre et la politique. La guerre n'est pas ce qui l'occupa le plus

d'abord. Le pays, incertain et abattu dans le premier moment, sentait la main de fer qui l'étreignait. Il était peu préparé encore à se saisir de toutes les armes, à tenter de lui-même la périlleuse extrémité d'une insurrection intérieure, et il ne savait ce qu'il pouvait attendre du dehors, des émigrés, dont le flot grossissait à ses frontières. Il était partagé entre le sentiment de l'oppression grandissante et la crainte des représailles, s'il remuait. C'est seulement quelques mois plus tard que se levait définitivement ce drapeau de résistance armée qui devait reculer bien des fois encore pour se relever sans cesse. Une invasion avait été préparée par Guillaume d'Orange; elle devait s'accomplir sur quatre points à la fois. Un détachement devait entrer par l'Artois; un second, conduit par Hoogstraaten, devait passer entre la Meuse et le Rhin, tandis que Guillaume lui-même attendrait du côté de Clèves, et que son frère, le bouillant et chevaleresque Louis de Nassau, pénétrerait dans la Frise. Cette tentative, malgré un succès momentané en Frise, échoua tristement et rapidement. Elle n'aboutit qu'à hâter le supplice du comte d'Egmont et de Horn. Le duc d'Albe jeta leurs têtes sanglantes à la face des rebelles, et, marchant lui-même contre Louis de Nassau, le dernier à tenir la campagne, il vainquit cette première insurrection bien moins par l'audace que par la tactique, en l'usant, en l'épuisant, pour finir par la noyer dans le sang; puis il revint en triomphe à Bruxelles reprendre l'œuvre politique qu'il avait commencée dès le premier jour, et sur laquelle il comptait, bien plus que sur les armes, pour dompter irrévocablement le pays, pour transformer ce nid de rebelles en une province soumise, définitivement espagnole.

C'est là en effet le côté essentiel, caractéristique de l'administration du duc d'Albe dans les Pays-Bas. C'est par là qu'elle est vraiment un phénomène moral, qu'elle reste dans l'histoire comme le type de l'oppression systématique et organisée. Ce n'est plus, qu'on l'observe bien, un ensemble de mesures despotiques et violentes inspirées à un gouvernement par une prétendue nécessité de défense, c'est le code même de la destruction d'un peuple. La condamnation à mort de la nation tout entière par l'inquisition n'était, si l'on veut, qu'un monstrueux épouvantail, une lugubre et ridicule jactance; l'administration du duc d'Albe était la mise en pratique bien autrement redoutable, bien autrement efficace de cette idée. Ce terrible homme avait compris que, pour réduire un pays, il ne suffisait pas de marcher sur lui à main armée, de dompter ses effervescences, qu'il fallait le décomposer, l'atteindre dans son organisme, l'attaquer dans sa vie morale et dans son économie sociale, dans ses traditions et dans son caractère, dans sa constitution

civile et dans sa richesse. De là toute sa politique à la fois religieuse, sociale et économique, très complexe dans les détails, très simple dans sa conception. La force était au sommet, et elle trouvait son symbole dans cette citadelle d'Anvers qui avait été une des premières pensées du nouveau gouverneur. L'application du système était d'abord dans le *conseil des troubles*, qui a reçu depuis l'ineffaçable nom de *conseil de sang*, et qui remplaçait d'un coup toutes les autres institutions. Ce n'était en apparence, au premier moment, qu'une cour de justice sommaire créée pour réviser le grand procès de l'agitation des Pays-Bas; c'était au fond une meurtrière et irrésistible machine d'absolutisme concentré sous laquelle périssaient, mutilés et broyés, priviléges, constitutions, garanties de justice, lois civiles, libertés municipales. Des Flamands, complices par crainte ou par entraînement, comme le souple président Viglius, Berlaymont, Noircarmes, faisaient partie de cette sorte de commission extraordinaire; en réalité, ils n'étaient que des instrumens. Deux Espagnols seuls décidaient, tranchaient, votaient; le duc se réservait à lui-même le droit de prononcer souverainement; il se défiait des hommes de loi, qui « ne condamnent, disait-il, que lorsque le crime est prouvé. » Le *conseil de sang* étendait à tout sa juridiction. C'était un crime, selon cet étrange code, d'avoir osé penser que le roi n'avait pas le droit de détruire la liberté des provinces, ou que le tribunal devait se conformer aux lois; c'était un crime d'avoir signé des pétitions contre les nouveaux évêques, contre les édits, de n'avoir point résisté aux briseurs d'images, aux prédications des réformés, d'avoir eu des sympathies pour le *compromis* et les confédérés... Le silence devenait une trahison comme la parole, et la peine était aussi simple que la juridiction était étendue : c'était la mort dans tous les cas. Le *conseil des troubles* ne bornait pas son action à Bruxelles; il avait des ramifications partout, il enveloppait le pays, et, pour ne pas laisser échapper ses victimes, le dictateur des Flandres avait imaginé un raffinement nouveau : il infligeait les peines les plus sévères aux voituriers coupables d'aider dans leur fuite ceux qui cherchaient à émigrer. Il voulait seul tuer ou bannir. C'était encore un crime de se dérober à l'extermination, et l'obéissance elle-même n'était plus un refuge assuré.

Par le *conseil de sang*, l'omnipotent proconsul tenait la vie, la sûreté individuelle, les libertés de la population des Pays-Bas; par ses mesures économiques, il tenait ses biens, son travail, sa richesse. C'est le propre de ces destructeurs d'avoir une économie politique merveilleusement appropriée à leurs desseins. La confiscation est le premier de leurs procédés, et quand la confiscation ne suffit plus, le système prend la forme des taxes ruineuses. L'écono-

miste chez le duc d'Albe égalait l'administrateur : il voulait remplir le trésor et subvenir aux immenses dépenses du roi. Quand il vit que les confiscations, même multipliées à l'infini, n'offraient qu'une ressource insuffisante et précaire, et que le trésor restait vide, il songea à établir tout un système d'impôts par l'autorité directe de la couronne. Ce n'était pas seulement effrayer tous les intérêts menacés, c'était attaquer cette société aux abois dans son dernier retranchement, qui était le droit absolu et exclusif de consentir l'impôt; mais il eût été trop simple de croire qu'une nation condamnée à mort avait le droit de voter des contributions. Les taxes imaginées et imposées par le duc d'Albe étaient combinées de façon à produire le plus possible, au risque de ruiner le pays, de tarir les sources du commerce et de la richesse. Il y en avait trois principales : l'une de 1 pour 100 sur toutes les propriétés mobilières et immobilières, qui devait être prélevée immédiatement; l'autre de 5 pour 100, perpétuelle, sur toute mutation de la propriété foncière; la troisième enfin, de 10 pour 100, sur toutes les marchandises ou articles mobiliers, toutes les fois qu'ils changeraient de mains. On a fait mieux depuis. A cette époque, il était clair que ni la propriété, ni l'industrie, ni le commerce, ne pouvaient résister à cette combinaison du dixième et du vingtième. Le duc d'Albe n'y regardait pas de si près; il se promettait des millions, il les promettait d'un ton de triomphe au roi, et la moindre résistance était un acte de trahison.

Ainsi, dans ce réseau de compression sanglante et minutieuse, les Pays-Bas se trouvaient serrés jusqu'à étouffer. Ceux qui échappaient pour la religion avaient la main du bourreau sur eux parce qu'ils osaient mettre en doute le droit absolu du roi et invoquer les libertés anciennes. Ceux qui se taisaient avaient à répondre de leur silence comme suspects. Ceux que la politique avait épargnés retombaient sous les coups du fisc et se relevaient coupables. Le marchand était pris pour sa richesse, le protestant pour l'hérésie, le catholique parce qu'il trouvait mauvais que le protestant fût brûlé, et le *conseil des troubles*, l'universel distributeur de la justice, faisait son œuvre. En peu de temps, les Pays-Bas étaient devenus comme un cirque ensanglanté. Les exécutions se succédaient; à peu de jours d'intervalle, la sentence de mort frappait quatre-vingt-quatre habitans de Valenciennes, quatre-vingt-quinze personnes de différens villages de Flandre, quarante-six habitans de Malines, trente-cinq accusés ramassés dans les environs. Ailleurs c'était une vieille femme coupable d'avoir donné asile, dix-huit mois auparavant, à un pauvre ministre réformé, et surtout d'avoir une fortune considérable, bonne à confisquer. Elle avait quatre-

vingt-quatre ans, elle fut portée à l'échafaud assise sur une chaise, et, regardant sans trembler l'exécuteur en face, elle lui dit « qu'elle espérait que son sabre était bien aiguisé, attendu que son vieux cou serait dur à couper. » La ville et la province d'Utrecht voulurent résister à l'établissement des impôts; le duc livra la ville à ses soldats. On résista encore; les magistrats d'Utrecht furent traînés devant le *conseil des troubles*, qui les condamna, eux et les habitans, comme coupables d'hérésie et de haute trahison, et ordonna la confiscation de tous les biens de la province. Le duc d'Albe, tout bon économiste qu'il fût, ne se doutait guère qu'il ne suffisait pas de décréter des impôts. Des industriels de Bruxelles, pour se soustraire aux nouvelles taxes, suspendirent leur commerce, si bien qu'on finissait par ne plus trouver à acheter ni pain, ni viande, ni bière. Le terrible économiste ne l'entendait pas ainsi; il appela aussitôt le bourreau : il avait résolu de faire pendre immédiatement, pour l'exemple, dix-huit des marchands les plus importans aux portes de leurs boutiques. Une affaire plus pressante vint heureusement détourner sa colère sur un autre point. Tel était le système inauguré dans ces florissantes provinces et poursuivi avec une méthodique fureur ravivée par la résistance.

L'homme était fait pour le système, disais-je, il s'identifie avec lui, et je ne sais s'il est un spectacle plus étrange que celui de ce personnage s'agitant, se démenant au milieu de ce drame qu'il conduit avec une inflexible rigidité. Ce serait l'erreur d'esprits légers de ne voir dans le duc d'Albe qu'un de ces instrumens de hasard dont se servent quelquefois les politiques violentes, un de ces chefs qui tiennent de leur métier de soldat la triste mission de reconquérir un pays, et qui, soit par fatalité de situation, soit par entraînement, soit par excès de zèle, jouent leur rôle avec une férocité sanguinaire. Le *pacificateur* des Pays-Bas est plus qu'un de ces instrumens vulgaires, plus qu'un de ces chefs de hasard qui n'ont rien de particulier que leur cruauté. Ce qui fait son originalité et sa force, c'est une netteté formidable de conviction dans tout ce qu'il exécute. Il porte dans sa mission une âme terriblement sérieuse, un esprit étroit et sombre qui ne doute de rien, ne raisonne sur rien, ne craint rien, et, selon le mot de M. Lothrop Motley, « il accomplit l'œuvre d'un démon avec le calme d'un ange. » Dans cette tête dure et sans ampleur, il entre peu d'idées, mais ces idées ont une étonnante puissance de fixité. Le duc d'Albe apparaît surtout dans les Pays-Bas comme le mandataire de deux passions concentrées et intenses, le fanatisme de domination pour l'Espagne et le fanatisme de domination pour l'orthodoxie catholique.

Avec lui, la lutte prend un caractère nouveau et irréconciliable;

ce n'est plus seulement la défense plus ou moins régulière, plus ou moins tyrannique d'un gouvernement aux prises avec des populations agitées qui lui échappent; c'est le duel corps à corps du patriotisme espagnol et du patriotisme flamand, de l'hérésie et du catholicisme armé de l'épée flamboyante, et dans cette lutte, où il prodigue certes autant de sagacité que d'énergie, il marche, droit au but sans s'arrêter devant rien, pas même devant l'humanité, brisant tout ce qui est obstacle, prêt à porter toutes les responsabilités, les acceptant d'un cœur froid et d'une conscience tranquille. La conscience du duc d'Albe, c'est d'obéir au roi avec une passion de servilité, d'enfoncer la griffe du lion espagnol dans les provinces, et d'extirper la rébellion nationale et hérétique. Ce n'est plus même le soldat avec ses susceptibilités militaires et ses habitudes de combat régulier. Le soldat s'efface en lui; il ne reconnaît pas les lois de la guerre avec son ennemi, dans lequel il ne voit qu'un coupable à mille têtes, toutes également condamnées. C'est le dompteur irrité et impatient d'abattre sa victime; c'est l'homme qui propose gravement, pour faire la paix, de raser toutes les cités flamandes en ne laissant que quelques places occupées par les troupes espagnoles, — l'homme qui écrit : « Si je prends Alkmaar, je suis résolu à ne pas laisser une seule créature en vie; on coupera la gorge à tout le monde. » Il va jusqu'au bout avec une impitoyable logique, dépouillant et dépeuplant, « puisque c'est la seule manière d'accomplir la volonté de Dieu, » convaincu qu'il a parfaitement droit à la statue colossale qu'il se fait élever dans la citadelle d'Anvers, comme au pacificateur des Pays-Bas, et que le pape ne fait que son devoir en lui envoyant le chapeau et l'épée des défenseurs de la foi. Je ne sais s'il avait quelques momens de lassitude; il n'éprouvait à coup sûr ni émotion ni doute : il avait la rigueur froide et inflexible d'un système absolu servi par une volonté de fer, et c'est ce qui fait de lui un vrai phénomène moral, le type des exécuteurs de ces grandes œuvres de compression et de destruction. L'histoire devait prouver que système et homme, spoliations et massacres, étaient également impuissans, et que la *pacification* des Pays-Bas par le fer et le feu était le commencement de leur indépendance.

Le duc d'Albe, à tout prendre, n'était pas seul dans cette sanguinaire provocation qui allait réveiller un peuple. Il était à Bruxelles, combattant par les armes ou par le bourreau, marchant avec une impassible hauteur au milieu de l'incendie qu'il allumait. Philippe était à Madrid, aiguisant dans l'ombre l'épée vengeresse, s'enveloppant de duplicité, ne se dévoilant jamais qu'à demi et nouant toute sorte d'intrigues dont seul il avait le mot. Il n'avait pas revu

les Pays-Bas depuis les premiers temps de son règne; il avait toujours amusé la duchesse de Parme et Granvelle de la promesse d'un retour; il laissait le duc d'Albe annoncer sa prochaine arrivée; il parlait de son voyage au pape lui-même. En réalité, il ne songeait guère à revenir dans les provinces. Ce n'était pas un prince à parcourir l'Europe comme son père et à livrer des batailles; ses batailles, il les livrait par la diplomatie, laissant à ses lieutenans le soin de livrer les autres. C'était au fond un roi sédentaire, morose, soupçonneux, lent à se résoudre, plein d'hésitations et de contradictions qui compliquaient tous ses desseins. Il avait la passion des minuties, il se perdait dans les détails. Il écoutait tout, ne disait rien ou répondait d'une manière évasive. Il passait huit ou neuf heures par jour à surcharger les dépêches qu'il recevait de notes confuses, embrouillées, quand elles n'étaient pas puériles, ou à écrire lui-même d'interminables lettres dans un style prolixe, souvent calculé et habilement nuageux. C'était un homme à protocoles et à formules; mais à travers tout il nourrissait depuis le premier jour à l'égard des Pays-Bas la pensée dont le duc d'Albe était le sinistre messager. Il disait, comme son farouche lieutenant, qu'il valait mieux régner dans un pays désert que dans une contrée où vivrait un hérétique. Il écrivait avec un fanatisme sombre et résolu : « Nous ne sommes plus que bien peu en ce monde qui ayons souci de la religion... Mieux vaut tout perdre, s'il le faut, que de ne pas faire notre devoir, car en somme il faut que chacun fasse son devoir... » Il avait de son pouvoir une telle idée qu'il considérait toutes ces libertés flamandes, derrière lesquelles s'abritait l'hérésie, comme une peste. Il avait une aversion profonde pour tous ces seigneurs qui allaient sans cesse se plaindre à Madrid, et il n'attendait que l'heure de les frapper. Seulement, en suivant cette politique, il la pratiquait avec sa duplicité habituelle. Il rusait avec ses propres agens. Il trompait Granvelle en le laissant tomber et en se servant encore de lui. Le duc d'Albe lui-même ne savait jamais son dernier mot. Il se plaisait aux mystères, tendant souvent des piéges à ceux qui l'entouraient ou qui le représentaient au loin. Il n'était pas moins l'âme de la grande exécution des Pays-Bas, et tandis que son lieutenant marchait à découvert dans les provinces, il mettait, lui, la main à l'œuvre avec la force d'un stratégiste occupé à tromper les contemporains et l'histoire elle-même.

Au moment de l'éclat des Pays-Bas, Montigny et Berghen étaient à Madrid. Berghen mourut bientôt. Il restait Montigny, qui avait quitté sa jeune femme pour se rendre auprès du roi, et qui ne demandait qu'à repartir. Philippe n'était pas homme à le laisser

échapper à l'heure même où il livrait d'Egmont et Horn au duc d'Albe. Il retint Montigny, l'amusa, puis l'enferma tout à coup dans la tour de Ségovie. Le sort du prisonnier était décidé; il ne s'agissait que de trouver le moyen de le faire disparaître. Quelques-uns des conseillers du roi penchaient pour un poison lent; Philippe trouva le moyen le plus expéditif en décidant que Montigny serait exécuté en secret, et qu'on dirait qu'il était mort de la fièvre. Et tout se passa ainsi effectivement. Le roi mit à combiner ce plan une minutieuse habileté, et ce qu'il y a de plus curieux, c'est que, pour continuer cette comédie sinistre, Philippe fit faire de riches funérailles à Montigny; il fit habiller de deuil ses serviteurs; il fit attester par des témoins sa mort naturelle. Voilà cependant ce qui arrive. Un homme portant une couronne met tout son génie à combiner un meurtre, il réussit pour le moment à tromper tout le monde, il a jeté un mensonge dans l'histoire; mais trois siècles s'écoulent, et la vérité sanglante s'échappe de la poussière des archives. Philippe écrivait trop : il écrivit au duc d'Albe, son complice, tout ce qui s'était passé, et la mort obscure du malheureux Montigny reste en définitive un assassinat de main royale, un épisode de la grande tragédie des Pays-Bas. Le duc d'Albe ne faisait pas mieux, mais il se cachait moins, et il ne mettait pas un masque aux morts.

Il y a dans la politique et dans l'histoire un préjugé choquant qui attache une idée de légitimité et de conservation à tout pouvoir faisant acte de force, qui lie au contraire une idée de révolution, c'est-à-dire presque toujours une idée défavorable, à toute résistance populaire, comme si l'idée même du droit ne dominait pas toutes les luttes humaines. Quand on veut ruiner une cause, on l'appelle révolutionnaire, et tout est dit. Le préjugé devient plus criant encore dans les luttes qui se compliquent de questions nationales. Les vrais révolutionnaires dans la guerre des Pays-Bas, ce sont ces deux hommes d'ordre, ces deux étranges soldats de la *volonté de Dieu*, Philippe II et le duc d'Albe. Je ne parle pas seulement des procédés destructeurs et sanglans, du mépris de la vie humaine. C'était assurément, au fond, une révolution brutale et inique que d'attaquer à main armée toutes ces constitutions, ces chartes, ces priviléges, qui faisaient la force et la prospérité des provinces, qui étaient pour elles une organisation légale enracinée dans les mœurs, consacrée par la tradition; c'était l'œuvre violente d'un absolutisme perturbateur de prétendre assimiler ces libres et florissantes contrées à des provinces purement espagnoles, gouvernées par des lois espagnoles, par l'esprit espagnol. Au point de vue même du droit public européen, Philippe II était un vrai révolu-

tionnaire, car, s'il était diplomatiquement roi d'Espagne, il n'était que duc de Brabant, comte de Flandre, seigneur de la Frise; il régnait dans les Pays-Bas à un autre titre, sous d'autres conditions que dans les Castilles, et cette différence de titre était le signe visible d'une différence de situation qui se liait à la constitution de l'Europe. Une révolution intérieure qui portait l'Espagne au cœur du continent par la transformation radicale des provinces flamandes et hollandaises touchait ici à tout un ordre extérieur sourdement ébranlé.

Philippe II et le duc d'Albe ont surtout enfin, ce qui est le trait distinctif et essentiel des plus dangereux révolutionnaires de tous les temps, le culte de la souveraineté du but. Ils ont cette prétention de ne relever que d'eux-mêmes ou de l'idéal violent dont ils se font les séides, et ils ne connaissent ni lois morales, ni lois positives, pourvu qu'ils réussissent. Ils font crier l'humanité d'un cœur tranquille en disant : « Il faut faire son devoir! » Le crime lui-même est absous dès qu'il sert la bonne cause. Philippe est de ces hommes qui ne reculent devant rien, qui ne se sentent liés par aucun engagement, par aucune considération. Il conspire et ourdit le meurtre d'une province ou de la reine Élisabeth d'Angleterre avec l'effrayante sûreté de conscience de l'homme qui travaille « au saint service de Dieu. » Philippe a le pape pour l'absoudre de tout, le duc d'Albe a Philippe. Ce sont là les vrais révolutionnaires. Les vrais fils du droit, ce sont tous ces hommes qui s'attachent à leurs lois, à leur foyer, à leur croyance, et les défendent jusqu'à la mort du champ de bataille ou du bûcher. C'est ce jeune Flamand qui, arrêté avec son père et sa mère et interrogé sur ce qu'ils font dans leur maison, répond avec une naïveté qui ne le sauve pas des flammes : « Nous nous mettons à genoux pour prier Dieu d'éclairer nos cœurs et de nous pardonner nos péchés. Nous prions pour notre souverain, afin que son règne soit prospère et sa vie paisible. Nous prions aussi pour les magistrats et pour tous ceux qui sont en autorité, afin que Dieu les protége et les conserve. » C'est enfin tout ce peuple de Hollande et des Frises, lent à s'éveiller, énergique et mâle pourtant, et qui, une fois poussé à bout, se lève prêt à s'ensevelir dans ses marais, dans ses villes en flammes, attendant le choc du duc d'Albe sous la conduite d'un chef qui le soutient, qui l'anime de son esprit et de son héroïsme.

III.

Comme l'agression, la résistance eut plusieurs phases; elle commença par les plaintes et les remontrances; elle continua par une

agitation toute légale et pacifique sous Granvelle; elle finit par la guerre à l'apparition du système personnifié dans le duc d'Albe. Celui qui à un certain moment aurait pu être le chef de la résistance des Pays-Bas, ou du moins disputer le premier rôle, avait péri avant la guerre : c'était le comte d'Egmont. De tous ces seigneurs de Flandre et de Hollande, il était le plus brillant, le plus populaire; son nom avait l'éclat guerrier des batailles de Saint-Quentin et de Gravelines, gagnées par son impétueuse vaillance. Il était le héros de mille légendes et l'orgueil de ses compatriotes; mais il s'usait, je l'ai dit, dans les anxiétés d'un rôle impossible, aussi peu fait pour diriger les autres que pour se diriger lui-même; il était aussi indécis, aussi mobile d'esprit qu'intrépide de cœur, et il avait mérité que le peuple, cherchant un guide, dît d'un instinct sûr : « les actions d'Egmont, les conseils d'Orange! » Le comte d'Egmont était une âme féodale et chevaleresque : le duc d'Albe le brisa du premier coup de sa main de fer, sans lui laisser même le temps de se reconnaître. Guillaume d'Orange, l'homme aux *conseils*, était une âme plus essentiellement moderne : c'était une force nouvelle inconnue du dictateur des Pays-Bas, et qui se levait lentement devant lui pour l'arrêter. D'Egmont est, si l'on veut, le héros inquiet, impatient et malheureux des premiers temps de l'agitation flamande, de la fronde contre Granvelle. Celui qui apparaît comme le vrai représentant de la résistance nationale, comme l'antagoniste corps à corps, génie à génie, du duc d'Albe, c'est Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Et d'abord il avait été assez habile pour ne pas attendre à Bruxelles ou à Anvers le coup dont il se savait menacé avec tous ses compagnons.

Tout se réunissait en lui pour en faire le héros politique d'une des plus prodigieuses et des plus difficiles entreprises. Il avait trente ans à peine. C'était un homme aux traits réguliers et prononcés, au teint plutôt espagnol que flamand ou allemand, au front large et élevé déjà sillonné de rides, aux yeux grands, noirs et réfléchis. Par son origine et ses possessions, qui étaient immenses, il tenait à la fois aux Pays-Bas et à l'empire; par son titre de prince souverain du petit état d'Orange en France, il avait une situation exceptionnelle, et il avait même le droit de lever des troupes. Par sa fortune, il brillait au premier rang de cette noblesse flamande, éblouissante de luxe et de prodigalités fastueuses. Par son éducation, il avait été initié aux plus grandes affaires auprès de Charles-Quint, qui l'avait pris d'abord comme page et l'avait élevé aux plus hautes charges, lui confiant tout, l'admettant à ses délibérations les plus intimes. Une maturité précoce en lui attirait sinon l'enthousiasme prompt et facile, du moins la confiance. Ceux qui aiment

l'absolu et la droite ligne dans les caractères et dans les affaires humaines ont pu remarquer plus d'une fois, comme une faiblesse morale de Guillaume, ses hésitations, ses contradictions, sa marche lente à travers les événemens. C'est ce qui fait au contraire son originalité morale, et ce qui imprime le sceau humain au personnage. Ce n'est pas tout d'un coup en effet qu'il était arrivé à cette inébranlable assurance et à cette vigoureuse trempe qui font de sa figure l'image de l'opiniâtreté héroïque et tranquille.

Il avait été, comme tous ses compagnons des Flandres, un seigneur brillant, aimant les plaisirs, se jouant dans les fêtes extravagantes et se ruinant de son mieux. Il avait une table renommée en Europe, et où on buvait comme partout. Il n'avait pas cessé encore d'être catholique à cette époque; il défendait les droits du pays, mais sans mettre en doute l'autorité du roi. Lorsque le duc d'Albe arrivait à Bruxelles, ce n'était plus le gentilhomme fastueux et insouciant des premiers temps; l'habitude des pensées sérieuses se laissait voir sur son visage plissé. Son âme prévoyante et forte devinait la lutte, sans vouloir s'y jeter prématurément. Le spectacle des sanglantes persécutions religieuses, en révoltant sa conscience, l'avait préparé à une rupture plus éclatante. Il n'était nullement silencieux par nature; il avait conquis son nom de *taciturne* dans une circonstance singulière. Lorsqu'il avait été en France comme négociateur après la bataille de Saint-Quentin, il avait reçu du roi Henri II une confidence aussi étrange qu'imprévue. Le roi, le croyant au fait de tout, lui avait révélé un jour le plan, médité et proposé par Philippe II, pour l'extermination des protestans dans les Pays-Bas et en France. Guillaume se tut, ne laissa voir aucune émotion; mais depuis ce moment il était éclairé : la diplomatie du roi ne pouvait le tromper. Il savait où allaient les événemens, et de son côté il attendait, opposant la politique à la politique, sachant jour par jour par des agens fidèles ce qui se passait dans les conseils de Philippe, suivant pas à pas la marche du plan. Il n'ignorait pas qu'ils étaient tous condamnés; il savait le choc qui se préparait. Il vivait depuis quelques années avec cette pensée fixe, devenue sa passion, et c'est ainsi qu'au moment décisif il se trouvait hors d'atteinte, méditant déjà comment il rentrerait dans les Pays-Bas pour faire face à l'envahisseur, comment il rassemblerait les élémens de la résistance nationale.

Ce n'était pas une facile entreprise de lever le drapeau de l'insurrection au milieu d'un pays courbé sous le joug du duc d'Albe, envahi par la terreur, épuisé de sang et d'argent avant de combattre. Guillaume d'Orange avait pour lui cette intelligence populaire qui le cherchait, le désignait, et lui donnait l'autorité morale

d'un guide instinctivement reconnu et appelé. Il avait contre lui une armée impatiente de pousser jusqu'au bout sa conquête, un homme fatalement doué du génie des répressions violentes, l'impuissant désespoir d'une population à la fois irritée et abattue, la froideur des amis extérieurs, qui craignaient de se faire des querelles avec Philippe II. Il n'hésita pas, et c'est probablement cette résolution, prise dans le secret d'une âme sérieuse et énergique, qui est la mère de la république des Provinces-Unies. Sans Guillaume, les provinces des Pays-Bas se seraient sans doute agitées dans des convulsions sanglantes pour finir par retomber exténuées et *pacifiées;* par lui, elles avaient un chef qui devenait le lien de leurs mouvemens intérieurs, qui était aussi pour elles au dehors une sorte de plénipotentiaire passant sa vie à négocier en France, en Angleterre, en Allemagne, obstiné à rassembler les élémens d'une résistance efficace.

Le jour où, après avoir réuni une armée, il se mit pour la première fois en campagne, il écrivit à sa seconde femme, Anne de Saxe, d'un accent où se laisse voir le tour religieux qu'avait déjà pris son esprit, où perce la fermeté de l'homme qui sent la gravité de l'entreprise où il se jette, qui en mesure la durée et les peines. « Je pars demain, disait-il, et je ne puis, sur mon honneur, vous dire avec quelque certitude quand je reviendrai ou quand je vous verrai. J'ai résolu de me remettre entre les mains de Dieu et de me laisser guider par son bon plaisir. Je vois bien que je suis destiné à passer ma vie dans le travail et la souffrance; mais je me soumets, puisque c'est la volonté du Tout-Puissant... Je lui demande seulement la force de tout supporter avec patience... » Une chose curieuse et caractéristique cependant, c'est que même à ce moment où il conduisait une armée ramassée en Allemagne et autour de laquelle il espérait rallier les provinces, Guillaume d'Orange mettait tous ses soins à garder l'apparence de la légalité. Le manifeste par lequel il s'était fait précéder, en sauvegardant les droits du roi, attestait seulement la volonté de combattre un gouverneur infidèle, de délivrer les provinces de la « violente tyrannie » qui s'était abattue sur elles. Lorsqu'il entrait dans le Brabant bannières déployées, allant droit au duc d'Albe, quelques-uns de ses drapeaux avaient pour emblème le pélican qui nourrit ses petits de son sang; d'autres portaient l'inscription : *pro lege, pro rege, pro grege!* Le soldat de la cause nationale ne se présentait pas en rebelle; il ne voulait pas détruire, il voulait maintenir. Ce qu'il tentait, c'était une révolution défensive, se servant par une curieuse fiction du nom du roi pour faire la guerre au roi et à l'oppression espagnole. C'était en réalité une révolution très complexe, poli-

tique, morale, religieuse et même européenne. Par la diversité de ses mobiles et de ses caractères, elle touchait à une question d'organisation intérieure, et en même temps à une question plus générale qui partageait déjà le continent, qui allait mettre toutes les passions guerrières, tous les intérêts sous les armes pendant un demi-siècle. De plus, elle embrassait des populations unies dans un même sentiment de résistance, mais différentes de mœurs, d'esprit, de tempérament. Ce qu'elle est le moins dans tous les cas, c'est une révolution improvisée dans l'enivrement d'un fanatisme abstrait. La politique de Guillaume d'Orange était l'expression naturelle et forte de cette situation complexe. C'était un mélange de fermeté et de patience, de combinaisons et de foi, de calcul et d'héroïsme, de diplomatie et d'action militaire.

Deux fois il vint se heurter, les armes dans les mains, contre l'oppression qui pesait sur les Pays-Bas et ne faisait que grandir. La première fois, c'était par cette invasion qu'il avait préparée en Allemagne. Pendant que Louis de Nassau tentait la fortune dans la Frise et ne semblait réussir un moment que pour être bientôt rejeté dans l'Ems, Guillaume se disposait à envahir le Brabant. Il y entrait presque en victorieux avec une armée de plus de vingt mille hommes, composée de Français, d'Allemands, d'Anglais et d'un petit noyau de réfugiés des provinces. Il croyait pouvoir prendre pied dans le pays, relever les courages, trouver des soldats et des ressources. Le désastre fut complet. Les populations terrifiées hésitaient à se prononcer. Le duc d'Albe, qui revenait triomphant de sa campagne de la Frise, usa Guillaume, comme il avait usé Louis de Nassau, par la tactique, sans vouloir se battre, par des surprises meurtrières, si bien qu'en peu de jours l'armée de Guillaume était fondue et débandée, et lui-même il était réduit à se jeter en France. La seconde fois, trois ans plus tard, Louis de Nassau, guerroyant pour les protestans français, l'œil toujours fixé sur les Pays-Bas, avait réussi par un coup d'audace à surprendre Mons, s'y était enfermé et s'y défendait avec une vaillance désespérée contre les Espagnols, accourus pour reprendre la ville. Guillaume d'Orange, rassemblant une armée nouvelle, revenait de son côté dans les Pays-Bas. Il voulait faire arriver des secours à son frère, assiégé dans Mons, ou tout au moins dégager la ville par une diversion hardie, en provoquant une bataille qu'on lui refusait encore, lorsqu'une nuit les Espagnols, se précipitant sur son camp, faillirent le prendre lui-même. Il s'était endormi profondément sous sa tente, ses gardes dormaient aussi. Un petit chien, qui couchait toujours à ses pieds, le sauva seul en aboyant avec fureur et en se jetant à son visage. Il n'eut que le temps de sauter sur un cheval et de

s'échapper dans l'obscurité au moment où les Espagnols s'approchaient de sa tente. Ses serviteurs furent tués, ses secrétaires perdirent la vie en s'élançant pour le suivre; six cents soldats périrent massacrés, beaucoup d'autres furent brûlés ou noyés dans la petite rivière qui longeait le camp. Guillaume ne pouvait plus secourir son frère; il se retirait avec tristesse, le laissant seul aux prises avec l'armée du duc d'Albe.

Décidément les campagnes régulières n'étaient pas heureuses; mais, tandis que ces invasions péniblement organisées échouaient périodiquement, comme pour montrer l'inanité d'une action toute militaire, de ces tentatives faites à coups de soldats étrangers, la révolution s'accomplissait d'elle-même, lentement, obscurément, mais avec une irrésistible force. Elle éclatait non dans les provinces wallonnes et flamandes sur lesquelles pesait de plus près la terrible dictature du duc d'Albe, mais en Zélande et en Hollande. Flessingue fut la première à s'ébranler, et à sa suite Enckuyzen, Oudenarde, Harlem, Leyde, Gorcum, Dort, Alkmaar; les principales villes de la province d'Utrecht et de la Frise se levèrent presque à la fois. Le signal avait été la prise du petit port de Brill par ces terribles patriotes qui s'appelaient les *gueux de mer*. Par allusion au mot de *Brill*, qui en flamand voulait dire *lunettes*, on fit des caricatures où l'on représentait le chef des *gueux* prenant au gouverneur ses lunettes et lui disant ce qu'il avait l'habitude de répéter dans les momens les plus critiques : « Ce n'est rien, ce n'est rien! » C'était beaucoup au contraire, c'était la conquête du berceau de l'indépendance hollandaise.

La révolution des Pays-Bas était à ce moment l'œuvre de trois forces qui n'en faisaient qu'une, l'esprit national et religieux, la patiente action de Guillaume d'Orange et l'audace irrésistible des *gueux de mer*. L'esprit national avait mis du temps à s'éveiller, il est vrai, ou du moins à s'échauffer jusqu'à éclater. Il avait résisté à tous les appels, et semblait être resté étourdi sous le poids de la compression. Il était loin cependant d'être aussi abattu et aussi impuissant qu'il le paraissait. Le système du duc d'Albe, au lieu de le désarmer par la terreur, l'avait lentement enflammé. Chaque coup était allé retentir douloureusement dans l'âme des populations. La persécution religieuse n'était pas même peut-être le stimulant le plus actif; l'attaque organisée contre tous les intérêts par les confiscations, par les taxes ruineuses, avait exaspéré plus encore, et n'avait servi qu'à irriter, à généraliser l'esprit de résistance en faisant sentir de plus près la violence du joug, de telle sorte que c'était le développement même de la politique représentée par le duc d'Albe qui avait conduit les villes, la bourgeoisie, le peuple à

accepter toutes les extrémités de la lutte plutôt que de se soumettre jusqu'au bout à une tyrannie sanglante, qui avait en quelque sorte mis sous les armes l'esprit national. Guillaume d'Orange, de son côté, n'était intervenu en apparence que par deux tentatives inutiles; il avait levé un drapeau qui n'avait pas été suivi et qui s'était tristement replié devant l'armée espagnole. Au fond, il avait la main dans tout. Absent des provinces, menant la vie d'exilé, portant son activité errante un peu partout, en Allemagne et en France, il ne détachait pas son regard des Pays-Bas. Tout se faisait par ses conseils et sous sa direction. Il avait des agens dans toutes les villes. C'est lui qui entretenait ce feu sourd si lent à éclater en réveillant le sentiment patriotique, en soutenant les courages par la confiance qu'il inspirait. Quant aux *gueux de mer*, ils formaient depuis le commencement des troubles une armée redoutable, que Guillaume avait cherché à régulariser, et qui s'était grossie naturellement de tout ce qu'il y avait de hardis marins, d'exilés, de persécutés, même de marchands ruinés ou de nobles à l'humeur aventureuse. Des ports anglais, où ils trouvaient un refuge, ils s'élançaient sur tous les navires espagnols et régnaient réellement sur la mer. Le duc d'Albe avait cru gagner beaucoup en obtenant de la reine d'Angleterre qu'elle fermât ses ports aux terribles corsaires. Ils se jetèrent audacieusement sur les côtes de Hollande, et ce fut l'origine de l'heureux coup de main de Brill.

Par l'action combinée et obstinée de ces divers élémens, la révolution des Pays-Bas avait fait un pas; elle s'était révélée et constituée, prenant aussitôt, par la réunion des états-généraux à Dort, cette forme légale et pratique qui était dans le caractère national. La révolution avait son théâtre dans les îles, dans les marais, entre toutes ces digues de la Hollande où pouvait se jouer sa stratégie défensive, — ses citadelles dans toutes ces villes qui se ralliaient à sa cause. Elle avait aussi son armée, non plus de mercenaires étrangers, mais de citoyens résolus à défendre leurs foyers, de *gueux* formés à toutes les entreprises de mer. Elle avait surtout son chef aimé et appelé, son stathouder naturel, Guillaume d'Orange, qui, après s'être fait précéder par son lieutenant Marnix de Sainte-Aldegonde, écrivait avec une mâle sérénité : « J'ai délibéré de me rendre en Hollande et en Zélande, et de faire *illec* ma sépulture. » Le duc d'Albe n'avait eu jusque-là devant lui que des bandes difficiles à tenir sous les armes ou des victimes; cette fois il avait un peuple, et tout était changé.

C'est le vrai moment en effet où la lutte prend un caractère nouveau, où se précise l'insurrection nationale et religieuse, et où commence aussi à se révéler la radicale impuissance du système

appliqué depuis cinq ans aux Pays-Bas. Le duc d'Albe n'était pas homme à s'avouer vaincu, ni même surpris pour si peu. Il répondit à cette explosion nouvelle par un redoublement de violences. Son lieutenant Bossu rentrait dans Rotterdam par subterfuge, et livrait les habitans à ses soldats. Quand Mons fut repris, malgré une capitulation régulière l'œuvre de meurtre commença. Le *conseil de sang* étendit la main sur sa proie, et Noircarmes écrivait à ses commissaires : « Vous ne pouvez me faire de plus grand plaisir qu'en dépêchant au plus tôt ces rebelles et en procédant à la confiscation de leurs biens meubles et immeubles. Ne manquez pas de faire mettre à la torture tous ceux desquels on peut tirer quelque chose.» Malines avait eu l'air d'accueillir les rebelles, la ville fut livrée au pillage et au massacre. Le sac dura trois jours, et fut accompli avec une impartialité de fureur qui ne distinguait ni catholiques ni protestans. Ces exécutions étaient possibles encore dans les provinces flamandes et wallonnes, moins bien défendues, à la fois plus turbulentes et moins tenaces, surtout moins atteintes de l'esprit de la réforme; mais en Hollande c'était une guerre à soutenir, une vraie guerre, où les passions religieuses enflammaient la résistance, où il y avait une organisation à vaincre, des siéges à faire, un pays dangereux à envahir, et où, sous l'apparence d'une lutte légale, se débattait en réalité une question d'affranchissement.

Je ne veux pas dire d'ailleurs que, si le duc d'Albe et ses lieutenans portaient dans cette lutte leurs habitudes implacablement cruelles, les insurgés hollandais se défendaient uniquement en chantant les psaumes de Marot. Ce n'étaient pas des agneaux, ces écumeurs de mer qui pillaient quand ils pouvaient les églises et se paraient bizarrement de chasubles, qui sillonnaient les golfes tranquilles de la Zélande en poussant des cris de vengeance. Les catholiques tuaient et pillaient, les protestans pillaient et tuaient aussi. Pour les Espagnols, un hérétique n'était pas un homme, et l'Espagnol, d'un autre côté, n'était pas un homme pour les *gueux*. Par une de ces contradictions qui se retrouvent sans cesse dans les affaires humaines, une insurrection qui se levait au nom d'une religion persécutée et de la liberté de conscience se faisait à son tour persécutrice et menaçait la liberté des catholiques. Guillaume d'Orange, dans sa ferme prévoyance, faisait tout ce qu'il pouvait pour défendre la pureté de sa cause, et il avait même inscrit dans le serment de fidélité imposé aux magistrats nationaux l'obligation de « n'apporter en aucune manière des obstacles au culte catholique romain. » Les passions l'emportaient, l'esprit de secte se mêlait à la revendication la plus légitime, répondant à des excès par des excès. C'était la rançon des colères du moment. Le principe est resté,

et les patriotes hollandais auraient pu dire, eux aussi, aux catholiques dont la fortune pouvait changer : « Pour notre liberté et pour la vôtre ! » C'était en définitive l'essence du mouvement flamand et hollandais.

C'est l'essence de la révolution des Pays-Bas au point de vue religieux, comme aussi c'était son caractère extérieur de contenir une question de liberté européenne, de créer un élément nouveau d'équilibre. Si l'Angleterre eût été prévoyante, elle aurait vu assurément dans les affaires de Hollande autre chose qu'une occasion de profiter de la ruine du commerce et de l'industrie des provinces. Si la France avait eu une politique, elle aurait vu dès lors l'intérêt qu'elle avait à ne pas laisser s'établir à sa frontière du nord une autre Espagne domptée et pliée aux desseins de domination de Philippe II. Si l'Allemagne à demi protestante avait vu clair, elle aurait considéré la liberté des Pays-Bas comme une garantie pour sa sûreté, et la politique religieuse de Philippe comme une menace. Mais l'Angleterre, malgré ses sympathies pour des protestans, n'était pas plus accessible à l'émotion alors qu'aujourd'hui, et elle avait assez de se tenir en garde contre les menées de Philippe. La France flottait, tantôt prêtant ses huguenots à Guillaume, tantôt donnant aux Hollandais le terrible encouragement de la Saint-Barthélemy ! L'Allemagne ne savait que faire. Il sortit de là une intervention diplomatique.

Dès le commencement, l'empereur Maximilien, pressé par les électeurs protestans, avait envoyé son frère l'archiduc Charles à Madrid avec la mission de demander qu'on substituât le système de la clémence à la politique en vigueur dans les Pays-Bas et qu'on rappelât des provinces les troupes étrangères. Et Philippe II fit une réponse qui ne laisse point d'être curieuse aujourd'hui. Il se fâcha très fort qu'on osât lui faire des remontrances sur des affaires qui ne regardaient que lui. Il s'étonna que les princes ne lui sussent pas gré d'une politique qui enseignait l'obéissance aux sujets. Il niait absolument le droit des Pays-Bas à une situation exceptionnelle, et puis enfin au lieu de rigueur il avait montré la magnanimité d'un roi clément et débonnaire ! Ce n'était pas précisément une satisfaction bien complète; mais pendant ce temps la reine d'Espagne mourut, et Philippe promit d'épouser l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur; l'archiduc Charles de son côté eut un présent de cent mille ducats, et plus on n'entendit parler de l'intervention diplomatique. — Au fait, il ne manquait pas de gens en Europe que ces troubles des Pays-Bas inquiétaient et fatiguaient et qui auraient dit volontiers à ces obstinés patriotes qu'ils feraient mieux de se soumettre, qu'ils avaient tort de soutenir une lutte inégale. C'étaient

des gens sensés, paisibles, sympathiques certainement pour les Pays-Bas, à la condition que ces insurgés ne fussent pas trop révolutionnaires, mais qui ne pouvaient vouloir l'impossible. L'impossible pour eux, c'était de triompher de cette grande puissance de Philippe II. — La Hollande n'écouta qu'elle-même, et elle lutta. Ceux qui cherchaient sans cesse à détourner Guillaume d'Orange de son entreprise ne purent ébranler cette âme énergiquement stoïque, et cependant l'insurrection hollandaise, même au lendemain de son explosion définitive et de ses premiers succès, n'était pas dans une situation à encourager une futile et présomptueuse espérance.

La vérité est que tout était en flammes dans ce petit coin de terre, et que Guillaume d'Orange, cloué à son poste de Sassenheim, dirigeait tout, suivait avec un mélange d'émotion et d'impassibilité cette lutte où se débattait la destinée de son pays, où chaque étape était marquée par d'effroyables malheurs et des prodiges d'héroïsme, — un jour le sac de Naarden, où la population presque entière fut détruite, un autre jour le siége de Harlem, puis le siége d'Alkmaar, en attendant le siége de Leyde. Un moment il ne restait plus au duc d'Albe qu'une seule ville, Amsterdam, d'où il comptait s'élancer pour reconquérir la Hollande. Guillaume d'Orange se tenait au midi, son lieutenant Sonoy était au nord avec un corps de patriotes; entre les deux se trouvait Harlem, ayant d'un côté l'océan à peu de distance, et de l'autre touchant au lac qui la séparait d'Amsterdam. Si les Espagnols prenaient Harlem, l'insurrection était coupée en deux. Ce fut là le théâtre d'un drame sanglant engagé entre le duc d'Albe, la ville assiégée et Guillaume d'Orange, d'une lutte prolongée et compliquée de combats sur le lac, de chocs meurtriers, de tentatives du chef de l'insurrection pour secourir ses amis ou pour isoler à son tour et affamer son ennemi dans Amsterdam. Trente mille Espagnols s'accumulèrent autour de Harlem. Il n'y avait dans la ville que quatre mille soldats; mais la population entière était animée d'une résolution désespérée. Les femmes elles-mêmes avaient formé un corps de volontaires commandé par une veuve d'une des premières familles. Les Espagnols avaient cru d'abord entrer par un coup de main à travers des murs mal fortifiés, mal défendus; ils ne tardèrent pas à voir que ce ne serait pas tout à fait ainsi : trois fois les assauts se répétèrent, trois fois ils vinrent se briser contre l'invincible résistance des assiégés, qui se faisaient une arme de tout, qui réparaient incessamment les brèches ouvertes par le canon espagnol. Pendant sept mois, le siége se prolongea à travers les plus dramatiques, les plus sombres péripéties, et le duc d'Albe lui-même écrivait au roi « qu'il n'y avait jamais eu sur la terre de guerre semblable, que jamais place n'avait

été défendue avec autant de bravoure et d'habileté. » Les défenseurs de Harlem ne craignaient pas les assauts, ils les provoquaient au contraire; ils avaient à redouter un ennemi plus sinistre, la faim. Le moment vint en effet où ils étaient réduits à manger l'herbe des rues et des cimetières. Ils résistaient encore, n'ayant plus rien, soutenus par l'espoir d'être secourus. Un jour ils écrivirent une dernière lettre avec du sang au prince d'Orange pour lui annoncer leur détresse; il leur demanda de tenir deux jours encore; il voulait faire une suprême tentative qui échoua. Alors la ville à toute extrémité laissa tomber ses armes. Les Espagnols purent entrer, et le massacre commença; mais il avait fallu sept mois et trente mille hommes pour en venir là.

Ce fut bien pis encore au siége d'Alkmaar, où huit cents soldats et un millier de bourgeois défièrent seize mille vétérans. Femmes, enfans, vieillards, étaient sur la brèche. Les assauts se multiplièrent inutilement. Les soldats espagnols finissaient par ressentir une sorte de superstitieuse terreur en s'élançant sur ces remparts qui semblaient protégés par une puissance invisible. La ville faisait face à l'ennemi, et pendant ce temps on rompait les digues pour inonder le pays tout entier, au risque de détruire les moissons. Par cet acte de désespoir, les Espagnols se trouvaient exposés à périr jusqu'au dernier, submergés par l'océan. Ils levèrent le siége après sept semaines. Ainsi à Harlem il avait fallu trente mille hommes et sept mois pour pénétrer dans une ville qu'on n'avait même pas réduite par la force; devant Alkmaar, on était obligé de se retirer en toute hâte. Pour la première fois le duc d'Albe se sentait arrêté et vaincu. Le système dont il avait accepté d'être l'orgueilleuse et implacable expression périssait par ses excès mêmes, et trouvait son châtiment aussi bien que sa limite dans cette colère nationale qu'il avait enflammée. C'était pour lui le commencement de la décadence; c'était au contraire la manifestation visible de la puissance croissante de l'insurrection hollandaise. Le dictateur farouche des Pays-Bas allait se retirer de la scène, froissé, grondant, mécontent de tout, excepté de lui-même. Son règne avait été trop long, il avait duré six ans. La révolution s'avançait à travers le sang et la ruine des villes, fortifiée par la souffrance, par l'héroïsme, par l'action toujours présente de ce chef qui concentrait dans son âme la mâle résolution d'un peuple, qui ne se laissait ni enivrer par le succès, ni ébranler par les revers, répétant aux heures les plus critiques : « Si nous sommes condamnés à périr, au nom de Dieu, soit! toujours aurons-nous cet honneur d'avoir fait ce que nulle autre nation n'avait fait devant nous, à savoir de nous être défendus et maintenus en un si petit pays contre si grands et horribles efforts

de si puissans ennemis, sans assistance quelconque. Et quand les pauvres habitans d'ici voudraient toutefois s'opiniâtrer ainsi qu'ils ont fait jusqu'à maintenant, et comme j'espère qu'ils feront encore, il en coûtera aux Espagnols la moitié de l'Espagne, tant en biens qu'en hommes, devant qu'ils aient la fin de nous. »

Ce moment est peut-être le plus dramatique et le plus décisif, puisque c'est le moment où pâlit la fortune d'une domination qui se croyait invincible, où « la fleur de l'armée espagnole est chutée, selon le mot du prince d'Orange, sans avoir pu conquérir la moindre province de ce pays sur ceux qu'ils appelaient par moquerie de pauvres gueux. » Je n'ai point à raconter cette histoire, qui se déroule à travers les batailles, au milieu d'incessantes alternatives, et qui, dans ses grandes lignes, va des premiers actes politiques de l'insurrection à la pacification de Gand, de la pacification de Gand à l'union d'Utrecht, pour aboutir à la déclaration d'indépendance, tandis que la domination espagnole s'affaiblit par degrés en se débattant, en paraissant se relever quelquefois, pour rester définitivement sous le poids de sa défaite. La dictature du duc d'Albe apparaît entre deux de ces vice-royautés princières dont la politique se sert parfois, avant ou après les répressions sanglantes, soit pour accoutumer les peuples à la servitude qu'on leur prépare, soit pour paraître alléger le fardeau sans rien céder. Marguerite de Parme avait précédé l'homme de l'attaque à main armée, de la destruction organisée: don Juan d'Autriche le suivit; mais il n'était plus temps.

Les événemens marchent avec une invincible logique. La tragédie sanglante se noue et s'enchevêtre à travers toute sorte d'incidens qui se succèdent; elle laisse voir du moins deux choses dans un éclair réjouissant pour la conscience humaine, — ce qui attend ces systèmes de répression à outrance, de destruction impitoyable, ce qu'ils promettent à ceux-là mêmes qui s'en font une arme, et ce que peut aussi un peuple qui unit la foi obstinée à l'héroïsme. Lorsque Philippe II montait au trône, il y arrivait dans l'éclat d'une puissance exceptionnelle. Roi d'Espagne, il avait l'Italie, il avait les Pays-Bas; il avait la main dans les affaires de France, il menaçait ou remuait l'Angleterre, il étendait son ascendant en Allemagne. Il avait trouvé dans son opulent héritage les richesses du Nouveau-Monde, l'esprit guerrier des vieux soldats espagnols, l'éclat des arts italiens, l'industrie flamande. L'Espagne était la première monarchie de l'Europe. Quarante ans de règne sont passés, le fanatisme de domination a porté ses fruits : l'Espagne a perdu les Pays-Bas, ou du moins sept provinces sont indépendantes, et les autres ne sont plus qu'une possession précaire; une flotte anglaise est allée brûler et piller Cadix; la France a échappé à l'influence de l'Es-

pagne, et lui a infligé la paix de Vervins en compensation du traité de Cateau-Cambrésis. Philippe descend dans la tombe, vaincu, humilié, déçu dans tous ses desseins. Il a cru ne blesser que les autres, et c'est lui-même qu'il a blessé, sans parler de l'Espagne, dont il a fait son instrument, sa complice et sa victime. Voilà ce que produisent ces monstrueuses entreprises sur la conscience et la liberté des hommes ou de cette réunion d'hommes qui s'appelle une nation. La puissance matérielle y échoue, le sens moral s'y émousse et s'y dégrade, le caractère des acteurs s'y corrompt et s'y assombrit, sans y trouver heureusement la vraie grandeur.

Cette glorieuse et émouvante histoire des Pays-Bas a un autre mérite qui n'est pas à l'usage des dominateurs. Elle est une école virile pour les peuples que leur mauvaise fortune jette dans des épreuves semblables. Elle est faite pour les guérir des abattemens trop prompts aussi bien que des exaltations trop faciles, surtout des cuisantes et stériles amertumes de la défaite. Les peuples qui souffrent ne voient souvent que leur propre malheur et ne trouvent pas que le malheur supporté par d'autres soit une consolation. Il n'est pas une consolation; mais quand on ne le sépare pas de ce qui le suit, il devient un généreux cordial. Certes, à ne considérer que les forces en présence et la situation du monde, la Hollande était destinée à périr. Deux ou trois fois, en 1568, au commencement de 1572, elle parut définitivement vaincue et *pacifiée*. Tout ce que le génie de la destruction peut imaginer se concentre dans cette histoire, qui a une sorte de monotonie d'horreur. Les victimes qui échappent au bûcher ou au gibet tombent sous le fer des soldats dans les villes saccagées. Les bannis sont sur tous les chemins de l'Europe; d'aucun côté ne vient un secours, et ce n'est pas un mois, une année que dure la lutte; elle se prolonge pendant quarante ans presque sans relâche et sans trêve. Et cependant la Hollande ne s'abandonne pas, elle se raidit contre les découragemens, elle se cuirasse contre toutes les atteintes, contre toutes les tentations, et elle tient ferme. Espérer quand tout sourit, quand tout concourt au succès, c'est trop facile. La vie des peuples qui souffrent se passe à espérer contre l'espérance, à rester forts contre la force, à faire de leurs malheurs mêmes le commencement et la justification anticipée de leur victoire.

CHARLES DE MAZADE.

L'AFRICAINE

DE MEYERBEER

« Un musicien est responsable du sujet qu'il traite, et vous ne vous imaginez pas peut-être qu'on mette un *libretto* dans la main d'un compositeur comme dans celle d'un enfant l'on met une pomme. » Déjà, du temps où Weber se prononçait de la sorte, la musique ne suffisait plus à faire à elle seule l'intérêt et la fortune d'un opéra. On n'en était point encore à cette prescription toute récente de l'école de l'avenir, à savoir qu'en bonne règle et forme il ne pouvait y avoir dans un opéra qu'un texte unique, lequel, paroles et musique, devait sortir de la même main; mais le précepte allait s'affirmant chaque jour en Allemagne, et tandis que nos voisins l'exploitaient à leur manière en y cherchant l'*absolu*, le système, nous qui l'avions inventé, nous nous contentions d'en user librement. On a prétendu que, plus encore qu'Auber, Rossini et Meyerbeer, Scribe était le véritable auteur de l'opéra moderne; c'est sans doute beaucoup dire. Je ne saurais nier pourtant que cet esprit si chercheur, si adroit, si inventif dans ses comédies de genre, ait apporté dans les combinaisons de ses grands ouvrages destinés à la musique un sens du romantisme le plus dramatique, un art jusqu'alors inconnu de parler aux masses, de les entraîner. Scribe, dans l'acception littéraire du mot, n'exécutait pas : dans ses drames les mieux réussis du Théâtre-Français, *le Verre d'eau*, *une Chaîne*, un style impossible gâte souvent les meilleures scènes; mais dans un opéra le drame ne vaut que par la conception, et, quant au style, le musicien se charge d'en avoir pour tout le monde. Ce n'est pas en vain qu'on dit : « le maître. » Qu'importent le vers, la prosodie? Des élémens dont ailleurs vit la poésie, — images, nom-

bre, rimes, — il fait un bûcher des cendres duquel, comme un phénix, la musique va naître. Métastase, qui fut le Scribe de son temps, donnait tout à la forme, à la plasticité du poème, sorte d'échafaudage pour servir à l'édifice du compositeur. Chez Scribe au contraire, c'est la situation qui domine, la forme ne compte pas, l'œuvre ne vaut ni par le style ni par la couleur; mais comme matière à contrastes, comme programme musical, c'est quelquefois admirable. Vous y retrouvez jusqu'aux tendances politiques du moment.

On conçoit quel immense parti dut tirer d'un pareil ouvrier le génie d'un Meyerbeer avec sa double vocation de critique et d'artiste. Meyerbeer ne fut jamais un simple musicien. Ni ses conditions de naissance et de fortune, ni le mode de son éducation n'étaient de nature à faire de lui ce qu'on appelle un *spécialiste*. Il arrivait à la musique par la grande route de la vie et non par le chemin de l'école. De là ses variations d'esthétique, son cosmopolitisme, de là certaines contradictions douloureusement ressenties au fond de l'être qui furent comme les revendications tragiques du destin dans son existence d'olympien. Je ne pense pas qu'on doive juger un grand artiste uniquement d'après la mesure absolue de son art. S'il fut le moins naïf des inventeurs, sa haute raison, la vaste culture de son esprit le mirent à même de faire pour cet art plus que nul autre n'avait fait, et d'élever en quelque sorte d'un degré le niveau social de la musique en lui ménageant son entrée dans ce cercle magique où elle allait se rencontrer avec la poésie, la littérature et la vie politique de son temps. De ce que l'art y perdit, la cause de l'intelligence en profita. Il est certes permis à notre époque de déplorer qu'on n'y sache plus peindre aussi naïvement qu'un Giotto; mais, tout en déplorant ce grand malheur, on peut également s'en réjouir.

Scribe convenait à Meyerbeer. Ce n'était point, comme avec Auber, une association de deux esprits de même famille se complétant l'un par l'autre; c'était une sorte de commerce indépendant entre consommateur et fabricant. Poète autant qu'on peut l'être, Meyerbeer n'avait besoin que d'un metteur en œuvre habile à donner force de situation à l'idée qu'il apportait. Cette idée, Scribe ne la comprenait pas toujours du premier coup; il la *désoriginalisait*, lui donnait couleur bourgeoise, et c'était au tour de Meyerbeer, la reprenant de ses mains, de lui rendre sa virtualité première. On eût dit une pierre précieuse, émeraude, rubis ou diamant, devenue terne sous le souffle du lapidaire, et dont l'art de ce Cellini rallumait l'éclat naturel.

Ainsi s'étaient faits *Robert le Diable*, *les Huguenots*; ainsi se forma

l'Africaine. Ce grand esprit, incessamment en voie de recherches, aimait à se poser des problèmes en apparence inabordables à la musique. *E pur si muove;* il semble que de cette parole de Galilée en prison soit sorti son Vasco de Gama, l'homme de l'idée implacable, de la protestation démoniaque, l'inspiré, l'halluciné, qui sur la paille des cachots entend des voix qui l'appellent de l'autre côté des océans. Il va sans dire que ce personnage tout de convention ne se rattache par aucun point à l'histoire. La figure, telle que d'abord on nous la représente, offrirait plutôt certains traits de ressemblance avec Christophe Colomb. Scribe, à la rigueur, pouvait confondre, et pour les besoins de la pièce passer au compte de son héros les persécutions dont fut l'objet l'illustre navigateur génois. Que Vasco de Gama, qui jusqu'à la mort ne connut que les faveurs des hommes et de la fortune, supporte ici mille désastres, que l'inquisition et le pouvoir temporel l'accablent de leurs anathèmes et de leurs supplices chaque fois qu'il veut ouvrir la bouche pour la gloire future de sa patrie, le ciel me garde de prétendre récriminer, au nom d'un ridicule pédantisme, contre de pareilles licences qu'il faudrait inventer à l'Opéra, si de tout temps elles n'avaient existé. Cependant, si avec Scribe je renonce volontiers à discuter un point d'histoire, j'entends, lorsque j'ai affaire à Meyerbeer, que la loi des caractères soit respectée. Ainsi, à mesure que nous avançons dans l'ouvrage, le personnage de Vasco se complique d'élémens trop étrangers à sa nature; il y a, qu'on me passe le mot, bifurcation. Jamais ce martyr de sa découverte, ce fou sublime que nous avons connu aux premiers actes, ne saurait ouvrir son âme aux extases embrasées des deux derniers. L'intensité de l'idée exclut ici la domination d'un sentiment. Un Christophe Colomb, un Galilée, un Vasco de Gama, mis au théâtre, ne peuvent intéresser que dans les conditions particulières de leur lutte avec la destinée. Lorsque Meyerbeer place entre deux femmes ce héros qu'il vient de peindre à si grands traits dans la magnifique scène du conseil, Meyerbeer manque à la logique du caractère de son Vasco, et le musicien, dominant chez lui l'esthéticien, cède à cette loi fascinatrice qui veut que dans un opéra le héros soit toujours un ténor et que le ténor soit toujours amoureux.

Or ce n'est pas simplement d'une femme, mais de deux, que Vasco de Gama est amoureux. Il met à passer de la blanche à la noire et de la noire à la blanche une légèreté d'évolution faite pour déconcerter l'intérêt qui s'attache à un jeune premier, à plus forte raison incompatible avec la grandeur du type proposé d'abord. « Sire, vous êtes vous-même une cérémonie! » sans aller jusqu'à cette apostrophe que le pinceau d'un Titien semble adresser à la

figure d'un Philippe II, j'aurais voulu plus d'esprit de suite dans l'attitude de ce caractère, je m'attendais à plus de fanatisme dans l'idée. L'homme qui brave l'anathème pour donner un monde à son pays n'a point de ces velléités à la Faublas. Il est vrai que, si le portrait historique perd beaucoup à cette circonstance, la partition y gagne d'incomparables trésors de mélodie. Évidemment, sans cette entorse donnée à la composition systématique du personnage de Vasco, le splendide duo du quatrième acte n'aurait pas vu le jour, une page éclatante celle-là, qui, dès l'entrée en matière, tourne au chef-d'œuvre, et va se développant dans une gamme telle que, lorsque vient la fin, vous vous dites : Le duo de Valentine et de Raoul dans *les Huguenots* a trouvé son pendant, s'il n'est dépassé! — D'ailleurs, proclamons-le tout de suite, la richesse mélodique fait de cet opéra un ouvrage à part entre les meilleurs du maître. Le flot ici coule à pleins bords ; c'est inspiré, puissant jusqu'à l'exubérance, d'une abondance, d'une plénitude de formes, de couleur et de vie à la Véronèse. J'entendais raconter d'avance que Meyerbeer avait pour cette fois modifié sa manière, donné davantage à la voix des chanteurs. Ce qui s'était dit d'un changement de style avant *Guillaume Tell* se publiait au sujet de *l'Africaine*. L'opinion, les dispositions du personnel d'un théâtre, quand ce théâtre est l'Opéra, comptent pour beaucoup dans l'effet que l'ouvrage qu'on répète doit produire. De la scène et de l'orchestre, cette opinion se répand dans la ville, et souvent c'est elle qui décide du premier applaudissement, lequel à son tour décide du succès de la soirée. Je sais que tout ce monde-là d'habitude juge individuellement, et que la question d'art l'influence moins que la question de ses convenances particulières. Cependant cette fois ces dispositions ne pouvaient que parler en faveur de l'ouvrage, car avec Meyerbeer on était bien sûr qu'elles ne seraient pas achetées au prix de reprochables concessions.

Ce n'est pas seulement de ses forces, mais aussi et surtout de ses faiblesses qu'un esprit vraiment progressif prend conseil. On lui avait tant dit : « Vous n'êtes pas un mélodiste, » qu'à la fin il se lassa de l'objection et voulut répondre par une de ces évolutions de la dernière heure qui sont faites pour confondre la critique en lui venant montrer sous un point de vue tout nouveau l'artiste qu'elle s'imaginait avoir une fois pour toutes caractérisé. Qui jamais aurait cru avant *Guillaume Tell* que le Rossini de *Tancrède* et d'*Otello* serait capable de s'élever à ce sentiment de la vérité dramatique? De même du Meyerbeer de *l'Africaine* ouvrant l'écluse à des flots de mélodie qui ne tarissent plus. Ampleur, élégance, une variété de rhythmes, un luxe de timbres dans l'orchestre à vous éblouir! D'ordinaire les mélodies d'un maître se reconnaissent à certaine désin-

volture; sans se ressembler, elles ont l'air de famille, comme ces filles de grande maison toutes belles et charmantes, dont le type, à quelques modifications près, se retrouve dans tel portrait d'aïeule peint au xve siècle. Ici pourtant la mélodie affecte d'autres tours, d'autres formes; sans tourner à l'italianisme, elle devient vocale. On sent que Meyerbeer a dû se dire que, si l'orchestre a pris de nos jours des proportions gigantesques, la voix humaine reste ce qu'elle était au temps de Mozart, et d'un autre côté cet intérêt tout spécial n'est jamais acquis aux dépens de l'idée. Pour occuper une plus grande place dans l'œuvre du maître, le beau musical n'exclut pas, tant s'en faut, le beau esthétique. L'Africaine et Nélusko sont deux figures qui déjà ont pris rang à côté des plus vivantes créations de ce Titien de la musique. Si dans le caractère de Vasco divers traits se contredisent, si la débordante imagination du musicien met en faute la logique du penseur, quelle vérité d'expression, de mouvement, d'attitude, ne se retrouve pas dans les personnages de second plan, toujours si curieusement étudiés, si nettement présentés chez Meyerbeer! Prenez l'inquisiteur portugais et le grand-prêtre de Brahma, et voyez comme les deux têtes se profilent sur le fond du tableau, chacune marquée d'une sorte d'individualité de fanatisme. L'antithèse, à mesure qu'on avance, élargit son domaine. Deux religions, comme dans *les Huguenots*, ne lui suffisent plus, il lui faut deux mondes. Si quelque chose en cette œuvre de tant de vie et de force pouvait trahir la vieillesse d'un maître, ce serait l'entassement des beautés qu'on y rencontre. Les idées s'y enroulent avec une luxuriance de forêt vierge. Ne vous attendez pas au *ne quid nimis* d'Horace, mais bien plutôt à toute espèce de développemens, de surcroît. Ce génie, oubliant la mort, thésaurisait en se disant qu'après tout il en serait quitte à un moment donné pour jeter à la mer quelques poignées d'or.

La sève, débordant d'abondance et de force,
Sortait en gouttes d'or des fentes de l'écorce.

Sève trop puissante, trop vigoureusement productive, et dont en même temps que le chêne superbe se nourrissait le gui. L'émondeur de la dernière heure a manqué. Là est le mal. Ne l'exagérons pas.

C'est bien vite fait de se récrier. On regarde à sa montre, il est minuit, et le cinquième acte commence à peine : donc *il y a des longueurs*. Va pour les longueurs; mais pour abréger comment s'y prendre? Meyerbeer seul eût pu raccourcir, couper, parce que lui seul pouvait recoudre. L'eût-il fait, s'il eût vécu? On en douterait presque, lorsqu'on songe aux conditions d'une œuvre si profondé-

ment méditée, calculée, élaborée, où l'effet savamment combiné d'un passage trouvé sublime ressort souvent de tout un système d'engrenage dont le travail, objet d'admiration pour le vrai juge, échappe aux regards du vulgaire. Comme Molière préparant par des scènes courtes ses grandes scènes, Meyerbeer a dans l'économie de son architecture dramatique des juxtapositions qui sont le secret du génie. Le mieux est donc de ne se prononcer qu'avec réserve et de prendre en patience ces prétendues longueurs, qui, pour devenir des beautés de premier ordre, n'ont besoin que d'être entendues assez de fois. Vous ne comprenez pas, c'est possible; en ce cas, ouvrez vos oreilles, ouvrez surtout vos intelligences, et apprenez à comprendre. « Le diable est vieux, » dit le Méphisto du second *Faust* à ses petits amis de l'auditoire, et il leur conseille de tâcher de vieillir à leur tour pour le comprendre. Ce serait en effet trop magnifique d'entrer ainsi de plain-pied dans tous les sanctuaires de la pensée. Il semble, à voir la hâte de certaines gens, qu'il n'y ait qu'à payer sa stalle à l'orchestre pour avoir droit à la révélation immédiate de tout ce que renferme une partition. C'est le temps, ne l'oublions pas, qui fait les chefs-d'œuvre. Il faut qu'à leur esprit se mêle l'esprit d'une génération qui, les fréquentant, les expliquant, s'imprègne de leur vie et leur communique la sienne propre. On s'étonnera sans doute dans quinze ans que la partition de *l'Africaine* ait pu paraître obscure à bien des critiques, de même qu'aujourd'hui nous nous étonnons qu'un pareil blâme ait pu jadis être adressé aux *Huguenots*. Au reste, plus l'œuvre est magistrale, et moins elle échappe à cette destinée. La conscience de leur valeur, de leur autorité désormais incontestée, inspire aux natures énergiques le goût des tentatives difficiles. Le possible ne leur suffit plus; c'est à leurs yeux désormais quelque chose de trop quotidien, de terre à terre. Le vulgaire, qu'en avançant toujours vers l'idéal mystérieux ils ont fini par perdre tout à fait de vue, cesse bientôt de les comprendre. Le second *Faust*, la *neuvième symphonie*, *l'Africaine*, œuvres de vieillard! s'écrie-t-il. OEuvres de maîtres qui, forts du droit qu'ils se sont acquis par vingt chefs-d'œuvre consacrés de commander à la foule, dédaignent de s'informer de ses besoins, de ses caprices. Où en serait-on, et que deviendrait la cause du progrès dans l'art, si ceux-là que leur génie autorise ne se servaient d'une situation exceptionnelle pour faire œuvre d'initiateur, et par des tentatives neuves, hardies, douteuses même quelquefois, ne travaillaient à préparer l'avenir?

J'ignore encore aujourd'hui si *l'Africaine* n'est pas le chef-d'œuvre de Meyerbeer, mais je sens que c'est un chef-d'œuvre. Dès la fin du premier acte, les amis du maître savaient à quoi s'en tenir sur la portée de cette musique, et ses ennemis aussi, ceux qui, avec

dix ou douze enfans perdus de l'Allemagne raisonnante et raisonneuse, affectent de méconnaître l'importance de ce nom et disent bouffonnement « la période *Wagner-Liszt* » pour caractériser une époque où *les Huguenots* et *le Prophète* ont vu le jour. Il y a au théâtre de ces manifestations auxquelles bon gré mal gré on doit céder. Vous entrez, et tout de suite, après quelques mesures d'une large introduction établie sur deux thèmes de l'ouvrage, empruntés l'un à la romance d'Inès, l'autre au septuor, — après cette romance agréable et un *terzettino* bien conduit, d'un style élevé, contenu, — vous nagez en pleine atmosphère de génie. Interrogez Scribe, il vous répondra qu'il s'agit du frêt d'un navire. Le conseil du roi de Portugal va-t-il admettre ou rejeter l'offre de Vasco de Gama? L'état fournira-t-il des subsides à l'hypothèse du navigateur? Une simple question de budget. Maintenant écoutez Meyerbeer et voyez ce spectacle : vous assistez au mouvement d'une grande assemblée, on délibère, on juge, on vote. Les têtes peu à peu s'échauffent, les passions éclatent. Vasco, repoussé, éconduit, se révolte, l'inquisition lance son anathème; c'est la progression dramatique du premier acte de *Roméo et Juliette*, ayant pour cadre le sénat d'*Othello*. Je ne suis pas ici pour parler violons et clarinettes et chercher naïvement par quelle sorte de procédés techniques de semblables effets peuvent être obtenus. La science du rhythme et des combinaisons enharmoniques, Spohr et Mendelssohn l'ont eue à l'égal de Meyerbeer; l'instinct suprême des sonorités de l'orchestre assure à l'auteur de *Tannhäuser* son meilleur titre à la renommée, Rossini a le flot mélodique plus abondant; mais ce que nul parmi les contemporains ne possède à pareil degré, c'est l'art de poser une situation, de faire vivre et mouvoir ses personnages, d'entourer une action dramatique de tout l'intérêt historique, de tout le pittoresque qu'elle comporte. « Les ennemis sont où je les voulais, » écrivait Frédéric de Prusse; Meyerbeer en peut dire autant de son public : il l'amène, le fixe où il veut. Vous êtes en pleine Europe du xve siècle, au milieu d'un congrès de princes de l'église et d'hommes d'état; laissez agir sa pensée plus rapide que le fil électrique, et tout à l'heure elle vous aura transporté à des milliers de lieues, sous des climats dont vous percevrez aussitôt la couleur et l'atmosphère. Chez Meyerbeer, le musicien ne se sépare pas du dramaturge; même dans ses compositions de moindre importance, il s'attache au pathétique, à l'accent. *Musices seminarium accentus*; exemples, parmi ses mélodies, *le Moine*, *Rachel et Nephtali*, morceaux où la surcharge harmonique prédomine, où le texte n'avance qu'à pas lourds, écrasé par le poids de la modulation. C'est qu'à ses yeux l'opéra seul existe. Toute musique instrumentale ou vocale n'en saurait être que le prélude; de ce principe unique toute vie procède. Il avait beau vouloir s'é-

manciper, tenter des digressions de côté et d'autre, force était toujours d'y revenir, car le théâtre exerçait sur son génie une sorte d'influence démoniaque. Invinciblement ses lectures les plus graves, ses méditations l'y ramenaient; il poursuivait, relançait la situation jusque dans l'Évangile. « Lazare, lève-toi ! » que n'eût-il pas donné pour pouvoir mettre en musique ce cri sublime du Sauveur! « Vous n'y songez pas, lui disions-nous un jour à ce sujet : un opéra de *Lazare* est impossible, faites un oratorio. » Mais non, il eût voulu aussi le décor, le spectacle. Cette évocation surhumaine, c'eût été le rayon de lumière dans une toile de Rembrandt. Il fallait à son tableau le jeu des ombres, les combinaisons de la mise en scène; l'idéal entrevu était de peindre au réel la vie d'un Dieu.

Contraint d'y renoncer, il revenait à l'histoire, écrivait cette page admirable du premier acte de *l'Africaine*, dont la grandeur vous émerveille. Que d'invention dans ce finale, de rhythmes, d'incidens! Quelle puissance tour à tour et quelle distinction caractéristique dans ces périodes accompagnant, commentant, nuançant les divers mouvemens de l'action! Le conseil entre en scène sur une marche à rhythme pointé d'une belle ordonnance, puis tout aussitôt éclate l'invocation des évêques appelant les lumières d'en haut sur les travaux de l'assemblée : phrase imposante, d'une simplicité, d'une grandeur suprême, plusieurs fois ramenée et toujours heureusement au double point de vue de l'intérêt musical et dramatique, tout un chœur d'hommes vocalisant à pleine voix et à l'unisson! Sur un de ces rhythmes brillans, superbes, qui sont comme des coups de pinceau d'un Véronèse, entre Vasco de Gama. Il raconte le désastre de la flotte, expose sa demande. Rien qui sente la prouesse, l'emphase du chanteur de cavatine : un récitatif excellent, plein de calme, de dignité, serrant le texte. Les esclaves sont introduits, le mode change. Un prélude bizarre les amène : pressentiment, ressouvenir de ces contrées lointaines dont Sélika et Nélusko sont comme les échantillons présentés au conseil par Vasco. « Nommez votre patrie! » leur enjoint le président. Ils se taisent. Sélika pourtant va parler, séduite, fascinée par l'irrésistible supplication de Vasco. L'esclave l'en empêche. On renvoie tout ce monde, et la discussion s'établit : opposition des voix de basse du côté des prêtres représentant la droite et des voix de ténor formant la gauche. Entre le vieil esprit du passé et les idées nouvelles, la lutte s'engage, s'envenime; la querelle menace de tourner au scandale, lorsque les évêques se lèvent sur leur banc et de nouveau entonnent ce splendide *Veni Creator* dont les trois dernières mesures, après l'immense explosion de la phrase principale, ont la gravité solennelle de l'*Amen* liturgique. Rentré en scène, Vasco apprend que ses projets sont rejetés comme insensés; il s'indigne, maudit

ses juges, et l'anathème proposé par le grand inquisiteur est repris par les évêques dans un ensemble à l'unisson, dernier effort du génie et qu'il faut désespérer de rendre avec des mots.

Quant à moi, pareil début, j'en dois convenir, ne laissait pas de m'effrayer un peu. Qui n'a entendu parler de cette fameuse porte de Mindos que Diogène conseillait aux habitans de fermer avec soin de peur que leur petite ville ne passât dessous pour s'en aller? Bien des œuvres, j'imagine, et des plus recommandables de notre temps, courraient en pareil cas même danger; mais, en construisant ce vestibule colossal, l'architecte avait d'avance calculé les proportions de son édifice. Pour ceux qui ont entendu cette scène, je n'ajouterai rien maintenant, car ils savent ce qu'elle contient de beautés de tout genre, et pour l'immense majorité du public qui l'ignore, je la renvoie au quatrième acte des *Huguenots*. Elle n'a qu'à se rappeler et à se dire que c'est quelque chose d'approchant, sinon de supérieur.

Au second acte, la gamme change; mais l'intérêt musical ne faiblit pas. Les caractères se posent. Voici d'abord Sélika, l'Africaine, aux pieds de Vasco endormi dans sa prison. Elle veille, elle épie, inquiète, caressante, jalouse. Son amour, à peine révélé, a des bonds de panthère, soupire et gronde, s'irrite et s'apaise, éclate en cris de rage au nom d'Inès que le rêve de Vasco vient lui livrer, ou se résout en langueurs énervantes dans un chant de berceuse indienne délicieusement balancé au-dessus des tintemens argentins du triangle. A ce monologue d'un charme exquis succède une scène de drame. L'esclave a compris les troubles de sa maîtresse et n'imagine rien de mieux que d'assassiner Vasco pour sauver d'un faux pas la majesté royale, car c'est une reine que cette Sélika amenée en Europe par Vasco de Gama au retour d'une première expédition. Toutefois, au moment de frapper, Nélusko hésite, et, désarmé par un regard de la reine, tombe à ses genoux. Où trouver une voix plus émue, plus pathétique? Involontairement vous pensez à *Ruy Blas*, au ver de terre amoureux d'une étoile. C'est le même accent de soumission, mais plus humble, plus prosterné, comme il convient à la nature abrupte. A cette passion rampante et féline, Meyerbeer opposera tout à l'heure le caractère chevaleresque et tout en dehors de son héros.

Vasco se réveille, congédie l'esclave, et soudain engage avec Sélika un duo coupé à l'italienne, et que traverse un généreux souffle mélodique. Puis vient le septuor, morceau capital de l'acte. Inès, une de ces princesses malencontreuses qu'on retrouve partout dans les opéras de Scribe, — la même personne éplorée qui dans *la Muette* s'appelle Elvire, Eudoxie dans *la Juive*, Isabelle dans *Robert le Diable*, Rafaëla dans *Haydée*, — Inès apporte sa grâce au prison-

nier d'état. Vasco est libre, mais elle désormais, hélas! ne l'est plus, car cet ordre d'élargissement signé par le roi n'a pu être obtenu qu'au prix d'un mariage avec l'amiral dom Pedro. Tel est le programme dont Meyerbeer a tiré sa scène. On n'imagine pas plus de noblesse, d'autorité dans les développemens, d'élégance dans les détails : cors en sourdine, violons, tenues des instrumens de bois, timbales; chaque péripétie amène un motif, une idée; les dessins se croisent, soutenant le récit. On les suit, on les voit, tandis que le drame musical va son train, promener leurs arabesques dans l'orchestre. C'est d'une distinction, d'une dignité de ton et de manière qui vous rappellent les meilleurs passages des *Huguenots,* et avec cela un mouvement dramatique imperturbable : chaque personnage, chaque voix maintenus à leur poste de passion, de combat, une de ces périodes à la Meyerbeer magnifiquement modulées, qui s'avancent, comme la nuée, grosses de tous les orages d'une situation, et après avoir éclaté sur un point fondent en rosée. Sur les dernières mesures, l'orchestre laisse les voix à découvert, et le morceau se termine par un mouvement lent en éteignant le son. On se prend à songer aux *Huguenots,* et aussi à la *Chanson de mai.* Meyerbeer ne savait pas faire petit : jusque dans le joli, l'agréable, il portait son romantisme; il avait, en fait d'art, les raffinemens d'un voluptueux; il lui fallait passer d'un genre à l'autre, goûter à tout. Le même homme tourmenté de combinaisons colossales qui, par le cinquième acte de *Robert le Diable,* le quatrième du *Prophète,* introduisait l'église dans le théâtre, allait à certains momens rêver d'idylles, de chansons. Les hauteurs l'attiraient; mais tout en montant, déjà il aspirait à descendre. Les sensations du beau ne lui suffisaient pas, il voulait celles de l'aimable. C'était en toute chose un curieux. Suivez, dans cette *Chanson de mai,* la progression qui, doucement accentuée d'abord, finit par se résoudre sur le mot *amour* avec une force, un éclat dont l'expression rappelle le même procédé employé dans le trio de *Robert le Diable* et dans cet admirable septuor de *l'Africaine.* C'est un diminutif de sa pensée, mais c'est toujours sa pensée raisonnant, calculant ses effets, composant.

Ici nous touchons au vaisseau. L'océan, de loin, s'annonce au voyageur; vous ne l'apercevez pas encore, que déjà l'air salé, certaines rumeurs vagues trahissent son approche. Écoutez dans l'orchestre ce bruit de flots, ce roulis. Là, derrière le rideau, quelque chose flotte : c'est le vaisseau. La toile se lève : ô désappointement! On en avait trop parlé, de cette caravelle. Ça, le vaisseau de *l'Africaine!* Vous plaisantez; mais c'est le décor d'*Haydée* surchargé d'un étage. Le public impatient attendait la manœuvre; la manœuvre

n'est point venue, ou si peu qu'on se demandait ce qu'il fallait penser d'une telle mystification. A Vienne, à Londres, les choses se font plus simplement et en quelques semaines. Nous autres, nous avons la manie de tout compliquer : beaucoup dire et au demeurant ne rien inventer, s'agiter dans le vide! On jette l'or par les fenêtres, on gaspille le temps, et pour arriver à ce beau résultat on s'expose à compromettre les destinées d'un chef-d'œuvre en retardant jusqu'aux chaleurs une représentation qui aurait pu avoir lieu trois mois plus tôt.

Musicalement, ce troisième acte me semble inférieur à ceux qui précèdent. J'y trouve trop de remplissage descriptif, de pittoresque hors de propos. Les malveillans d'outre-Rhin, qui prétendent que le style dramatique français, tel que l'ont compris Auber et Meyerbeer, n'est jamais qu'un mélange d'airs à boire et de prières avec la scène de folie obligée, qu'une éternelle opposition d'hymnes religieux et de bacchanales, ne manqueront pas d'exploiter l'argument. Le fait est que pour que ces rapprochemens antithétiques aient au théâtre une action sérieuse, il faut qu'ils soient une nécessité même de la situation. Or vous n'assistez là qu'à une sorte de passe-temps musical admirablement combiné, je l'avoue, mais qui ne répond point à la curiosité pressante du moment. Tous les jours on bat la diane à bord, tous les jours, au lever du soleil, les marins font leur prière. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de savoir ce qui s'agite sur un bâtiment quelconque, mais comment, sur ce vaisseau que j'ai devant les yeux, vont se comporter les diverses passions de votre drame. — C'est à coup sûr un très rare morceau que cette prière où, d'en bas et d'en haut, les voix d'un double chœur s'enchevêtrent, se coordonnent, large plain-chant posé par les voix d'hommes auxquelles répond l'invocation des femmes. Toutefois ces sortes d'effets chez Meyerbeer n'étonnent plus. Le maître a si souvent prouvé sa force et son adresse et dans *les Huguenots*, et dans *l'Étoile du Nord*, et dans *le Prophète*, tant de beautés d'ailleurs se disputent l'attention, que l'accessoire, même réussi, même admirable au point de vue *spécifique*, a tort.

A vrai dire, l'intérêt ne commence qu'au moment où Nélusko commande la manœuvre. Dès le début de l'acte, on le voit aller, venir, s'agiter à l'arrière, comme une bête fauve dans sa cage. L'amiral dom Pedro l'a nommé pilote du navire. Il parle, donne un ordre : « tournez au nord, » quelques mesures de récitatif sans accompagnement écrites d'une main souveraine. M. Faure attaque, prolonge, accentue superbement cette phrase d'une intonation très difficile. Sa voix se développe à l'aise, flexible, onctueuse, étoffée. Du reste, cette *maestria* d'exécution, M. Faure l'étend sur tout le rôle, qu'il compose, joue et chante en artiste français pénétré de la

grande tradition des Nourrit, des Levasseur, des Duprez. Impossible de mieux sentir, de mieux dire : sinistre à la fois et pathétique, rampant et superbe, fier et doux, tigre et chien, il représente au réel le caractère entrevu par Meyerbeer. Il a le geste sobre, ce mélange de souplesse et de dignité propre aux races primitives, l'intention juste, la pose vraie, et dans son chant comme dans son jeu cette autorité que donne à un artiste d'expérience et de talent la conscience non exagérée, mais parfaitement établie de son mérite.

La ballade du géant des mers Adamastor, avec les violons battant la corde du bois de leur archet, me paraît moins originale que bizarre. Encore un de ces morceaux *à tiroir*, de ces *boleros* que réprouve la convenance dramatique, et dont il semble que notre système d'opéra doive inexorablement subir la peine! Est-ce donc une chose indispensable et passée à jamais dans nos mœurs que cette ballade à propos de tout et de rien? Point d'opéra-comique, de grand opéra qu'elle n'afflige de son parasitisme. *Nolens, volens*, jusqu'au bout vous l'entendrez. Meyerbeer lui-même, à cette loi d'une poétique ridicule, se croyait obligé de se conformer. La situation a beau ne s'y prêter aucunement, on a d'ingénieux moyens pour la forcer. « Comme dit la ballade, » insinue adroitement le personnage en quête d'une occasion de placer son mot, et le chœur aussitôt de donner dans ce compérage et de faire cercle en chantant : « Écoutons! » Combien, depuis celle de *Robert le Diable*, n'en a-t-on pas entendu de ces ballades? Scribe en avait un répertoire interminable; il en mettait partout pour ceux qui les aiment ou plutôt qui les aimaient, car le goût de cette ritournelle est passé, et tout l'art d'un Meyerbeer ici n'a pu le réchauffer. D'ailleurs Meyerbeer ne fut jamais l'homme des *poncifs*. Son style y perd ses qualités géniales, s'y embrouille. Empêtrée dans ces mauvaises rimes, son inspiration s'essoufflait tout à l'heure; voyez-la maintenant reprendre son vol et s'élancer au-devant de Vasco de Gama, dont la chevaleresque entrée en scène s'annonce par une de ces phrases qui sont comme un flot de lumière électrique projeté devant un personnage. Celui qui marche dans une telle musique ne saurait être qu'un héros. Avec son entrée, le drame se serre, hausse le ton, et ce troisième acte, qui va se terminer en féerie du Châtelet par des incendies, des massacres et des polkas, jette son dernier éclat dans une scène dont le conflit rappelle le fameux finale de la pomme dans *Guillaume Tell*, et qui musicalement vaut cette page de Rossini.

Au quatrième acte, les richesses ne se comptent plus, vous marchez d'admirations en éblouissemens. Cette musique elle-même est un spectacle. L'Inde immense s'ouvre à vous, l'Inde pittoresque et sacrée; jusque dans les mystérieuses profondeurs du ciel d'Indra, de la formidable *trimurti* brahmanique, plonge l'œil de votre intel-

ligence. Le *libretto* raconte que nous sommes à Madagascar. En cela comme en tant d'autres choses, le *libretto* ne sait ce qu'il dit: d'abord parce que jamais Vasco de Gama ne mit le pied à Madagascar, ensuite parce que les pays de la côte d'Afrique où l'illustre navigateur portugais aborda ne connaissaient en fait de religion que le plus grossier fétichisme. Nous sommes dans une île de l'invention de Meyerbeer, une de ces îles comme Shakspeare en découvrit. Le génie a sa géographie à soi, il a sa flore, il a sa faune. Meyerbeer était en vérité bien homme à se contenter de simples sauvages ordinaires! Voyez-vous l'auteur de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète* entassant Ossa sur Pélion pour faire danser à des nègres une bamboula? *Sylvæ sint consule dignæ.* Va pour une île inconnue, mais à la condition que ces sauvages-là se rattacheront aux traditions d'un monde hiérarchiquement constitué depuis des siècles, qu'ils auront la soie et la pourpre, les diamans, les perles, les rubis, pour se vêtir et se parer, qu'on trouvera chez eux des pagodes de marbre et d'or, des bayadères, des brahmines, des livres sacrés, toutes les poésies, toutes les croyances, toutes les pompes d'une révélation religieuse authentique, d'un culte sérieux, où le génie se puisse prendre.

Lorsque dans *le Dieu et la Bayadère* M. Auber met en scène Brahma, le spirituel compositeur fait de sa musique un badinage, une fine et charmante ironie. On sent qu'elle procède en droite ligne du style de *Candide* et de *Zadig*. Ce Brahma n'est pas un dieu, c'est un ténor, et son incarnation, sa migration terrestres, semblent n'avoir pour but que de piquer, d'émoustiller à l'allusion un parterre voltairien et travaillé jusqu'à l'absurde par sa haine du jésuitisme, implacable marotte du moment. Le Berlinois Meyerbeer envisage les choses d'un autre point de vue. L'élément religieux l'attire, mais par ses grands côtés; il s'adresse à l'idée, à la substance dont sa musique sera comme l'émanation. « Brahma, Vichnou, Siva! » s'écrie son mystagogue éperdu de fanatisme, et soudain le frisson vous saisit, la trimurti symbolique se montre à vous dans sa rosace de lotus, au milieu d'un fouillis inextricable de têtes constellées, de jambes et de bras qui se croisent, s'enroulent, se tordent en brandissant des sceptres, des javelots, des arcs, des poignées de serpens. Jamais nul mieux que Meyerbeer ne sut évoquer le génie des religions. A cette entrée de la reine, saluée à la fois par l'orchestre et par une bande militaire d'instrumens de Sax placée sur la scène, à cet appel sublime du vieux pontife, les profondeurs du temple d'Ellora semblent répondre. Et plus tard, lorsque brahmine et sacrificateurs ont disparu et que vous entendez ce vieillard démoniaque poursuivre au dehors sa théurgie, vous croyez assister de fait à l'incantation. Décidément les spirites et les somnambules

sont des niais. Il n'existe ici-bas de vrai médium que le génie. Voulez-vous voir Indra, Surya, Varuna, Parana, Yama, princes de l'air, des flots, du soleil, des vents, de la justice et de la mort, écoutez et dites ensuite combien de temps il faudrait faire manœuvrer des tables tournantes avant d'en savoir sur ce chapitre de la mythologie hindoue autant que Meyerbeer vous en aura révélé dans cette solennelle mélopée dont Gluck lui-même n'aurait pas inventé le caractère, car Gluck n'avait connu ni les Hammer ni les Humboldt.

M. Obin fait une création de cette figure de brahmine empreinte de l'hébétement farouche de l'extase orientale. Il a le masque glacé, l'œil terne, l'attitude raide, impassible. Assis sur son trône de granit rose, la tiare en tête, voilé de blanc, long, muet, émacié par le jeûne, les pèlerinages et toutes les ivresses de la vie mentale, vous le prendriez pour une idole de Pradschapati. S'il se dresse, s'il parle, ses bras se décollent à peine, il a le geste rare, étroit; mais en revanche dans cette voix superbe invoquant, maudissant, exorcisant, que d'énergie féroce, de flammes concentrées qui se font jour! On dirait un volcan jetant sa lave, puis, le ravage consommé, se refermant aussitôt sous ses neiges. Ce personnage n'a que deux scènes, mais il vit et se meut dans l'œuvre de Meyerbeer avec une originalité de physionomie dont il faut savoir gré au chanteur d'avoir compris et rendu la puissance. — Maintenant essayez de déguiser votre grand-prêtre en parfait sauvage, tatoué, peinturluré, coiffé de plumes; au lieu de Brahma, Vichnou, Siva, faites-lui évoquer *Mamajambo!* et si vous amenez le public dans votre jeu, si vous réussissez à l'émouvoir, à le convaincre, nous consentons à nous ranger à l'opinion de toute une critique à la fois hardie en ses découvertes et on ne peut plus judicieuse, laquelle veut absolument que Meyerbeer ait commis une bévue en intronisant la religion brahmanique chez des peuplades reconnues pour n'avoir jamais adoré que des fétiches. Les danses mêmes ont ce caractère sacré. Ces motifs d'un charme délicieux, ces rhythmes timbrés de vibrations étranges, inouies, respirent les langueurs nostalgiques de l'être absorbé par l'être. La parole ne se prête pas à ces délicatesses: c'est comme si vous vouliez trancher des lis avec un glaive de combat; la danse, de nature plus musicale, joue avec les dispositions de l'âme, rend les soupirs inarticulés de la créature. Toute idée doit pouvoir être présentée à son plein et entier avantage par les moyens dont dispose l'art dans lequel on la prétend produire. Si les moyens sont insuffisans, c'est à l'artiste d'abandonner son idée. Meyerbeer connaissait cette vérité, la pratiquait. Quand un sujet l'avait une fois tenté, il ne le quittait plus, convaincu d'ail-

leurs que la musique peut tout étudier, tout commenter, tout rendre, depuis le spectacle d'une grande assemblée délibérante jusqu'aux mystères d'un dogme religieux.

Entre le premier acte politique et catholique de *l'Africaine* et le quatrième, véritable *oratorio* du panthéisme, que d'espaces franchis, d'océans parcourus! Vasco, mettant le pied sur le sol de sa découverte, contemple la nature qui l'entoure, se promène ébloui, ouvre son âme à tous les enchantemens d'un songe édénique. Il s'enivre et se pâme aux ineffables délices de cette terre promise dont l'orchestre, tandis que sa voix plane *adagio*, vous raconte les bruits, les gazouillemens, les parfums, les merveilles : mélodie adorable, exclamation suprême du ravissement se détachant sur le *tremolo* des flûtes et les tenues suraiguës des violons, dont par intervalle un roulement sourd des timbales ouate le son! Tant de rêverie colore cette musique, elle a l'accent si pittoresque, si pénétrant que la lumière d'un monde nouveau vous inonde. Au-dessus des massifs de gardénias neigeux, de roses jaunes, le cocotier étend ses palmes, d'innombrables ruisseaux venus de l'intérieur de l'île baignent de tous côtés une végétation luxuriante; à ses bras de fer, qui défient la hache des guerriers, le thuya tient suspendus ses fruits énormes; le platane à tige pourprée déploie ses feuilles parcheminées larges d'une aune et d'un vert sombre. De ces cimes, de ces taillis descend, comme un bruit de bavardage humain, l'imperturbable conversation des perroquets; partout, dans des flots de soleil, des miroitemens d'ailes, des sifflemens d'oiseaux, des bourdonnemens d'insectes! A ce *cantabile*, à cet air rayonnant d'inspiration succède un morceau d'ensemble conduit par Nélusko, puis enfin, après le magnifique intermède des épousailles, le duo.

Nous sommes au quatrième acte d'un opéra de Meyerbeer : la parole est au ténor et à la femme, il s'agit d'une scène d'amour; que de raisons pour évoquer le plus dangereux des parallèles! Il est vrai que de ces sortes de périls le maître n'en a cure. Bien loin de les redouter, on croirait au contraire qu'il les recherche. On a dit d'une personne célèbre qu'elle avait des amans pour se prouver à elle-même qu'elle ne vieillissait point; Meyerbeer aimait à se porter de ces défis. « Je n'ai pourtant pas fait que le quatrième acte des *Huguenots*, » répétait-il souvent, impatienté de cette obstination avec laquelle à tout propos on lui jetait son chef-d'œuvre à la tête, et nous ne pouvons nous empêcher de voir une certaine coquetterie dans cette façon de rappeler deux fois dans *l'Africaine* ce souvenir involontaire des *Huguenots*. Toujours est-il qu'il fallait se sentir à l'esprit et au cœur des ressources peu communes pour oser, quand on avait au théâtre de pareils antécédens, débuter par

un prologue affectant la taille et l'envergure du terrible épisode de la *bénédiction des poignards* et terminer son quatrième acte par un duo d'amour.

Disons-le tout d'abord, ce duo de *l'Africaine* n'a de rapport avec celui des *Huguenots* qu'en tant que chef-d'œuvre du même maître, car pour le reste, expression, coupe, mouvement d'idées, ces deux merveilles diffèrent absolument l'une de l'autre et se valent sans se ressembler. Tout ceci pourtant n'empêchera pas nombre de braves gens, pressés d'émettre leur avis, de vous dire à brûle-pourpoint : « Moi, j'aime mieux le duo des *Huguenots.* » C'est possible; mais qu'en savez-vous? Pourquoi si fort vous dépêcher de nous vouloir apprendre ce que vous-mêmes nécessairement vous ignorez? Il y a dix ans, quinze ans, vingt ans peut-être que vous entendez le duo des *Huguenots* chanté par les ténors les plus fameux, les plus divers, par les plus séduisantes cantatrices. A ces souvenirs d'art, d'autres tout personnels de jeunesse et d'amour se sont mêlés, et c'est ainsi prévenus que vous n'hésitez pas à vous prononcer! Supposons que Meyerbeer eût vécu, pareille histoire se serait renouvelée à son prochain ouvrage, et alors c'eût été le duo de *l'Africaine* que les esprits avisés dont je parle eussent non moins judicieusement opposé à tel morceau proclamé par l'admiration publique, car la musique de *l'Africaine*, d'ici là, aurait eu le temps de se compléter, de se fixer, de *se faire*; le vin nouveau exalte, enivre, mais il n'est point classique.

Qu'on se donne seulement la peine de réfléchir aux deux situations. Le Raoul des *Huguenots* aime sans retour, sa flamme tout entier le possède; il ne voit que Valentine, ne veut qu'elle. Dans le présent comme dans l'avenir, sa tendresse, ses désirs, sont infinis, exclusifs. Dans le duo de *l'Africaine*, Vasco de Gama n'obéit qu'au délire du moment; son amour n'est qu'un élancement, une insolation : la pensée d'Inès ne l'a quitté que pour le ressaisir, et c'est de cette lutte, où les sens irrésistiblement vont triompher, que le musicien a tiré le motif, l'intérêt de son poème. — Comme dessin, couleur, juste disposition des voix et de l'orchestre, je n'imagine pas qu'on puisse rien citer de plus exquis. La mélodie, partout répandue à profusion dans le chef-d'œuvre, ici se vaporise en essence, en bouquet. Figurez-vous tout un monceau de fleurs des tropiques dont on aurait extrait l'esprit : c'est cet esprit même qu'on respire. « O transports, ô douce extase! » la phrase éclate, d'abord lancée à pleine voix par Sélika, dont le transport fait explosion, et Vasco d'y répondre par une rêverie à *mezza voce* d'une volupté, d'une ivresse tout embrasée des ardeurs d'une nuit nuptiale d'Orient. Bientôt l'alanguissement les gagne tous les deux, le soupir meurt sur leurs lèvres entr'ouvertes, et leurs voix, enlacées

dans cette tierce inénarrable, s'éteignent et pâment, au milieu des susurremens de l'orchestre, en un de ces baisers où tout l'être se dissout. — On peut dire de M. Naudin qu'il met son rôle entier dans cette phrase. Jusqu'alors on ne s'explique point trop la raison d'être à l'Opéra de ce chanteur empêtré, maladroit, qui parle un français macaronique et joue avec une pantomime et des airs de fantoche; mais ce quatrième acte vous dédommage des mécomptes. Dès le *cantabile* de l'air de Vasco, l'intérêt commence, et quand arrive le duo, le virtuose accompli se retrouve. C'est à lui que vous rendez les armes, oubliant tout pour cette voix charmante, la seule capable aujourd'hui peut-être de rendre une telle musique avec cet art divin des demi-teintes.

On frémit vraiment lorsqu'on pense aux difficultés de ce rôle de Vasco de Gama. Scribe disait : « Il y faudrait Talma et Rubini! » Talma, c'était beaucoup, et j'imagine qu'en évoquant ce nom, Scribe cherchait surtout à se convaincre lui-même qu'il avait fait en ce poème œuvre de tragédie. Quoi qu'il en soit, le rôle, tel que le maître l'a compris et exécuté, affecte un double caractère de virtuosité qui le place hors de la portée ordinaire des chanteurs. Sans cesser d'appartenir à la race héroïque des personnages du répertoire français de Meyerbeer, le Vasco de Gama de *l'Africaine* a davantage la désinvolture italienne. Il pose la voix, ténorise, abonde dans les tours et détours de ce *bell' canto che nell' anima si sente*. C'est à cette partie du rôle que M. Naudin répond merveilleusement; pour le reste, on voudrait un Nourrit, un Duprez, un Roger. Ne pouvant tout avoir à la fois, entre l'artiste et le virtuose il a bien fallu choisir. Meyerbeer, entendant M. Naudin dans *Cosi fan tutte*, ne s'y était pas trompé; lui, si habile à saisir en un clin d'œil le fort et le faible de chacun, il savait dès lors à quoi s'en tenir. C'est en même temps le bon et le mauvais côté des virtuoses de résumer un rôle dans une phrase; or ce duo vaut tout un rôle, et comme M. Naudin le dit avec un charme d'expression dont nul autre ne serait capable, je ne me sens point le courage de me plaindre.

Meyerbeer, ne l'oublions pas, avait commencé par composer jadis dans le style italien. Quoi de plus naturel qu'arrivé à l'apogée de sa puissance magistrale, il se soit souvenu de cette première manière et des avantages qu'il en pouvait tirer pour des combinaisons nouvelles? De même qu'il *italianisait* autrefois en faisant du côté de l'orchestre et de l'expression dramatique ses réserves d'Allemand, de même on retrouve dans *l'Africaine* une plénitude mélodique, un tour aisé de période qui, chez l'auteur des *Huguenots*, de *l'Étoile du Nord* et du *Prophète*, vous rappellent délicieusement l'auteur d'*Emma di Resburgo* et du *Crociato*. Impossible de mieux

se résumer, de mieux finir. Cette partition, à défaut d'autre mérite, aurait encore ce caractère singulier d'être un abrégé de l'œuvre du maître en son ensemble. Elle témoigne non pas seulement de la grandeur, mais aussi de l'unité de conception, de l'homogénéité de ce génie encyclopédique, car, à travers tous ses changemens de style, toutes ses variations, Meyerbeer, en somme, est toujours resté fidèle à lui-même. Sans rien désavouer de ses anciens principes en ce qu'ils pouvaient avoir de bon, il a su mettre à profit les nouveaux en ce qu'ils pouvaient avoir d'utile et aussi de bon, s'arrangeant de manière à voir incessamment s'accroître ses richesses, et passant d'une esthétique à l'autre à peu près comme ferait un musulman converti qui, tout en goûtant chrétiennement au jus de la treille, se voudrait néanmoins réserver un coin des jouissances du paradis de Mahomet. Nombre de gens d'esprit rare, Halévy, Verdi, ont essayé de jouer ce jeu; ils ont perdu leur peine, car pour être Meyerbeer il fallait plus d'école, de talent, de génie, de patience, de fortune, de bonheur; il fallait surtout une conscience esthétique plus vaste que la plupart des artistes modernes n'en possèdent.

Du cinquième acte de *l'Africaine,* il ne reste au théâtre qu'un duo et la scène de mort sous le mancenillier. Ce duo entre les deux femmes, et dont la situation rappelle celui de Norma et d'Adalgise, ne doit pas, même après tant de beautés, passer inaperçu. On y rencontre dans la partie de Sélika des élans sublimes. La phrase qui revient à trois reprises sur ces mots : « Et pourtant il t'aimera toujours! » a des sanglots qui vous déchirent. C'est le *noluit consolari* biblique traduit en sons dans le plus beau langage. Insistons en passant sur cette expression douloureuse, navrante, du personnage de Sélika. Conçue entre *les Huguenots* et *le Prophète,* il semble que cette figure ait pour mission de relier entre elles Valentine et Fidès. De l'amante de Raoul elle procède par les violences, les élancemens passionnés, et par ce deuil de l'âme laisse pressentir la *mater dolorosa* de Jean de Leyde. Jamais la grande corde de la tristesse ne vibra chez Meyerbeer d'un accent plus profond et plus vrai. — Le décor change; l'arbre apparaît. Sinistre, solitaire, immense, il se dresse au bord de la mer; des fleurs d'un rouge de sang pendent en grappes à ses branches, jonchent le sol à son ombre. « L'horrible est beau, le beau est horrible! » A cette ombre, une femme va venir s'étendre pour mourir. On regarde, on écoute, on attend. C'est le silence, le recueillement de la nature avant l'orage; puis soudain la salle entière se lève comme mue par un ressort; à l'anxiété muette succède l'enthousiasme; on s'émerveille, on bat des mains, on crie. Que s'est-il donc passé? Presque rien : l'orchestre vient de jouer une phrase de seize mesures, une ritournelle!

Comment un si colossal effet peut être produit, les philistins or-

dinaires de la tablature vont vous le dire en quatre mots. C'est la chose du monde la plus simple et la plus connue : un unisson de tous les instrumens à cordes appuyés de deux bassons; les violons attaquent le chant sur le *ré* grave, les altos sur la troisième corde, et les violoncelles à l'aigu; les instrumens de diapason différent, au lieu de chanter à l'octave, ramassent au même plan toutes leurs forces. — Vous le voyez, il suffisait d'ouvrir son codex de conservatoire. Quelle criante injustice pourtant et quelle détestable ironie du sort que lorsque tant de pauvres diables voués à l'obscurité connaissent de semblables formules, il n'y ait que les hommes de génie qui en profitent, ces odieux accapareurs! L'expression de cet incomparable exorde est ce qu'on peut entendre de plus navrant. En même temps que l'oreille est éblouie, le cœur se brise; cela chante la mort sur un ton de fête, c'est triomphal comme une fanfare, âpre et strident comme la douleur, implacable comme Vénus. Qu'importe le pays, l'héroïne? l'art a parlé, il *veut*, et, consacrée par ces seize mesures d'une sublime symphonie, la légende d'une pauvre reine de sauvages vaut l'épopée d'Ariane, de Phèdre, de Didon! Le solennel fait bientôt place aux douces élégies de la mourante, les fureurs sont apaisées, l'agonie commence. Sélika poursuit de son pardon le navire qui s'éloigne. Cette atmosphère vénéneuse qu'elle absorbe à longs traits, ces fleurs qu'elle arrache par grappes et respire la pénètrent de leurs influences; ivresse charmante, extase suprême d'amour dont une phrase idéale du violoncelle, trois fois répétée et chaque fois plus haute, marque les périodes; hymne de volupté dans l'immolation, dont un chœur aérien commente le délire et que toutes les harpes accompagnent. Ce dénoûment n'est pas seulement d'un grand musicien, mais aussi d'un poète. Schubert et Goethe s'y donnent la main, le Schubert de la mélodie du *Roi des aulnes*, le Goethe orientaliste de la ballade du *Dieu et la Bayadère*.

En présence d'une pareille scène, on comprend, on approuve les éternelles tergiversations de Meyerbeer. Où trouver en effet l'interprète de ce rôle? Comment découvrir dans un même sujet, avec cette complexion poétique d'une Malibran par exemple, la vigueur de tempérament nécessaire pour tout le reste du rôle? Ce personnage de Sélika, s'il est le résumé des principales créations du maître, est bien plus encore peut-être un résumé des cantatrices qui depuis vingt ans se sont succédé à l'Opéra et ailleurs. L'abeille fait son miel de toutes fleurs. De chaque voix qu'il entendait, de chaque talent qui passait devant ses yeux, Meyerbeer savait extraire le meilleur, l'essentiel. Comme Don Juan, qui la narine au vent s'écrie : « *senti odor di femina!* » vous flairez au passage, en écoutant cette musique, certaines individualités dont la trace a

marqué. Ici c'est Pauline Viardot, là Rosine Stoltz, plus loin Sophie Cruvelli. Des trois, laquelle choisirait-on, si c'était possible? On serait fort embarrassé de répondre. On fait comme Meyerbeer, on doute, on hésite; pour former l'idéal entrevu, aucune isolément ne suffirait : on rêve un composé des trois.

Ajouterai-je qu'à cet idéal Mme Marie Sax ne répond pas absolument? Qui donc l'ignore? Et pourtant elle remplit le rôle, chose énorme! du commencement à la fin, mène sa tâche avec honneur, et je ne vois pas de quelle cantatrice actuelle on en pourrait dire autant. Si dans la scène du dénouement l'interprétation laisse à désirer, si la distinction, le charme, la poésie manquent, la partie énergique, *sauvage* du rôle est rendue puissamment. Au premier acte, quand elle entre avec Nélusko dans la salle du conseil, elle contemple la nouveauté de ce spectacle avec des étonnemens farouches où se mêle un grand air de dignité. Elle dit bien la phrase pathétique de son duo du cinquième acte, et réussit surtout dans l'accentuation douloureuse du caractère. La voix de Mme Marie Sax, d'une étendue, d'un timbre, d'une égalité magnifiques, n'aurait besoin que d'être modérée. Cette force de résonnance trop souvent pousse au cri, l'âme y est, mais non le style, et le style, c'est la cantatrice; ce qui n'empêche pas Mme Sax de moduler très agréablement la berceuse indienne du second acte et d'avoir un élan superbe dans le duo capital du quatrième sur cette phrase : « O transports! ô douce extase! » qu'elle attaque en vraie fille du soleil. Somme toute, Mme Marie Sax est une Africaine fort sortable. Elle joue et chante le rôle sans chercher à savoir ce qui se passe au-delà de son horizon; ce qu'a voulu, ce qu'a rêvé Meyerbeer, elle s'évertuera corps et âme à le faire si vous le lui dites, mais je doute que d'elle-même elle songe à s'en rendre compte. Elle exécute, ne crée pas. Une voix splendide, beaucoup de bonne volonté, de l'intelligence et de la passion, — le maître, après avoir mûrement réfléchi, avait jugé que par le temps qui court ces élémens lui devaient suffire. Tâchons de ne pas nous montrer plus difficiles.

Nous n'aimons point les classifications et pensons qu'il ne nous sied pas de distribuer des places aux chefs-d'œuvre; toutefois, si quelqu'un nous demandait quel rang dans l'œuvre de Meyerbeer nous assignons à cette partition de *l'Africaine*, nous qui jusqu'à présent n'avons cessé de regarder *le Prophète* comme la plus haute, la plus puissante manifestation de ce génie, nous n'hésiterions pas à répondre : « Mettez les quatre ouvrages à leur ordre, non point de représentation, mais de naissance, et que ce soit la date qui prononce. » De *Robert le Diable* aux *Huguenots*, des *Huguenots* à *l'Africaine*, de *l'Africaine* au *Prophète*, ainsi l'on irait, toujours

ascensionnellement; mais pourquoi vouloir classer, étiqueter? Qu'importent au public nos préférences? « N'est pas beau ce qui est beau, dit un proverbe italien, mais seulement ce qui plaît. » Sans accepter dans toute sa latitude cette esthétique de casuiste, je ne la crois pas de nature à mettre en péril les droits du génie, attendu que ce qui est beau finit toujours par plaire. Les envieux s'agitent, les impuissans profitent de l'occasion pour catéchiser le troupeau des imbéciles, et ni les uns ni les autres ne veulent comprendre que ce qu'ils disent là à propos de *l'Africaine* s'est dit jadis à propos de l'*Armide* de Gluck, des *Noces de Figaro* et du *Don Juan* de Mozart, du *Freyschütz*, d'*Euryanthe*, du *Barbier* même de Rossini, sifflé à Rome, et de son *Otello*, que Stendhal jugeait trop *allemand*. Que n'a-t-on pas écrit dans le temps sur la partition de *Robert le Diable*, à laquelle on reprochait également de durer sept heures, et que les critiques d'alors appelaient une interminable encyclopédie musicale, un pot-pourri de tous les styles, un panorama de toutes les fantasmagories! « On ne va point *entendre* un opéra de Meyerbeer, on va le *voir!* » s'écrie un esthéticien d'outre-Rhin, M. Carriere, ajoutant, non sans quelque naïveté, que dans ce mot terrible est contenue la meilleure sentence du public à l'endroit de cette *mélopée spectaculeuse!* Les Allemands sont impitoyables, ils ne pardonneront jamais à Meyerbeer d'avoir pris en France le point d'appui de sa renommée, de les avoir voulu conquérir de chez nous, pas plus qu'ils ne pardonnèrent à la Schroeder-Devrient ses excursions dans le répertoire italien. Elle était sublime jouant, chantant Fidelio; elle avait l'esprit, le physique du rôle : son gracieux visage, sa taille divinement tournée, semblaient faits à souhait pour le travestissement; mais voulait-elle d'aventure jouer, chanter le Roméo de Bellini, la déchéance était complète; plus de voix, de talent, les habits d'homme ne seyaient même plus à sa taille. A l'égard de Meyerbeer, l'animosité devient quelquefois si féroce que vraiment c'est à n'y pas croire. On fait litière des *Huguenots*, du *Prophète*, et pour glorifier quels masques, justes dieux!

Non raggionam di lei, ma passa e guarda.

On reproche à Meyerbeer ses accouplemens monstrueux d'instrumens, ses ophicléides, ses bombardes, toute cette artillerie de gros calibre qui se contentait jadis de pousser le son, et qu'il fait évoluer constamment par toutes les directions de l'échelle chromatique, et en même temps on s'émerveille sur ce caractère de grandeur et de magnificence dont sa musique porte l'empreinte. Et ceux qui réprouvent le plus les moyens acclament l'effet. Cependant, pour être un grand coloriste, il faut employer des couleurs, je suppose, et les couleurs en musique, ce sont les sonorités. Du jeu des tim-

bres, de leur contraste naît la lumière. Cet art des contrastes, où Meyerbeer avait déjà tant inventé, semble avoir dit son dernier mot dans l'orchestre de *l'Africaine*. Horace, entendant cet orchestre, ne se contenterait plus de dire *ut pictura poesis*, il ajouterait à son vers *musica*. Après avoir bien admiré l'ouvrage en son ensemble, donnez-vous un soir le régal tout particulier de cette instrumentation, placez-vous au fond d'une loge, les yeux demi-clos, n'écoutez, ne suivez que l'orchestre, et, selon que vous serez musicien ou simplement homme de goût, je vous promets une étude ou un plaisir de l'intérêt le plus rare, le plus exquis. Chez Meyerbeer, les effets d'instrumentation ne s'annulent jamais l'un par l'autre, ainsi qu'il arrive chez la plupart des symphonistes de l'école de Weber. S'il éclate, s'il tonne, c'est comme Jupiter, à son heure, et non pas coup sur coup et pendant ses cinq actes. Il prend son temps, mesure, distribue, organise, déchaîne ses forces avec une science de dynamique dont l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe* lui-même ne connut pas toujours le secret; tantôt parcimonieux, tantôt prodigue, curieux jusqu'à la préciosité dans la modération comme dans l'excès. On se rappelle la viole d'amour des *Huguenots*, le basson accompagnant seul l'introduction du trio du cinquième acte. Dans *l'Africaine*, cette main habile continue à pondérer, à s'exercer, à ménager à plaisir les contrastes, elle sème les vents pour recueillir non la tempête, mais le calme, déchaîne le simoun pour mieux préparer le frais repos de l'oasis. Entre les foudroyantes explosions de la scène du conseil et les combinaisons chorales de l'épisode du navire, vous avez tout le second acte, écrit en demi-teinte, avec ses bruits voilés, ses rhythmes suaves qu'accompagnent, dans la *berceuse* de Sélika, les violons divisés à l'aigu, et dont les argentines vibrations du triangle marquent les voluptueuses ondulations. — Recherche, maniérisme! s'écrient les docteurs de la loi. Un art qui se complaît ainsi dans l'emploi, l'exagération des moyens techniques, ne saurait être qu'un art de décadence. — *Well roared, lion!* — Le malheur veut que, depuis que le monde est monde, ces belles choses-là se répètent. On les a dites de Michel-Ange, qui, en peignant la Sixtine, ouvrait la voie aux Carrache, de Beethoven, à qui, dans la neuvième symphonie, les ressources semblent manquer désormais pour l'expression de sa pensée. « Meyerbeer, lui aussi, a voulu trop faire, il a transgressé les limites de la musique, méconnu les conditions normales de l'opéra moderne après l'avoir en quelque sorte créé, et le moule s'est brisé entre ses mains. » A cela on ajoute : « *L'Africaine* serait-elle le chef-d'œuvre que vous pensez, qu'il faudrait encore se lamenter, car, après un pareil déploiement de mise en scène musicale, après ce luxe d'imagination,

ces dépenses de voix, cette pompe orchestrale, rien n'est plus possible au théâtre en fait d'opéras. » J'avoue, quant à moi, que l'argument me touche peu. J'ignore où nous allons et trouve puéril de débattre cette éternelle question de progrès et de décadence que les esprits oiseux s'amusent à ramener sur le tapis chaque fois qu'il naît un chef-d'œuvre. Si c'est la décadence, les musiciens de l'avenir réagiront contre ce prétendu vacarme symphonique en revenant à la musette des aïeux, et je souhaite à leur auditoire bien du plaisir. Si c'est au contraire le progrès, comme j'aime à le croire, il est permis de se faire dès aujourd'hui une assez belle idée des générations qui nous succéderont, car ce ne seront point assurément des hommes ordinaires, mais de fiers titans, ceux qui, ayant pris comme point de départ en musique soit la neuvième symphonie de Beethoven, soit la partition de *l'Africaine*, trouveront moyen de mettre entre ce point de départ et le but l'espace parcouru par Beethoven et Meyerbeer dans leur carrière.

Le beau musical ne se définit pas. C'est quelque chose qui vous ravit l'âme, vous saisit, vous empoigne pour se résoudre en un sentiment mêlé de joie et de tristesse. Cela s'appelait la grâce, le charme au temps d'Apelle, non dans le sens de ce qui fait le prix d'une toile du Corrége, mais bien plutôt pour exprimer ce quelque chose d'inexprimable, je le répète, qui caractérise la *Joconde* du Vinci, la *sonate en ut dièze mineur*, l'air de Sarastro dans *la Flûte enchantée*, le duo du quatrième acte des *Huguenots*, celui du quatrième acte de *l'Africaine*, et vous force à vous écrier : « Regardez, écoutez, cela est divin! » Quiconque n'a point en soi le don d'être ému de la sorte pourra discourir d'un chef-d'œuvre, en apprécier les côtés techniques; mais le chef-d'œuvre en tant que manifestation de l'idéal, du beau, restera éternellement pour lui lettre close. Les âmes artistes possèdent seules cette faculté de sentir, privilége que rien ne remplace, ni les fortes combinaisons de l'entendement, ni l'ingéniosité poétique. L'esprit de Dieu souffle où il veut. Que cette idée nous fasse prendre en patience la période où nous vivons, et consolons-nous en pensant que le beau, en tant que manifestation absolue, ne saurait être ni avoir été le monopole de tel ou tel siècle. Cherchons ce qui est vrai dans l'heure présente, et non ce qui adviendra de l'heure qui va suivre. La question est de savoir ce qui musicalement est beau au moment où je parle, et non de m'occuper des éventualités d'une résultante sur laquelle l'avenir prononcera. On ne fait pas la philosophie de l'histoire avant l'histoire.

F. DE LAGENEVAIS.

LE MEURTRIER

D'ALBERTINE RENOUF

I.

Il y a quelques années, un jeune homme, Isidore Renouf, qui avait fait son droit à Paris, acheta une charge de notaire dans une petite ville de province. Il se maria presque aussitôt, son prédécesseur, en lui cédant son étude, ayant eu soin de lui trouver une femme. Le vieux notaire s'était fort applaudi de ce mariage. Il avait donné en effet à son jeune ami la fille d'une vieille dame qu'il connaissait depuis longtemps, et qui s'était fixée tout récemment en province après la mort de son mari. Albertine Segonat avait dix-huit ans, une jolie dot et de grands yeux noirs; elle était d'un caractère énergique et tendre, et se fit promptement aimer d'Isidore. À peine mariés, les jeunes gens s'accordèrent huit jours de vacances, et vinrent commencer leur lune de miel à Paris. Isidore crut remarquer cependant qu'Albertine aurait désiré reculer ce voyage. Paris lui causait comme un vague effroi qu'elle mit sur le compte de souvenirs pénibles : c'était à Paris qu'elle avait perdu son père. Cette mauvaise disposition s'effaça bientôt dans les plaisirs. Deux ou trois fois seulement, dans la rue ou au théâtre, Albertine, d'un mouvement involontaire, serra le bras de son mari, comme si quelque chose l'eût tout à coup effrayée. Isidore l'interrogea, mais elle se contenta de sourire avec mélancolie. C'était un sentiment douloureux qui se réveillait sans doute, rien de plus.

Isidore, qui avait presque toujours vécu au *pays latin*, avait installé sa jeune femme dans l'hôtel garni qu'il occupait autrefois; mais il avait choisi la plus belle chambre du premier étage, d'où l'on apercevait par les fenêtres le jardin du Luxembourg. Les jeunes

époux couraient Paris dans la journée, dînaient au restaurant, puis allaient au spectacle. Un soir ils venaient de rentrer chez eux après avoir vu *le Vampire* au théâtre de l'Ambigu. Cette pièce, qui s'ouvre par une exposition très habile, dans laquelle les principaux personnages, serrés autour de l'âtre, au fond d'un vieux château, se racontent des histoires effrayantes, avait vivement frappé, malgré ses invraisemblances, Isidore et Albertine. Ils en causèrent longuement avant de s'endormir. Peut-être, dans certaines circonstances toutes physiques, l'esprit est-il plus accessible aux idées étranges. On était en plein mois de novembre, et le vent, après avoir tourbillonné en gémissant dans les arbres du jardin, venait se heurter aux fenêtres. Quand le vent se taisait, c'était une pluie drue et fine qui crépitait aux vitres. La chambre elle-même, dans tout le désordre d'un campement de quelques jours, n'était éclairée que par une veilleuse. Les vêtemens jetés au hasard, les malles béantes y affectaient des formes fantastiques sous les lueurs intermittentes du foyer qui se mourait. — Croirais-tu donc aux vampires? dit en riant Isidore à sa femme.

— Oh! non; mais je croirais plutôt, répondit-elle en frissonnant, aux assassins qui vous égorgent la nuit pendant votre sommeil.

— Bah! reprit Isidore avec toute l'insouciance de l'étudiant qui a dormi dix ans la clé sur sa porte, à Paris et dans les hôtels du quartier latin il n'y a pas de voleurs.

— Aussi n'ai-je pas parlé de voleurs, fit-elle à demi-voix.

— Et de qui donc alors?

— M'aimes-tu? reprit Albertine après quelques momens de silence, sans répondre à la question du jeune homme.

— Tu le demandes!

— Eh bien! si j'avais refusé de t'épouser, si j'avais eu de la répugnance pour toi, est-ce que tu m'en aurais voulu?

— A mort! s'écria-t-il.

Elle se mit à trembler si fort, qu'Isidore, un peu interdit, s'empressa de la rassurer. — Mais je ris, dit-il. Par exemple, à propos de vampires, continua-t-il toujours en plaisantant, il faut se défier des somnambules. Ils peuvent très bien vous assassiner sans le savoir. Tu connais l'histoire de ce supérieur de couvent qui lisait un soir dans son lit, et qui vit entrer dans sa chambre un de ses religieux armé d'un grand couteau?...

— Oui. Le supérieur eut le temps de se jeter à bas de son lit, et le religieux, après avoir soigneusement tâté la place, perça le matelas de trois coups à intervalles égaux, puis se retira, le visage épanoui.

— C'est bien cela, reprit Isidore, et le lendemain le religieux vint se confesser de l'horrible crime d'intention qu'il aurait commis

dans un rêve suggéré sans doute par Satan. « Mon fils, lui dit le supérieur, vous ne vous en êtes pas tenu à l'intention. » Et le digne homme, quelque repentir que le religieux manifestât du crime que le somnambulisme lui avait fait commettre, ferma désormais la porte de sa chambre.

— As-tu fermé la nôtre? dit Albertine.

— Ma foi, je n'en sais rien. J'ai si peu l'habitude de m'enfermer ici.

— Ferme-la, je t'en prie.

— Tu as raison. Je ne suis plus un étudiant, mais un mari, et j'ai un trésor à garder.

En allant vers la porte, il aperçut sur la commode un long poignard algérien dans son fourreau d'argent ciselé. C'était un cadeau que lui avait fait un de ses anciens camarades, capitaine à l'armée d'Afrique, qu'il avait rencontré le jour même. La vue de cette arme lui causa une impression désagréable. Il pensa tout de suite, et sans se rendre compte d'une association d'idées pourtant assez naturelle, au grand couteau du religieux. Au même moment, sa femme, encore occupée de la conversation qu'ils avaient eue, lui dit : — Tu n'as jamais été somnambule?

— Non, répondit Isidore. Pourtant, poursuivit-il, je sais par moi-même que l'intensité du rêve peut porter à des actes non point imaginaires, mais très réels. Voici ce qui m'est arrivé. Nous couchions, un de mes camarades et moi, dans deux chambres qui n'étaient séparées que par une porte ouverte. Mon ami travaillait avec sa lampe allumée, et je m'étais endormi après avoir éteint la mienne. Je rêvai dans un long cauchemar que je tuais ma sœur. C'était insensé comme tous les rêves. J'avais perdu ma sœur lorsque j'étais enfant. L'effroi que je ressentis fut si fort que je me précipitai tout endormi hors de mon lit. Je voulais fuir la nuit et voir quelqu'un. Je me présentai au seuil de la chambre voisine, le visage si bouleversé, que mon camarade se leva malgré lui et recula de deux pas. Je ne restai qu'un instant d'ailleurs dans ce paroxysme du rêve; je me réveillai aussitôt en poussant un grand soupir, et mon visage reprit son expression habituelle...

Ce fut au tour d'Albertine de rire. — Comme celui du religieux, dit-elle.

— Oui, fit Isidore.

Cependant, tout en parlant, le jeune homme n'avait point quitté du regard le poignard algérien. La lumière de la veilleuse s'y attachait en paillettes et le grandissait par l'ombre projetée au-delà. L'attraction visuelle que cette arme exerçait sur lui devint insupportable à Isidore. Il eut l'idée de la renfermer dans un tiroir de la

commode, mais il eut peur de ce que sa femme pourrait penser: elle croirait peut-être qu'il craignait de devenir somnambule et de se servir contre elle de ce poignard. Au fond, toute folle qu'elle fût, c'est bien cette pensée sinistre qui lui était venue. Il trouva plus simple de souffler la veilleuse : il ne verrait plus rien; mais Albertine le pria de n'en rien faire. — Tu m'as effrayée, moi aussi, avec tes histoires, dit-elle d'un ton très ému, et si j'ai quelque mauvais rêve, je veux y voir clair en me réveillant.

— Alors, reprit Isidore, ne parlons plus de tout cela, car c'est absurde, et dormons.

Il ferma les yeux et ne tarda pas à s'endormir. Son sommeil très profond ne fut troublé par aucun rêve. Cependant, au moment où trois heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, il s'éveilla en proie à une indéfinissable émotion. Il écouta les trois coups, dont le dernier tinta lentement. La veilleuse s'était éteinte, et la plus grande obscurité remplissait la chambre. Isidore, les narines dilatées, aspirait une odeur extraordinaire. Il se demandait ce que ce pouvait être lorsqu'il s'étonna de ne pas entendre la respiration de sa femme. Il étendit la main vers elle pour la toucher à la poitrine et retira sa main mouillée. D'un bond il s'élança du lit avec la soudaine pensée que cette odeur tiède et nauséabonde qui le poursuivait était celle du sang. Il alluma vite une bougie et revint. Il vit alors le grand poignard algérien planté droit debout dans le corps de sa femme. La lame s'était enfoncée dans la plaie, mais la poignée d'argent étincelait. Une nappe de sang couvrait la poitrine; la tête apparaissait toute pâle, avec les cheveux noirs épars sur l'oreiller, avec les yeux ouverts et déjà fixes. Les bras étaient étendus et rigides, les mains crispées. Ce spectacle si horrible ne devait point être réel!... Isidore se crut le jouet d'une vision. Il se précipita vers la fenêtre et la brisa du poing. Le vent s'engouffra dans la chambre et éteignit la bougie. La nuit était toujours profondément noire, et la pluie ne cessait de tomber. Le jeune homme resta quelques minutes pressant des mains l'appui de la fenêtre, la sueur au front, les cheveux hérissés, le cœur palpitant. Il se mit bientôt à rire : — Quel cauchemar! se dit-il. — Il voulut rallumer la bougie, mais il n'en vint point à bout. Il lui fallut pousser l'un contre l'autre les ais disjoints de la fenêtre et tirer par-dessus le rideau de damas. L'air entrant encore, il ne s'approcha du lit que lentement en protégeant de ses doigts repliés la flamme vacillante de la bougie. A vrai dire, il n'avait point repris possession de lui-même et tenait ses yeux baissés, n'osant les lever sur l'effrayant tableau qui devait cependant avoir disparu. Il s'arrêta en heurtant le bord du lit et se pencha. C'était sa femme paisiblement endormie qu'il allait revoir; c'est le cadavre, plus rigide encore, avec une plus

pénétrante odeur de sang, qui lui apparut. Isidore n'eut point de second accès d'une terreur insensée : il posa le bougeoir sur la table de nuit et contempla le corps inanimé; puis il jeta les yeux autour de lui pour se convaincre par la vue d'autres objets réels de la réalité de celui-là. Il reconnut ainsi, affaissée sur le sol et gardant encore des plis vivans, la robe qu'Albertine avait portée la veille. Alors il fondit en larmes. Il n'eut plus qu'une seule pensée, c'est que cette femme qu'il avait aimée, qu'il adorait, était morte. Il l'appela de tous les noms qu'il lui prodiguait, amollit de ses caresses les mains raidies d'Albertine et les garda dans les siennes. Le froid seul de ces mains le gagna. Il colla ses lèvres aux lèvres de la morte, chercha la vie dans son regard et ne rencontra qu'un œil vitreux, implacablement ouvert. Il ferma les paupières d'une main frissonnante; mais le cadavre, rebelle à l'étreinte passionnée dont il l'enveloppait, s'offrit à lui sous un aspect accusateur et terrible. Si Albertine était morte, qui donc en effet l'avait pu tuer? Personne, sinon lui.

Il se rappelait en traits de feu sa dernière conversation avec elle, cette perversion d'idées dont il s'était senti envahi, la fascination constante de ce poignard dont il n'avait pu détacher ses yeux, la possibilité qu'il avait entrevue avec une sorte de tentation maladive de tirer pendant son sommeil l'arme du fourreau et d'en frapper sa femme. Cela, il l'avait fait. Tout le lui disait, jusqu'à ce poignard planté droit dans la blessure, comme d'avance il s'était imaginé le voir, jusqu'au fourreau laissé sur la commode et dont l'ouverture était tournée de son côté. Il était bien l'assassin qui, sûr de son chemin, avait marché au meuble et du meuble s'était dirigé vers le lit. La pente des idées noires qui lui étaient venues dans la liberté du sommeil, sans contrôle intelligent qui leur fît obstacle, l'avait fatalement entraîné au crime... Mais non, c'était impossible. Quels que soient le vertige du rêve, la toute-puissante obsession de l'idée fixe, il doit y avoir en nous, au moment de commettre un pareil meurtre, à défaut de l'intervention de l'âme, à laquelle le corps n'appartient plus, une révolte de la chair. On ne tue pas ainsi ceux qu'on aime. Il y a des sympathies physiques qu'il n'est pas donné de vaincre; il est surtout avec la femme que l'on chérit et qu'on possède des affinités matérielles qui, précisément parce qu'elles sont telles, ne pourront jamais se résoudre en une œuvre de violence et de sang. Ce religieux qui frappait sa victime imaginaire avec un acharnement sauvage n'aimait pas son supérieur; la haine avait conduit son bras, tandis qu'Isidore adorait sa femme. D'ailleurs ce religieux avait agi dans un rêve dont les moindres détails lui étaient restés présens, et Isidore n'avait point rêvé. Ce n'était donc pas lui qui avait tué Albertine. Sa raison, son amour,

jusqu'à ses mains tremblantes qu'il agitait en signe de réprobation, lui attestaient qu'il n'était pas le meurtrier.

Quel était-il donc? Il eut un moment l'espoir de le découvrir. Il se souvint que la veilleuse était allumée lorsqu'il s'était endormi et qu'en s'éveillant il l'avait trouvée éteinte. Il l'examina et vit que l'huile n'en était point consumée. On l'avait donc soufflée. Cependant personne n'avait dû pouvoir entrer, sans faire de bruit du moins, puisque la porte était fermée en dedans. Il courut à la serrure, et s'aperçut à sa grande surprise que la clé était en dehors et qu'il suffisait de la tourner à demi pour ouvrir la porte. Quelqu'un avait donc pu s'introduire dans la chambre. Ces légers indices réussirent d'abord à le convaincre. Néanmoins il se rappelait fort bien s'être levé sur la prière d'Albertine pour retirer la clé et la mettre en dedans après avoir fermé la porte à double tour. N'en avait-il rien fait? C'était possible, car il se rappelait aussi qu'à cet instant même sa préoccupation était grande et que, tout en allant à la porte, il s'était retourné plusieurs fois pour regarder le poignard sous l'empire de l'hallucination morale qui avait commencé à l'obséder : il était probable qu'il avait tout simplement ouvert et repoussé la porte. Ses doutes le reprirent. Puisqu'il avait eu si peu conscience de ses actes, ne pouvait-il avoir soufflé la veilleuse lui-même? Il se rassurait tout à l'heure en pensant qu'il n'avait point rêvé. Qu'importait cela? Ce sommeil si profond concluait au contraire contre lui. Puisqu'il sentait qu'il se fût arrêté, s'il eût rêvé, si le moindre sentiment, la moindre sensation lui fussent restés perceptibles, n'était-ce pas, puisqu'il n'avait point rêvé, que, d'un bout à l'autre du meurtre, il avait agi dans une torpeur absolue? L'engourdissement avait été tel que la mémoire elle-même s'y était absorbée. N'est-il point après tout de ces rêves que l'on sait avoir faits, dont l'effroi subsiste en sueur sur le front, en frissons par tout le corps, dont on cherche inutilement une trace et qui semblent s'engloutir d'un bloc dans la nuit qui les a suscités?

En ces perplexités sans issue, le malheureux Isidore prit sa tête dans ses mains et s'accroupit sur un tabouret. Il n'osait regarder ni à droite ni à gauche. Au fond, il ne songeait à rien. C'est le bienfait de ces crises extrêmes, quand elles n'aboutissent pas immédiatement à la folie, d'anéantir à la fois le corps et la pensée. Il demeura ainsi assez longtemps. Le premier rayon de jour qui se glissa par les fenêtres lui fit lever la tête, et, le rendant à la réalité, lui inspira cette fois des craintes toutes positives. Il ne ressentit plus ni la douleur d'avoir perdu sa femme, ni l'horreur de l'avoir peut-être tuée : il se dit qu'il était seul dans cette chambre avec un cadavre, que dans une heure à peine on viendrait, et qu'on l'arrêterait comme l'assassin d'Albertine. Il se vit aux mains des gendarmes

et conduit à l'échafaud au milieu des huées de la foule. Cette honte publique en perspective le terrassa, comme si véritablement et de son plein gré il eût commis le crime. Aussi pendant quelques minutes chercha-t-il, à la façon des meurtriers vulgaires, à dérouter la justice. Il lui fallait faire disparaître le corps, non point l'emporter, cela ne se pouvait pas, mais gagner du temps en le cachant dans un placard, puis se sauver lui-même à tout hasard... Mais il ne saurait où aller, et on le rattraperait bientôt. Peu lui importait. Il n'entrevoyait que la fuite pour moyen de salut. Il s'approcha résolûment du lit. Pauvre insensé! comment allait-il faire pour charger brutalement ce corps sanglant sur ses épaules, quand il ne l'avait couvert jusque-là que de caresses et de baisers? Et d'abord il y avait le fer à extraire de la blessure. Isidore prit à deux mains le manche du poignard, il essaya de le tirer à lui, et presque aussitôt il y renonça, car il lui sembla qu'Albertine souffrirait encore. Deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses yeux; il se prit en pitié pour l'égoïste et lâche terreur qu'il venait de ressentir, et, s'agenouillant près du lit, pour la première fois de la nuit il pria. Avec la prière, un peu de calme et de force entra dans son cœur, et il ne se releva que pour prendre la seule résolution qu'exigeaient les circonstances et qui fût digne de lui. Qu'il fût ou non l'assassin, il était innocent, et, loin de se dérober à la justice des hommes, il devait se livrer à elle et lui demander ou de l'absoudre ou de trouver le vrai coupable.

Il faisait à peine jour. Isidore descendit sans bruit l'escalier de l'hôtel et sortit. Une fois dans la rue, il se trouva un peu embarrassé. A l'accomplissement des grandes résolutions de la vie il y a le plus souvent un obstacle banal. Il avait à se présenter au corps de garde voisin ou au commissaire de police du quartier. Or où étaient-ils l'un et l'autre? Il ne le savait. Il erra dans les rues les plus proches, grelottant sous la pluie fine et froide qui tombait toujours, et avisa enfin la lanterne rouge qui indique les commissariats de police. Il sonna, et on lui ouvrit. Le domestique fut d'abord sur le point de lui dire que le commissaire ne recevait pas à cette heure indue; mais il jugea au visage d'Isidore que celui-ci avait quelque révélation importante à faire, et le pria d'attendre. Ce serviteur eut même le soin de donner doucement un tour de clé à la porte d'entrée, afin que le criminel, si c'en était un qui se livrait, ne pût revenir sur sa louable détermination. Isidore ne s'aperçut pas de cette précaution et s'assit sur une banquette.

Le commissaire parut bientôt, et, voyant qu'Isidore ne se doutait point qu'il fût là, il le toucha légèrement à l'épaule en lui disant :
— Qu'avez-vous à m'apprendre, monsieur?

— Je crois, monsieur, lui répondit Isidore, que j'ai assassiné ma femme.

— Ah! fit tranquillement le commissaire, qui se plaça en face du jeune homme. Et comment cela est-il arrivé, je vous prie?

Isidore, avec une lucidité d'esprit dont il s'étonnait, raconta dans ses moindres incidens la catastrophe de la nuit. Le commissaire écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre, ce bizarre récit. Il y avait dans l'accent du jeune homme tant de douleur et de sincérité, il s'accusait lui-même d'une si navrante façon, que le commissaire ne savait que penser. Ou cet homme était fou, ou il avait commis ce crime affreux par un de ces accidens physiologiques que la science seule est appelée à juger, ou c'était enfin le scélérat le plus hypocrite, le plus consommé. Le commissaire flottait entre ces trois suppositions, et les faits étaient si extraordinaires qu'il penchait pour la dernière. Cependant il est aussi habile que généreux de laisser croire aux criminels qu'on les suppose innocens. On les met ainsi en confiance, et ils peuvent se couper plus facilement.

— Il ne me semble pas autant qu'à vous-même que vous soyez le coupable, dit le commissaire. Puisque la clé était sur la porte, quelqu'un a pu s'introduire dans la chambre.

Isidore ne saisit point cet échappatoire qu'on lui ménageait à dessein. — Mais, fit-il, la clé était-elle sur la porte au moment où le crime s'est accompli? Puisque je ne me souviens de rien en ce qui concerne le meurtre même, ne puis-je point avoir soufflé la veilleuse, avoir mis la clé en dehors? Peut-être même, ainsi que je vous l'ai dit, ai-je cru, quand je me suis couché, avoir fermé la porte et ne l'ai-je point fait! Ah! je n'y comprends rien, continua-t-il avec une naïveté presque effrayante en plongeant son regard dans celui du commissaire.

— C'est autre chose alors, dit celui-ci. Avez-vous quelque ennemi personnel?

— Je ne m'en connais aucun.

— Et votre femme en avait-elle?

— Aucun que je sache.

— Et n'avez-vous jamais remarqué en elle aucune inquiétude, aucun pressentiment triste. Les pressentimens ne sont parfois que la probabilité raisonnée d'un malheur prochain.

— Ah! dit Isidore, peut-être. Elle avait de la répugnance à venir à Paris. Deux ou trois fois elle a, sans motif apparent, tressailli à mon bras. Je me suis figuré qu'elle rencontrait quelqu'un qui lui faisait peur, mais elle m'a dit que non.

— Vous voyez bien. Ne perdez pas courage. En attendant, je vous arrête. Il faut que je vous confronte avec la victime.

Le commissaire fit monter un de ses agens, qui garda Isidore à vue. Il fit prévenir en même temps un médecin, en le priant de se rendre à l'hôtel où le crime avait été commis. Le médecin, qui demeurait à deux pas de là, rejoignit promptement Isidore et le commissaire. Ce dernier l'instruisit de ce qui s'était passé. Il était à peine sept heures, et la maîtresse de l'hôtel dormait encore. On la réveilla en lui recommandant de se tenir tranquille, afin d'éviter tout désordre; puis l'on monta à la chambre d'Albertine. Le médecin examina la blessure : — C'est, dit-il, un coup frappé avec une énergie sauvage et d'une main sûre, un coup très rare d'ailleurs, car la lame a glissé droit au cœur sans se heurter à aucun obstacle, et la mort a dû être foudroyante.

Tout en écoutant le médecin, le commissaire observait Isidore à la dérobée. Isidore pleurait. En face de sa femme morte, il ne s'occupait plus que de sa douleur.

— Croyez-vous, fit à demi-voix le commissaire, que son mari ait pu la frapper comme il prétend, ou plutôt comme il croit l'avoir fait, dans un accès de somnambulisme?

— Ce serait étrange, mais non impossible. Il y a même des actes dont le somnambule, comme dans ce cas-ci, ne conserve aucun souvenir. Toutefois le somnambule n'agit jamais aveuglément. Il obéit toujours à une idée préconçue et ne fait en définitive que ce qu'il veut faire. Si cet homme aimait sa femme, il n'est pas probable qu'une inspiration maladive, venue en quelques instans, ait prévalu contre l'affection qu'il lui portait. D'ailleurs gardez-le au secret. Ce soir, si l'état mental où je le vois suit son cours naturel, nous serons certainement à peu près fixés.

— Que se produira-t-il?

— Vous le verrez, car je vous prierai d'être là. Qu'il ait eu ou non un accès de somnambulisme, il en aura un ce soir, ou tout au moins une hallucination équivalente. L'imagination est trop surexcitée pour qu'il n'en soit pas ainsi. Et nous conclurons alors de ce que nous le verrons faire à ce qu'il a pu ou aurait pu faire cette nuit.

Pendant que l'agent prenait les devans avec Isidore, qui fut écroué et mis au secret le même jour, le commissaire interrogea en se retirant la maîtresse de l'hôtel. Aucun bruit qui pût éveiller les soupçons n'avait été la nuit entendu dans la maison. Le garçon de service, de la soupente où il couchait, avait tiré le cordon à un assez grand nombre de personnes qui entraient ou sortaient; mais cela n'avait rien d'étonnant dans un hôtel habité par des étudians qui, en hiver surtout, n'ont pas d'habitudes régulières. Le commissaire sortit en mettant la chambre sous les scellés et en annonçant que

l'enlèvement du corps se ferait le lendemain à neuf heures du matin.

Isidore répondit au magistrat qui se présenta ce qu'il avait dit au commissaire. Toute la journée se passa pour lui dans des alternatives d'affaissement complet et d'élans de douleur. Aux approches de la nuit, le gardien apporta une lumière qu'il plaça sur la commode et se retira. Isidore, qui était resté assis dans un grand fauteuil de paille près de la cheminée, n'en bougea point pour se coucher. Le lit qu'il entrevoyait dans l'ombre semblait lui inspirer un véritable effroi. Il y jetait de temps à autre de furtifs regards. Quoique les heures s'écoulassent, il luttait contre le sommeil. Vers minuit pourtant, il y succomba, mais avec une physionomie creusée de fatigue et tourmentée de terreurs. Le commissaire de police et le médecin le considéraient, sans qu'il les vît, par un judas pratiqué dans la cloison. Au bout d'une heure d'un sommeil qui était celui du corps et non de l'âme, il se leva pesamment et s'achemina en trébuchant vers la commode, où il fit le geste de tirer une arme de son fourreau. Il obéissait à une puissance fascinatrice plus forte que sa volonté. De la commode, il alla au lit et leva le bras pour frapper; mais au même instant il se rejeta en arrière, poussa un cri d'horreur, d'indignation et de révolte, qui remua jusqu'aux entrailles les témoins de cette scène, et tomba inanimé sur le carreau. Le commissaire et le médecin entrèrent, le relevèrent et lui firent donner les soins que réclamait son état. Isidore était en proie à un accès de fièvre chaude, et deux hommes avaient peine à le tenir.

— Eh bien? demanda le commissaire au médecin.

— Cet homme n'a pas eu d'attaque de somnambulisme la nuit dernière, car il n'aurait pas plus tué sa femme alors qu'il ne l'eût tuée maintenant. Quant à l'avoir assassinée de sang-froid, je ne crois pas qu'il l'ait fait. On n'imite pas à un tel point le désespoir et la douleur, on ne pousse pas de parti-pris ce sauvage cri du cœur que nous avons entendu; on ne simule pas surtout, avec les désordres qu'elle cause et les traces qu'elle laisse, une semblable hallucination. Tout ce qu'il dit doit être vrai, sauf le crime dont il s'accuse. Le meurtre a dû se commettre à ses côtés, mais par d'autres mains que les siennes.

— Ainsi vous le croyez innocent?

— Oui.

— Et moi aussi; mais alors quel est le coupable?

— Ah! mon cher commissaire, dit en riant le médecin, le découvrir, c'est votre affaire.

II.

Le commissaire s'appelait M. Gestral. C'était un homme de quarante ans, d'une figure bienveillante et très fine. Il n'était d'ailleurs, pour ainsi dire, que de passage à la police. Il avait occupé longtemps un poste au ministère de l'intérieur; puis, ce poste ayant été supprimé, on lui avait offert, en attendant une autre position, les fonctions qu'il remplissait. Il les avait acceptées sans répugnance, et même avec curiosité. C'était un de ces esprits scrutateurs et sagaces qui se mettent volontiers à la recherche de l'inconnu. Le mystérieux avait pour M. Gestral tout l'attrait d'un problème; mais il le poursuivait moins en mathématicien qu'en artiste et en rêveur. Seulement ce rêveur, qui s'attachait plus aux sentimens qu'aux faits, était un analyste de première force. Il prenait une passion à ses débuts, la suivait dans ses développemens progressifs et logiques, tenant compte de ses hésitations, de ses combats, de ses retours en arrière, faisait halte avec elle et parfois la devançait au but pour l'y surprendre et l'y saisir.

L'exercice de ses nouvelles fonctions fut tout d'abord pour M. Gestral une déception. Les coupables ordinaires ressemblent quelque peu aux animaux. Ils ont l'instinct bien plus que l'intelligence du mal, et vont naïvement où la sensation les pousse. Ils agissent en vertu de mobiles si simples et se livrent si complaisamment que M. Gestral, n'ayant aucune peine à les deviner et les jugeant indignes de lui, ne s'intéressait que très médiocrement à eux. Il n'en était pas de même par exemple de l'affaire d'Isidore, qui se présentait avec toutes les circonstances obscures qu'il pouvait désirer, moins à cause d'Isidore, que, dans sa conviction, le commissaire regardait comme innocent, que par suite des complications qui surgissaient. En effet, Isidore hors de cause, quel était le meurtrier? M. Gestral ne dormit pas et envisagea la question sous toutes ses faces. Isidore ne se sachant pas d'ennemi et aucun vol n'ayant eu lieu, bien qu'une somme assez importante se trouvât précisément près du poignard sur la commode, le meurtre avait été commis dans une pensée de vengeance contre Mme Renouf. Or il n'est à se venger ainsi d'une jeune femme qu'un amant évincé ou cruellement dédaigné. Les appréhensions qu'avait eues Albertine de ce voyage à Paris, les frissons de terreur qui l'avaient deux ou trois fois agitée au bras de son mari indiquaient suffisamment qu'elle s'était sentie menacée. Toutefois le crime, inspiré par la jalousie ou le ressentiment, à moins d'une perversité très précoce, et par cela même très rare, ne semblait pas d'un jeune homme. Un amant de vingt ans, emporté par la passion, peut tuer sa maî-

tresse aux bras d'un rival; mais alors il tue aussi le rival, car il le haït à l'égal de la femme, comme le ravisseur d'un bien qu'il adorait. Encore est-il rare qu'un homme tue la femme qui ne le délaisse que pour un mari. Là, au contraire, il y avait comme une infernale combinaison de méchanceté noire. L'assassin s'était introduit sans bruit, avec préméditation, avait frappé d'un bras inexorable et paraissait avoir agi de façon à attirer tous les soupçons sur la tête du mari et à les écarter de la sienne propre. C'était le calcul d'une âme implacable et haineuse qui avait supputé toutes les chances d'impunité pour elle et de culpabilité pour son ennemi. Le meurtrier ne devait pas être un jeune homme. Cela éloignait pour M. Gestral l'idée que ce fût un amant. C'était plutôt un prétendant repoussé dans ses espérances et dans ses désirs. Quand on se formule ainsi des déductions dans une méditation solitaire, le mot détermine souvent la pensée. M. Gestral, qui savait qu'Albertine n'avait pas été très richement dotée, et que par suite des espérances de fortune trompées ne pouvaient expliquer le meurtre, se dit que, chez certains hommes, les désirs surexcités ont tous les caractères d'une passion aveugle et maladive. Qu'ils voient l'objet poursuivi leur échapper, et de ces désirs au crime il n'y a plus qu'un pas; mais dans quelles conditions toutes particulières de tempérament, de caractère, de position sociale ces gens-là se trouvent-ils? Quand a lieu cette explosion sans frein de férocité sensuelle? N'est-ce pas lorsque l'homme est laid, chétif, disgracié de la nature, et que toute sa jeunesse a été vouée à une carrière qui exclut la sympathie des femmes? N'a-t-il pas alors dans son âge mûr comme une farouche revanche à prendre, et si la femme qu'il a choisie lui résiste ou le bafoue, habitué comme il l'a été toute sa vie aux luttes obscures, aux voies tortueuses, ne combinera-t-il pas de longue main, avec une effrayante et patiente habileté, les moyens de se venger? La laideur ou la difformité physique, qui fait le plus souvent les envieux, les hypocrites et les lâches, M. Gestral se la représenta aux prises avec la fureur du désir frustré : elle ne triomphe pas de cette fureur; elle s'abandonne à elle et la précipite. Il manquait pourtant un dernier point à l'argumentation du commissaire. Ce criminel qu'il entrevoyait déjà dans sa pensée avec la joie satisfaite du chercheur ne pouvait pas mener une vie active. Le déploiement des forces physiques et le grand air dissipent en effet ces honteuses ardeurs du sang qui enflamment le cerveau d'un transport sinistre. Ce devait être un homme d'occupations sédentaires, livré à un travail de procédure ou de bureau. — Quelque homme d'affaires! s'écria M. Gestral.

Il se prit à rire. — La belle chose que l'imagination! se dit-il. Voilà que j'ai mon homme de pied en cap, au moral du moins, car

il ne me manquerait plus que de me le figurer au physique. J'arrêterais le premier venu qui répondrait à son signalement. Il est tard; dormons un peu, j'aurai demain les idées plus fraîches. — Il était tard effectivement, et M. Gestral avait au plus deux ou trois heures à dormir; mais en se déshabillant il revenait sur ses hypothèses, et, comme il mettait sa tête sur l'oreiller, il se frappa le front en disant : — Bah! je suis peut-être sur la bonne piste.

Dès qu'il fit jour, il se hâta d'aller chez son chef direct, à qui il avait à rendre compte des derniers incidens de la veille et de quelques-unes des suppositions qu'il avait faites. Son supérieur l'entendit avec intérêt, car il avait une grande confiance en lui. Aussi, quand le commissaire lui demanda un congé de plusieurs jours pour s'occuper très activement et uniquement de cette affaire, s'empressa-t-il de le lui accorder. M. Gestral dut simplement prévenir un de ses collègues pour qu'il assistât à la levée des scellés de la chambre d'Albertine et à l'enterrement de la malheureuse femme.

Le commissaire se rendit chez son collègue, le mit au courant de la situation et le pria d'inspecter de nouveau avec soin les lieux, afin qu'aucun indice, s'il s'en rencontrait, ne fût perdu; puis il rentra chez lui, se grima légèrement, enfonça son chapeau sur les yeux, releva le collet de son paletot et s'achemina vers l'hôtel d'Isidore. Tout en marchant, il réfléchissait, mais en se livrant cette fois à un ordre d'idées tout à fait pratique. Il y a chez tout criminel, à l'endroit du crime qu'il vient de commettre, une curiosité inquiète et fort naturelle. S'il vit dans un petit centre et au milieu de gens qui le connaissent ainsi que la victime, le plus souvent cette curiosité le perd. D'ailleurs, qu'il aille ou non aux nouvelles, il a besoin d'une excessive habileté pour ne pas trop se taire ou ne pas trop interroger. Il doit n'être ni empressé ni indifférent. Parfois le désir de dérouter les soupçons lui inspire des remarques compromettantes. Il met le doigt sur certains détails qui avaient échappé à tout le monde; il est trop bien informé ou ne l'est pas assez. Il y a toujours quelqu'un à s'en apercevoir, et le coupable est alors à la merci d'une insinuation malveillante ou du moindre trouble de physionomie. Dans une grande ville, à Paris surtout, il n'en est point ainsi. L'assassin peut n'avoir point vécu près de sa victime. La plupart des gens qu'il voit ignorent qu'il l'ait connue. Il peut ne point parler d'elle sans que son silence paraisse étrange. Les précautions à prendre sont pour lui bien moindres. S'il était prudent, il n'aurait qu'à suivre, sans en dévier, sa ligne de conduite habituelle. Un sentiment extraordinaire le pousse néanmoins à se rapprocher du théâtre du crime. Il est persuadé que le soin de sa sûreté l'y engage. Si les soupçons, en se portant tout d'abord sur lui, ne l'ont pas obligé à se cacher, il veut voir clouer la bière, effacer

le sang, être bien sûr que tout est fini. Alors seulement il respire et croit à l'impunité.

C'est sur cette curiosité du coupable que comptait M. Gestral. Aussi était-ce à dessein qu'il avait annoncé dès la veille l'heure de l'enterrement pour le lendemain, afin qu'un rassemblement se formât devant l'hôtel d'Isidore. Il n'avait point voulu reparaître en sa qualité de commissaire dans la maison, et s'était déguisé pour se mêler à la foule sans être reconnu. Il se proposait d'écouter les assistans, de les observer, et espérait qu'une circonstance imprévue, un hasard favorable, ou mieux encore une sagacité chez lui tout intuitive lui désignerait parmi eux le meurtrier. Quand il arriva, la foule était assez considérable, et les propos s'y échangeaient avec vivacité. Il y avait aux fenêtres ou dans la rue les habitans de l'hôtel, les voisins et bon nombre de passans. — C'est un amant qui a tué sa maîtresse parce qu'elle le trompait avec un autre, disait-on.

— Mais cet autre était le mari; on n'est pas jaloux d'un mari.

— Ah! il y a des gens si drôles!

— On tue le mari alors, ripostait un étudiant.

— C'est peut-être bien le mari lui-même qui a tué sa femme.

— Lui, par exemple! s'écriait indignée la maîtresse de l'hôtel, un jeune homme si doux, si rangé, que j'ai logé six ans et qui adorait sa femme à ce point qu'il est presque fou maintenant! Non, non, continuait-elle, c'est quelque vieux qu'elle n'aura pas voulu épouser et qui se sera vengé sur elle.

— Et il n'aura pas touché au mari pour faire croire que le mari est l'assassin.

— Cela, c'est très fort!

M. Gestral ne perdait pas un mot. Ces propos s'accordaient avec ses diverses hypothèses, et le bon sens de la foule concluait comme lui; mais le meurtrier était-il là? M. Gestral, allant d'un groupe à l'autre, ne découvrait aucun visage qui attirât particulièrement son attention. Le coupable avait donc l'habileté et la prudence de ne se point montrer dans ces premiers instans où le bruit et l'émotion se font autour de son crime, où il se trouve d'une façon dangereuse pour lui en dehors du courant électrique d'étonnement pour le forfait et de pitié envers la victime dont la foule est saisie. C'était évidemment, comme on l'avait dit, un homme très fort, et M. Gestral commençait à se flatter d'avoir rencontré un adversaire digne de lui. Il attendit que le convoi fût sorti de l'hôtel et eût tourné l'angle de la rue, puis, jugeant dès lors inutile de s'attarder plus longtemps, il se dirigea vers le chemin de fer. Il voulait aller le plus vite possible aux renseignemens dans la petite ville qu'habitait Isidore.

Sa première visite fut pour le notaire qui avait vendu sa charge

au jeune homme; mais le vieux praticien n'était pas chez lui. Il avait appris le matin par les journaux le tragique événement et avait couru à l'étude de son successeur. Il en avait repris le gouvernement et y pérorait au milieu des clercs, affairé, inquiet, s'assurant de l'état des dossiers, ne comprenant rien à la catastrophe et se lamentant pour son propre compte dans un désordre grotesque d'esprit et de costume. M. Gestral se nomma et le prit à part; mais ce fut à lui de répondre aux questions du notaire. — Un jeune homme si honnête! disait celui-ci. Il ne m'avait pas encore payé son étude, mais j'avais toute confiance en lui. Un cœur d'or, monsieur. On dit qu'il a tué sa femme dans un accès de somnambulisme. Allons donc! un notaire somnambule, cela ne s'est jamais vu. Et s'accuser lui-même! C'est absurde. Il n'y a que les innocens qui s'accusent, et ils ont tort, car on peut les croire. On la lui aura tuée... Mais aussi qu'allait-il faire à Paris? S'amuser! Est-ce qu'un notaire a le droit de quitter son étude pour s'amuser? On s'amuse quand on fait son droit. Je vous jure, monsieur, qu'il est innocent!

— Soupçonneriez-vous quelqu'un?

— Moi, monsieur! personne absolument.

— Ne connaîtriez-vous pas quelque prétendant qui aurait été repoussé par la jeune fille, ou, si ce n'est elle, par sa mère? A propos, Mme Segonat est-elle instruite de l'événement?

— Mme Segonat! Ah! mon Dieu, où donc ai-je la tête? Et moi qui n'y songeais plus! La pauvre femme! Elle est là-haut dans sa chambre, sur son lit. Je ne sais pas encore si on a fait les démarches. Elle a été frappée...

— Je le comprends; mais calmez-vous.

— D'un coup de sang hier en sortant de dîner, et je ne sais pas si toutes les dispositions sont prises. Permettez que je sonne.

— Elle est donc morte!

— Mais oui, monsieur. Ne vous l'ai-je pas dit? J'avais préparé une lettre pour en prévenir son gendre et sa fille lorsque le journal est arrivé. Maintenant c'est bien inutile. Le pauvre garçon a bien autre chose à penser. Cependant, monsieur le commissaire, si vous voulez vous charger de cette lettre, elle est tout ouverte, vous pourrez la lire. Où donc l'ai-je mise?

— Je vous en prie et au besoin je vous y invite, fit M. Gestral impatienté, mettez un peu d'ordre dans vos idées. Mme Segonat est morte. Fort bien. Vous étiez son notaire?

— Oui, monsieur.

— Avait-elle l'habitude de placer et de déplacer ses fonds?

— Non, toute sa fortune est en rentes sur l'état.

— Depuis quand étiez-vous son notaire?

— Depuis qu'elle était venue s'établir ici.

— Et avant, à Paris, avait-elle quelque homme d'affaires?

— Je l'ignore.

— Où demeurait-elle à Paris?

— Rue Chapon, au Marais.

— Je vous remercie. Ayez soin de l'étude et des intérêts de M. Renouf. Tout n'est peut-être pas désespéré pour lui.

M. Gestral revint aussitôt à Paris et alla rue Chapon. Ce qu'il y apprit fut insignifiant. M. Segonat vivait très retiré avec sa femme et sa fille. Quelques personnes à peine venaient les voir de loin en loin, et le portier ne savait pas même le nom de ces personnes. Ce manque absolu de renseignemens, au lieu de décourager M. Gestral, le réjouissait. Il n'avait en quelque sorte fait ces démarches que pour l'acquit de sa conscience et se serait presque cru amoindri, si elles lui avaient apporté la moindre lumière. C'était donc, et telle dès le premier moment avait été sa conviction, dans les spéculations de l'ordre moral, dans l'étude des sentimens que devait éprouver le criminel et des mobiles qui allaient logiquement diriger sa conduite, qu'il faudrait chercher la vérité. M. Gestral était d'une philosophie trop sceptique pour croire à une très longue durée d'un sentiment, quel qu'il fût, mais il pensait avec raison que, pendant un certain temps, le coupable se préoccupe surtout de ce qui a trait à son crime et des conséquences qu'il peut avoir. Si l'assassin n'avait point paru à l'enterrement de sa victime, comme M. Gestral l'avait d'abord espéré, il devait à coup sûr lire avidement les journaux qui parlaient, en style de tribunal, de l'affaire Renouf. Toutefois, si le commissaire ne s'était pas trompé sur les motifs qui avaient poussé le meurtrier, si celui-ci, en dehors de la vengeance brutale qu'il avait accomplie, en avait réellement entrevu une autre plus complète et plus terrible dans la condamnation probable d'Isidore, ce simple compte rendu des débats, lu à huis clos, ne lui suffirait pas. Comment ne serait-il pas attiré vers le théâtre où se dérouleraient vivantes les péripéties du drame dont il avait écrit la première page en caractères sanglans, dont il avait noué la trame et préparé le dénoûment? Là seulement il pourrait savourer à son aise les pâleurs de l'accusé, la sévérité des juges, l'indignation de l'opinion, et s'affirmer à lui-même, d'heure en heure, sa propre impunité et la perte de son ennemi. Autre chose encore. M. Gestral, qui se mettait à la place de l'inconnu, imaginait ce qu'il éprouverait pour sa part d'incertitudes, de défaillances, de reviremens de pensée. Si, dans le cours des débats qui allaient s'ouvrir, tout ne marchait pas comme le coupable l'aurait prévu, s'il surgissait quelque incident qui le menaçât, ne voudrait-il pas être là, comme le joueur au tapis vert où sa fortune est engagée, pour épier les chances une à une et vivre jusqu'au bout, dût-il as-

sister à la ruine de ses espérances, des ivresses et des angoisses de la lutte? C'est donc au Palais de Justice que M. Gestral donna en esprit rendez-vous au meurtrier.

Cependant l'affaire d'Isidore s'instruisait et allait être jugée. Les vacances étaient terminées, et elle passait une des premières. Isidore, qui n'avait été maintenu que vingt-quatre heures au secret, reprenait courage. Quelque chagrin qu'il eût ressenti de la mort d'Albertine, il n'avait point vécu assez longtemps avec elle pour ne pas se consoler. Sa douleur s'était d'ailleurs atténuée dans l'horreur de sa situation. Habilement soigné par le médecin qui avait constaté son état et qui s'intéressait à lui, il s'était peu à peu soustrait à ses hallucinations du premier jour. Un de ses anciens camarades, devenu avocat, à qui il avait confié sa défense, et M. Gestral venaient aussi le voir souvent. Au milieu de ces trois hommes, Isidore recouvrait le sentiment de son innocence. Cependant l'événement auquel il était mêlé restait pour lui tellement inexplicable qu'il n'avait aucune preuve à donner. Cela le désespérait, et il ne cessait de répéter à ses amis : « Qui peut l'avoir tuée ? » L'avocat, qui avait cherché des indices matériels et n'en avait point trouvé, était assez embarrassé; mais il comptait sur l'appui du médecin, dont les déclarations seraient en faveur d'Isidore, et peut-être un peu sur son éloquence, qui rencontrait un beau début dans cette affaire. M. Gestral souriait et se gardait bien de rien dire. Il eût craint qu'aux débats une maladresse d'Isidore, en le mettant en cause, n'effarouchât l'inconnu. En voyant sourire M. Gestral, le médecin prenait confiance et disait au jeune homme : — Mon cher malade, nous verrons bien si l'innocence et la science seront battues du même coup.

Les débats s'ouvrirent enfin. L'auditoire était nombreux, ce qui fit plaisir à M. Gestral, car l'inconnu ne devait avoir aucune hésitation à se confondre dans une telle foule. Toute la jeunesse des écoles était venue assister l'accusé de ses sympathies et de sa présence. Isidore, très ému à son entrée, s'enhardit en n'apercevant autour de lui que des regards amis. Outre les étudians, il y avait une assez grande quantité de femmes et ces rentiers ou retraités oisifs qu'on pourrait appeler les habitués de la cour d'assises. Cette première journée fut consacrée à l'audition des témoins. Aucun, à vrai dire, ne savait rien du fait principal; mais tous déposaient des bons antécédens de l'accusé comme de l'harmonie qui semblait exister entre sa femme et lui. On lut aussi le rapport de M. Gestral, qui avait obtenu l'autorisation de ne pas comparaître. Ce rapport ou plutôt ce procès-verbal, très net, écrit sous la vive et lucide impression du crime, fit passer un frisson dans la salle : il ne concluait pas et n'avait pas à conclure, mais il inclinait à l'inno-

cence d'Isidore. Pendant que l'attention se tournait sur les témoins, M. Gestral, placé au coin le plus sombre, examinait les assistans. Les étudians, venus là pour la première fois, formaient comme un large demi-cercle autour des habitués. Ces derniers, sans se connaître, s'étaient groupés d'instinct. Ils se ressemblaient d'ailleurs par le costume, l'attitude, la même curiosité banale empreinte sur les traits. L'attention de M. Gestral, après qu'il eut exploré les diverses parties de la salle, se porta particulièrement sur eux. Ses yeux erraient d'une physionomie à l'autre, mais sans y rien découvrir qui le guidât. Il y en avait une pourtant qui l'attirait, plus intelligente, plus recueillie, en quelque sorte repliée sur elle-même. Quelque indifférent que se fît le masque, une passion intérieure prudemment contenue semblait l'éclairer; mais c'était bien peu de chose qu'un tel indice, et M. Gestral se trompait peut-être. L'homme qu'il observait avait une cinquantaine d'années, le crâne plus pelé que chauve, les yeux dérobés sous des lunettes, le nez long, les lèvres minces, le teint blafard, bien qu'enflammé par endroits. Un grand manteau qui lui cachait les mains le couvrait en entier. Ses mains le trahirent. M. Gestral avait en effet passé, dans son impitoyable examen, du visage à la disposition du corps. Il remarqua que les mains reposaient sur les genoux, que de temps en temps elles se crispaient en froissant le drap, et cela surtout quand un murmure de sympathie pour Isidore accueillait les dépositions des témoins. M. Gestral se crut enfin sur la trace qu'il cherchait, et tressaillit de joie. Il ne quitta plus l'inconnu des yeux. Quand l'audience fut terminée, il vit cet homme sortir lentement, s'approcher des différens groupes, écoutant ce qui s'y disait, mais ne parlant pas. M. Gestral ne commit pas l'imprudence de le suivre lui-même. Il chargea de cette mission un de ses meilleurs agens, dont il attendit avec impatience le retour. Celui-ci revint au bout d'une heure. L'homme qu'il avait surveillé habitait, dans l'Ile-Saint-Louis, le rez-de-chaussée d'une maison qui lui appartenait et qui avait un jardin ouvrant par une petite porte sur une rue voisine presque déserte. Il s'appelait Darronc, c'était un ancien avoué.

Le lendemain, M. Gestral, avec toutes les allures d'un marchand retiré, se plaça au palais à côté de ce Darronc. L'audition des témoins continua; mais M. Darronc ne donna plus aucun signe d'agitation. Peut-être avait-il réfléchi que la moindre manifestation était un péril pour lui, ou s'était-il blasé sur cette partie des débats dont l'importance n'était en somme que fort secondaire. Le tour du médecin qui avait soigné Isidore arriva, et le plus profond silence s'établit. Le médecin, avec une grande simplicité, mais avec toute l'autorité de l'homme de science, raconta dans quel état il avait trouvé l'accusé, l'épreuve qu'il avait tentée sur lui, le résultat de

cette épreuve, et déclara que pour lui Isidore n'était pas le coupable. Il s'ensuivit une émotion générale, et l'audience fut quelques instans suspendue de fait. On causait de toutes parts, à demi-voix, avec animation. M. Gestral, qui avait M. Darronc à sa gauche, avait déjà échangé quelques mots avec son voisin de droite. Cet homme, tiré de sa somnolence par l'intérêt grandissant de l'affaire, était un chaud partisan d'Isidore. M. Gestral feignit de le contredire en montrant ce que pouvaient avoir de défectueux les déclarations du docteur. Le voisin ripostait avec énergie. M. Darronc, que semblait avoir mis hors de lui l'impression du public à la suite des affirmations si nettes et si sensées du médecin, se penchait du côté des interlocuteurs et recueillait avidement les paroles de M. Gestral. Celui-ci, en apparence poussé à bout, se retourna tout à coup vers lui. — N'est-ce pas, monsieur, que ce que j'avance est probable?

— Certes, répondit M. Darronc dans un premier mouvement.

Mais, se ravisant aussitôt, il parut examiner le commissaire avec une défiance excessive. M. Gestral lui offrit alors un si honnête visage, ce que la bienveillance habituelle de ses traits lui rendait facile, des lignes si placides et si inoffensives, que M. Darronc se remit pendant que le commissaire se disait intérieurement : — Ah! je suis enfin sûr de toi! — Toutefois il ne jugea pas à propos de continuer l'entretien, et comme le président agitait sa sonnette, il fit luimême quelques légers *chuts!* avec un petit geste de la main qui témoignait de son extrême envie de ne point être dérangé dans ce qu'il allait entendre.

Le troisième jour était réservé pour le réquisitoire, la défense et l'arrêt. M. Gestral eut soin de ne pas arriver de trop bonne heure, et se fit placer de manière à voir sans être vu. La précaution n'était pas inutile, car M. Darronc, comme s'il eût cherché son voisin de la veille, jeta plusieurs fois des regards inquiets autour de lui. Le réquisitoire fut très habile. Il mit facilement de côté les dépositions des témoins qui n'établissaient en définitive que les bons antécédens d'Isidore. Les rapports du commissaire et du médecin étaient plus sérieux; mais quelque valeur qu'un esprit bienveillant pût leur accorder, il n'en était pas moins vrai qu'ils n'apportaient à la décharge de l'accusé aucune de ces preuves convaincantes et matérielles que la justice a le devoir impérieux de réclamer. Il restait intact et accablant, le fait de cette femme assassinée aux côtés de ce mari qui ne s'était point éveillé au moment du crime, qui n'avait reçu aucune blessure. A six heures du matin seulement, trois heures environ après l'événement, comme il résultait des aveux mêmes de Renouf, il venait se livrer au commissaire de police en déclarant avoir agi dans un accès de somnambulisme. Un

commissaire surpris au saut du lit par une telle visite pouvait être induit en erreur : la science, trop souvent éprise de théories et d'hypothèses, se montrait indulgente et facile; mais quel homme impartial et de sang-froid pouvait ajouter foi à une telle fable? Pourquoi d'ailleurs ces trois heures d'attente et de réflexion? Est-ce que le véritable innocent reste dans cette torpeur? Est-ce qu'il n'appelle pas immédiatement au secours? Est-ce qu'il ne lui faut pas les lumières et le bruit? A n'écouter que les inductions morales, Renouf était un scélérat consommé qui avait à loisir médité son forfait. Et à quel point sa culpabilité était plus évidente, si l'on songeait que l'heure, le lieu, la solitude, l'instrument même du crime, déposaient contre lui! Le procureur impérial requérait contre l'accusé toute la sévérité des lois.

L'avocat d'Isidore présenta la défense de son client avec une indignation émue. Il insista sur les antécédens de l'accusé. On ne passe pas en une heure de la vertu à la scélératesse. Il rétorqua un à un, et autant qu'il le put, les argumens du ministère public. Il fut forcé de reconnaître qu'aucune preuve réelle et palpable ne venait au secours d'Isidore, mais il en appela dans cette mystérieuse affaire à l'intime émotion qui dès l'ouverture des débats avait gagné tous les cœurs, à ce sentiment de souveraine et sereine équité qui veut que le juge s'abstienne quand il a le plus léger doute sur la culpabilité de l'accusé.

Lorsqu'on demanda à Isidore s'il n'avait rien à ajouter à sa défense, il se leva, et, la main droite étendue, les yeux humides, mais brillans, il s'écria d'une voix forte : — Je jure que j'ai dit toute la vérité, et que je n'ai pas commis le crime dont on m'accuse.

A ce moment, M. Gestral regarda M. Darronc. Il était fort pâle et essuyait son front couvert de sueur. La cour se retira pour délibérer, et, rentrant une demi-heure après, rendit un verdict de non-culpabilité. — Monsieur, dit alors le président à Isidore, vous retournez à la société après avoir subi une épreuve terrible. Bien que les circonstances les plus étranges se réunissent pour vous accabler, vos juges ont cru à votre désespoir des premières heures, à la loyauté de votre regard, à la sincérité de votre accent. La vérité ne saurait se discuter longtemps; elle s'impose et force les convictions. Elle a, selon nous, éclaté dans votre conduite, dans vos paroles, sur votre front d'une façon irréfutable et touchante. Pleurez en paix, au milieu du respect et de la pitié de tous pour le malheur qui vous a frappé, la femme que vous avez perdue! Quant au véritable assassin, en quelque lieu qu'il se trouve, le doigt de Dieu le désignera tôt ou tard à la justice des hommes.

Cette allocution du président venait bien. Même après le verdict, elle soulageait tous les cœurs d'un reste d'angoisse. Un homme ne

dispute point sa vie devant des juges, il n'est point attaqué violemment et défendu sans qu'un peu de son honneur et de sa vertu ne demeure sur ce triste champ de bataille. Un irrésistible courant entraîna tous les étudians vers leur ancien camarade, qu'ils emportèrent en triomphe et presque évanoui en dehors de la salle au grand air, à la liberté, aux joies renaissantes de la vie. Quant aux autres assistans, l'heure était avancée, et ils se hâtèrent de partir pour rentrer chez eux. M. Darronc, livide, avait suivi Isidore avec des yeux hagards. Il était debout, chancelant comme un homme ivre, et agrafait son manteau d'une main tremblante. En se retournant pour sortir, il aperçut à trois pas M. Gestral qui l'examinait tranquillement. Il baissa les yeux, frissonna, et dans son trouble salua le commissaire. Celui-ci sourit et lui rendit son salut avec politesse.

III.

M. Gestral était certainement très heureux de l'acquittement d'Isidore, mais il était ravi en même temps du succès qui avait couronné ses ingénieuses suppositions. Il avait admis en effet que l'assassin d'Albertine devait être un prétendant repoussé, plutôt vieux que jeune, adonné jusqu'alors à des occupations sédentaires et à un travail de cabinet, puis exalté tout à coup par une passion sensuelle et disposé par ses habitudes d'esprit et son tempérament à la combinaison de la vengeance la plus froide et la plus raffinée. Exploitant ensuite la curiosité naturelle à tout coupable au sujet de son crime, il avait assigné cet homme à se montrer dans un court délai. Et voilà qu'aux séances du Palais de Justice s'était offert à lui ce Darronc, un ancien avoué, avec l'âge et la physionomie qu'il lui rêvait, étrangement attentif aux débats, agité par instans de ces frissons du corps et de l'âme que la plus puissante volonté ne peut entièrement supprimer et profondément troublé du plus léger examen dont il était l'objet. Maintenant cet homme était-il le meurtrier? M. Gestral n'en doutait pas, et cependant il ne l'avait point fait arrêter. C'est que des présomptions ne sont point des preuves, et que la police, autant que possible, ne doit pas se tromper. L'arrestation de M. Darronc eût pu être un scandale, un danger, pis encore, une chose inutile. Il aurait nié et n'aurait pu être convaincu. Il n'y avait aucune trace de sa présence à l'hôtel d'Isidore, et par la disposition même de la maison qu'il habitait, il avait dû, dans la nuit du crime, en sortir et y rentrer sans être vu. Deux fois pourtant, dans la première joie de sa découverte en apercevant M. Darronc, et plus tard, lorsque Isidore était à demi accablé par le réquisitoire du procureur impérial, M. Gestral avait été sur le

point d'agir. Si la condamnation d'Isidore eût été prononcée, il se fût assuré de M. Darronc séance tenante. Heureusement tout s'était passé pour le mieux, et M. Gestral était optimiste. Cette première partie gagnée, il en entrevoyait une autre, bien plus sérieuse, à continuer d'après les mêmes erremens, car elle avait également pour base la stricte observation du cœur humain et le développement logique des sentimens qui l'agitent : elle devait amener le coupable, engagé dans un chemin sans issue, à se livrer lui-même.

M. Darronc, quel que fût son secret, était rentré chez lui dans un trouble inexprimable. Toutefois il s'était efforcé de toucher au dîner que sa vieille gouvernante, le seul domestique qu'il eût, lui avait servi. Après son repas, il s'enferma dans son cabinet, dont la porte ouvrait de plain-pied sur le jardin. Alors, à la lueur d'une seule bougie, il se promena de long en large, se tordant les mains, poussant de sourdes exclamations, se heurtant aux murs. Son visage s'éclairait tour à tour des feux de la haine et d'un impuissant désespoir. Par instans il se laissait tomber dans son fauteuil et y restait morne et abattu. Si M. Gestral l'eût vu en de tels momens, il se fût dit sans doute que cet homme avait perdu tout courage et regardait Isidore comme une proie qui lui échappait. A observer plus attentivement M. Darronc, on eût dit pourtant qu'il songeait à un second crime; il se relevait brusquement, se promenait encore, puis, las d'inutiles fureurs, de regrets stériles, il s'arrêtait court dans sa marche, et allait, la tête dans ses deux mains, s'accouder sur le marbre de la cheminée; mais cette méditation lente, traversée par des soubresauts, toute hantée de visions peut-être, n'aboutissait à rien. Il en sortait avec un cri étouffé et en levant le poing, comme si de rage il eût défié le ciel. Ce qui rendait son aspect plus effrayant peut-être, c'est qu'à ses angoisses morales s'ajoutait une souffrance physique presque hideuse. Il y avait sur sa face de subites et livides rougeurs, et ses yeux s'injectaient de sang. Les veines de son front étaient gonflées à se rompre. Le corps, à n'en pas douter, se débattait autant que l'âme sous un coup inattendu. Tout dans cet homme offrait l'image d'une jalousie rétrospective qui se réveillait avec des fureurs d'autant plus vives qu'elle se voyait trompée dans ses rêves de vengeance. Une autre idée lui vint, d'un ordre différent. Il prêta l'oreille, ouvrit rapidement la porte du jardin, qu'il parcourut en tous sens. Ses traits s'étaient décomposés; il se souvenait sans doute de quelqu'un dont il redoutait la présence. M. Darronc avait peur. A ce moment encore, M. Gestral, s'il eût été là, lui eût souri comme à l'issue de la séance, de son tranquille et froid sourire. M. Darronc respira enfin, s'approcha de la glace, et, probablement effrayé de l'altération de son visage, se plongea la tête dans une cuvette pleine d'eau. Alors il se regarda

de nouveau, s'étudia, se prit à marcher d'un pas mesuré, et poussa comme un soupir d'allégement. Il s'appartenait donc encore, et personne ne l'avait aperçu dans son récent désordre.

Certes il fallait sans doute qu'on ne soupçonnât pas ses agitations secrètes. Aussi, quoiqu'il fût impossible à M. Darronc de dormir, il se coucha et reprit dès le lendemain sa vie ordinaire. Cette vie était fort simple. M. Gestral la fit épier par l'habile agent qu'il avait déjà employé et fut très vite renseigné. M. Darronc ne sortait de chez lui que dans l'après-midi pour aller à la Bourse, et revenait en flânant sur les quais. Généralement le soir il se rendait à un petit café, y lisait les journaux ou causait avec quelques personnes de sa connaissance. Il n'avait point de maîtresse et ne recevait que des hommes d'affaires. Dans le quartier, on ne disait de lui rien que d'insignifiant, plutôt du bien que du mal, car il payait exactement ses fournisseurs. M. Gestral se félicitait de ne l'avoir point fait arrêter. Tout en laissant à son agent le soin de surveiller la vie extérieure de M. Darronc, il s'était réservé la tâche beaucoup plus délicate d'épier sa physionomie. Pour cela, il s'embusquait chaque soir, vers cinq heures, dans un café de la rue Montesquieu, devant lequel M. Darronc, dont l'itinéraire était invariable, passait toujours. M. Gestral, qui écartait doucement le rideau, n'avait que le temps de jeter un coup d'œil sur son adversaire; mais à un physionomiste aussi exercé que lui ce coup d'œil suffisait. M. Darronc lui parut d'abord sous l'empire d'une démoralisation extrême. Les traits étaient relâchés et pendans, le regard atone, les coins de la bouche douloureusement crispés. Au bout de quelques jours, il se fit en lui et par degrés un changement très réel. Les chairs se raffermirent, la bouche se releva, l'œil, en apparence distrait, se voila sous les paupières, et le front se sillonna de rides. — Ah! se dit M. Gestral, la période d'abattement est passée, et il commence à former des projets. Eh bien! je lui épargnerai une partie du chemin.

Dès le lendemain de son acquittement, Isidore était retourné dans sa petite ville, où on l'avait parfaitement accueilli. Sous la surveillance de son prédécesseur et dirigée par le maître clerc, son étude était en pleine prospérité; il reprit aussitôt la conduite de ses affaires, et, bien que pleurant toujours sa femme, il se remettait de jour en jour de la terrible secousse qu'il avait éprouvée. C'est sur ces entrefaites qu'il reçut de M. Gestral une lettre qui l'appelait immédiatement à Paris. Le commissaire, qui avait besoin d'Isidore et qui redoutait quelque hésitation de sa part, ajoutait, pour le déterminer, qu'un danger le menaçait. Le jeune homme partit et alla trouver M. Gestral, qui lui dit sans préambule : — Mon cher monsieur, voulez-vous venger votre femme?

Ces simples mots rejetaient violemment Isidore dans le courant d'idées sinistres d'où il était presque sorti. Il ne put s'empêcher de tressaillir; mais c'était un honnête et courageux garçon. — Certes, oui, répondit-il.

— D'ailleurs, reprit M. Gestral, il s'agit de vous pour le moins autant que d'elle.

— Comment cela?

— Vous le verrez, dit le commissaire avec sa tranquillité un peu railleuse.

— Qu'ai-je à faire?

— Pour le moment, peu de chose. Allez à la Bourse tous les jours et jouez-y.

— Avec quoi?

— Avec rien. Achetez aujourd'hui des valeurs sûres, vendez-les demain, rachetez-les après-demain. Cependant, si vous pouviez gagner de l'argent, cela n'en vaudrait que mieux. Chassez toute préoccupation et toute tristesse. Il importe que vous ayez l'air d'un homme enchanté de vivre.

Ce jour-là même, Isidore se rendit à la Bourse, et M. Gestral s'en fut à son poste d'observation. Quand M. Darronc passa, il y avait sur ses traits une stupéfaction profonde. Le lendemain, cette stupéfaction avait fait place à une joie farouche, mais indécise. L'agent de M. Gestral lui apprit en même temps que ces deux jours M. Darronc, à la sortie de la Bourse, avait accompagné Isidore des yeux jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vue. — Mon cher ami, dit M. Gestral à Isidore, qu'il avait logé chez lui et qui ne se doutait encore de rien, demain, après la Bourse, mon agent vous proposera, à haute voix, d'aller le soir au Vaudeville avec lui; vous accepterez.

Le lendemain, l'agent et Isidore allèrent au théâtre; le spectacle terminé, ils se mirent en route pour rentrer chez M. Gestral. Lorsqu'ils furent arrivés au Pont-Neuf, Isidore remarqua qu'un homme les suivait à une assez grande distance. L'agent lui recommanda de ne point paraître s'en apercevoir. A la hauteur de la rue de Seine, où ils entrèrent, l'homme hésita, fit quelques pas derrière eux, puis rebroussa chemin par les quais. M. Gestral trouva Isidore un peu pâle : — Ah! lui dit-il, vous commencez à comprendre.

— Oui, l'assassin de ma femme s'occupe de moi.

— Mais nous aussi, répondit M. Gestral, nous nous occupons de lui. — Et de fait, le commissaire ne songeait qu'à M. Darronc. Dans les courts instans où il lui était donné de l'entrevoir, il interprétait le moindre mouvement de ses traits, et s'efforçait de saisir dans l'expression changeante et complexe du visage le travail intérieur de la pensée. Ce mélange d'indécision et de joie sauvage qu'il avait remarqué la veille chez M. Darronc l'avait frappé. Il n'était point

difficile d'attribuer à cet homme des projets de violence contre Isidore; mais jusqu'où ses habitudes timides et son caractère cauteleux lui permettraient-ils de les pousser? M. Gestral crut démêler à de légers indices dans ce visage altéré que le désir du meurtre, tout physique et grandissant, emporterait un homme du tempérament de M. Darronc au-delà des limites de la prudence. La fièvre et ses sanglans délires pouvaient parler plus haut que la raison, et l'intelligence, s'obscurcissant par degrés, en viendrait à obéir tout entière, avec une brutale ivresse, aux suggestions des sens. Ainsi commence la monomanie du crime. M. Gestral avait l'ardente curiosité de savoir s'il ne se trompait pas. Déjà il voyait agir M. Darronc selon qu'il l'avait prévu. Il se dit qu'il fallait compléter hardiment l'expérience, et, préjugeant l'état d'esprit du meurtrier, il imagina d'exploiter l'attraction morbide que les souvenirs et les lieux mêmes exerceraient sur lui.

Aussi, dès le lendemain, de grand matin, il alla dans la chambre d'Isidore, et, regardant le jeune homme bien en face : — Avez-vous du courage? lui demanda-t-il.

— Mais oui, dit Isidore étonné.

— Oh! entendons-nous, reprit le commissaire d'un ton grave, je parle d'un courage réel, patient et froid, sur lequel n'aient prise ni le silence ni les terreurs de la nuit, qui puisse supporter l'assaut des visions funèbres et qui soit prêt, sans se lasser jamais, à braver un danger toujours présent, quoique invisible.

Il fit une pause. — Je l'aurai, répondit avec résolution Isidore.

M. Gestral lui serra la main. — Eh bien! dès aujourd'hui reprenez dans votre ancien hôtel la chambre du premier étage que vous occupiez avec votre femme. Chaque soir, allumez une veilleuse, laissez votre clef en dehors et attendez. Quand le jour viendra, vous pourrez vous reposer; mais gardez-vous de dormir la nuit. Vous aurez d'ailleurs une arme sous votre oreiller, ajouta le commissaire en voyant Isidore légèrement ému. A propos d'arme, le greffe vous a rendu votre poignard algérien?

— Oui.

— L'avez-vous ici?

— Je l'ai apporté, car je me suis bien douté, en recevant votre lettre, qu'il s'agissait du crime, et si j'eusse été tenté de faiblir dans la vengeance que je dois à la pauvre créature, la vue de cette lame encore tachée de sang m'eût rendu mes forces.

— Alors placez-le sur la commode, à côté de la veilleuse, à l'endroit même où il était. Et maintenant bonne chance, car il est nécessaire qu'on ne m'aperçoive pas avec vous, et nous ne nous reverrons sans doute que lorsque tout sera terminé.

Les chambres d'hôtel sont nues et banales, la vue et la pensée

ne s'y reposent sur aucun de ces mille objets qui, ayant fait jusque-là partie de notre existence, sont pour nous comme autant de souvenirs; mais, par cela même, elles conservent la saisissante physionomie des événemens heureux ou tristes qui nous y sont arrivés. Telles on les a quittées, telles on les retrouve, et l'impression du passé revient soudaine et profonde. Il en fut ainsi pour Isidore. En entrant dans la chambre qu'il avait habitée avec sa femme, un chagrin mêlé d'horreur s'abattit sur lui. Le lit avec son baldaquin et ses rideaux de damas était le même. La commode et le secrétaire en acajou, auxquels manquaient çà et là quelques poignées en cuivre doré, n'avaient point changé de place. Il vit sur la cheminée la même pendule mythologique. Quelles heures elle lui avait comptées! Le carreau, que ne couvrait point en entier un maigre tapis, avait la couleur du sang répandu. Isidore s'appuya sur un fauteuil. La maîtresse de l'hôtel, qui l'avait accompagné, lui adressa quelques paroles de consolation. Elle ne s'étonnait pas que, revenant à Paris, il fût descendu chez elle. Les femmes les plus vulgaires comprennent qu'en amour on retourne le fer dans sa blessure. Isidore s'installa rapidement et se hâta de sortir.

D'après les instructions de M. Gestral, il devait montrer une grande insouciance. Après la bourse, il alla donc se promener sur les boulevards, et y dîna dans un restaurant où il eut soin de se placer près de la vitrine, afin qu'on pût l'apercevoir du dehors. Vers neuf heures, sans se retourner une seule fois, il regagna lentement sa demeure. Il n'y fut guère qu'à onze heures. Il avait mis près d'une heure et demie à faire le trajet; ses pas, malgré lui, le retenaient en arrière. Ce fut alors qu'il s'occupa de la lugubre mise en scène qui lui avait été prescrite. Il laissa la clé sur la porte, alluma une veilleuse et plaça le poignard tout à côté. La chambre ainsi disposée lui parut effrayante, et il se coucha en frissonnant. Peu s'en fallut qu'une insurmontable terreur ne le gagnât; mais une douleur égale fit diversion à cette terreur. Il songea qu'un mois à peine auparavant il avait sa femme près de lui. Son cœur se fondit, et il pleura amèrement toute la nuit. Rien n'était venu le troubler. Après son déjeuner, il s'accouda longtemps à sa fenêtre, qui donnait sur la rue. Il fallait que le meurtrier sût bien où le trouver. Pourtant il ne jetait sur les passans que des regards distraits; mais au fond de l'âme il se disait : Où est-il?.. A la Bourse, il le coudoyait peut-être; dans la rue, il le rencontrait sans aucun doute. Il n'avait d'ailleurs nulle idée de ce que cet homme pouvait être, car M. Gestral ne lui en avait rien dit. Le second soir, en prévision de l'attaque à laquelle il était exposé, il observa les lieux. Il remarqua, en entrant à l'hôtel, que le garçon, lui tirant le cordon dans un demi-sommeil, ne se montrait même pas au vasistas pour voir qui

avait frappé. Les habitudes de la maison n'avaient donc guère changé depuis l'assassinat d'Albertine. La chambre d'Isidore avait le numéro 2. On y parvenait, après avoir monté le premier étage, par un couloir sombre. A droite, dans ce couloir, il y avait une très petite chambre qui portait le numéro 1, et n'était séparée du numéro 2 que par la cloison. Cette chambre était inoccupée. En face, dans le mur, on avait pratiqué une sorte de bûcher fermé à clé. La porte en était très basse, ronde par le haut et percée d'une petite fenêtre en losange. Isidore, cette nuit-là, fut moins harcelé de douleur et d'idées funèbres. On se fait à tout. Le lendemain, comme il rentrait et allait prendre son bougeoir, il en vit un tout préparé avec sa clé à côté du sien : c'était celui du numéro 1. La chambre avait donc été louée dans la journée. Isidore eut le pressentiment qu'elle l'avait été par son ennemi. Il se coucha vite et attendit. Le locataire du numéro 1 rentra bientôt. Isidore alors feignit de dormir. Il avait glissé sous son traversin un pistolet de poche dont il comptait se servir. Une heure, puis deux s'écoulèrent. Se serait-il trompé? n'avait-il qu'un voisin inoffensif? Cependant ce voisin ne dormait pas. Isidore, dont les sens recevaient du péril possible une extrême acuité, saisissait tous les bruits d'une insomnie très réelle. C'étaient de légers pas très doucement hasardés par la chambre, quelques-unes de ces exclamations assourdies qui échappent à la volonté, et si l'étranger s'étendait sur son lit, ce qu'il faisait avec grande précaution, le mouvement continu d'un corps qui s'agite et se retourne. A l'école de M. Gestral et en face surtout de ce danger mystérieux qu'il savait planer sur lui, Isidore s'était vite formé. En supposant que ce fût l'assassin, sa longue veillée n'attestait-elle pas ses irrésolutions d'âme, sa défiance du succès et la difficulté presque physique qui s'ensuit à marcher à l'accomplissement d'un crime? Et tout portait Isidore à croire que c'était l'assassin. Cet homme, depuis que M. Gestral lui avait prêté l'intention d'un second forfait, n'avait-il point hasardé chaque jour un nouveau pas dans la voie où son secret et terrible adversaire s'était promis de l'engager? Quoi donc d'étonnant à ce qu'il franchît le seuil de cette maison? Seulement il n'y devait point venir à la hâte et s'enfuir de même. Il avait usé de trop de délais, il avait trop lentement réagi contre l'épouvante de se voir épié pour ne pas discuter jusqu'au bout avec la fascinatrice pensée de meurtre qui lui était venue, dont il subissait le charme, mais à laquelle la peur l'aidait encore à résister. Dans cette petite chambre au contraire, qui était sa dernière étape, il se sentait libre. Il pouvait s'assurer à son aise que le crime était possible, même facile. Il ne risquait pas, comme la première fois, de se heurter en aveugle à quelque obstacle imprévu. Jusqu'au dernier moment, il pouvait s'abstenir et battre en retraite.

Il est vrai que, l'œuvre achevée, le seul fait d'avoir habité cette chambre à côté de la victime lui créait un péril extrême; mais, suivant l'instant où il frapperait, il se ménageait plusieurs heures, et devait avoir pris ses mesures pour disparaître sans laisser de traces.

— Ce ne sera pas pour ce soir, se disait Isidore, ce serait trop prompt.

Il ne se passa rien en effet. La nuit suivante, la même attente se reproduisit pour lui. Il la supporta, car il était en proie à une extrême surexcitation nerveuse. Vers une heure, il crut remarquer qu'on s'avançait à pas de loup jusqu'à sa porte et qu'on remuait la clé dans la serrure. L'assassin craignit sans doute de s'être trahi par ce bruit, pourtant bien faible, car il s'éloigna, et ce fut tout. La nuit d'après, par une conséquence très simple de ses veilles précédentes et de l'imparfait repos qu'il prenait pendant le jour, Isidore eut besoin de dormir. Ce fut horrible. Le sommeil le maîtrisait malgré tous ses efforts. Tout moyen physique lui manquait pour résister. Bien plus, l'engourdissement résultait pour lui de cette nécessité de rester couché dans son lit, à une chaleur douce, dans cette chambre silencieuse et à demi obscure. A plusieurs reprises, il s'aperçut qu'il avait dormi. Il sortait de ce sommeil par une pénible secousse et ouvrait les yeux tout grands; puis ses yeux se refermaient, et il dormait encore. Enfin ses paupières s'alourdirent une dernière fois, ses idées se brouillèrent, ses membres s'affaissèrent inertes, et un sommeil de plomb pesa sur lui.

Il était deux heures du matin environ lorsque la porte de la chambre d'Isidore s'ouvrit sans bruit. Un homme, le chapeau rabattu sur les sourcils, le couteau à la main, s'avança d'un pas furtif après avoir eu le soin de laisser derrière lui la porte entrebâillée. C'était M. Darronc. Il tendait l'oreille du côté d'Isidore, il écoutait avec joie sa respiration haletante, mais profonde. Il regarda ensuite autour de lui, et l'aspect de la chambre l'émut fortement. Isidore dormait sur le bord du lit, et il y avait ainsi entre le jeune homme et le mur une large place vide et blanche. « C'est là qu'elle était l'autre jour, » se dit l'assassin. Il venait d'entrer dans le cercle de lumière projeté par la veilleuse, et son visage était contracté d'un ressentiment à la fois douloureux et féroce. Il alla vers la veilleuse et vit le poignard. — Ah! fit-il. Il tira de son fourreau la lame, dont la rouille était d'un rouge brun. « Son sang! dit-il encore; on dirait qu'il est là pour me tenter. » Et il fit un pas vers Isidore, puis s'arrêta. « Non, pas avec la même arme qu'elle. Ne mêlons pas son sang au sien. » Il remit le poignard sur la commode et marcha de nouveau vers le lit. Quand il en fut tout près, il se sentit défaillir et hésita; mais ce trouble ne dura qu'une minute. « Eh quoi! murmura-t-il, j'aurais commis en la tuant un crime

inutile, et cet homme qu'elle m'a préféré, qui l'a possédée, innocent, acquitté, vivrait heureux, tandis que moi... » Il n'acheva point et passa la main sur son front, qui ruisselait de sueur. « Non, non, tuons-les l'un après l'autre sur ce même lit, comme ils l'ont mérité! » Il entr'ouvrit la chemise d'Isidore. « Si je l'éveillais, afin qu'il sache bien que c'est moi qui le tue! » Il se consulta quelques secondes. « Non, ce serait imprudent, il se débattrait. Allons! » Il mit à nu la poitrine d'Isidore, et, tout absorbé dans ces préparatifs, ayant bien choisi l'endroit, il leva son couteau et se haussa un peu sur la pointe des pieds pour mieux précipiter le coup : « Tiens! fit-il, à toi! »

Mais au moment où l'arme allait s'abaisser, il se sentit le poignet pris comme dans un étau pendant que deux mains s'emparaient de son autre bras. M. Darronc ne put que tourner la tête et se vit entre M. Gestral et son agent. Il resta bouche béante et les yeux dilatés. — Oui, fit M. Gestral, c'est bien moi, et il ajouta : Commissaire de police.

Ces simples mots semblèrent enlever un dernier espoir au misérable, qui tomba tout d'une pièce sur le carreau. — Liez-le, dit tranquillement M. Gestral à l'agent.

Celui-ci, tirant des cordes de sa poche, se pencha vers M. Darronc : — Ce n'est guère la peine, fit-il. Il est quasi-mort de peur et n'en reviendra guère.

M. Gestral appelait Isidore, qui ne remuait pas. Il eut besoin de le secouer pour l'éveiller : — Peste! dit-il, comme vous dormez!

— Hein? reprit Isidore, qui s'était dressé sur son lit. Que s'est-il passé?

— Voyez.

Isidore comprit tout. — Et vous étiez là? dit-il en serrant les mains de M. Gestral.

— Oui, depuis trois nuits dans le petit bûcher que j'avais fermé en dedans. Mon agent était ce garçon d'hôtel qui tirait le cordon tout endormi et ne s'inquiétait pas des gens qui rentraient. Nous veillions sur vous et sur lui, ajouta-t-il en montrant M. Darronc évanoui.

— C'est une expédition qui vous fera honneur et vous vaudra de l'avancement, dit l'agent.

— Bah! reprit M. Gestral, qu'on me récompense ou non, je ne suis pas mécontent de moi. Cela me prouve que je ne m'étais pas trompé, et que mes petites théories ont du bon.

Henri Rivière.

LE

PRÉSIDENT LINCOLN

Au-dessus de tous les hommes que la guerre civile américaine a mis en relief et voués à la gloire, Abraham Lincoln a désormais sa place marquée comme le plus pur et le plus grand. Après quatre années de luttes et d'inquiétudes, après avoir longtemps espéré contre l'espérance et vu tant de sang précieux se perdre inutilement dans le sol de la Virginie, le président deux fois élu croyait toucher au terme de ses efforts (1); il avait presque accompli la tâche redoutable que les événemens et la volonté populaire lui avaient imposée, et dans le moment même où il semblait que la fortune n'avait plus rien à lui refuser, quand il allait recueillir le fruit tardif de tant de peines, la mort l'a saisi, une mort lâche et traîtresse. Une succession de brillantes victoires avait enfin ouvert les portes de Richmond, et les restes de cette armée qui si longtemps avait défié le nord avaient été réduits à mettre bas les armes. Au milieu des transports et des cris d'une joie presque délirante, M. Lincoln ne fit entendre que des paroles de douceur. Jamais triomphateur ne fut plus modeste, on pourrait presque dire plus humble; il était allé à Richmond, il était entré un moment dans la maison de M. Jefferson Davis. Quelques régimens noirs avaient défilé devant lui, il avait montré à la Virginie le président des États-Unis; mais au milieu des fumées de la ville incendiée, aux étincellemens des baïonnettes, dans le bruit et le désordre de la guerre, il ne songeait, lui, qu'à la paix. Il n'alla point au capitole de Richmond signer des listes de proscription;

(1) Voyez sur la dernière élection présidentielle la *Revue* du 1er décembre 1864.

nulle bouffée de haine ou d'orgueil n'enfla cette âme naturellement humaine, et que tant d'émotions avaient encore attendrie depuis quelques années. Que de fois, allant de Washington aux camps et des camps à Washington, n'avait-il pas descendu et remonté les fleuves paresseux de la Virginie, visiteur sombre et soucieux que l'armée s'était accoutumée à voir plus souvent au lendemain des défaites qu'à la veille des victoires! Cette fois tout était fini. Grant et Sheridan parcouraient à leur gré ces provinces où pendant si longtemps chaque pouce de terrain avait été disputé : pour la première fois, M. Lincoln pouvait revenir d'un cœur léger vers sa capitale; mais sa joie, pour rester discrète, ne devait pas être de longue durée. A peine arrivé, il convoqua ses ministres, s'entretint avec eux des derniers événemens, de la pacification des états du sud; il parla de Lee avec bonté, tout prêt à tendre sa main loyale à un capitaine qui, sur les champs de bataille, avait été un loyal ennemi; il tenait ce langage le 14 avril au matin; le soir même, il était assassiné. L'histoire nous montre un petit nombre de grands souverains frappés de même au milieu de grands desseins, à la veille d'importantes résolutions ou au lendemain d'actions mémorables; mais, s'ils ont payé d'un tel prix la grandeur et la gloire, ils les ont du moins achetées pour toute leur vie, pour leurs enfans, pour leur race entière. La démocratie tire des ombres de la vie domestique un favori d'un jour, et après lui avoir imposé quelque temps l'accomplissement de tâches quasi-royales, elle lui impose l'abdication. Voudra-t-elle maintenant que quelques années passées dans l'exercice d'une autorité précaire et sans lendemain se paient du même prix que les empires et les couronnes? Ses chefs seront-ils aussi des victimes désignées pour le sacrifice? L'assassinat, qui n'a rôdé jusqu'ici qu'autour du palais des rois, guettera-t-il jusqu'à ces magistrats populaires qu'un jour amène et qu'un autre jour emmène? et faudra-t-il aussi qu'ils marchent entourés de piéges et d'épées?

La vie de M. Lincoln appartient dès ce moment à l'histoire, qui ne se rappellera son humble origine que pour la mettre en contraste avec la grandeur de sa fin. L'histoire ne le suivra point pas à pas tandis qu'il s'élevait, à force de patience, d'intelligence et de volonté, des rangs les plus obscurs jusqu'au grand théâtre de la vie publique. La vie des champs, le grand air des plaines de l'ouest formèrent cette robuste nature et la préparèrent aux luttes qu'elle eut à soutenir. Comme presque tous les gens de l'ouest, il fit un peu tous les métiers : il conduisit un *flat-boat* (bateau-plat) sur le Mississipi, il se fit *rail-splitter*, coupa et scia du bois pour les clôtures des fermes de l'Illinois; les grands fleuves et la prairie lui en apprirent plus que les livres. C'est, il le racontait lui-même, au

temps de ses navigations sur le Mississipi qu'il commença à détester l'esclavage en observant le contraste entre les états où cette *institution* avait été conservée et les provinces qui ne l'avaient jamais connue. C'est au désert, parmi les bois, les fleurs sauvages, les champs nouvellement semés, qu'il prit le goût de l'indépendance, le dédain de toute étiquette, le respect du travail. Il ne commença qu'assez tard à étudier les lois; son originalité était déjà épanouie, et sous les formules et les circonlocutions habiles du légiste il resta toujours quelque chose de franc, d'ingénu, et comme un parfum de terroir. De la loi à la politique, il n'y a qu'un pas aux États-Unis: tout *lawyer* est doublé d'un *politician*.

La carrière politique de M. Lincoln ne fut pas très longue : du premier coup, il se trouva jeté en face d'un adversaire qui, pour tout autre, eût été trop redoutable. Pendant plusieurs années, M. Lincoln lutta dans l'Illinois contre l'influence alors prépondérante de ce Douglas qu'on nommait « le petit géant de l'ouest. » Doué d'une merveilleuse éloquence, sachant flatter et pousser jusqu'au délire les passions démocratiques des populations occidentales, si vives, si enthousiastes et si faciles à entraîner, Douglas fut étonné de trouver un compétiteur digne de lui dans cet homme un peu gauche, sans habileté oratoire, qui n'avait guère eu le temps de lire que la Bible, Shakspeare et quelques ouvrages de loi : la rhétorique savante de l'agitateur démocrate fut déroutée par cette logique acérée, par ce robuste bon sens, par cette parole familière, tantôt sérieuse, tantôt railleuse, toujours virile et honnête. On a trop souvent répété que, dans la convention du parti républicain qui se réunit à Chicago en 1860, M. Lincoln ne fut choisi comme candidat à la présidence que parce qu'il ne portait ombrage à personne, et que son obscurité même y fut considérée comme son titre principal. Il est vrai que pendant quelque temps l'on s'attendit à voir M. Seward choisi comme le candidat de son parti : la nomination de M. Lincoln fut une flatterie pour l'ouest, dont l'importance politique avait tant grandi, et qui devait faire pencher la balance du côté où il se porterait; mais cette flatterie n'aurait pas eu de sens, si parmi les populations occidentales M. Lincoln n'avait joui d'un très grand crédit. Ce n'était donc pas un candidat de hasard, ses grands tournois oratoires avec Douglas l'avaient fait remarquer de tous : on reconnaissait en lui un *debater* redoutable, un jurisconsulte habile; mais ses deux grands titres étaient son intégrité sans tache et sa constante opposition aux empiétemens de l'esclavage.

Il faut l'avouer pourtant, M. Lincoln, en arrivant au pouvoir, n'avait pas aux yeux de l'Union tout entière le prestige d'un Madison, d'un Jefferson, d'un Adams; il le savait mieux que personne,

et son premier acte fut d'offrir la secrétairerie d'état à son rival M. Seward, l'éminent homme d'état, dont il appréciait le vaste savoir, l'esprit souple, ingénieux et fertile en ressources, la haute autorité acquise par une longue expérience parlementaire. On sait ce qui suivit : une fois l'Union déchirée et la guerre commencée, il se trouva que M. Lincoln était mieux préparé qu'aucun autre, par son tempérament, son caractère, par les circonstances mêmes de son élévation, à représenter le peuple américain dans les grandes crises qu'il allait traverser. La passion dominante, maîtresse et pour ainsi dire unique, se trouva être chez lui la passion nationale. Il ne faudrait peut-être point user du mot passion pour exprimer une conviction résolue, calme, inflexible, une sorte de foi innée et congénitale dans les destinées du peuple américain. Je l'ai dit en parlant de l'ouest (1), nulle part le sentiment national n'est entré aussi profondément dans les âmes que parmi les populations qui vivent au-delà des Alleghanys. L'habitant du Massachusetts peut se montrer fier de l'histoire de son petit état, la plupart des provinces baignées par l'Atlantique ont des traditions, des souvenirs; mais l'Indiana, l'Ohio, l'Illinois n'ont pas encore d'histoire. L'habitant de ces vastes régions, qui se sentent invinciblement appelées à de si hautes destinées, est avant tout un *Américain;* il est, il veut être le citoyen d'un grand pays; il veut en mesurer la puissance à l'immensité des provinces qu'il habite, et son patriotisme ne connaît littéralement pas de bornes. Pendant les longues années de paix et de prospérité de la première moitié de ce siècle, la passion nationale du peuple américain s'était presque ignorée elle-même; elle avait, de distance en distance seulement, eu quelques éruptions, mais elle avait paru, aux yeux des observateurs superficiels, s'user dans les interminables luttes des intérêts hostiles. La guerre civile la fit éclater dans toute sa force. L'Europe avait pu croire que les États-Unis étaient devenus une simple agglomération de provinces, et quelques esprits en Amérique même avaient fini par se tromper sur les caractères véritables de la confédération. Quand son drapeau fut insulté, le peuple américain se révéla à lui-même : il se jura de rester un peuple. Il vit d'un côté le principe de l'Union, c'est-à-dire la grande patrie, de l'autre celui de la souveraineté des états, c'est-à-dire la petite patrie. Il ne balança pas un moment, il choisit la grande patrie, et il se prépara pour elle à tous les sacrifices. Qui mieux que l'ancien député de l'Illinois pouvait représenter les vœux et les instincts populaires et devenir l'image vivante de ce patriotisme sans alliage, fier du passé, mais plus fier encore des promesses de l'avenir?

(1) Vyoez la *Revue* du 15 avril 1865.

La foi dans l'Union, tel a été le trait dominant de la politique de M. Lincoln. Tout s'explique sans difficulté dans sa conduite, quand on cherche sous la confusion des événemens, des actes et des paroles, cette trame forte et serrée. Du premier coup d'œil, il comprit le caractère de la guerre; il connaissait bien ses ennemis et les savait redoutables : on ne trouve pas dans son langage un mot qui prouve qu'il se fît jamais illusion sur les difficultés de sa tâche. Il les pressentait déjà quand il prit congé de ses voisins et amis de Springfield en ces termes touchans, où il me semble qu'on le trouve déjà tout entier, tel qu'il dut plus tard se révéler à son pays : « Personne ne peut comprendre la tristesse que j'éprouve au moment de cet adieu. C'est à ce peuple que je dois tout ce que je suis. Ici j'ai vécu plus d'un quart de siècle; ici mes enfans sont nés, et l'un y est enterré. Je ne sais pas si je vous reverrai jamais. Un devoir m'est imposé, plus grand peut-être que celui qui a été imposé à aucun citoyen depuis les jours de Washington. Washington n'eût jamais réussi sans le secours de la divine Providence, en laquelle il eut toujours foi. Je sens que je ne puis réussir sans la même assistance, et c'est de Dieu que, moi aussi, j'attends mon appui. Encore une fois, je vous dis adieu. » Ce n'est point par fierté que d'avance il choisit sa place historique à côté de Washington : il n'y a dans son langage que douceur, modestie, bonté; mais il comprend les dangers du présent, et déjà l'avenir se révèle à cet esprit doué de la clairvoyance propre aux âmes pures et désintéressées. C'est avec ces pensées qu'il quitta le pays qu'il aimait tant, et qu'il ne devait jamais revoir. Qu'on se rappelle les circonstances au milieu desquelles il recueillit le pouvoir des mains débiles de son prédécesseur. Washington et le Capitole même remplis de traîtres, le trésor vide, point de marine, point d'armée, quelques officiers, tous amis personnels des rebelles, les chambres profondément divisées, l'opinion publique presque aussi vivement soulevée contre les abolitionistes que contre les sécessionistes et les confondant dans ses colères irréfléchies, une disposition tacite ou avouée à éviter toute lutte immédiate ou directe avec l'esclavage, dans la pensée de ramener, s'il était possible, ceux que l'on considérait encore comme des frères égarés, le sentiment national s'abritant sous cette formule « *the Union as it was* (l'Union telle qu'elle était), » mais disposée en réalité, dans son aveugle ferveur, à rendre au sud bien plus que ses anciens priviléges, — voilà ce que M. Lincoln trouva autour de lui. Dans le flux des opinions, des passions, des projets contraires, il n'aperçut qu'un point immobile, et il s'y fixa. Tout devait changer, mais une chose devait rester debout, l'Union. La grande sagacité de M. Lincoln pénétra vite ce qu'il y avait dans les sentimens du peuple américain de faux, d'artificiel, de

périssable, et ce qu'il y avait de stable et de fondamental. Les yeux n'aperçoivent pas la racine tenace qui sous le sol fait presque partie du rocher : ils ne contemplent que les branches, les feuilles, les fleurs avec lesquelles jouent l'air et le soleil; mais quand un vent fougueux a emporté ces dernières, la vie se réfugie encore dans la racine.

L'attitude prudente, presque timide, de M. Lincoln au commencement de sa présidence s'explique par sa grande déférence pour l'opinion publique; une grande réserve lui était aussi imposée par les circonstances mêmes de son élévation au pouvoir. Depuis longues années, le parti démocratique régnait en maître à Washington; le parti républicain n'avait ni les traditions ni le prestige qui s'acquièrent par le long exercice de l'autorité; il n'avait même triomphé dans les élections que grâce à la division de ses adversaires. M. Lincoln était regardé comme un intrus dans cette capitale, où des hommes tels que Sumner, Seward, Chase furent si longtemps considérés comme des étrangers. Je suis, pour ma part, convaincu que, le jour où il entra à la Maison-Blanche, M. Lincoln se dit à lui-même, dans le silence solennel de sa conscience : « Je serai le libérateur de quatre millions d'esclaves; ma main a été choisie pour frapper de mort l'institution servile. » Devait-il, pouvait-il le dire tout haut, du balcon du Capitole? S'il l'eût fait, il eût passé pour un fanatique et un insensé. Peut-être une semblable déclaration eût-elle provoqué une guerre civile dans le nord; elle eût du moins soulevé de telles résistances que, dans la division des partis, tout eût fait naufrage, la constitution, les lois et le principe même de l'Union. M. Lincoln n'avait qu'une mission : sauver ce principe. Et comment pouvait-il la remplir, s'il se séparait audacieusement de l'opinion publique? Il fallut donc attendre patiemment que le pays reçût, l'une après l'autre, ces rudes et sévères leçons que donne la guerre, que la conscience populaire, troublée jusque dans ses profondeurs, s'ouvrît aux inspirations héroïques, aux grandes et généreuses émotions. M. Lincoln fut comme un médecin qui sait qu'il a un remède, mais qui ne peut s'en servir avant qu'une crise suprême soit passée. Ceux-là ont été bien injustes envers lui et envers le nord lui-même qui les ont accusés de n'avoir saisi l'arme de l'émancipation qu'à la douzième heure, dans un accès de désespoir et par haine de leurs ennemis. Cette haine n'était ressentie ni par le président ni par le peuple, et d'ailleurs, si grande que soit la cause de l'émancipation, — et ce n'est pas nous qui essaierons jamais de la diminuer, — on comprend que pour le peuple américain elle ne vînt qu'après la cause nationale elle-même : tant que le maintien de l'Union parut se lier en quelque manière à ce-

lui de l'institution du sud et des garanties que la constitution lui avait réservées, on peut s'expliquer le trouble et les embarras des hommes d'état, placés entre l'amour de leur pays et leur haine de l'esclavage.

M. Lincoln n'échappa pas entièrement à ces incertitudes. Il avait toute sa vie sincèrement détesté l'esclavage, il en avait cent fois prophétisé les dangers. Il n'avait jamais voulu croire avec M. Douglas que les lois sur l'esclavage fussent de même nature que les *oyster laws* (lois sur les huîtres) de la Virginie ou toute autre loi locale des états. Il disait publiquement le 17 juin 1858 à Springfield, dans l'Illinois : « Une maison divisée contre elle-même ne peut durer. Je crois que ce gouvernement ne peut se maintenir d'une façon durable, soutenu d'un côté sur l'esclavage, de l'autre sur la liberté. Je ne crois pas que cette Union sera dissoute ni que la maison tombera; mais elle cessera d'être divisée. » A Chicago, le 10 juillet 1858, il disait : « J'ai toujours détesté l'esclavage, autant, je crois, que tout abolitioniste. Le peuple américain regarde l'esclavage comme un grand mal social. » Et dans l'un de ses débats publics avec Douglas, à Ottawa, en 1858, il répétait : « Je ne puis que haïr l'esclavage. Je le hais à cause de sa monstrueuse injustice. » Jamais il ne varia sur ce point. Pendant comme avant la présidence, il répétait fréquemment cette maxime : « Si l'esclavage n'est pas un mal, rien n'est un mal. » — Voilà le langage du moraliste; mais le président des États-Unis était retenu par toute sorte d'entraves : il n'avança que pas à pas dans la voie de la politique émancipatrice; il ne pouvait aller plus vite que le peuple, mais il pressait incessamment ses amis d'agir sur l'opinion publique. Lui-même ne redoutait rien de la publicité et faisait appel aux mille voix des tribunes, des chaires, de la presse.

La constitution lui interdisait formellement toute immixtion dans le gouvernement intérieur des états restés fidèles; sa première préoccupation fut d'ailleurs de retenir dans le cercle de l'Union les états frontières, le Maryland, le Kentucky, le Tennessee, le Missouri, où l'esclavage existait encore au début de la guerre. Il ne pouvait songer à leur imposer l'abolition, mais il les pressa de modifier eux-mêmes leurs constitutions, et leur offrit généreusement l'appui de l'Union tout entière pour faciliter la transition entre l'ancien régime et le nouveau. Il songea quelque temps à peupler avec la race noire des colonies lointaines, la croyant impropre à se mêler à la race blanche; mais il abandonna cette pensée quand on lui parla prouva que le projet ne pouvait être exécuté. Quand on lui parla pour la première fois de lancer une proclamation pour émanciper les noirs dans les états rebelles, il se plaça d'abord à un point de

vue tout pratique. « Une proclamation, dit-il, n'émancipera personne. Autant vaudrait qu'un taureau essayât ses cornes contre la queue d'une comète. » Il se laissa persuader pourtant et comprit bientôt que, si la proclamation libératrice n'avait point d'effets matériels, elle aurait une immense portée morale dans le nord, dans le sud et dans le monde entier; que si elle n'avait point d'action dans le présent, elle en aurait dans l'avenir. Il en saisit si bien les conséquences indirectes et lointaines qu'il l'annonça d'avance et solennellement aux états du sud, et durant plus de trois mois les tint sous la menace. Le 1er janvier 1862, la proclamation fut lancée, et de ce jour on peut faire dater l'abolition de l'esclavage aux États-Unis.

Parfois néanmoins le président était repris par quelques inquiétudes, troublé par quelques doutes sur les futurs effets de ce grand acte. Il pouvait craindre que la cour suprême ne rendît quelque jour un arrêt qui fît de la proclamation une lettre morte et la déclarât inconstitutionnelle. Il profita de la mort du *chief-justice* Taney, qui pendant près de trente ans avait été l'instrument docile de l'oligarchie du sud, pour offrir la plus haute fonction judiciaire du pays à un ennemi résolu de l'esclavage, M. Chase, bien qu'à ce moment M. Chase, sorti du ministère, eût pris vis-à-vis de l'administration une attitude mécontente, sinon hostile. Toutes les fois que les abolitionistes exprimaient quelque crainte au sujet de la proclamation, il les rassurait; il faisait comprendre, quand il le pouvait, au peuple américain qu'en ce qui le concernait au moins, cet acte avait un caractère irrévocable. Il lui disait dans son message du 8 décembre 1863 : « Je n'essaierai point de rétracter ou de modifier ma proclamation émancipatrice, et je ne rendrai jamais à l'esclavage une seule personne qui aura été déclarée libre aux termes de cette proposition ou d'aucun acte du congrès. » Un an après, en prévision de l'élection présidentielle, dont le terme allait arriver, il répétait la même déclaration et ajoutait : « Si le peuple, par quelque moyen ou procédé, faisait jamais au pouvoir exécutif une obligation de rendre à l'esclavage ceux que ma proclamation a affranchis, c'est un autre, non moi, qu'il devra choisir pour l'instrument de sa volonté. »

Il s'était fixé à la politique émancipatrice avec autant de ténacité qu'au principe même de l'Union dès que la nation confondit ces deux causes en une seule. On se rappelle que pendant l'été dernier des commissaires du sud entrèrent en pourparlers officieux, au Canada, auprès du Niagara, avec quelques hommes politiques du nord. M. Lincoln ne voulait point traiter directement avec eux, et se contenta de donner à ceux qui allaient représenter le nord dans

cette conférence un billet ainsi conçu, où l'on retrouve quelque chose de la finesse du *lawyer* avec la sagacité de l'homme d'état : « A tous ceux que cela peut concerner. Toute proposition qui embrassera le rétablissement de la paix, l'intégrité de l'Union et l'abandon de l'esclavage, et qui sera présentée avec et par l'assentiment de ceux qui contrôlent les armées actuellement en guerre contre les États-Unis, sera reçue et examinée par le pouvoir exécutif des États-Unis, et l'on y répondra par des termes libéraux en ce qui touche tous les points collatéraux et secondaires. » Au printemps de 1865, le vice-président de la confédération, M. Stephens, ayant demandé à conférer personnellement avec M. Lincoln, le président consentit à le voir dans la rade du fort Monroe; là encore il insista aussi énergiquement sur l'abolition de l'esclavage que sur la reconnaissance immédiate de l'Union, et tout en témoignant des intentions les plus conciliatrices, il refusa de se laisser entraîner dans aucune compromission dangereuse pour les grands principes qu'il avait charge de défendre.

Pendant cette longue conférence, tenue sous les canons du fort Monroe, il ne perdit pas de vue un seul instant l'objet principal qu'il s'était proposé d'atteindre. En vain M. Stephens lui fit-il entrevoir que les armées du nord et du sud se réconcilieraient bien vite sur de nouveaux champs de bataille où se mêleraient les drapeaux de tous les états, que dans l'ivresse de grandes victoires obtenues contre un ennemi du dehors les passions excitées par la guerre civile céderaient la place à des passions nouvelles, que, l'honneur militaire du sud une fois sauf, les sacrifices politiques coûteraient moins à son orgueil : M. Lincoln resta inflexible; il ne voulut ni acheter le triomphe de l'Union au prix d'une guerre étrangère, ni sacrifier la race noire à l'ambition de son peuple.

M. Lincoln sentait toutefois que l'abolition de l'esclavage ne devait point conserver le caractère d'une mesure de salut public défensive et militaire en quelque sorte. Aussi, quand la convention de Baltimore, qui le porta pour la seconde fois à la présidence, lui demanda de soumettre au congrès d'abord, puis aux états, un projet d'amendement à la constitution, il s'empressa de le faire, pour effacer des lois du pays la dernière trace de la fatale institution qui avait failli le perdre. Je me trouvais à Washington pendant que la proposition d'amendement fut discutée, et je sais avec quel intérêt le président suivit toutes les phases de ce mémorable débat. Son langage s'était depuis quelque temps empreint d'une singulière solennité toutes les fois qu'il parlait de l'esclavage. On aime à répéter les paroles qu'il adressait au congrès dans son message du 1er décembre 1862 : « Concitoyens, nous ne pouvons échapper à l'his-

toire. Nous tous qui faisons partie de ce congrès et de cette administration, on se souviendra de nous en dépit de nous-mêmes. Notre insignifiance ou notre valeur personnelle ne peut garantir aucun de nous. L'épreuve à travers laquelle nous passons laissera autour de nos noms une auréole d'honneur ou d'infamie jusqu'à la plus lointaine génération. Nous disons que nous défendons l'Union : le monde ne l'oubliera pas. Nous nous disons capables de la sauver : le monde en a pris acte. En donnant la liberté à l'esclave, nous assurons la liberté de ceux qui sont libres. D'autres moyens peuvent réussir, celui-là ne peut faillir. »

Le ton, déjà si noble, ne fait que s'élever et devient tout à fait religieux dans le discours qu'il prononça le 4 mars 1865, le jour de sa deuxième inauguration : « Si Dieu a voulu que soit engloutie toute la richesse accumulée par des esclaves pendant deux cent cinquante ans de travail sans rémunération, et que chaque goutte de sang tirée par le fouet soit payée d'une autre goutte de sang versée par l'épée, qu'il en soit ainsi, car les jugemens de Dieu sont justes et sont vrais! — Sans malice pour personne, pleins de charité pour tous, pleins de confiance dans le droit, en tant que Dieu nous permet de voir le droit, travaillons à finir notre ouvrage, à cicatriser les blessures de la nation ; n'oublions pas ceux qui ont affronté les batailles, et leurs veuves, et leurs orphelins ; faisons tout ce qui peut contribuer à établir et à consolider une paix durable parmi nous-mêmes et avec toutes les autres nations. »

Après de telles paroles, comment pourrait-on encore accuser M. Lincoln de n'être entré qu'à regret dans la voie où dès le début le poussaient les abolitionistes? S'il n'y avança qu'avec lenteur, c'est qu'il savait qu'il ne pouvait se séparer de la nation. La patience, la modération, n'étaient pas seulement chez lui des qualités naturelles; il les regardait comme les devoirs de sa haute position. Tandis qu'autour de lui tous pouvaient s'abandonner sans réserve aux élans du patriotisme, de l'indignation, de la colère, lui seul devait rester calme, il était le président de tous les états, rebelles ou fidèles. Quand l'Union recevait de si cruelles blessures, il ne voulait pas lui-même la frapper. Jamais un mot blessant, une parole amère ne sortait de sa bouche. Il m'arriva, pendant mon séjour à Washington au commencement de cette année, de causer avec lui de M. Jefferson Davis. On jugera de la modération et de la modestie de son langage par ces paroles que je me rappelle textuellement : « Nos adversaires ont été plus heureux que nous, ils ont eu cette bonne fortune que leur chef est un homme des plus habiles, très capable de mener en même temps les affaires civiles et celles de la guerre. Comme ministre de la guerre, M. Davis avait connu tous

les officiers de l'armée régulière; moi, je n'en avais vu que trois avant d'arriver à Washington comme président. » Longtemps son âme clémente recula devant les nécessités les plus impérieuses : on eut beaucoup de peine à obtenir de lui la permission de fusiller les déserteurs. Il était toujours prêt à faire grâce. Il n'avait pas besoin de pardonner les attaques et les injures contre sa personne, il les ignorait. Cette bonté n'était point de la faiblesse; il n'y avait point place pour ce dernier sentiment chez cet homme si robuste, si dur à lui-même, qui toute sa vie avait respiré l'air de la liberté et subi les frottemens de la vie démocratique.

Avec cette âme si haute, et qui par momens se réfugiait dans des pensées supérieures à la politique vulgaire, M. Lincoln n'avait pourtant rien d'un doctrinaire. Il avait été élevé à la rude école de l'expérience; elle resta toujours son seul guide. Il ne se piquait point d'une inflexible logique, et sa volonté dédaignait l'appareil des vaines formules. Les livres lui avaient appris moins que les hommes; il ne se croyait point meilleur que l'humanité. Homme du peuple, il pensait qu'on ne sauve point un peuple en dépit de lui-même. Quand il arriva au pouvoir : « Telle quelle, dit-il, je ferai marcher la machine. » On l'a vu, sur la question de l'esclavage, variant de langage et suivant avec docilité la pression de la nécessité, n'insistant d'abord que pour empêcher l'extension de l'institution servile dans les nouveaux territoires, se prononçant plus tard pour l'émancipation graduelle d'abord, puis immédiate, arrivant enfin, après deux ans de guerre civile, aux résolutions suprêmes, délivrant d'un trait de plume trois millions d'esclaves et n'hésitant pas en dernier lieu à demander à la nation de modifier sa charte fondamentale pour rétablir l'unité et l'harmonie dans les mœurs et dans les lois.

La question de la réorganisation, ou, comme l'on dit aux États-Unis, de la *reconstruction* des états du sud reconquis par les armes fédérales, a préoccupé M. Lincoln depuis l'origine même du conflit. Sur ce point encore, on ne peut dire qu'il eût un système bien arrêté. Il répugna toujours à sa pensée d'en venir à ne plus considérer les états du sud comme des états véritables, à les regarder comme de simples territoires déchus de leur ancienne dignité et faisant partie de ce domaine extérieur à la confédération proprement dite que les armes ou la diplomatie de l'Union peuvent toujours accroître. Il était disposé à reconnaître dans un état pacifié tout simulacre, tout fantôme de gouvernement, pourvu qu'il se déclarât fidèle à l'Union. Il permit un peu arbitrairement, il faut bien qu'on l'avoue, à un dixième des habitans de l'état, à la simple condition de prêter le serment d'allégeance, de reformer des cadres politi-

ques, de nommer des conventions, des législatures, des gouverneurs. Il se montra toujours impatient de replacer un pouvoir civil, si fragile encore et si éphémère qu'il pût être, à côté du pouvoir militaire, pour enlever à l'occupation les caractères ou du moins l'apparence de la conquête. Cette préoccupation put l'entraîner à quelques fautes, mais il nous semble qu'elle faisait honneur à son libéralisme. Comme il le disait au reste dans sa proclamation du 9 juillet 1864, il ne voulait point inflexiblement se lier à un plan de reconstruction définitif. Il le répétait encore le 11 avril dans le dernier discours qu'il prononça en public. « Nous sommes, dit-il, tous d'accord sur ce point que les états séparés ne se trouvent pas dans une situation normale vis-à-vis de l'Union, et le but du gouvernement est de les placer dans une situation régulière. Je vois qu'il est possible et même facile de le faire en n'examinant pas si ces états sont jamais sortis de l'Union. Les trouvant dans l'Union, ne cherchons pas s'ils ont été dehors. Je voudrais que le corps électoral de la Louisiane se composât de cinquante mille, de trente mille, ou même de vingt mille électeurs, plutôt que de douze mille. Il est aussi regrettable que le droit électoral n'appartienne pas encore aux hommes de couleur. Je voudrais que ce droit fût au moins conféré aux hommes de couleur intelligens et à ceux qui ont servi comme soldats. Cependant la question reste la même. La Louisiane ayant maintenant un gouvernement d'état, faut-il essayer de le modifier et de le fortifier, ou faut-il le rejeter entièrement? Il y a dans cet état douze mille électeurs qui ont juré fidélité à l'Union, organisé un gouvernement, adopté une constitution libre (c'est-à-dire abolissant l'esclavage). Faut-il désorganiser ce corps et retirer la coupe de la liberté des lèvres des noirs? Au contraire, si on encourage ce nouveau corps électoral, il adhérera à son œuvre, il fera des prosélytes, et l'homme de couleur finira par obtenir la franchise électorale. Admettons que le gouvernement de la Louisiane ne soit qu'un œuf : ne vaut-il pas mieux le couver que de le briser? Ce qu'on peut dire de la Louisiane, on peut le dire des autres états. Les principes sont inflexibles; mais il n'est pas possible, dans une transformation aussi extraordinaire, de poser une règle inflexible. Je devrai peut-être faire une nouvelle proposition au sud, quand le moment sera venu. »

M. Lincoln ne tenait pas plus obstinément aux hommes qu'aux mesures : dès qu'ils pouvaient servir son grand dessein national, tous lui étaient bons; dès qu'ils devenaient un obstacle, tous étaient rejetés. Il ne sacrifia jamais le plus mince devoir à ses amitiés personnelles. Les démocrates avaient accès aussi facilement auprès de lui que les gens de son propre parti. Il n'eut jamais de favori et se déroba toujours aux influences trop envahissantes. Seul responsable,

et dans un temps où cette responsabilité était devenue un poids presque écrasant, il sut garder entière son indépendance. Il usa de sa prérogative avec une fermeté qui parfois put sembler de l'audace, sans jamais subordonner l'intérêt de l'Union à la vaine satisfaction de son orgueil. Il rendit à l'Angleterre les commissaires confédérés pris à bord du *Trent* sans consulter le congrès, le sénat ni le cabinet, sans se laisser troubler par les murmures de l'amour-propre national; il ôta au général Mac-Clellan le commandement de l'armée du Potomac presque au lendemain de la victoire d'Antietam, parce que les sentimens de ce général n'étaient plus en harmonie avec ceux du pays, et qu'il voulait épargner à la république les conflits entre la puissance militaire et le pouvoir civil. Il frappa sans hésiter le général Fremont à Saint-Louis, le général Hunter dans la Caroline du nord, parce que leurs proclamations abolitionistes dépassaient et devançaient l'action du gouvernement. Il destitua deux fois le général Butler, une fois à la Nouvelle-Orléans, puis à l'armée du James-River, quand cet auxiliaire énergique devint une gêne et cessa de se plier à la discipline. Il essaya successivement Mac-Clellan, Burnside, Hooker, Grant, jusqu'à ce qu'il eût trouvé dans ce dernier un général capable de mener les opérations de la guerre avec suite, énergie et succès. Le moins qu'il le pouvait, il intervenait dans le détail de ces opérations, surtout dans les derniers temps. Il n'imposait aux généraux qu'une obligation absolue, celle de conserver à tout prix à l'Union sa capitale.

Le trait du caractère de M. Lincoln qui a été peut-être le plus méconnu est sa ferme et inflexible volonté; c'est que, n'ayant aucune des vanités de la puissance, il s'attachait plutôt à la voiler qu'à en montrer sans cesse l'appareil. Cette volonté d'ailleurs ne s'appliquait qu'à certains points capitaux : sur les détails, sur les questions d'ordre secondaire, elle laissait la place à une complaisance affable et indifférente. Elle était aussi, qu'on me passe le mot, plutôt défensive qu'agressive, elle évitait les conflits inutiles, les victoires stériles. On n'eût jamais soupçonné un si grand fonds de ténacité chez un homme qui écoutait tout le monde, chez ce causeur bienveillant qui accueillait avec la même cordialité les députations de toutes les parties de l'Union. Il était plus accessible qu'aucun de ses ministres, que M. Seward, enfermé dans la secrétairerie d'état et tout occupé à tenir les fils embrouillés de la diplomatie américaine, que M. Stanton, le ministre de la guerre, travailleur infatigable, visant à mériter ce nom de Carnot américain que M. Seward lui a un jour donné. Pour qui connaît Washington, il semblera merveilleux que M. Lincoln ait réussi à préserver l'indépendance et l'intégrité de sa volonté personnelle, tout en restant aussi débonnaire, aussi abordable. Washington est en effet une ville purement

politique : ôtez la Maison-Blanche et le Capitole, il n'y reste rien; les hôtels, les maisons particulières n'y sont que des antichambres du congrès. On y coudoie sans cesse sénateurs, députés, envoyés de toutes les parties de l'Union, gouverneurs des états. Aucune influence durable, sociale, religieuse ou simplement mondaine, ne s'y mêle à l'exercice des droits et des devoirs de la vie publique; les députés de Nevada ou de la Californie n'ont à débattre avec ceux du Massachusetts et du Maine que des questions générales. On est toujours sur le forum; dans un tel milieu, l'esprit de parti s'aiguisant, s'exaltant sans cesse, il est difficile de conserver la mesure et la froideur qui sont les défenses de la volonté individuelle. Pendant les quatre années de sa présidence, il ne s'est peut-être point passé un jour où M. Lincoln n'ait subi la pression des ambitions, des rancunes, des prétentions personnelles. Il se défendait par sa discrétion, se dérobait par sa souplesse, et au milieu de l'agitation universelle conservait son calme avec sa modération résolue.

Jamais il n'eut de véritable cabinet, bien qu'il réunît quelquefois le conseil des ministres. S'isolant dans sa responsabilité, il enferma ces derniers dans les affaires extérieures, dans les finances ou dans la guerre, laissant à chacun, dans le cercle de ses attributions, une autorité à peu près complète. S'il s'isolait ainsi un peu trop suivant ses détracteurs, ce n'était ni par ambition ni par orgueil : la nécessité l'obligeait à faire travailler en même temps pour le bien de l'état des ministres quelquefois séparés par des méfiances et des antipathies personnelles. Sur presque toutes les matières, il manquait de leurs lumières spéciales. Sa grande science était la connaissance des hommes. Il savait s'en servir, et trouver les meilleurs ouvriers pour les tâches qu'il se sentait lui-même peu capable d'accomplir. Aussi ignorant des affaires de l'Europe, de ses dynasties, de ses hommes d'état, de sa politique enchevêtrée qu'il connaissait bien son propre pays, il avait eu le bon sens d'abandonner entièrement le labeur diplomatique à M. Seward, plus capable que personne de faire respecter les droits et la dignité des États-Unis sans les jeter dans des complications extérieures. Sur un point seulement, il s'était mis d'accord avec lui : il voulait, par tous les moyens honorables, préserver son pays de la guerre avec les puissances européennes tandis qu'il était déchiré par la guerre civile. Malgré bien des provocations, il n'employa jamais à l'égard de ces puissances que le langage le plus amical et le plus réservé. En cela, il ne se montra pas seulement politique habile; il obéissait aussi à l'instinct secret de son cœur : homme de l'ouest, il n'éprouvait pas, à l'endroit de l'Europe, de ses appréciations, de ses critiques, les susceptibilités si vives des habitans des états de l'Atlantique. Il y

avait au fond un peu d'indifférence, peut-être même une pointe de dédain, dans l'uniforme tranquillité de son langage.

Son grand amour, son grand respect étaient pour le peuple américain. Mandataire de la nation, il ne prétendait ni la guider ni lui résister, il voulait marcher avec elle. Il excellait à conduire les hommes politiques, qui naïvement croyaient parfois le conduire; il ne visa jamais à mener le peuple. Il avait une foi entière, absolue dans la sagesse, le bon sens, le courage, le désintéressement de sa nation. Cette foi était restée aussi vierge à Washington que dans les déserts de l'Illinois; son esprit n'était pas emprisonné dans cette étrange capitale, demi-ville, demi-village, où, comme les palais de marbre y avoisinent les masures, les hautes vues des hommes d'état sont étouffées et obscurcies par la bassesse des solliciteurs, les convoitises éhontées, les mensonges et les intrigues des ambitions vulgaires. Ses yeux allaient au-delà et se portaient sans cesse du Massachusetts au Missouri, de l'Illinois à la Pensylvanie. Il savait se débarrasser des importuns par des bons mots, il répondait aux prétentieuses exhortations par des anecdotes piquantes ou des paraboles. Sa nature élastique et ferme se raidissait contre les coups les plus imprévus de la fortune, et souvent il relevait le courage de ses amis par sa bonne humeur stoïque. Sous son langage bizarre, parfois trivial, perçait un bon sens profond. Ses mots allaient droit au peuple et se gravaient dans tous les esprits. Quel discours prononcé pendant la campagne présidentielle de 1864 vaut ce simple trait de M. Lincoln : « Ce n'est pas au milieu d'un gué qu'on change de chevaux? »

La causticité de M. Lincoln n'était pas seulement l'enveloppe d'une grande sagesse : elle cachait aussi une âme un peu timide et douée d'une douceur presque féminine. Sa verve comique était, qu'on me passe le mot, une sorte de pudeur. La pureté de sa vie avait donné à ses sentimens une délicatesse touchante dans une nature aussi robuste, mais qui restait enveloppée dans une écorce rugueuse. « Venez voir, me dit un jour mon ami Charles Sumner, saint Louis sous le chêne de Vincennes. » Il m'apprit alors que le président une fois la semaine, quelque pressantes que fussent ses occupations, ouvrait son cabinet à tous ceux qui désiraient lui adresser une demande ou une réclamation. Nous partîmes pour la Maison-Blanche et pénétrâmes dans le cabinet de M. Lincoln, où nous prîmes place, sans être annoncés, avec une douzaine de personnes qui attendaient leur tour. Sur tous les murs étaient tendues d'immenses cartes géographiques représentant les diverses parties du théâtre de la guerre. Au-dessus de la cheminée pendait le portrait du président Jackson, figure sèche et dure, empreinte d'une

extrême énergie; sur le marbre, il n'y avait qu'une belle photographie de John Bright, l'éloquent défenseur de l'Union américaine dans le parlement anglais. Par deux vastes fenêtres, j'apercevais les lignes blanches du Potomac, les collines sinueuses du Maryland et l'obélisque interrompu de Washington se dressant sur le ciel bleu. Entre les deux fenêtres était placé transversalement un vaste bureau devant lequel était assis le président. Il ne remarqua point l'entrée de M. Sumner, étant occupé à causer avec un pétitionnaire qu'il renvoya presque aussitôt après notre arrivée. L'huissier, vêtu comme tout le monde, fit avancer une femme : elle était fort émue et eut beaucoup de peine à expliquer que son mari était un soldat de l'armée régulière, qu'il avait servi fort longtemps et demandait l'autorisation de quitter son régiment pour venir en aide à sa famille. Elle s'embarrassait à chaque instant. « Laissez-moi vous aider, » lui dit M. Lincoln avec bonté, et il commença à lui adresser des questions avec la méthode et la clarté d'un avocat. Sur le rectangle lumineux de la fenêtre, traversée par un flot de soleil, son profil se détachait en noir; sa main droite, que souvent il passait dans ses cheveux, les avait hérissés en touffes désordonnées. Pendant qu'il parlait, tous les muscles de la face, mis en mouvement, imprimaient des contours anguleux et bizarres à sa tête un peu méphistophélique; mais sa voix avait une douceur presque paternelle. Après avoir interrogé la pauvre femme : « Je ne puis, lui dit-il, vous accorder moi-même ce que vous demandez. J'ai le droit de licencier toutes les armées de l'Union, ajouta-t-il avec un rire étrange; mais je ne puis donner son congé à un soldat. Le colonel du régiment de votre mari peut seul satisfaire votre désir. » La femme se lamentait sur sa pauvreté. — Jamais, disait-elle, elle n'avait autant souffert. « Madame, lui répondit M. Lincoln en changeant le ton de sa voix avec une lente et pénétrante solennité, je participe à votre chagrin; mais songez que tous, tant que nous sommes, nous n'avons jamais souffert ce que nous souffrons aujourd'hui. Nous avons tous notre charge à porter. » Il se pencha ensuite vers elle, et pendant quelque temps on n'entendit que le murmure de deux voix. Je vis M. Lincoln écrire quelques mots sur un papier, il le donna à la solliciteuse et la congédia avec toutes les formes de la plus scrupuleuse politesse. Le moment d'après s'avança un jeune homme qui, offrant la main au président, cria d'une voix retentissante : « Moi, je ne suis venu que pour serrer la main d'Abraham Lincoln. — Bien obligé, répondit le président en offrant sa large main; c'est le jour des affaires. »

Ce respect pour le peuple se retrouve dans son langage quand il parle de l'armée. Lorsque fut inauguré le cimetière national de Get-

tysburg, M. Everett, en face de ce champ de bataille où s'étaient jouées les destinées de l'Amérique, fit un long discours où il épuisa toutes les ressources de sa merveilleuse éloquence. Combien j'eusse pourtant préféré entendre ces simples paroles que M. Lincoln prononça en face de toutes ces tombes : « Nous sommes réunis sur un grand champ de bataille de cette guerre! Nous sommes venus ici pour dédier une portion de ce champ à ceux qui ont donné leur vie pour que la nation puisse vivre. Cela est juste, cela est bien; mais dans le sens le plus large nous ne pouvons dédier, nous ne pouvons consacrer, nous ne pouvons sanctifier ce sol. Les braves gens, vivans ou morts, qui ont combattu ici, l'ont consacré mieux que notre pauvre pouvoir de louange ou de critique. Le monde tiendra peu de compte et se souviendra peu de temps de ce que nous disons ici; mais il ne pourra oublier ce qu'ils ont fait. C'est plutôt à nous, vivans, d'être consacrés ici à la grande tâche qu'ils ont laissée interrompue, afin que ces morts honorés nous inspirent un dévouement plus grand à la cause pour laquelle ils ont donné la dernière, la pleine mesure du dévouement, afin que nous résolvions ici hautement que ces morts ne sont pas morts en vain, que la nation, Dieu aidant, renaîtra dans la liberté, et que le gouvernement du peuple par le peuple, pour le peuple, ne périra point sur cette terre. »

N'est-ce point là la véritable éloquence, celle que l'orateur n'a point cherchée, et qu'il trouve sans y penser? Sous le poids d'une puissante émotion, il rejette les vains ornemens et atteint la pureté, la concision, la noblesse des plus grands modèles classiques. Ne sent-on pas aussi, sous ces accens pathétiques et contenus, quelque chose de cette tendresse dont j'ai parlé? On eût dit par momens, à voir M. Lincoln, qu'il portait dans son cœur le deuil de tous ceux qui étaient morts dans les terribles années de sa présidence. Une tristesse presque surhumaine passait parfois sur ce front où les rides étaient devenues des sillons, sur ce visage étrange où le rire des anciens jours s'était changé en un rictus douloureux. Je me rappelle, comme si c'était hier, avoir un soir rencontré le président à la nuit tombante. Il sortait de la Maison-Blanche, et, suivant son habitude, il allait chercher des nouvelles au département de la guerre. Personne ne l'accompagnait, bien que souvent on l'eût prié de ne jamais s'aventurer seul : il dédaignait le danger et détestait toute contrainte. Enveloppé dans un *plaid* pour se protéger contre le froid, il marchait lentement, perdu dans sa rêverie, pareil à un grand fantôme. Je fus frappé de l'expression pensive et souffrante de son visage. Les agitations, les inquiétudes, les émotions avaient lentement plié et brisé enfin cette nature forte et rus-

tique, usé les nerfs d'acier de ce géant. Pendant quatre ans, il n'avait pas eu une heure de repos. Ses fêtes mêmes étaient d'horribles souffrances : quand les salons de la Maison-Blanche s'ouvraient, le flot des visiteurs passait sans s'arrêter devant lui; sa large et loyale main serrait toutes celles qui se présentaient. Esclave du peuple américain, il était condamné à rester à Washington quand tout le monde en fuyait la poussière et la chaleur; il s'échappait seulement pour aller chercher un peu de verdure sur les riantes collines où se trouve la maison de campagne présidentielle, à côté du *Soldier's Home*, asile où l'état garde quelques invalides de la guerre du Mexique. Dans ses promenades, il voyait les beaux bois coupés pour faire place aux parapets et aux glacis des forts; à peu de distance, il rencontrait un grand cimetière où sont alignées dix mille tombes encore fraîches. J'ai vu, au milieu des bois, cette cité des morts, avec ses longues allées parallèles, où se dressent dix mille pierres blanches, toutes semblables, et chacune portant le nom d'un soldat. Il semble qu'on passe une revue en longeant ces interminables files dont la monotonie a quelque chose de terrible. Ces soldats qui dorment aujourd'hui dans un ordre que rien ne viendra plus troubler, M. Lincoln les avait vus jeunes, vigoureux, pleins de santé!

Sa retraite des champs ne fut pas toujours à l'abri des alertes; la cavalerie de Breckenridge s'aventura une fois jusqu'au pied des forts voisins, et de sa fenêtre M. Lincoln vit brûler la maison de son ami M. Blair. A une portée de fusil de sa campagne est la demeure d'un partisan du sud qui, au début de la guerre, faisait la nuit des signaux aux rebelles postés de l'autre côté du Potomac. On l'arrêta, il fut jeté en prison; mais M. Lincoln le fit relâcher. Partout autour de lui il apercevait l'image de la guerre : le pavillon étoilé flottant dans le ciel au-dessus des rouges lignes dont les angles déparent aujourd'hui le sommet des charmantes collines qui entourent Washington, les noirs canons dormant sur leurs affûts, les canonnières, les vapeurs, les transports descendant ou remontant le Potomac. Sur sa route, entre les hauteurs boisées du *Meridian Hill* et la Maison-Blanche, il traversait une plaine aride et déchirée, où l'on ne rencontre que de vastes hôpitaux de bois, bâtis à la hâte depuis le commencement de la guerre. Il vivait, on peut le dire, dans un camp; partout des habits bleus, des troupes de cavaliers lancés au galop, des détachemens en marche, des généraux à cheval suivis de leurs ordonnances, des ambulances, des voitures du train menées par des nègres et traînées par des mulets, tout le désordre de la guerre sans aucune de ses grandes émotions. Cette existence affairée, inquiète, n'avait ni loisirs ni plaisirs. La fortune modique de M. Lincoln ne lui permettait point d'offrir à beaucoup

de personnes l'hospitalité de la Maison-Blanche ; il n'avait jamais voulu recevoir ses appointemens qu'en papier-monnaie, comme tous les autres fonctionnaires publics, quoique le congrès eût bien volontiers consenti à ce qu'ils fussent payés en or. Il s'appauvrit, loin de s'enrichir, en tenant pendant quatre années les rênes du gouvernement, alors que le budget des États-Unis atteignait d'un bond un chiffre comparable seulement à celui du budget des états européens les plus anciens et les plus riches. Il ne dérobait aucun de ses instans aux affaires : il n'entra qu'une fois pendant ces quatre ans dans la belle serre attenante à la maison présidentielle. Pour seule distraction, Mme Lincoln le conduisait de loin en loin, presque malgré lui, au théâtre. Il aimait Shakspeare avec passion. « Il m'importe assez peu, me dit-il un jour, que Shakspeare soit bien ou mal joué ; chez lui, la pensée suffit. »

J'eus un jour, au mois de janvier de cette année, l'honneur d'être invité à l'accompagner à la représentation du *Roi Lear*. Je me rendis avec lui à ce même théâtre de Ford et dans cette même loge où il a été si lâchement assassiné. Le théâtre de Washington est petit et délabré ; on arrivait à la loge présidentielle en suivant un passage laissé libre derrière les spectateurs des galeries, et il n'y avait qu'une porte à ouvrir, un rideau à écarter, pour y entrer. L'appui de la loge était couvert d'une pièce de velours rouge, mais on n'avait pas même pris la peine de recouvrir à l'intérieur, de velours ou de drap, les planches de sapin qui formaient le devant. Je fus, on le comprendra facilement, plus occupé du président que de la pièce. Pour lui, il écoutait attentivement, bien qu'il sût tout le drame par cœur : il en suivait tous les incidens avec intérêt, et ne causait avec M. Sumner et avec moi que durant les entr'actes. Son second fils, âgé de onze ans, était auprès de lui : M. Lincoln le tenait presque tout le temps appuyé contre lui, et souvent pressait la tête rieuse ou étonnée de l'enfant sur sa large poitrine. A ses nombreuses questions il répondait avec la plus grande patience. Certaines allusions faites par le roi Lear aux douleurs de la paternité faisaient passer comme un nuage sur le front du président : il avait perdu un jeune enfant à la Maison-Blanche, et ne s'était jamais consolé de sa mort. Qu'on me pardonne de réveiller des souvenirs si personnels, qu'en d'autres circonstances je n'eusse jamais songé à livrer à d'autres qu'à quelques amis, car c'est là même, dans ce lieu où je le vis entouré des siens, que la mort vint frapper cet homme plein de mansuétude, plus doux qu'une femme, aussi simple qu'un enfant. C'est là qu'il reçut la flèche du Parthe de l'esclavage vaincu, et qu'il tomba pour ne plus se relever, noble victime de la plus noble des causes.

Même en mourant, M. Lincoln a encore servi l'Union, à laquelle

il avait déjà tant donné, car il y a des émotions si puissantes qu'elles servent comme de ciment à toutes les âmes : elles élèvent le cœur des nations, imposent silence aux grondeuses résistances, jettent comme un voile d'oubli sur le passé et rapprochent toutes les volontés. Il ne faut donc point trop plaindre les États-Unis, comme nation, d'avoir perdu ce chef en qui ils avaient mis leur confiance : il restera, président invisible, à la Maison-Blanche et inspirera longtemps encore les conseils de la nation. C'est d'ailleurs le propre des gouvernemens libres que de former assez d'hommes pour qu'aucun d'eux ne devienne jamais absolument nécessaire; les destinées de la nation n'y sont point suspendues au fil fragile d'une existence unique; ceux qui se trouvent élevés aux plus hautes fonctions de l'état s'y adaptent avec une merveilleuse aisance aux nouvelles circonstances où ils se trouvent placés : la liberté a commencé leur éducation, la responsabilité l'achève. Que l'on compare les jugemens que l'Europe portait il y a quatre ans sur M. Lincoln aux témoignages de respect qu'elle prodigue aujourd'hui tardivement à sa mémoire! Sans doute l'exercice du pouvoir au milieu des circonstances les plus critiques l'avait grandi, mais il était bien le même homme quand il acceptait avec une résolution modeste le fardeau de l'autorité et quand ses premières paroles n'éveillaient d'autres échos que ceux d'une froide et frivole critique.

Le successeur de M. Lincoln, arrivant au pouvoir dans les circonstances les plus tragiques et les plus imprévues, ne s'est pas senti troublé par l'effrayante responsabilité qui du jour au lendemain lui a été imposée. Les commentaires malveillans d'un journal démocratique de New-York, relatifs à son attitude le jour de la seconde inauguration de M. Lincoln, avaient jeté une défaveur injuste sur cet homme d'état et fait oublier, au milieu de ridicules et injurieuses rumeurs, le courage qu'il avait déployé dans le sénat en face des premières menaces de la sécession et plus tard dans le Tennessee, déchiré par la guerre civile. L'attitude et le langage de M. Andrew Jonhson ont déjà dissipé les inquiétudes de ceux qui ont pu le croire indigne de sa grande tâche. L'orateur dont la voix a si souvent ému le sénat, et qui un jour seulement avait été au-dessous de lui-même par suite d'une indisposition passagère, a retrouvé des accens nobles, fermes et élevés. S'il s'y mêle plus d'amertume que dans les discours de M. Lincoln, ne peut-on l'expliquer par les terribles émotions qui ont agité la ville de Washington et tous les États-Unis? Qu'on cherche dans l'histoire quelque chose de comparable à ce dernier acte du grand drame de la guerre, à ce peuple jeté des hauteurs du triomphe dans un abîme de trouble et de deuil! M. Johnson pouvait-il se défendre des sentimens qui

ont rempli tous les cœurs d'un bout à l'autre de son pays? Était-ce au successeur de M. Lincoln d'affecter de ne les point éprouver? Il a pourtant accordé, on le sait, au général Johnston une capitulation aussi honorable que celle obtenue de son prédécesseur par le général Lee. Le nord est déterminé à user de modération envers tous ceux qui loyalement rentreront dans l'Union; mais il ne veut pas compromettre l'avenir, la paix achetée par de si grands sacrifices, les grands intérêts qui s'attachent à sa cause, par aveuglement ou par faiblesse. Il ne veut point abandonner au hasard ou à l'astuce de ses derniers adversaires le règlement des grandes questions qui restent à résoudre pour assurer la suprématie des principes qu'il a défendus si glorieusement sur les champs de bataille. On n'a point à redouter de M. Johnson des mesures révolutionnaires ou tyranniques; mais il restera à la Maison-Blanche ce qu'il a été dans son état, le défenseur énergique de l'Union et l'ennemi résolu de l'esclavage.

S'il n'est pas besoin d'offrir à la république américaine, frappée dans l'élu de son choix, mais déjà groupée autour d'un chef nouveau, les témoignages d'une inquiète pitié que sa fierté repousse, on peut du moins plaindre ce rude travailleur qui n'a pas reçu le prix de sa tâche, et qui pendant toute sa vie n'a pas connu le repos. Aux États-Unis, son deuil est autant un deuil privé qu'un deuil national. Les crêpes noirs ne flottent pas seulement sur les palais des administrations publiques, ils pendent tristement devant les plus humbles maisons. Des populations en larmes suivent ce cercueil qui de Washington se dirige lentement vers l'Illinois. Comme il arrive toujours, le peuple, surpris par sa douleur, ne sent bien qu'aujourd'hui tout ce qu'il a perdu. Condamné par les événemens à devenir un grand homme, M. Lincoln a obtenu la gloire, qu'il n'avait jamais convoitée. Avec quel empressement et quelle joie il l'eût repoussée, s'il eût à ce prix pu épargner à son pays les douloureuses épreuves parmi lesquelles son nom devait lentement s'élever! Cette gloire survivra à bien des renommées bruyantes et mensongères; elle ajoutera des traits nouveaux à ce pur idéal qui place la grandeur dans la simplicité, qui incline la puissance devant la loi, et qui ne sépare plus l'héroïsme de l'abnégation. J'aurai tout dit si j'appelle M. Lincoln un homme d'état chrétien, en prenant ce mot dans le sens le plus sublime. Il ne pensa jamais à lui-même : aussi son pays et le monde se souviendront-ils toujours de lui.

AUGUSTE LAUGEL.

CROQUIS SATIRIQUES

A LA MUSE ANTIQUE.[1]

Autrefois indigné de voir régner le mal,
Avec l'iambe ardent j'évoquai Juvénal,
Et, le poignet armé d'une plume sévère,
Aux noirs excès du temps je déclarai la guerre.
Aujourd'hui, moins rigide et peut-être moins bon,
Je satirise encor, mais sur un autre ton.
Quittant de Némésis la sublime folie,
Je prends modestement le masque de Thalie,
Et soudain me voilà réglant mes faibles pas
Sur ceux du tendre ami du noble Mæcenas,
Et cherchant de mon mieux à retrouver la trace
Que dans les champs latins laissa jadis Horace.
Imiter de nos jours même Horace, à quoi bon?
De votre propre vin versez-nous, — dira-t-on?
Imiter! pourquoi pas? Que l'on est difficile
A cette heure! Autrefois l'on était plus habile
Avec moins de fierté. Nos aïeux sans remords
Savaient mettre à profit les richesses des morts,
Et ces naïfs amans de l'antique science
S'estimaient très heureux, si leur intelligence
Réussissait à faire entrer dans leurs écrits,
Vivantes, les beautés de quelques vieux esprits.
Autre temps, autre soin. De nos auteurs la veine
En ce siècle fécond est si fertile et vaine,

(1) M. Auguste Barbier revient à la satire, mais c'est Horace qu'il prend cette fois pour guide, et non Juvénal. Les pièces qu'on va lire sont détachées d'un volume qui paraîtra prochainement, et qui montrera sous un nouvel aspect l'auteur des *Iambes* et du *Pianto*.

Que tirer des anciens le moindre petit mot,
C'est tomber dans le cuistre et s'appeler un sot.
A trop haut prix, je crois, se cotent les modernes.
Ils jugent par trop vif le feu de leurs lanternes,
Sans savoir si pourtant cette neuve clarté
Ira comme l'antique à la postérité.
A mon sens, les anciens faisaient moins de tapage;
Mais, doués par le ciel d'un esprit juste et sage,
Ils aimaient la nature, et, l'observant sans fin,
En rendaient les contours d'un pinceau net et fin.
De là tous ces beaux vers que la grâce décore,
Nés depuis trois mille ans et qui vivent encore,
Ces écrits pleins de sens, de vigueur et de sel,
Où la vérité mit son cachet immortel.
Aussi qui tient en main l'un de ces beaux génies
A-t-il d'en profiter de terribles envies,
Et se sent-il tenté, par un adroit larcin,
D'enlever une pierre à son brillant écrin,
De découper un pan de sa pourpre divine
Pour faire que la sienne un peu plus s'illumine,
Pensant qu'à cette robe arracher un morceau
N'est point se revêtir d'un stérile lambeau
D'étoffe, mais qu'avec ce fin tissu de laine
C'est ravir une part de la nature humaine,
De ce fond immortel qui ne change jamais,
Quel qu'en soit le pays et quels qu'en soient les traits.
Voilà ce que j'essaie... Ah! quand la veine s'use,
Que pour nous de baisers moins prodigue est la Muse,
Il faut se départir des grands airs d'inventeur
Et faire volontiers œuvre d'imitateur.
A ce métier d'ailleurs, si j'ai bonne mémoire,
On peut encor parfois grapiller quelque gloire.

LA BONNE TACTIQUE

Un matin, dégoûté de la rime indocile,
Dans un coin populeux de notre grande ville
J'errais, quand tout à coup s'élève une rumeur :
Un homme s'enfuyait en criant : Au voleur!
Et désignait du doigt la route présumable
Que dans son vif élan avait pris le coupable.
Et chacun de bondir vers l'endroit qu'il montrait;
Mais lui, par un détour, à l'opposé courait,

Laissant s'évertuer le menu populaire
Après l'ombre du gueux, qui n'était que chimère.
Le vrai voleur, c'était lui-même, et par son mot,
Le drôle! il avait mis tout le monde en défaut.
Or, comme j'admirais ce tour de passe-passe
Et comme on en impose à l'ignorante masse,
A part moi je me dis : Au monde des salons
Que de semblables gens aujourd'hui nous voyons!
C'est le jeu. Par trop sot serait le personnage
Qui se présenterait sans un masque au visage
Dans ce champ de lumière et de publicité
Où vit si follement notre société.
Que veut-on? Usurper l'honneur et les hommages
Naturellement dus à la vertu des sages?
Non, ce but de nos jours n'agite point le cœur,
Et l'on a peu souci de paraître meilleur.
Ce qu'on cherche plutôt, c'est un bon artifice
Qui permette à chacun de suivre en paix son vice,
Sans craindre le scandale et les cris indiscrets
Des gratteurs de papier, des faiseurs de caquets.
Pour cela, de la règle on revêt l'apparence,
Et, sous ce domino de parfaite décence,
Dans le raout mondain, jusqu'aux derniers momens,
On donne libre cours à ses débordemens.
Ainsi, sans rappeler la vulgaire rouerie
De tous ces fins escrocs de bonne compagnie
Qui savent attirer votre or de leur côté
En se donnant des airs d'austère probité,
Que d'autres vont mettant la recette en usage!
Don Juan est marguillier et pousse au mariage;
Valère le joueur, héros du lansquenet,
Qui, sur le tapis vert de son tripot secret,
Du Pactole vingt fois épuiserait la source,
Déclare à tout venant qu'il faut fermer la Bourse.
Phryné, riche du bien de plus de vingt amans,
Et le cou ruisselant d'or et de diamans,
S'irrite à tout propos du luxe des lorettes,
Et demande un décret qui borne leurs toilettes.
Puis l'on entend l'avide et gras Trimalcion
Tonner contre la table et sa profusion;
Soulouque larmoyant flétrit la tyrannie,
Et Basile indigné crie à la calomnie.

UNE RÉFUTATION D'HORACE.

Il me souvient qu'un jour, aux plaines de l'Ombrie,
Voyageant, suivant l'us de la vieille Italie,
Dans le carrosse lourd d'un lent *vetturino,*
Nous prîmes à mi-route un compagnon nouveau.
On avait dépassé d'un mille ou deux Spolète,
Ville antique et sans peur, la seule qui tint tête
Au fameux Annibal. Notre homme dans son coin,
Après force saluts, s'assit, puis, avec soin
Rangeant ses vêtemens et fermant la paupière,
S'endormit au roulis du coche dans l'ornière.
Tandis qu'il sommeillait en ronflant doucement,
J'examinai son air et son accoutrement.
C'était un beau vieillard basané de visage,
Et sur le front duquel la rude main de l'âge
Avait en sens divers tracé maint sillon creux
Et semé sur le poil plus d'un flocon neigeux.
Il portait un habit en drap de couleur brune,
Culotte également de drap, puis à chacune
Des jambes guêtre en cuir montant jusqu'au genou,
Le tout enveloppé, depuis les pieds au cou,
D'un large manteau brun. Selon toute apparence,
Le hasard du chemin m'avait mis en présence
D'un fermier du pays qui, sans autre attirail,
Allait dans quelque foire acheter du bétail.
Or, tout en regardant sommeiller le bonhomme,
A part moi je disais : Il rêve dans son somme
De vaches, de moutons et du gain qu'il pourra
Réaliser; puis, quand il se réveillera,
Le même rêve encor remplira sa cervelle,
Ne pensant qu'à grossir d'écus son escarcelle
Pour le repos final, et ses jours, un par un,
S'useront jusqu'au terme en ce cercle commun.
Après tout, n'est-ce pas une façon de vivre
Comme une autre, et qui vaut l'agrément de poursuivre
Une rime sonore en son vol vagabond,
Souvent métier de dupe? — Arrivés près du mont
Où naquit saint François, un moment l'on arrête
Pour laisser respirer après si longue traite
Les chevaux fatigués; chacun s'élance à bas
Du coche, et me voilà debout, croisant les bras,

De long en large allant, flânant. Enfin j'avise
Sur le bord de la route une superbe église,
Un pieux monument, qu'on me dit faire abri
Au toit où l'œil du saint à la clarté s'ouvrit.
La curiosité me poussant, j'y pénètre,
Et je ne tarde pas à voir et reconnaître,
Parmi les visiteurs de la sainte maison,
Mon compagnon de route en fervente oraison.
Il était à genoux et disait sa prière
D'un air si recueilli, de si grave manière,
Que j'eus vraiment plaisir à contempler un peu
Ce vieillard élevant son humble cœur à Dieu.
Bientôt le voiturin au coche nous rappelle.
Nous remontons, et l'on galope de plus belle.
Retrouvant près de moi l'honnête campagnard
Et ne lui voyant plus dans l'œil aucun brouillard,
Pour mieux passer le temps, avec lui je m'abouche,
Et m'enquiers de sa vie et de ce qui le touche.
Il me dit qu'il est fils des monts de Norcia,
Paysan ombrien, et qu'à Livourne il va
Pour langueyer des porcs; telle est son industrie.
Chaque an, à pareil jour, il quitte sa patrie
Et descend en Toscane exercer son métier.
Là, plus d'un laboureur, plus d'un riche fermier
Lui donne de l'ouvrage, et l'argent qu'il en tire,
Cent écus à peu près, qu'il met en tire-lire
Et rapporte au pays, tout le reste du temps
A vivre lui suffit. Bref, depuis quarante ans
Il n'a jamais manqué de faire son voyage.
Les révolutions au désastreux orage,
Les guerres ont eu beau passer sur son chemin,
Elles n'ont entravé ni ses pieds ni sa main.
Pourtant, quand viendra l'heure où, n'y voyant plus goutte
Et n'étant plus de force à se remettre en route,
Il faudra s'arrêter, il laissera sa part
De travail à son fils, qui, fort habile en l'art
Qu'il exerce, prendra pour lui sa clientèle
Et fera subsister sa vieillesse mortelle
Jusqu'au jour où du monde il se retirera
Non troppo s'contento della sua vita.
Cette dernière phrase à mes oreilles sonne
D'une façon étrange, imprévue, et m'étonne.
J'invite le bonhomme à me la répéter.

Lui, sans malice aucune et sans même hésiter,
Me la répète ainsi qu'il vient de me la dire.
Alors de m'écrier : O mon maître en satire,
Horace, cher Flaccus, je vous prends en défaut!
Si dans quelque recoin de ce monde falot
Vous, le fin ricaneur, vous pouviez encor vivre,
Comme je vous ferais rayer de votre livre
Cette affirmation au verbe trop certain,
Que nul n'est ici-bas content de son destin!
N'ai-je pas rencontré même en votre patrie
Un homme s'avouant satisfait de la vie?
Et cet homme n'est pas un des rares esprits
De la littérature, un des grands favoris
Du splendide Plutus, mais une âme chrétienne
Peinant au plus bas rang de la famille humaine!
Oh! la bonne leçon pour tous ces altérés
De richesse et d'honneurs profanes ou sacrés,
Tantales inquiets, sans repos et sans joie,
Dans l'océan de biens où leur âme se noie,
Et qui, chargés de croix, de places et d'honneurs,
Meurent rêvant encor de nouvelles faveurs!
Il en est un surtout de cette folle race
Que j'eusse avec mon vieux voulu voir face à face,
Et le tympan frappé de l'aveu franc et net
Que si naïvement ses deux lèvres m'ont fait!
C'est celui dont le pas, du midi jusqu'à l'ourse,
Fatigua notre France à le suivre en sa course,
Et qui disait un jour au brave compagnon
De sa gloire blâmant sa vaste ambition,
Et prétendant qu'à Dieu, si Dieu l'eût laissé faire,
Il eût ravi le trône en la céleste sphère :
« Cette place, Duroc, point n'en voudrais, ma foi!
Car elle ne serait qu'un cul-de-sac pour moi. »
Qui sait?... Peut-être bien que le terrible sire
Aurait mis quelque frein à sa fureur d'empire
En voyant tant de calme heureux sous les dehors
D'un pauvre paysan, d'un langueyeur de porcs.

AUGUSTE BARBIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mai 1865.

La partie peut-être la plus intéressante du nouveau volume que M. Guizot vient d'ajouter à ses *Mémoires* est consacrée à l'histoire de l'Algérie sous le gouvernement du maréchal Bugeaud. Ce récit est très instructif et fort curieux à lire au moment où le voyage de l'empereur semble devoir marquer pour notre colonie le commencement d'une ère nouvelle. Charles X avait pris Alger; la conquête de l'Algérie fut faite par le gouvernement de 1830, et l'on peut dire que ce fut sous l'énergique, active et habile direction du maréchal Bugeaud, dans la période comprise entre 1841 et 1847, que l'armée française établit notre domination sur les populations et le territoire de l'ancienne régence. Pour le gouvernement de cette époque et pour le maréchal Bugeaud se posaient dès lors les questions que l'empereur prend à cœur aujourd'hui et paraît vouloir s'appliquer à résoudre. « Je suis aussi frappé que vous de la nécessité d'agir en Afrique pendant la paix de l'Europe, écrivait M. Guizot au maréchal; l'Afrique est l'affaire de nos temps de loisir. » Vingt ans après, la même pensée préoccupe évidemment l'empereur, et nous le voyons profiter du loisir de la paix pour imprimer une nouvelle impulsion à notre entreprise algérienne. Par des extraits de la vive correspondance du maréchal Bugeaud, par une esquisse du système de guerre du maréchal qu'a tracée un de ses plus intelligens élèves, le général Trochu, M. Guizot nous fait comprendre comment fut conduite et achevée l'œuvre de la domination militaire. Tandis qu'il poursuivait la conquête avec tant de feu et de sûreté de jugement, le maréchal Bugeaud avait toujours aussi présente à l'esprit la seconde condition de notre succès, la nécessité d'une colonisation rapide et vaste. A la fin de 1845, au moment où il partait pour aller réprimer le dernier soulèvement général qu'ait pu faire éclater contre nous Abd-el-Kader, le maréchal Bugeaud écrivait au maréchal Soult : « Nous avons affaire à un peuple énergique, persévérant et fanatique; pour le dompter, il faut nous montrer plus énergiques et plus persévérans que lui, et après l'avoir vaincu plu-

sieurs fois, comme de tels efforts ne peuvent pas toujours se renouveler, il faut, coûte que coûte, l'enlacer par une population nombreuse, énergique et fortement constituée. Hors de cela, il n'y aura que des efforts impuissans et des sacrifices qu'il faudra toujours recommencer, jusqu'à ce qu'une grande guerre européenne ou une grande catastrophe en Algérie nous force à abandonner une conquête que nous n'aurons pas su consolider. »

Ce sont là encore aujourd'hui, comme il y a vingt ans, les deux termes du problème algérien : la domination assurant la sécurité, la colonisation mettant la sécurité à profit pour diminuer le plus promptement possible les charges, les frais et les incertitudes de la domination. Nous n'avons pas le dessein de rechercher en ce moment les causes qui ont, dans ces derniers temps, donné des inquiétudes à notre domination et porté dans la colonisation une sorte de découragement et de trouble. Nous constatons simplement l'état de choses qui a dû éveiller l'attention de l'empereur et qui a réclamé sa présence en Algérie. Cet état de choses était devenu tel qu'il a paru nécessaire que le chef du gouvernement vint en personne affirmer à la population arabe la volonté résolue et permanente de la domination française, et à la population européenne la sécurité et l'avenir de l'œuvre colonisatrice. Ce double objet a été indiqué d'une façon expressive dans les proclamations impériales adressées aux colons européens et aux Arabes. Il était si important de signifier aux Arabes que toute résistance leur est impossible et inutile, et de ranimer la foi des colons dans l'avenir de l'Algérie, qu'en présence du résultat acquis il serait puéril de chercher à commenter le langage des proclamations. Il est peu probable en effet que des populations musulmanes soient très sensibles à des citations du Coran qui leur sont transmises par un souverain chrétien. Cette sorte de morale religieuse aurait plus de crédit auprès d'elles en passant par la bouche d'un marabout. Nos tribus nomades d'Afrique et nos paysans kabyles sont mal préparés encore à lire avec fruit l'histoire de César, à comprendre, à la lueur des révélations de la philosophie de l'histoire, comment la conquête devient favorable aux vaincus par la fusion des races et le mélange des civilisations. César lui-même, s'il se fût avisé de cette philosophie, n'eût point réussi à l'inculquer à nos pauvres ancêtres, Éduens, Arvernes ou Séquanes. Puis, si nos Arabes étaient instruits en ces matières, ils pourraient riposter que, pour faire la France, il a fallu bien autre chose que la conquête des Gaules par les légions césariennes; qu'assujettis aux Romains, les Gaulois participèrent à la pourriture et à la décadence de l'empire; que, sans le christianisme et l'invasion germaine, à laquelle ils doivent le nom qu'ils portent, ils ne seraient pas devenus les Français; mais ces comparaisons et ces digressions historiques sont amplement couvertes par la conclusion de la proclamation impériale. En réitérant aux Arabes l'arrêt de la force et en leur promettant la justice, l'empereur leur a parlé le langage efficace qu'ils peuvent comprendre, et auquel on doit espérer qu'ils se rendront. L'empereur a également touché juste en promettant

aux colons algériens la protection constante et le concours de la métropole. Peut-être suffira-t-il de l'effet moral de la présence de l'empereur et de ses assurances énergiques pour calmer la crise récente que l'Algérie vient de traverser; mais il est permis d'espérer que le voyage impérial aura des conséquences plus décisives. Il est impossible que l'étude personnelle et locale que l'empereur fait en ce moment de l'Algérie ne produise point un ensemble de mesures politiques et économiques, un système enfin qui ouvrira une voie de progrès nouveaux à notre colonie africaine.

Les actes qui peuvent suivre l'excursion de l'empereur en Algérie seront-ils prochains et réclameront-ils bientôt l'intervention législative? Cela paraît peu probable, si l'on considère la lenteur du travail de notre chambre des députés et la façon dont elle laisse arriérer les plus utiles et les plus urgens projets de loi. La session actuelle semble condamnée à la stérilité; elle ne réalisera pas le programme tracé par le discours d'ouverture de l'empereur. On a déjà pris son parti de ne point voir passer cette année la loi sur la décentralisation, la loi sur le régime des sociétés commerciales, la loi sur l'abolition de la contrainte par corps. Pourquoi cette sorte de fatigue qui alanguit le corps législatif? Est-ce un accident, ou plutôt l'indolence dont nous nous plaignons ne serait-elle point un mal chronique déterminé par des causes générales et permanentes? La question vaudrait la peine d'être attentivement considérée. Il y a sans contredit, ou dans la constitution du corps législatif, ou dans ses rapports avec le gouvernement, des lacunes et des imperfections qui se révèlent maintenant à l'expérience. A notre sens, les lenteurs du travail législatif et l'hésitation indolente de la chambre des députés dans les lois d'affaires tiennent principalement à trois causes : à l'usage exagéré et souvent déplacé des commissions, à l'absence dans la chambre d'une certaine catégorie de députés qui aient fait leur éducation politique et administrative dans d'importantes fonctions, et surtout au défaut de cohésion qui existe entre le pouvoir exécutif et le pouvoir législatif, à l'éloignement où vit de la chambre le pouvoir ministériel.

Il est certain que l'on abuse des commissions dans notre système de travail parlementaire. Le temps que prend une commission pour examiner un projet de loi, le débattre à huis clos et le commenter par un rapport, est le plus souvent du temps perdu. Les commissions sont le sépulcre où vont fréquemment s'enterrer d'utiles projets de loi. On ne devrait tout au plus soumettre à l'examen spécial des commissions que les lois qui fourniraient matière à des enquêtes et à des recherches qui dépasseraient la portée de l'administration ordinaire; mais quand un projet qui ne doit donner lieu à aucun supplément d'enquête a été étudié une première fois par le gouvernement, qui en a l'initiative, une seconde fois par le conseil d'état, qui l'a discuté contradictoirement avec le ministre et les fonctionnaires spéciaux, on ne comprend pas que ce projet ait besoin de traverser un troisième degré d'instruction, le plus long et le plus laborieux peut-être, avant d'arriver à la discussion publique devant la chambre. Il y a là une sorte d'en-

combrement, une obstruction qui s'oppose à la prompte et bonne expédition des affaires, un vrai gaspillage de travail et de temps qui explique en partie la stérilité trop visible du corps législatif. Là néanmoins n'est pas seulement la cause du mal; quand nous voyons le corps législatif manquer d'une certaine application aux affaires, d'une certaine suite et sûreté dans ses travaux, quand nous le voyons indécis et comme décousu dans son action, nous sommes bien forcés de demander la cause de ce défaut à sa composition même. Ce qui manque au corps législatif, c'est la présence d'un certain nombre d'hommes ayant traversé ou occupant des fonctions élevées, qui réunissent et mêlent ensemble le point d'honneur administratif et le point d'honneur législatif, capables d'éclairer et de conduire les députés dans l'élaboration des lois, et intéressés par l'amour-propre de corps, par l'influence qui appartient aux aptitudes éprouvées, par l'honorable émulation qui est partout la féconde inspiratrice du travail, à ne laisser jamais tomber la chambre représentative au-dessous de sa mission. Certes il y avait beaucoup trop de fonctionnaires dans nos chambres d'avant 1848; on est tombé peut-être dans un autre excès, et l'on rencontre des inconvéniens d'une autre sorte en fermant absolument aux fonctionnaires l'accès du corps législatif. Il n'est pas contestable non plus que, si le pouvoir exécutif s'associait au pouvoir représentatif de telle sorte que les ministres parussent dans les chambres ou en fissent partie, on aurait une bien plus sûre garantie de l'active, rapide et bonne élaboration des lois. Un ministre présent dans la chambre ou membre de la chambre ne laisserait pas ses projets de loi se perdre dans les catacombes des commissions; il serait là pour gourmander la nonchalance de ses collègues, pour dissiper leurs doutes, pour les éclairer et les exciter. Avec la présence des ministres, l'émulation rentrerait au sein de la chambre, et nous cesserions bientôt d'avoir le spectacle des regrettables langueurs auxquelles nous assistons. Tels sont les conseils que nous donne l'expérience qui se fait sous nos yeux; ce n'est point une théorie abstraite et subversive qui demande que l'on se rapproche de l'ancien système constitutionnel longtemps pratiqué en France, c'est l'intérêt de jour en jour plus manifeste de la bonne expédition des affaires.

L'inaction et l'atonie du corps législatif apparaissent davantage quand on voit le gouvernement d'une part proroger la session et de l'autre présenter de nouveaux projets de loi. La session est prorogée d'un mois; elle devait être close le 15 mai, elle est continuée jusqu'au 14 juin. Nous avons donc encore un mois de session; dans ce mois-là doivent être discutés et votés les lois étudiées par les commissions et le budget. A vrai dire, le travail législatif, qui a été à peu près nul jusqu'à présent, se trouve resserré dans l'espace de trente jours. Les discussions, ainsi bornées par le temps, ne sont-elles point condamnées à une précipitation aussi regrettable que l'a été l'oisiveté des trois derniers mois? Mais ce n'est pas tout; à ce corps législatif déjà si arriéré dans ses travaux, on vient donner à la

dernière heure des travaux nouveaux. On lui présente une loi des travaux publics qui entraîne la création et l'attribution de ressources extraordinaires; parmi ces ressources figure l'aliénation proposée du dixième à peu près des forêts de l'état. Voilà justement une de ces questions qui, bien plus qu'une loi sur la contrainte par corps et sur les sociétés commerciales, devrait motiver l'examen attentif et patient d'une commission. Cependant, si l'on veut qu'il soit voté avant le 14 juin, ce projet sera celui qui aura été le moins étudié parmi les lois proposées cette année. La hâte qu'on mettra à le discuter et à le voter présentera un étrange contraste avec la négligence dont auront été victimes les lois condamnées à l'ajournement, et qui, ce semble, deviennent bien plus mûres et plus urgentes, puisqu'elles avaient été présentées par le gouvernement dès le début de la session.

Quoique la session en Angleterre ait été peu brillante jusqu'à présent, les choses se sont cependant bien mieux passées dans ce pays au point de vue de l'expédition des affaires. En Angleterre, le budget des dépenses, les *estimates,* est présenté dès l'ouverture de la session. Chaque ministre vient successivement proposer les *estimates* de son département. La discussion suit immédiatement la présentation. Là point de commission du budget consumant plusieurs mois dans un travail secret, point de rapport sur le budget faisant double emploi avec les exposés ministériels. Hélas! qui a lu un de nos volumineux rapports sur le budget ne les connaît-il pas tous d'avance, et à quoi bon ces lourdes redites se répétant chez nous d'année en année? Le vote du budget des dépenses est donc fort avancé en Angleterre quand le ministre des finances, le chancelier de l'échiquier, vient, vers le milieu de la session, exposer l'ensemble de la situation financière, faire connaître principalement les ressources avec lesquelles on fera face aux dépenses, et surtout à quelle œuvre utile, à quel dégrèvement d'impôt seront appliqués les excédans acquis des revenus sur les dépenses. La méthode anglaise, intimement unie au surplus à l'esprit du régime parlementaire, a déjà fort avancé cette année dans le parlement ce qu'on appelle l'expédition des affaires courantes. Quoique ce travail parlementaire, précisément à cause de son utilité pratique, n'ait rien qui séduise l'imagination et parle aux passions, la session anglaise n'aura point été tout à fait dépourvue d'intérêt politique, grâce à la curieuse et importante discussion sous laquelle a succombé, il y a quelques jours, le projet de réforme électorale de M. Baines.

Le temps n'est point aux réformes électorales en Angleterre. Cependant le parlement qui achève son existence avait été élu sous l'empire d'une préoccupation de réforme; le cabinet actuel avait pris le pouvoir sur l'engagement de présenter et de faire passer en loi un système de réforme plus libéral que celui qu'avait proposé M. Disraeli. A la veille de reparaître devant les électeurs, un certain nombre de membres du parti libéral croyaient devoir donner cette année un gage explicite de leur fidélité à leurs anciens engagemens. De là le projet simple et modeste mis en avant par M. Baines.

M. Baines est un type de ces réformistes anglais qui perpétuent la tradition du progrès modéré, patient et lent. Il n'est point de ceux qui s'échauffent pour une théorie, qui soufflent l'agitation dans les masses populaires, et qui, portés par le courant de la foule, viennent à certains intervalles imposer en dictateurs aux intérêts conservateurs des concessions inévitables. M. Baines est au contraire de la classe plus humble des politiques qui remplissent utilement ces intervalles. Ces hommes persévérans et modestes se contentent de ne point laisser périmer les revendications dont ils sont les organes. Chaque année, ils font leur motion et leur discours, discours peu ambitieux, médiocrement éloquent, plus nourri de statistique que de pensées et de mouvemens oratoires. C'est ainsi qu'ils cheminent, portant leur question ou portés par elle, à une tranquille allure. M. Baines appartient à cette famille d'hommes politiques qui semblent nés, dans la marche des réformes, non pour faire les grands bonds, mais pour marquer le pas. Cependant M. Baines a obtenu deux années de suite un succès signalé. L'an dernier, il fournit à M. Gladstone l'occasion de lancer cette déclaration en faveur de l'avénement des classes ouvrières au droit de suffrage qui sembla le porter à la tête du parti radical; cette année, il a offert le prétexte d'une protestation pleine d'énergie et de talent aux adversaires des tendances démocratiques.

On sait à quel point est compliqué le système électoral anglais. La constitution anglaise est fondée non sur des principes abstraits, sur des droits établis *à priori*, mais sur un ensemble de priviléges obtenus et développés dans la suite des temps, et qui se font contre-poids les uns aux autres. Le seul principe général sur lequel repose la constitution anglaise de l'aveu de tous, c'est le droit des citoyens à être bien gouvernés, c'est-à-dire avec justice, ou, en d'autres termes, de telle sorte que la liberté légitime de chacun soit protégée et maintenue. Toute réforme électorale, dans le sens anglais, signifie le remaniement simultané de ces priviléges et l'extension de quelques-uns d'entre eux à un plus grand nombre de citoyens. Les derniers projets de réforme, celui que M. Disraeli présenta au nom du ministère de lord Derby et celui que lord John Russell combina au nom du ministère actuel, comprenaient à des degrés divers ce double travail de remaniement et d'extension. M. Baines n'a pas la prétention de résoudre avec cet ensemble et d'une façon finale la question de réforme; son bill n'était qu'une manifestation réformiste et ne touchait qu'à l'extension du suffrage électoral. Voici comment : dans l'équilibre qu'il a cherché à établir entre les intérêts qui ont droit à la représentation du pays et à la direction du gouvernement, l'acte de réforme de 1832 a fait la part de l'intérêt démocratique au sein des populations urbaines en conférant le droit électoral aux citoyens qui occupent une habitation valant au moins 10 livres sterl. ou 250 francs de loyer. La *ten pound* franchise est la principale issue ouverte à l'élément démocratique dans la législation électorale actuelle. Le grand reproche que le parti libéral adressa en 1859 au bill de M. Dis-

raeli fut que ce bill ne diminuait point le chiffre assigné à cette franchise. L'amendement soutenu et voté par les chefs du parti libéral, devenus les membres du présent ministère, amendement contre lequel échoua le projet de M. Disraeli, disait qu'une réforme électorale qui ne déterminerait point une extension de suffrage ne pourrait satisfaire le pays, et par cette extension tout le monde entendait un abaissement de la franchise des bourgs. Le ministère de lord Derby, vaincu sur ce point dans la chambre des communes, crut devoir en appeler au pays. Le parlement fut dissous. Les élections donnèrent la majorité à la coalition libérale, et le ministère de lord Palmerston remplaça celui de lord Derby. Le nouveau cabinet présenta un bill de réforme où, entre autres dispositions, figurait un abaissement de la franchise à 6 livres sterling; mais on était en 1860, les préoccupations du pays ne s'arrêtaient plus aux questions de réforme. Les incertitudes de l'état de l'Europe après la guerre d'Italie faisaient diversion aux affaires intérieures, et les inquiétudes de la politique étrangère reportèrent l'Angleterre vers les idées conservatrices. Le projet de réforme du ministère fut enterré, et le ministère, se conformant aux nouvelles tendances du pays, devenu plus circonspect encore au spectacle de la guerre civile des États-Unis, se garda bien de le ressusciter. C'est alors que l'honnête et paisible M. Baines a substitué sa propre initiative à l'initiative ministérielle, et qu'il s'est mis à proposer, pour l'honneur des libéraux avancés, non plus une mesure d'ensemble, mais une réforme partielle, une réforme à un seul coup (*one-barelled*), comme disent en riant les conservateurs, réforme qui ne porterait que sur la franchise liée aux loyers urbains, ferait descendre cette franchise de 10 liv. à 6, et introduirait ainsi dans le corps électoral des bourgs une portion considérable des classes ouvrières.

La proposition de M. Baines a suscité cette année une opposition vigoureuse et inattendue au sein même du parti libéral. A la simple lecture de ce débat, on est forcé de convenir que l'avantage du talent a été tout entier du côté des adversaires de la réforme. Lord Elcho a attaqué le premier le bill de M. Baines d'une main robuste et sûre : lord Elcho a joué un grand rôle dans le mouvement des volontaires; il a pris dans ce nouveau *sport* national une allure martiale, et on eût dit l'autre soir qu'il chargeait les réformistes radicaux à la tête de quelques bataillons de *riflemen*. Puis M. Lowe a prononcé dans le même sens que lord Elcho un des plus remarquables discours que la chambre des communes ait entendus depuis bien des années. M. Lowe est un de ces hommes de talent qui éprouvent tant de difficulté au milieu du parti whig à prendre le rang auquel ils ont droit. Il y a en lui non-seulement un puissant orateur, mais une tête politique d'un ordre élevé. Il n'a occupé dans les derniers ministères whigs que des emplois secondaires, et encore l'an dernier, mal soutenu par le ministère, il s'est démis avec une honorable susceptibilité, après un vote de surprise, des fonctions de vice-président du bureau de l'instruction publique. Enfin un orateur d'une rare éloquence, M. Horsman, dans une ha-

rangue pleine de verve a porté le dernier coup au bill patronné par les libéraux avancés. Cette discussion a présenté plusieurs traits curieux. D'abord toute la chaleur, tout l'entrain, toute la force oratoire, ont été du côté des adversaires de la réforme *à un coup,* combattue par eux comme une tentative essayée pour faire tomber la constitution anglaise en pleine démocratie. La fraction radicale du parti libéral a été comme étonnée et déconcertée de cet assaut inattendu; son grand orateur, M. Bright, était, dit-on, indisposé; c'est à peine si un de ses membres les plus remarqués, M. Forster, a pu, en se tenant sur la défensive, faire bonne contenance. La lutte était engagée entre deux fractions du parti libéral, qui est en même temps le parti ministériel, entre les libéraux avancés et les libéraux orthodoxes; mais quel rôle jouait le ministère dans cette guerre civile? Hélas! les mêmes divisions latentes existaient dans son sein. Personne n'ignore que lord Palmerston ne porte aucun intérêt à la réforme électorale; sa répugnance bien connue pour les projets de réforme est même la principale cause de la popularité dont il jouit parmi les électeurs ruraux d'Angleterre. Quant à M. Gladstone, il a fait l'an dernier une profession de foi qui le place, en matière de réforme électorale, aux rangs les plus extrêmes du radicalisme. Il n'a pas craint de s'appuyer sur un de ces principes abstraits qui sont si antipathiques à l'esprit anglais; il a osé déclarer que le droit d'élire et d'être représenté appartient naturellement à tout homme qui n'est point frappé d'une incapacité morale; il a soutenu que c'est à ceux qui refusent l'admission des classes ouvrières au droit électoral qu'incombe la tâche de prouver, l'*onus probandi,* que ces classes ne sont point aptes à exercer un tel droit; il s'est montré ainsi, selon les violens reproches de ses adversaires, partisan du suffrage attribué à tout homme arrivé à sa majorité, partisan du *manhood franchise*, du suffrage universel, de la doctrine des droits de l'homme. La situation d'un ministère ainsi divisé par le profond dissentiment de ses deux membres les plus considérables en présence de l'ardente lutte qui éclatait à ses yeux parmi ses amis était une scène de tragi-comédie. Lord Palmerston ne pouvait point prendre la parole sans s'exposer à contraindre M. Gladstone à donner une seconde fois à ses opinions une expression retentissante; M. Gladstone ne pouvait ouvrir la bouche sans s'exposer à mettre le parti ministériel en déroute et le cabinet en pièces. La goutte a fourni à lord Palmerston un motif non-seulement de silence, mais d'absence; quant à M. Gladstone, il a subi passivement, en se mordant les lèvres, les provocations acérées dont l'accablaient lord Elcho, M. Lowe, M. Bernal Osborne, M. Horsman. Le ministre qui a été chargé de prendre la parole au nom du cabinet discordant a été sir George Grey; mais l'honorable ministre de l'intérieur a succombé à la difficulté de sa tâche. Sir George Grey avait à expliquer comment le ministère, après avoir renversé ses prédécesseurs pour n'avoir point donné une réforme suffisante, après être arrivé au pouvoir avec le mandat de remanier et d'étendre plus largement le droit électoral, avait laissé enterrer son

premier projet, n'en avait présenté aucun autre, et avait couvert l'inaction la plus prolongée de la plus entière indifférence. Il avait à expliquer encore comment, tout en trouvant le projet tel quel de M. Baines impraticable, les ministres allaient cependant voter pour ce bill radical. Dominé par la fausseté de cette position, sir George Grey a dû avouer, au milieu des applaudissements sardoniques de l'opposition, que le cabinet n'a point de système sur la question électorale, qu'il renonce à l'initiative pour la transmettre au pays, et qu'il se laissera tranquillement ballotter de droite à gauche au gré de la marée populaire. La discorde du parti libéral, la confusion du cabinet, faisaient beau jeu au parti conservateur, qui était resté jusque-là étranger à la discussion. Il fallait bien constater cette scène finale où s'étalait l'impuissance du parlement expirant, de ce parlement qui avait été pourtant élu pour réaliser une réforme électorale, où éclatait l'inconséquence d'un ministère infidèle à son mandat d'origine, et dont les membres, en repoussant la réforme présentée par les tories et en renversant le ministère conservateur, avaient si notoirement fait les affaires de leur ambition au détriment de leurs principes. Ce piquant discours de clôture a été prononcé avec beaucoup de modération et de tact par M. Disraeli.

Des étrangers n'ont guère qualité pour exprimer une opinion sur les argumens employés en Angleterre contre une nouvelle réforme ou en faveur d'une extension plus démocratique du mandat électoral. La révolution française, qui a fait chez nous table rase de tout, et qui nous oblige à prendre notre point de départ dans des principes rationnels et non dans des intérêts établis et des faits existans, nous empêche, en cette matière, d'avoir avec les Anglais une langue politique commune. Cependant, si l'on examine au fond les argumens contradictoires des partisans et des adversaires de la réforme, des témoins désintéressés doivent reconnaître que des deux côtés il y a des raisons justes et des exagérations. Il est certain par exemple que le motif immédiat des changemens politiques est la nécessité de mettre fin à des abus et à des injustices inhérens à un mauvais système de gouvernement. Il faut qu'une nation soit et se sente mal gouvernée pour qu'on la puisse passionner en faveur des réformes. Or, en envisageant les choses au point de vue de savoir si la nation anglaise est bien ou mal gouvernée, il faut convenir que les griefs et par conséquent les chances des partisans des réformes politiques en Angleterre sont aujourd'hui bien minimes. On peut dire que tous les abus, tous les actes vexatoires, toutes les injustices sociales et politiques dont on se plaignait en Angleterre avant l'acte de réforme de 1832 ont depuis cet acte complétement disparu. Les monumens de l'ancienne intolérance, les inégalités fondées sur les différences des cultes, les monopoles économiques qui contrariaient la distribution naturelle de la richesse et mettaient obstacle à la liberté du travail ont été entièrement abolis. Au milieu d'une société où tout excès de pouvoir est devenu impossible, la liberté coule à pleins bords. Les intérêts po-

pulaires, loin d'être méconnus ou négligés, sont de la part de la chambre des communes l'objet de la sollicitude la plus attentive et la plus prévenante. Il y a émulation en Angleterre entre les pouvoirs publics et les partis pour conduire le gouvernement à exercer son action dans l'intérêt de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Voilà ce qu'a fait, voilà l'esprit qu'a propagé le régime parlementaire régénéré par la réforme de 1832. Il n'y a donc pas lieu d'élever des accusations pressantes et menaçantes contre un système électoral qui a produit de tels résultats; mais d'une autre part les adversaires de l'extension du suffrage nous paraissent dépasser la mesure quand ils repoussent toute réforme comme exposant l'Angleterre au débordement de la démocratie et à la tyrannie des majorités numériques. Il n'est point indifférent et c'est au contraire un acte de prévoyance que d'initier graduellement, quand on le peut, le plus grand nombre de citoyens possible à l'exercice des droits politiques. La tyrannie du nombre n'est redoutable que lorsqu'elle déchaîne en effet sur la société des multitudes jusque-là tenues arbitrairement à l'écart et privées imprudemment de toute éducation politique. L'admission des masses au droit électoral ne change point le caractère politique d'une nation, si cette admission s'accomplit régulièrement, pacifiquement, et non après un ébranlement violent produit par des antagonismes de classes. La France a traversé une révolution en 1848, et en matière d'élections a subitement passé d'un étroit régime censitaire au suffrage universel. Le suffrage universel, exercé librement pendant la république, n'a pas donné, dans la représentation des partis et dans le choix des députés, des résultats bien différens de ceux que présentait l'ancien régime censitaire. L'exemple de l'Amérique est là aujourd'hui et nous prouve que le droit d'élection donné au peuple, lorsqu'il se concilie avec une liberté sincère, est la plus puissante force de discipline et de conservation que puissent avoir un gouvernement et un pays. Le suffrage étendu n'enlèverait rien en Angleterre de leur supériorité légitime aux influences sociales et intellectuelles. Nous reconnaissons donc, avec lord Elcho et avec M. Lowe, qu'une réforme électorale n'est point urgente en Angleterre; mais nous croyons aussi que des esprits fermes et sensés ne doivent point s'offusquer de vaines craintes, fermer avec une défiance hargneuse l'accès de la constitution de leur pays à la masse des honnêtes travailleurs, et créer précisément l'antagonisme des classes sous le prétexte d'empêcher la prépondérance abusive de la classe la plus nombreuse. Nous croyons avec M. Forster que si une politique aussi exclusive et aussi systématique pouvait trop longtemps prévaloir en Angleterre, il serait dangereux de laisser pour unique perspective du complet développement politique aux classes ouvrières anglaises l'émigration aux États-Unis, dans ce pays dont un peuple de leur race et de leur langue fait la terre de promission de la liberté et de l'égalité.

La capitulation du général Johnstone peut être regardée comme mettant fin à la guerre civile des États-Unis. Ce qu'il restait encore de généraux à

la tête de petits corps confédérés suit l'exemple de Lee et de Johnstone et met bas les armes. De son côté, le gouvernement fédéral se hâte de licencier ses troupes et de réaliser des économies. Le dernier acte important de la guerre, la capitulation de Johnstone, a été signalé par un fait caractéristique qui a une fois encore montré au monde la décision et la force du gouvernement américain. C'est l'honneur de ce gouvernement d'avoir, dans le cours d'une guerre pleine de vicissitudes, vigoureusement maintenu la suprématie du pouvoir civil sur l'autorité militaire. Le gouvernement de Washington a été obligé, au dernier moment, de persévérer dans cette énergique discipline et de réparer un écart de l'un de ses plus illustres généraux. Sherman, plus soldat qu'homme d'état, avait mêlé à sa première convention avec Johnstone des stipulations d'un caractère politique et qui dépassaient sa compétence. Ses imprudentes et peu convenables concessions ont été sur-le-champ désavouées par le cabinet de Washington, et à la fin comme à l'origine de la guerre le sabre a dû céder au pouvoir civil. Le grand deuil qui a accompagné dans les principales villes de l'Union les funérailles de M. Lincoln est encore un fait qui doit vivement frapper l'attention de l'Europe. Quel spectacle que celui de New-York avec ses maisons drapées de noir, et suspendant durant douze jours ses affaires pour attendre le cercueil du magistrat-martyr, qui n'était, il y a peu d'années, qu'un citoyen obscur! Nous avons entendu, dans notre antique Europe, d'assommantes déclamations sur la nécessité du respect et sur le principe d'autorité que l'on veut nous faire adorer en d'absurdes idoles. Le véritable principe d'autorité, les États-Unis nous montrent comme il jaillit de la conscience d'un peuple libre; le véritable respect, nous voyons comment l'inspirent des chefs de pouvoir qui n'ont jamais voulu être les dominateurs impérieux de leur pays, et qui n'en ont été que les serviteurs dévoués jusqu'à la mort.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LES RÉFORMES EN TURQUIE (1).

Aucun pays n'a été plus exposé que la Turquie aux palinodies de l'opinion. Faveur du temps de Sélim, hostilité à l'époque de Tilsitt, sympathie au moment des premières réformes de Mahmoud, anathèmes à l'heure de la résurrection de la Grèce, condamnation lors des succès de Méhémet-Ali, enthousiasme au début de la guerre de Crimée, réaction à la suite de cette guerre, la Turquie a connu toutes les phases du bon et du mauvais vouloir. Tantôt les Turcs sont représentés comme des barbares qu'il faut

(1) *La Turquie en 1864*, par M. Collas.

refouler en Asie, tantôt comme les sauveurs de l'équilibre européen; mais si quelque chose doit les consoler d'appréciations aussi versatiles, c'est que la Grèce elle-même n'a pas été traitée avec plus de sang-froid, et que les publicistes de l'Occident épuisent tour à tour pour elle le dithyrambe et la satire.

Aujourd'hui que l'Orient est plus exploré, mieux connu, l'on peut se former facilement des idées moins contraires à la vérité. Il est temps de se prémunir contre ces exagérations si regrettables en politique, et de voir dans la Turquie ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire une nation en retard, mais non pas incapable d'avancer. Aucune race, quelques préjugés que l'opinion publique ait contre elle, ne doit être mise au ban de la civilisation générale. Rien ne serait moins équitable qu'un pareil ostracisme. Sans doute, si l'empire ottoman ne pouvait subsister que par le fanatisme et le despotisme, personne n'aurait à faire des vœux pour le maintien de cet empire; mais est-il vrai que les Turcs soient voués fatalement à l'immobilité et à l'intolérance? « Certes, est-il dit dans le Coran, ceux qui suivent la religion juive, et les chrétiens et les sabéens, en un mot quiconque croit en Dieu et au jour dernier, et qui aura pratiqué les bonnes œuvres, tous ceux-là recevront une récompense du Seigneur; la crainte ne descendra point sur eux, et ils ne seront point affligés. — Point de contrainte en religion; la vraie route se distingue assez de l'égarement. » Malgré des explosions de fanatisme que nous retrouvons dans l'histoire de la Turquie comme dans la nôtre, les Osmanlis ne se sont pas en général montrés plus intolérans que la plupart des autres peuples. Arrivés en Europe sous le prétexte du triomphe de leur foi, le Coran d'une main, l'épée dans l'autre, ils n'ont cependant pas songé à la centralisation religieuse. Si en Asie et en Europe un certain nombre de chrétiens ont embrassé l'islamisme, l'immense majorité est restée librement attachée à sa foi. Le lendemain de la prise de Constantinople, Mahomet II partageait par nombre égal les églises entre les deux cultes. Il assistait comme souverain aux grandes cérémonies chrétiennes. « Mes sujets, disait-il, sont tous égaux devant moi; je ne les distingue que quand ils sont à l'église ou à la mosquée. » Les sultans n'ont-ils pas protégé l'aristocratie fanariote, les banquiers arméniens? N'ont-ils point signé les capitulations, véritables monumens de tolérance? Ne voit-on pas chaque année, le jour de la Fête-Dieu, les processions catholiques circuler à Constantinople, dans les rues des faubourgs de Péra et de Galata? Des reposoirs sont dressés, les cloches sonnent, le clergé chante des hymnes; les soldats turcs présentent les armes lors de la bénédiction du saint-sacrement. Il n'y a pas encore beaucoup de chrétiens dans les hautes dignités de l'empire ottoman; mais combien même de nos jours y a-t-il en Europe de Juifs dans les honneurs? Au lieu de déclarer en principe que l'intolérance est pour les Turcs un mal inévitable, ne vaut-il point mieux les encourager dans la voie libérale où ils ont fait un premier pas? Depuis quelques années, des chrétiens ont été investis de charges importantes. Un Grec et un Arménien siégent au grand-conseil; un catholique, Daoud-Pacha, gouverne le Liban. Il y a dans la diplomatie ottomane presque autant de chrétiens que de sectateurs de Mahomet. Le sultan Abdul-Azis a décidé la formation pour sa garde d'un corps de jeunes gens, ap-

partenant aux premières familles musulmanes et chrétiennes, qui auront le rang d'officiers et qui conserveront leurs costumes nationaux. Ce sont là autant de symptômes favorables dont il faut reconnaître l'importance. « Je tiens à proclamer, a dit Abdul-Azis en montant sur le trône, que mon désir d'assurer la prospérité de mes sujets n'admettra aucune distinction, et que mes peuples de différentes religions et de différentes races trouveront en moi la même justice, la même sollicitude et la même persévérance à m'occuper de leur bonheur. » Assurément il y a partout en Turquie, comme dans bien d'autres contrées, une lutte opiniâtre entre la routine et le progrès. Quand il ceignit le sabre d'Omar dans la mosquée d'Eyoub, Abdul-Azis portait le costume de la réforme; mais les ulémas avaient revêtu l'ancien costume oriental. Le *hatti-chérif* de Gulhané et le *hatti-humayoun* de 1856 n'ont été, il est vrai, que partiellement mis en vigueur; l'Europe n'en doit pas moins prendre acte de toutes les promesses qu'ils renferment et favoriser le développement des germes de progrès qui ont été jetés sur le sol ottoman.

La meilleure manière de juger la question, c'est de regarder les choses avec sang-froid, sans songer aux remèdes héroïques ou aux bouleversemens universels; c'est de s'habituer à l'idée de la régénération de l'Orient par lui-même. La plupart des populations dont se compose l'empire turc n'aspirent pas à se séparer du sultan. Elles tiennent à conserver leurs mœurs, elles voudraient jouir de toutes les libertés, mais en même temps rester dans l'empire comme dans une sorte de fédération. Elles acceptent volontiers le secours et les lumières de l'Occident, mais à la condition de ne subir ni son influence ni son joug. Elles trouveront dans leur propre sphère et dans leur propre action des élémens de progrès. Elles ne conçoivent encore que très confusément sans doute les idées générales d'état et d'administration; mais elles ont toujours conservé les sentimens de famille, le culte profond du foyer, la foi dans l'avenir, et les différentes races de l'empire ottoman, sans être arrivées aujourd'hui à une maturité intellectuelle assez robuste pour prendre part en commun aux grands débats de l'esprit humain, sont peut-être moins éloignées qu'on ne le pense de l'heure d'une réconciliation.

Telle est la ferme espérance de l'auteur dont le livre nous suggère ces réflexions. Sous ce titre : *la Turquie en 1864*, M. Collas a fait une étude rapide et substantielle des ressources de l'empire ottoman. A ses yeux, la seule solution équitable et pratique de la question d'Orient, c'est le progrès économique et commercial de la Turquie, c'est l'application à ce pays des idées, des doctrines, des améliorations morales et matérielles qui ont été la source de la prospérité de l'Occident. Convaincu que, dans ce siècle de concurrence, la paix est pour une nation immobile une épreuve plus grave et plus redoutable que la guerre, il comprend toutes les difficultés, il signale toutes les crises de la période de transition que parcourt l'empire ottoman. Il reconnaît les réformes accomplies, mais il ne se dissimule en aucune façon tout ce qu'il faut encore d'énergie et de patience pour en poursuivre le développement. Armée, marine, finances, agriculture, commerce, travaux publics, il a tout étudié en Turquie, et son ouvrage contient des données statistiques qui présentent un intérêt réel.

L'armée ottomane a été définitivement organisée à l'européenne en 1842. Le recrutement s'opère par le tirage au sort des jeunes gens âgés de vingt ans et par l'enrôlement volontaire. Le *hatti-humayoun* de 1856 disait (article 14) : « L'égalité des impôts entraînant l'égalité des charges comme celle des droits, les sujets chrétiens et des autres rites devront, aussi bien que les musulmans, être soumis au service militaire. » Cette disposition n'a pas été appliquée. Les chrétiens manifestent encore les plus vives répugnances à servir dans les rangs de l'armée de terre, et plutôt que de subir la loi du recrutement, ils préfèrent continuer à payer l'impôt de la capitation. Il faut pourtant le reconnaître, du moment où l'égalité des races deviendrait dans l'empire ottoman une vérité pratique, il serait bien difficile que les chrétiens n'entrassent pas dans l'armée, où leur présence serait un élément de fusion. Tant que la carrière des armes leur sera fermée, ils ne pourront guère être traités sur le même pied que les musulmans, seuls chargés de défendre le sol; mais le jour où Turcs et *raïas* seraient enrôlés sous les mêmes drapeaux avec des conditions égales de paie et d'avancement, ce jour-là les priviléges de la race conquérante seraient bien près de disparaître.

La marine militaire ottomane, détruite en partie à Sinope au début de la guerre d'Orient, reprend aujourd'hui de l'importance. Les arsenaux de Tersané et d'Ismid retrouvent une certaine activité. Les forêts de la Thessalie, de l'Épire et de l'Asie-Mineure contiennent en abondance des bois de chêne. La Bulgarie et la Valachie fournissent des bois de mâture. On trouve des chanvres, des cordages, de la houille sur les rives de la Mer-Noire. La conscription maritime pourrait donner trente mille matelots musulmans, et depuis 1847 des marins appartenant à la religion grecque servent dans les équipages de la flotte ottomane. Ce qui manque à la marine turque, c'est un personnel indigène de mécaniciens et d'ingénieurs; ses progrès n'en sont pas moins réels, et elle tient un rang honorable parmi les marines secondaires de l'Europe.

Ce n'est pas sous le rapport militaire que la Turquie est faible. Le danger pour elle est dans les vices de l'administration. Au moment de la conspiration de 1859, le sultan Abdul-Medjid, ouvrant les yeux sur l'étendue et sur la gravité du mal, l'avait reconnu dans des termes empreints d'une noble franchise. Il avait fait lire à la Porte un *hatti-humayoun* rédigé, dit-on, par lui-même, et où il s'exprimait ainsi : « Comme ce n'est que par l'adoption de mesures énergiques que nous pouvons nous tirer de l'abîme où nous sommes et sauver encore la foi et l'empire, il faut abandonner ou transformer les habitudes, les actes qui occasionnent toutes ces dépenses; il faut réorganiser, avec l'aide de Dieu, l'administration générale du pays sur des bases propres à lui rendre la confiance du monde. » Le gouvernement turc a d'ailleurs entre les mains tous les élémens de la richesse. Le sol est d'une fertilité extraordinaire. La nature a doté la Turquie de cours d'eau et de ports qui, avec un peu d'entretien, rendraient l'écoulement des produits aussi facile que rapide. Le passé n'a pas légué au présent une situation onéreuse, puisqu'avant la guerre de Crimée il n'y avait pas de dette publique. Les emprunts motivés par cette guerre ont été contractés à des conditions avantageuses, grâce à la double garantie de l'Angleterre

et de la France. Et cependant à l'avénement d'Abdul-Azis la crise suscitée par le défaut de numéraire avait atteint les proportions d'un véritable danger public. D'après les chiffres donnés dans l'ouvrage de M. Collas, le budget présentait annuellement un déficit normal de 37,500,000 francs. La dette flottante dépassait 450 millions et tendait à s'accroître démesurément par de nouveaux emprunts, dont les intérêts annuels s'élevaient, y compris l'agio, à 50 pour 100. Enfin le gouvernement était comme accablé sous le poids de 230 millions de francs d'un papier-monnaie connu sous le nom de *caïmé*. On ne peut que louer les mesures adoptées pour mettre fin à cet état de choses. La conclusion en Europe d'un emprunt de 200 millions destiné au rachat des caïmés et à la liquidation de la dette flottante vint d'abord démontrer la hausse du crédit de l'état. Commencée le 13 juillet 1862, l'opération du retrait des caïmés était heureusement terminée en trois mois. On avait remboursé 998 millions de piastres de papier-monnaie (1).

L'année 1862 a vu également la création d'une cour des comptes. Une banque d'état a été fondée en janvier 1863. C'est une combinaison anglo-française dans laquelle sont entrés le Crédit mobilier de Paris et l'établissement de crédit privé qui existe à Constantinople depuis 1837 sous le nom d'*Ottoman-Bank*. La nouvelle banque impériale ottomane, fondée au capital de 67,500,000 fr., fonctionne depuis le milieu de 1863; elle fait des avances au gouvernement, elle encaisse les impôts de toute nature. Un deuxième emprunt de 200 millions, conclu par l'intermédiaire des fondateurs de cet établissement, en a suivi de près la création, et sur le montant de cet emprunt 150 millions ont été affectés au remboursement de la dette flottante. Enfin le gouvernement a adopté un nouveau système de comptabilité. Il a prescrit à chaque ministère de transmettre un budget détaillé au ministre des finances, qui, pour l'exercice 1863-1864, a publié le premier budget général des recettes et dépenses de l'empire. Une fois entrée dans cette voie de bonne administration financière, la Turquie saura, nous l'espérons, s'y maintenir. C'est ainsi seulement qu'elle pourra tirer parti des grandes ressources matérielles de son territoire.

Quand on songe que plus des deux tiers de l'empire sont incultes, quand on pense aux obstacles de tout genre qui découragent l'agriculteur et qui paralysent ses efforts, aux préjugés, à l'esprit de routine qui détruit dans leur germe tant d'élémens de prospérité, on s'attriste d'un état de choses d'autant plus regrettable qu'il est purement le fait de l'homme. Pourquoi le sol est-il en friche? Est-ce parce que le paysan dédaignerait un gain licite et une honnête aisance? Est-ce parce qu'il manque de force physique ou de courage moral? Non : c'est qu'il n'y a pas de sécurité pour le travail, c'est que les récoltes sont exposées à des confiscations, c'est que l'impôt ne se perçoit pas d'une manière régulière. M. Collas le dit avec beaucoup de raison : « L'homme qui n'a aucun intérêt à produire, parce qu'il ne peut pas vendre, n'a aucun intérêt à rechercher les perfectionnemens. Lorsqu'il sera

(1) La piastre turque vaut 23 centimes. Pour 100 piastres en caïmés, on recevait 40 pour 100 en monnaie de bon or, et 60 pour 100 en obligations portant un intérêt de 8 pour 100, dont 2 pour 100 affectés à l'amortissement.

permis à la production de prendre une marche ascendante, les connaissances pratiques se développeront d'elles-mêmes. » Ce qui s'est passé depuis trois ans en Turquie pour la culture cotonnière est une preuve de cette vérité. Dès que les cours élevés ont, par suite de la guerre d'Amérique, présenté un sérieux bénéfice, cette culture, originaire de l'Orient, où elle était abandonnée, a été reprise avec vigueur. Stimulée par l'aiguillon du gain, la Turquie a largement concouru à l'approvisionnement de l'Europe. Le gouvernement a, dans cette circonstance, très bien compris son devoir. Les terrains appropriés à l'exploitation du coton jouissent pour cinq ans d'une exemption absolue de contribution foncière. Les machines destinées à cet usage sont admises à l'exportation en franchise des droits. Des quantités considérables de graines ont été distribuées gratuitement. Des publications indiquant le choix du terrain, la préparation du sol, le mode de récolte, ont été faites aux frais de l'état et répandues à profusion. Dans chaque chef-lieu de province, des commissions composées d'étrangers et d'indigènes ont étudié les mesures les plus efficaces pour favoriser la précieuse culture. Qu'en est-il résulté? C'est que, d'après les chiffres donnés par M. Collas, la production cotonnière de l'empire, qui, en 1861, était environ de 9,500,000 kilogrammes, s'élevait, en 1863, à 50 millions de kilogrammes. Que la Turquie déploie la même activité dans les autres branches de l'agriculture, elle sera aussi promptement récompensée de ses efforts. L'exportation du blé, déjà considérable, atteindrait facilement des proportions immenses. Malgré des entraves de tout genre, l'échange des matières premières contre les objets manufacturés prend chaque jour une nouvelle importance. Que serait-ce, si les obstacles qui s'opposent au développement de la production ottomane venaient à disparaître, si l'interdiction de posséder des immeubles ne pesait plus sur les étrangers, si l'égalité des charges et des droits était assurée à tous les habitans sans distinction de race, si l'exportation devenait libre de province à province et de l'intérieur au dehors, si la Turquie, à peu près dépourvue en ce moment de moyens d'exploitation, de capital circulatif, de routes, de voies navigables, d'institutions de crédit, entrait résolûment dans la voie du progrès économique et réalisait avec suite et avec énergie les innovations nécessaires!

Le développement de l'agriculture se lie d'une manière intime à celui des travaux publics. En ce moment, les voies de communication sont encore dans l'état le plus fâcheux. Des routes abandonnées et transformées en fondrières impraticables, des rivières barrées en tout sens par des bancs de sable, par des digues de troncs d'arbre, çà et là des fragmens de voies pavées qui au bout d'une lieue ou deux se cachent de nouveau dans les broussailles, tel est le triste aspect qui frappe les yeux du voyageur. Les grands centres de population ne peuvent communiquer avec les localités voisines que très difficilement. En hiver, la circulation est pour ainsi dire impossible. Que devient alors le commerce? Supposons tout au contraire que les cours d'eau qui aujourd'hui, faute d'entretien, ne peuvent pas même porter de bateaux ordinaires soient sillonnés par de légers bateaux à vapeur mettant en communication l'intérieur du continent avec la mer, supposons que l'entrée des ports ne soit plus obstruée, que les habitans du pays réparent et entretiennent régulièrement les chemins vicinaux, que des routes im-

portantes soient construites par l'état ou par des compagnies : alors tout se transforme, l'activité remplace l'inertie, et la richesse la pauvreté. Le gouvernement turc a fait dans ces derniers temps quelques louables efforts pour les travaux publics. La route carrossable de Beyrouth à Damas, concédée moyennant un privilége d'exploitation de cinquante années à partir de 1859, est maintenant terminée. L'état a décidé la construction d'une autre grande route reliant Alep à Bagdad. Une compagnie anglaise est chargée des travaux du port de Kustendjé, où aboutit le chemin de fer qui rattache le Danube à la Mer-Noire. De nombreuses concessions pour des voies ferrées ont été accordées par le gouvernement. Par malheur, la plupart du temps, les spéculateurs qui les avaient sollicitées n'avaient d'autre but que de chercher à convertir en numéraire le droit de concession qu'ils avaient obtenu. 200 kilomètres de chemins de fer construits ou en voie de construction sur les lignes de Kustendjé à Tchernavoda et de Smyrne à Aïdin, voilà le seul résultat accompli jusqu'à ce jour; mais le gouvernement a décrété deux nouvelles lignes : celle de Varna à Routchouk, qui contribuerait puissamment à l'amélioration d'une partie de la Bulgarie, et celle de Constantinople à Andrinople, avec deux embranchemens, l'un sur Bourgas dans la Mer-Noire, l'autre sur Rodosto dans la mer de Marmara. Les lignes télégraphiques ottomanes présentent maintenant en Europe et en Asie un développement d'environ 15,000 kilomètres. Le service postal, autrefois soumis au régime des fermes, a été converti récemment en une administration publique. L'usage des timbres-poste a été adopté. Les tarifs ont été réduits. Depuis 1860, une compagnie française est investie du privilége de l'exploitation des phares, et cent dix feux sont allumés sur le littoral de l'empire. C'est ainsi que la Turquie fait chaque jour de nouveaux emprunts à la civilisation de l'Occident. En 1863, elle ouvrait à Constantinople une exposition agricole et industrielle où était rassemblée une collection variée des produits indigènes, et sur la place At-Meïdan, qui occupe une partie de l'ancien hippodrome de Byzance, s'élevait le palais de l'industrie.

Enfin le commerce extérieur a fait de rapides progrès. Le mouvement commercial de la Turquie avec la France ne s'élevait en 1831 qu'à 31,546,700 fr.; il atteignait en 1862 une somme de plus de 252 millions. Le 29 mai 1863, M. Layard, parlant au nom du gouvernement britannique, constatait à la chambre des communes que l'importation d'Angleterre en Turquie était en 1831 de 888,684 livres sterling, en 1860 de 5,639,898, et que l'exportation de Turquie en Angleterre, qui, en 1840, ne montait qu'à la somme de 1,387,416 livres sterling, s'élevait en 1860 à celle de 5,505,492. Si la Turquie, entrant avec confiance dans la voie de la grande réforme économique destinée à faire le tour du monde, continue à abaisser successivement ses tarifs, elle trouvera dans l'application des doctrines libérales le secret de la prospérité. Les derniers traités de commerce qu'elle a conclus avec la France et l'Angleterre en 1861, avec la Russie et l'Autriche en 1862, sont un premier pas dans cette direction. Sous le régime antérieur, les marchandises importées en Turquie acquittaient un droit de 5 pour 100, et les produits exportés étaient soumis à des taxes dont le chiffre montait à 12 pour 100 de la valeur. Les nations étrangères avaient un grand intérêt

à ce que les droits d'exportation fussent sensiblement diminués, au prix même d'une élévation des droits d'importation, les produits qu'elles tirent de la Turquie se composant presque exclusivement de denrées alimentaires et de matières premières mises en œuvre par leur industrie. Ce résultat a été obtenu par les derniers traités : ils ont stipulé que les marchandises n'acquitteraient plus, à l'entrée comme à la sortie, qu'un droit uniforme de 8 pour 100, qui, pour les produits exportés, diminuerait de 1 pour 100 chaque année jusqu'à ce qu'il fût réduit à une taxe fixe et définitive de 1 pour 100. L'expérience prouvera certainement que la réduction des tarifs est le meilleur calcul. L'état retrouverait sans aucun doute par l'essor de la production des avantages pécuniaires bien autrement considérables que ceux que la suppression du droit d'exportation lui ferait perdre. Si la Turquie veut profiter de ses relations avec l'Europe, il faut qu'elle s'habitue aux idées de libre échange. Ce n'est pas seulement sous le rapport politique, c'est au point de vue commercial et industriel qu'elle doit tenir à honneur d'entrer dans le concert européen. La véritable solution de la question d'Orient est dans le progrès économique.

Le sultan Abdul-Azis et les deux principaux hommes d'état qui sont à son service sont convaincus de cette vérité. L'un d'eux, Aali-Pacha, ministre des affaires étrangères, est un diplomate qui a dignement représenté la Porte au congrès de Paris. L'autre, le grand-vizir Fuad-Pacha, par les facultés complexes de son esprit, et surtout par la diversité des fonctions qu'il lui a été donné de remplir, rappelle le rôle des hommes politiques de l'antiquité. Il s'est occupé tour à tour de médecine et de littérature, d'administration et de diplomatie. Il a gouverné des provinces, dirigé des armées, accompli des missions importantes en Europe, en Afrique, en Asie. Il était en 1834 médecin de l'amirauté, en 1843 directeur du bureau de traduction de la Porte, en 1848 commissaire dans les principautés. Il a été grand-référendaire du divan, ministre de l'intérieur, ministre des affaires étrangères, président du conseil du *tanzimat*. En 1854, il étouffait l'insurrection d'Épire. En 1860, il était chargé de réprimer les troubles de la Syrie. Il a été mêlé à trop de grandes questions pour ne pas être pénétré de la supériorité de la civilisation occidentale et pour ne pas chercher à en répandre les bienfaits dans l'empire ottoman.

L'œuvre de la réforme est moins difficile en ce moment qu'à d'autres époques. Les relations de la Porte avec les puissances comme avec les états tributaires se sont en effet améliorées depuis l'avénement d'Abdul-Azis. Quand ce prince est monté sur le trône, les plus sombres inquiétudes attristaient les esprits. Les sanglantes catastrophes de Djeddah, de Deir-el-Kamar et de Damas semblaient les premières lueurs d'un incendie qui menaçait l'empire d'une vaste conflagration. Les affaires de Syrie présentaient les complications les plus graves. Les *raïas* de l'Herzégovine avaient pris les armes. Les provinces vassales voyaient l'avenir avec frayeur. Aujourd'hui la situation de la Turquie est moins tendue. La conspiration du fanatisme a été étouffée dans son germe, grâce à notre expédition de Syrie. Il est vrai qu'on a eu encore à déplorer le bombardement de Belgrade et la guerre du Montenegro; mais la sagesse de la diplomatie a empêché le développement des conséquences funestes que cette double crise eût été de

nature à produire. La Porte semble aujourd'hui reconnaître que son intérêt, comme son devoir, est de ménager la dignité des provinces tributaires. Elle a compris par exemple qu'elle n'avait aucun avantage à contrarier les vœux des principautés-unies du Danube dans ce qu'ils ont de légitime, et le rapprochement opéré entre le prince Couza et la Turquie est un résultat salutaire pour la paix de l'Orient. Les rapports du sultan et du vice-roi d'Égypte ne sont pas moins satisfaisans. Au mois de février 1863, Ismaïl-Pacha se rendait auprès du sultan pour en recevoir l'investiture, et, en sortant de l'audience, il était conduit à la Porte, où le firman était lu avec le cérémonial qui préside à la nomination du grand-vizir et des autres fonctionnaires ayant le rang d'altesse. Au mois d'avril de la même année, le sultan se rendait à son tour en Égypte, et se montrait plein d'égards pour le vice-roi. L'incident regrettable de Tunis s'est réglé de même à la satisfaction commune, et le gouvernement turc a fini par renouveler dans les termes les plus formels la promesse de respecter le *statu quo* de la régence.

La diplomatie n'a pas été sans exercer de l'influence sur l'apaisement relatif qui s'est manifesté dans ces diverses questions. Nulle part elle n'a un rôle plus important et plus difficile qu'à Constantinople, nulle part elle n'a plus d'initiative à prendre et plus de ménagemens à garder. Il faut qu'elle tienne un juste milieu entre l'optimisme et le scepticisme, entre l'impatience et le découragement. La régénération de l'Orient est la plus longue, la plus ardue, la plus complexe des entreprises. La première condition pour apporter à une telle œuvre un concours efficace, c'est de se convaincre de la grandeur et de la difficulté de la tâche. Deux politiques bien différentes se présentent en Orient au choix des cabinets de l'Europe, une politique d'hostilité et une politique de bon vouloir. La première n'aurait d'autre résultat que de désespérer la Porte, de jeter les populations dans un sombre fanatisme, de creuser un abîme entre l'Orient et l'Occident. La seconde, celle qui tend à prévaloir, familiarise la Turquie avec cette idée, que la réforme est un bienfait et qu'une pensée de solidarité doit unir tous les peuples musulmans ou chrétiens. Elle conseille à la Porte de ne pas chercher à détruire des libertés et des prérogatives conservées par les populations à l'époque même de la conquête, de renoncer à toute arrière-pensée de lutte contre l'esprit de tolérance qui est l'un des principaux attributs de la société moderne, en un mot de donner une libre carrière aux espérances et aux aspirations raisonnables des sujets ou des vassaux de l'empire. Grâce à cette politique, qui soumet graduellement la Turquie à l'action amicale et civilisatrice des puissances, Constantinople, au lieu d'être un champ de bataille diplomatique, tend à devenir un terrain de conciliation, et les réunions des représentans des différentes cours ressemblent à des congrès périodiques dont les travaux rappellent quelquefois les délibérations parlementaires les plus intéressantes. Du moment que la diplomatie renonce aux rivalités d'influence exclusive, elle rend à la paix de l'Orient des services véritables. Cette politique est à la fois une protection et une garantie, et, en permettant au gouvernement turc de se consacrer sans inquiétude au développement des ressources intérieures de l'empire, elle raffermit les bases de l'équilibre européen. I. DE SAINT-AMAND.

THÉATRE-FRANÇAIS.

LE SUPPLICE D'UNE FEMME.

Si l'on veut avoir une idée de ce que peuvent produire l'illusion théâtrale, l'audace des situations, la dextérité de la mise en œuvre, surtout l'intelligence et la passion des interprètes, il suffit d'examiner la pièce que vient de représenter le Théâtre-Français. Voici un tableau dramatique où abondent les choses impossibles, où les contradictions se heurtent, où les caractères sont faux. Or telle est l'adresse des mains qui ont façonné tout cela, tel est l'art consommé des acteurs, que cette œuvre inacceptable vous saisit, vous étreint, et que ce tissu de contradictions paraît une merveille de logique. C'est donc aussi une merveille de poésie théâtrale, s'il est vrai que la grande affaire au théâtre soit de déconcerter ses juges et de ravir les cœurs? Oh! ne prononçons pas ce mot de poésie; la poésie vraie, l'invention durable veut d'autres victoires que celle-là : il y faut autre chose qu'un trompe-l'œil, autre chose que la surprise des nerfs. « L'imbécile! comme il m'a fait pleurer! » disait un jour Diderot après avoir entendu un prédicateur dont le pathétique violent avait touché ses fibres sans émouvoir son âme : protestation très juste, quoique fort impolie, de ce principe moral que chacun porte en soi, de ce principe qui sent, qui souffre, qui aime, qui juge, qui doit juger du moins, et qui trop souvent aujourd'hui se laisse dominer par la sensibilité inférieure. Il y aurait, pour le dire en passant, un curieux chapitre de psychologie littéraire à écrire sous ce titre : « De la décadence de la sensibilité au XIXe siècle chez les lecteurs de romans et le public des théâtres. » Je ne crois donc pas que la pièce si fort applaudie l'autre jour, la pièce qui a fait verser tant de larmes, enrichisse le patrimoine de notre littérature dramatique; mais je suis persuadé que l'auteur véritable, — on assure qu'il y en a plusieurs et que cette paternité en commun, tour à tour désavouée avec mystère et revendiquée avec éclat, a donné lieu à d'étranges imbroglios, — je suis persuadé que le véritable auteur est rompu dès longtemps à toutes les stratégies de la scène; on reconnait ici le coup-d'œil, la main, le compas d'un ingénieur qui sait son métier.

Mme Dumont est la femme d'un riche banquier de Paris. Nulle existence, à ne juger que les dehors, ne serait plus digne d'envie. Son mari l'aime, non pas seulement de cet amour qui tient à l'ardeur de la première jeunesse, mais de cette passion tendre et profonde qui croît avec les années quand le cœur est demeuré pur. Une jolie petite fille, voix argentine, esprit éveillé, fait résonner les grelots de la joie au sein de ce chaste bonheur. Si le financier a traversé de mauvais jours, aucune crise désormais ne saurait l'atteindre; un ami, devenu son associé, l'a aidé de ses millions à rétablir sa maison compromise, et son zèle, son honnêteté, son intelligence, la juste considération qui l'entoure, ont fait le reste. Heureuse la famille que dirige un tel chef! Pourquoi donc Mme Dumont est-elle si triste? Pourquoi cet accablement profond? Aujourd'hui même, c'est la fête de la petite Jeanne, il pleut des cadeaux, un bal d'enfans va réunir ses compa-

gnes; le père s'est donné congé pour jouir tout à son aise de cette journée de famille, la mère est soucieuse comme toujours, et quand elle a répondu par un sourire vrai, quoique douloureux, aux questions inquiètes de ce mari qui l'adore et qu'elle aime, l'inexorable mal a bientôt ressaisi sa proie. C'est qu'il y a un secret horrible dans cette maison enviée; ce paradis est un enfer. L'ami, l'associé de M. Dumont, Jean Alvarez, au moment même où il le sauvait de la ruine en lui prêtant sa fortune, est devenu amoureux de sa femme, et la malheureuse a succombé. Une heure, un instant d'ivresse, et sa vie a été empoisonnée à jamais. La petite Jeanne, dont Jean Alvarez est le parrain, n'est point la fille de M. Dumont. Depuis cette heure fatale, l'épouse déchue, rivée à sa faute comme le forçat à la chaîne infamante, subit le plus odieux des supplices. En vain a-t-elle horreur de l'homme qui l'a séduite, en vain est-ce son mari qu'elle aime : Alvarez est toujours là, réclamant ses droits, prolongeant bon gré mal gré la faute transformée en crime, contraignant la victime à une infamie secrète en la menaçant de l'infamie publique, jaloux du mari aimé, lui disputant chaque jour, sans relâche, sous ses yeux mêmes, sa femme éperdue, lui disputant sa fille, et se servant de l'innocente, ô profanation! pour espionner les secrets de l'alcôve. Voilà sept ans déjà que dure ce supplice. Si l'infortunée, à bout de forces, veut s'enfuir de sa geôle, si elle décide son mari à partir pour l'Italie secrètement, précipitamment, Alvarez, informé par le mari même, — et comment ne le serait-il pas, puisqu'il est l'associé du banquier et que pendant ce voyage il doit le remplacer à la tête de sa maison? — Alvarez ramène son esclave sous le joug. « Vous ne partirez pas, ou je dirai tout! Vous m'appartiendrez, ou vous êtes perdue! » Effrayée de ces cris, de ces violences, la victime, chez qui tout ressort moral semble brisé, courbe la tête en poussant des sanglots, et rentre dans son enfer. Le mari est si confiant, l'amant si odieux, la femme si lâche, que cette situation impossible durerait encore bien des années sans l'intervention, fort utile cette fois, du scandale public. L'envie a fait son œuvre, la médisance a parlé, l'explosion est prête, et avant que la journée soit finie M. Dumont sera charitablement édifié sur les inexplicables tristesses de sa femme.

C'est maintenant Alvarez qui est impatient de partir; prévenu du péril, il veut emmener Mathilde et Jeanne, la mère et l'enfant. « Partons! je suis votre seul refuge. Allons au bout du monde, et soyez à moi seul. » Voilà ce qu'il lui écrit dans un billet que la petite Jeanne apporte à sa mère, tandis que les joyeux éclats de la fête enfantine emplissent toute la maison. Partir avec l'homme qui la torture depuis sept ans! oh! non, ce n'est pas là qu'est son refuge. Que devenir alors? comment échapper à la honte? où trouver un asile? La mort serait bien un dénoûment; mais soit qu'un instinct secret l'avertisse qu'elle n'a pas le droit de se soustraire à l'expiation, soit que le courage lui manque, comme elle dit, elle n'ose point se frapper elle-même. N'a-t-elle point encore sa vieille mère, une sainte femme, dont elle ne saurait soutenir la vue, et que ces révélations tueraient? Elle n'ajoutera pas ce crime à tant de hontes. Pendant qu'elle délibère ainsi avec elle-même, dans le paroxysme de la confusion et de l'horreur, brisée, abattue, anéantie, elle voit arriver son mari. Ah! voilà le soutien, voilà le refuge; c'est à lui de frapper, à lui de dénouer comme il voudra ce drame

épouvantable. Il est le sage, il est l'offensé, il est celui qu'elle aime, il est le juge. Qu'est-ce donc? s'écrie l'excellent homme. Quel malheur as-tu appris? quelle nouvelle? Pourquoi ce désespoir? Alors, par un instinct vrai cette fois, comme le coupable qui éprouve le besoin de se livrer lui-même à la justice, elle tend à son mari la lettre d'Alvarez. Dumont n'y comprend rien d'abord, mais bientôt la pâleur, les sanglots, les cris de la malheureuse prosternée à ses pieds lui disent tout. Il apprend aussi que la petite Jeanne n'est pas à lui. Exprimer la stupeur, les combats intimes, les soubresauts de sentimens contraires dans cette âme bouleversée, c'est là le triomphe du comédien. L'auteur donne une situation, le comédien fait la musique. « Eh bien! que faites-vous ici, madame?... partez donc, partez!... Non, restez! je le veux. » Il s'est calmé, il se possède, il va remplir son devoir de justicier. Son plan est bientôt fait, car il y a des heures dans la vie où le cerveau travaille avec une rapidité foudroyante. Il s'agit d'abord de sauver la dignité du foyer, de sauver l'enfant innocent. Il fait venir Alvarez, il le démasque, et le traîne dans sa honte. « A ma place, sans doute, vous rendriez un duel inévitable; mais, si je vous tuais, où serait l'expiation? si vous me tuiez, où serait la justice? » Non, la justice aura son cours; Alvarez est condamné au déshonneur, Alvarez reprendra aujourd'hui même les fonds à l'aide desquels il a sauvé son ami; Dumont sera ruiné, et le monde croira que l'indigne ami, n'ayant pu suborner une honnête femme, s'est vengé de ses dédains en réduisant une famille à la misère. « Mais c'est une infamie que vous exigez de moi! — En êtes-vous donc à les compter? » Quant à Mathilde, elle reprendra sa dot et se retirera auprès de sa mère, n'ayant pas le courage d'accepter une vie de privations à côté de l'homme qui lui a donné son nom. Ainsi l'ordonne le mari outragé. Il condamne Mathilde à l'ingratitude, comme Alvarez à l'infamie. « Et si je refuse? s'écrie ce dernier. — Vous savez, reprend le banquier, que je n'ai jamais manqué à ma parole. Si vous refusez de faire l'un ou l'autre ce que j'ai le droit d'ordonner à tous les deux, je jure que dans un instant je me fais sauter la cervelle. Une lettre jointe à mon testament fera connaître la cause de ma résolution. » La sentence prononcée, les condamnés s'éloignent : Alvarez va consommer son infamie dans la crainte d'une infamie plus grande encore; Mathilde s'enfuit en sanglotant de la maison désolée. Le père reste seul, seul avec la petite Jeanne, avec l'enfant de l'adultère, qu'il s'est accoutumé à considérer comme le sien propre, et dont l'innocente tendresse est désormais sa consolation unique. « Je la garde, dit-il; moi seul, je puis l'élever et en faire une femme honnête. »

Telle est la substance du drame. Ne voit-on pas, d'après ce résumé impartial, tout ce qu'il a fallu d'habileté scénique, de précautions, de calculs, tout ce qu'il a fallu aussi d'adresse et d'entrain chez les acteurs pour faire accepter une situation si révoltante et si fausse? Admirable logique, a-t-on dit; le point de départ une fois donné, les événemens s'enchaînent, se précipitent, et toute résistance est broyée dans l'engrenage irrésistible. Avant d'admirer cette logique, protestons d'abord contre l'invention même. Lorsque Mathilde, au deuxième acte, a confessé à son mari l'énormité de sa faute, quand elle ajoute qu'elle n'avait point d'excuse, qu'elle n'aimait pas Alvarez, que c'est son mari qu'elle aimait tout en le trahissant chaque

jour, l'infortuné s'écrie avec une stupeur de mépris plus terrible encore que la colère : « Quelle femme êtes-vous donc? » Eh bien! c'est ce mot qui condamne la pièce. Dès les premières scènes, bien avant que le malheureux Dumont ait jeté ce cri, tout spectateur intelligent a eu le temps de se dire vingt fois la même chose : « Quelle femme est-ce donc là? » Quoi! sept ans d'adultère forcé! sept ans d'ignominies perpétuelles! Mais ce n'est pas de la tristesse qu'elle doit éprouver, ce n'est pas une vague souffrance entremêlée de sourires; l'avilissement moral est à son comble, cette créature n'est plus une femme. Remarquez d'ailleurs que, malgré les précautions du metteur en œuvre, l'horreur et la fausseté du drame sautent aux yeux tout d'abord. Si le sentiment humain se révolte contre une donnée pareille, ce n'est point par une réflexion rétrospective. Nous le voyons à l'œuvre, cet amant devenu le bourreau de la femme qu'il a perdue; il ose faire espionner la mère par l'enfant; il ose dire à l'épouse qui prononce le nom de son mari : « Je vous défends de l'appeler Henri devant moi. » Il ose enfin exercer sa domination par les moyens les plus violens, pousser des cris, proférer des menaces, où cela, je vous prie? Dans un salon ouvert à tous, sous les yeux des laquais, à la porte du cabinet de l'époux, et nous apprenons de la victime que ces brutalités se renouvellent tous les jours depuis sept années. S'il y avait encore dans le public mélangé de nos théâtres quelque reste de cette délicatesse littéraire et morale tant redoutée autrefois, une telle scène n'aurait pu être écoutée jusqu'au bout.

La violence et la fausseté de la conception pèsent sur l'ouvrage tout entier. La rapidité de l'action, la marche haletante de la pièce, ces incidens qui se pressent et courent au but, tout cela était nécessaire en un pareil sujet. Je dirai même que l'agilité matérielle de la mise en scène était ici une condition indispensable; quelques minutes d'entr'acte, pas davantage: il ne fallait pas que le spectateur eût le temps de respirer. Quelle que soit pourtant l'habileté de l'escamotage et malgré tout le talent des acteurs, est-il besoin d'une grande sagacité pour découvrir le défaut de la cuirasse? Le vice de cette œuvre, c'est la sécheresse. L'héroïne est trop lâche pour qu'on soit touché de son supplice. Tomber et se relever, telle est bien la condition de l'humaine nature. Quoi de plus dramatique et de plus émouvant, quoi de plus humain que le repentir après la faute? Il y a là des sources d'inspiration poétique. L'auteur, en traçant le plan de son œuvre, s'est interdit ces trésors. Ne parlez pas de repentir à propos de cette malheureuse; elle n'éprouve qu'une tristesse sans courage, elle ne se dénonce qu'à la dernière extrémité. Ce n'est pas sa conscience, c'est la fatalité des faits qui la pousse à se livrer à son juge. La scène très bien conduite, et surtout admirablement jouée, où Mathilde remet à son mari la lettre qui va déchirer son cœur, cette scène, le point culminant de la pièce, serait bien autrement dramatique, si la conscience était en jeu. On n'aperçoit ici que l'instinct, le vague instinct de la naufragée au moment où elle va disparaître dans l'abîme. Pas de conscience, point de drame.

En face de la brutalité à la fois odieuse et invraisemblable de l'amant, en face de l'avilissement de la femme, avilissement impossible dans la situation d'esprit qu'on lui prête, et contre lequel protestent toutes les femmes, le mari seul est vrai. Il est vrai et touchant quand il domine les

mouvemens tumultueux de son cœur sous le coup de l'horrible épreuve; il est vrai et poétique lorsqu'il repousse l'enfant qui n'est pas le sien, et qu'aussitôt après, faisant éloigner la mère, il rappelle à lui la pauvre innocente, la presse contre son cœur, la couvre de baisers. L'homme excellent triomphe de lui-même dans ce mouvement surhumain. Que l'auteur y ait pensé ou non, il y a ici un trait de haute vérité morale. Rien de plus naturel pour l'homme de cœur que de s'élever au-dessus de la nature. Régnier a eu moins de mérite à faire valoir ce rôle que Mlle Favart à dissimuler tout ce qui nous répugne dans le caractère de Mathilde, Lafontaine a représenté Alvarez avec passion; mais comment aurait-il évité le mélodrame? Un rôle spirituellement écrit et lestement enlevé par Mlle Ponsin est celui de Mme Larcey, la médisance en personne, le type de la femme désœuvrée, frivole, effrontée, sans âme, dont le babil impertinent amène ou explique les péripéties. Quant à l'enfant qui joue le rôle de la petite Jeanne, il fallait bien qu'elle traversât cette odieuse histoire, puisque sa présence contribue à faire éclater les fureurs espagnoles d'Alvarez et qu'elle fournit d'ailleurs à l'honnête Dumont les seuls accens émus dont la pièce retentisse; nous souhaitons toutefois qu'on nous épargne à l'avenir de pareils spectacles. Plus elle est naïve, cette gentille enfant, plus on ressent une impression pénible à la voir circuler ainsi au milieu de ces sombres aventures.

Quand une œuvre, même des plus contestables, paraît saisir aussi vivement le public, il est naturel de se demander quels symptômes elle révèle. Quel genre de drame est-ce donc là? Il y a une centaine d'années, un écrivain justement oublié de nos jours, mais vanté par Voltaire, par d'Alembert et Grimm, avait inventé un genre qu'on appelait par dérision *le comique larmoyant*. Grimm proteste avec raison contre cette façon railleuse d'écarter les innovations perpétuellement nécessaires au théâtre. Il démontre fort bien que la comédie peut provoquer les larmes, qu'elle peut même devenir tragique; mais il veut qu'elle soit toujours le tableau de la vie et l'étude de l'homme. Il voudrait surtout qu'on ne s'avisât plus de confondre la comédie avec le roman mis en action. En distinguant la comédie du roman dramatique, Grimm ne condamne pas ce genre nouveau; il maintient seulement les degrés. « Il est vrai, dit-il, que la bonne comédie est l'ouvrage d'un génie bien supérieur, et qu'il est bien plus difficile de développer un caractère avec toutes ses nuances, et de le placer dans un tableau vrai, simple, intéressant, que d'imaginer des aventures et de représenter des événemens romanesques. Il faut du génie pour l'un, l'imagination suffit pour l'autre; mais après l'admiration que nous arrache un excellent comique, le suffrage que nous accordons au *romancier dramatique*, si on peut l'appeler ainsi, n'est pas moins juste, et il faut beaucoup d'art, beaucoup d'âme et une grande connaissance du cœur humain pour réussir dans ce dernier genre. » Si l'on applique ces curieuses paroles de Grimm à l'état présent de notre théâtre, on verra que ce genre dont on abuse si fort aujourd'hui, ce genre si répandu et considéré comme une conquête, avait déjà obtenu d'assez grands succès au siècle dernier. Seulement le public en applaudissant ces romans arrangés en drame, la critique en les acceptant comme une des formes de l'art, y mettaient des conditions très précises. Voilà une différence assez grave entre les deux périodes. Certes je ne veux pas dire que

le théâtre de 1865 ne puisse soutenir la comparaison avec le théâtre dont Grimm s'était fait le chroniqueur. Nos écrivains ont plus d'art, une touche plus ferme, un dessin plus arrêté, alors même qu'ils se trompent, et l'on voit bien qu'ils ont profité, à leur insu ou non, de cette crise féconde qui depuis Lessing et Herder, depuis Goethe et Schiller, sans oublier les Schlegel, a renouvelé toute la littérature de l'Europe ; mais si les écrivains ont gagné quelque chose à ce progrès général, si M. Émile Augier a plus de vigueur et M. Octave Feuillet plus de poésie que Destouches et La Chaussée, il me paraît évident d'autre part que le public et la critique, dans la période de langueur que traverse la littérature proprement dite, ont des exigences bien moins élevées que la critique du dernier siècle. Je reviens ici à l'ouvrage qui me suggère ces réflexions. En parlant de ces comédies ou drames qui se confondent avec le genre romanesque, Grimm y voulait « beaucoup d'art, beaucoup d'âme et une grande connaissance du cœur humain. » Il y a beaucoup d'art dans *le Supplice d'une femme;* je n'y trouve presque point d'âme, et j'ai été obligé d'y signaler des fautes énormes contre la *vérité humaine,* comme disait Gustave Planche. L'œuvre a réussi pourtant, et personne, en signalant l'adresse qui révèle ici une main exercée, ne songe à réclamer au nom des principes du grand art. Indifférence ou timidité, il y a là un symptôme fâcheux.

Nous prions les auteurs de nous pardonner, si nous les perdons de vue en considérant les choses d'un peu trop haut. Il faut maintenir pourtant le droit du jugement public, et si une pièce, quelle qu'elle soit, éveille des idées dont l'avenir de l'art puisse tirer parti, nous demandons la permission de les exprimer, dussent-elles dépasser la portée de l'œuvre en litige. J'ai parlé de fâcheux symptômes littéraires révélés par le succès du *Supplice d'une Femme;* au point de vue de la moralité du théâtre, c'est un symptôme meilleur que nous avons à mettre en relief. On commence à se fatiguer de la peinture du désordre. Ces revendications du droit de l'amour, ces atteintes à la dignité du mariage, toutes ces déclamations malsaines si fort à la mode il y a une trentaine d'années avaient fait place à l'étude plus malsaine encore des sociétés interlopes. La passion d'un Antony, si effrontée qu'elle fût, était sans doute moins pernicieuse que la curiosité de l'observateur établi dans les boudoirs suspects. Les emportemens de la nature valent mieux que la corruption froide. Et puis les héros de la première école pouvaient passer pour des exceptions au sein d'une société active et régulière; les héros de la seconde formaient une légion. Il semblait que toute la nation fût attentive aux aventures des courtisanes. Enfin, Dieu merci, nous voilà débarrassés de l'une et de l'autre école. Ce n'est plus le mari outragé qui a le mauvais rôle, et le monde des Phrynés excite l'ennui autant que le dégoût. Cela suffit-il pourtant? N'avons-nous pas encore de mauvais souvenirs à balayer? Est-ce que la comédie ne sortira pas enfin de l'étroite enceinte où elle s'enferme? A voir les œuvres théâtrales qui ont la prétention de peindre la société de nos jours, il semble que la question de l'adultère soit la question unique. C'est fort bien fait assurément de venger le mariage si longtemps outragé, de peindre le supplice de la femme coupable, de mettre à nu les tortures et la honte du suborneur; ne serait-il pas mieux encore d'ouvrir les fenêtres, de dissi-

per cette atmosphère impure et de regarder vivre l'humanité au grand soleil? Soit pour la comédie, soit pour le drame, il y a autre chose que ces recoins et ces ténèbres. Dans les sociétés issues de 89, la comédie, comme le drame, a devant elle tout un domaine nouveau. Pour y marcher d'un pas sûr, il faut sans doute quelque chose de plus que l'adresse du métier et les combinaisons de la routine; en revanche, l'inventeur ingénieux et puissant qui répondrait à ce besoin de la conscience publique serait assuré d'une récompense égale à son effort. Le niveau de l'art s'élèverait avec la société elle-même, et l'auteur, au lieu d'enregistrer un succès de quelques soirs dont ses interprètes réclament la plus grande part, inscrirait son nom parmi les maîtres.

Mais tandis que nous rêvons ainsi à l'avenir de l'art, un incident nous ramène à l'imbroglio de personnes que nous voulions écarter. *Le Supplice d'une femme* vient de paraître accompagné d'une préface. On sait maintenant pourquoi l'affiche ne peut porter le nom de l'auteur : il y a deux pièces au lieu d'une. La première a été lue le 14 décembre 1864 au Théâtre-Français; la seconde, représentée le 29 avril 1865, a été tellement remaniée, refondue, par un écrivain jeune encore, mais d'une vieille expérience théâtrale, que ce *collaborateur*, ce *traducteur*, cet *élagueur* (la *préface* lui donne tous ces titres) est en réalité l'auteur du succès, d'un succès qu'il ne peut décemment réclamer tant que l'inventeur du sujet refuse de donner son nom. C'est encore un *supplice*, comme on voit, supplice de comédie, pour faire pendant au supplice du drame : l'auteur élagué condamne l'élagueur victorieux à garder l'anonyme sur l'affiche. Bien plus, il lui prouve que son œuvre est absurde. « Tels qu'ils se meuvent, ces caractères se contredisent et ne résistent pas à l'examen. Il a fallu, pour les faire accepter du public et pour qu'il n'y regardât pas de trop près, tout le talent, l'immense talent, que les artistes ont déployé. Mathilde s'accuse et ne s'excuse pas; elle dit ce qu'elle ne doit pas dire, elle dit ce qui en fait une femme vulgaire. » Nous avons exprimé ce sentiment, et même quelque chose de plus; ce n'est donc pas à nous que s'adresse la *préface* quand elle « ose blâmer la critique de l'excès de son indulgence. » Malheureusement, si l'on condamne chez le second écrivain la mise en œuvre des caractères, ce n'est pas une raison pour souscrire à l'éloge que le premier se décerne en ces termes : « Tels que je les avais idéalisés, les caractères de Mathilde, de Dumont et d'Alvarez étaient trois caractères honorables aux prises avec une situation inextricable. » La *préface* ajoute qu'en passant de la pièce *périlleuse* à la pièce *applaudie*, « on tombe de toute la hauteur de l'idéal dans ce que la réalité a de plus vulgaire et de plus bas; » elle insinue plus loin que la pièce périlleuse est la *Phèdre* de Racine, et la pièce applaudie la *Phèdre* de Pradon. Pourquoi tant de colère? Entre les deux conceptions du *Supplice d'une femme*, la distance n'est pas si grande. Le vice des deux ouvrages est dans la situation même. Des deux collaborateurs, l'un invoque ce qu'il appelle l'idéal, l'autre s'en tient à ce qu'il croit la réalité : à dire toute notre pensée, la vérité n'est nulle part, et c'est elle seule pourtant qui fait les succès durables. S.-R. T.

V. de Mars.

